

ALMANACH  
DE LA  
**QUESTION SOCIALE**  
ILLUSTRE  
**Pour 1894**

REVUE ANNUELLE DU SOCIALISME INTERNATIONAL

(QUATRIÈME ANNÉE)

Sous la Direction de **P. ARGYRIADÈS**

L'almanach est chose plus grave que  
ne le croient les esprits futiles.

MICHELET



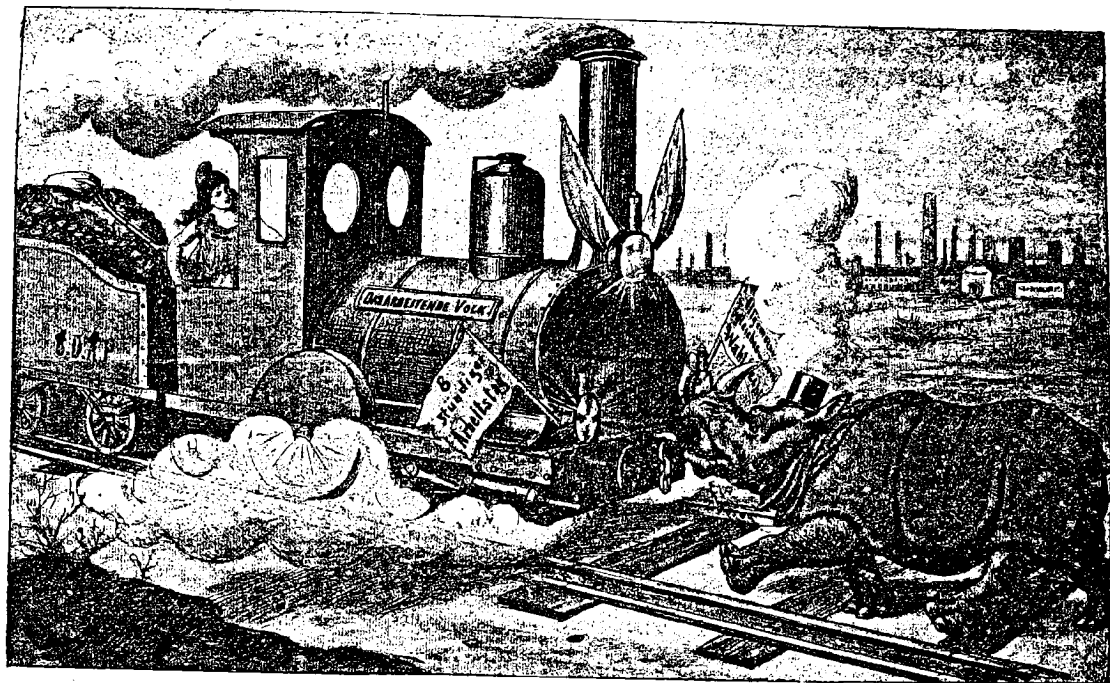
PARIS

A L'ADMINISTRATION DE "LA QUESTION SOCIALE"

5, Boulevard Saint-Michel, 5

DÉPOT GÉNÉRAL : chez J. GAGNÉ et P. BOULNIER

19, BOULEVARD SAINT-MICHEL, 19



Socialisme et Capitalisme

## AVANT-PROPOS

---

Nous voici à la quatrième année de notre Almanach. La faveur qu'il a rencontrée dans le public les trois premières années, ne fera que s'accroître pour la quatrième, car nous lui avons apporté les plus grands soins et nous nous sommes efforcés de le rendre aussi attrayant, aussi instructif que possible.

La propagande faite par notre Almanach est telle que les journaux dévoués au capitalisme et à la haute finance s'en sont émus.

Entre autres, le *Journal des Débats* a consacré à celui de l'année 1893, un article de deux colonnes, dans lesquelles il lui fait l'honneur de ses attaques intéressées. Le rédacteur du journal bien pensant conseille aux écrivains bourgeois d'entreprendre, dans leur camp, la publication d'un Almanach dans ce genre, mais qui serait le contre-poison du nôtre. Et il termine en déclarant mélancoliquement qu'il prend très au sérieux l'*Almanach de la question sociale*.

Ceci démontre combien la propagande faite par notre Almanach est redoutée par les défenseurs du capitalisme.

Mais il n'y a pas d'attaques et de coups portés contre lui et contre son Directeur, qui puissent arrêter la lutte sans merci que nous avons entreprise contre ce Moloch Baal qu'on appelle le Capital.

L'*Almanach de la question sociale* continuera donc à apporter de nouveaux arguments en faveur de la transformation sociale et de l'affranchissement humain.

# ANNUAIRE POUR L'ANNÉE 1894

---

Année 6607 de la période Julienne.

- 2670 des Olympiades, ou la 2<sup>e</sup> année de la 668<sup>e</sup> Olympiade, commence en juillet 1893, en fixant l'ère des olympiades 775 1/2 ans avant J.-C., ou vers le 1<sup>er</sup> juillet de l'an 3938 de la période julienne.
- 2647 de la fondation de Rome, selon Varron.
- 2641 depuis l'ère de Nabonassar, fixée au mercredi 26 février de l'an 3967 de la période julienne, ou 747 ans avant J.-C. selon les chronologistes, et 746 suivant les astronomes.
- 1894 du calendrier grégorien établi en octobre 1582, depuis 311 ans; elle commence le lundi 1<sup>er</sup> janvier.
- 1894 du calendrier julien ou russe, commence 12 jours plus tard, le samedi 13 janvier.
- 102 du calendrier républicain français, commence le vendredi 22 septembre 1893, et l'année 103 commence le dimanche 23 septembre 1894.
- 22 de la Commune, commence le lundi 20 mars 1893, et l'année 23 commence le mardi 20 mars 1894.
- 5654 de l'ère des Juifs, commence le lundi 11 septembre 1893, et l'année 5655 commence le lundi 1<sup>er</sup> octobre 1894.
- 1311 de l'hégire, calendrier turc, commence le samedi 15 juillet 1893, et l'année 1312 commence le jeudi 5 juillet 1894, suivant l'usage de Constantinople, d'après l'*Art de vérifier les dates*.

---

## ÉCLIPSES

Il y aura en 1894 deux éclipses de soleil et deux éclipses de lune.

1. Éclipse partielle de lune, le 21 mars 1894, invisible à Paris.
2. Éclipse annulaire-totale de soleil, le 5 avril 1894, invisible à Paris.
3. Éclipse partielle de lune, le 14 septembre 1894, en partie visible à Paris.
4. Éclipse totale de soleil, le 28 septembre 1894, invisible à Paris.

Passage de Mercure sur le disque du soleil, le 10 novembre 1894, en partie visible à Paris.

---

LEVERS ET COCCHERS DU SOLEIL		AN 1894 du CALENDRIER GREGORIEN	AN 102 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 22 de la COMMUNE CALENDRIER SOCIALISTE	ÉPHÉMÉRIDES SOCIALISTES  ET DE LA LIBRE-PENSÉE
h. m.	h. m.	JANVIER	NIVOSE	NIVOSE	
7 56	4 12	L 1	12 Argile	18 tridi	1612 Newton
7 56	4 13	M 2	13 Ardoise	19 quartidi	1800 Naissance de H. Heine
7 56	4 14	M 3	14 Grès	20 <i>quintidi</i>	Les Gracques
7 56	4 15	J 4	15 <i>Lapin</i>	21 primidi	1885 Mort de P. Tkatcheff
7 55	4 16	V 5	16 Silex	22 duodi	Spartacus
7 55	4 17	S 6	17 Marne	23 tridi	Pythagore
7 55	4 19	D 7	18 Pierre à chaux	24 quartidi	1878 Mort de F.-V. Raspail
7 55	4 10	L 8	19 Marbre	25 <i>quintidi</i>	Epicure
7 54	4 21	M 9	20 VAN	26 primidi	Lucrèce
7 54	4 22	M 10	21 Pierre à plâtre	27 duodi	Platon, 1 <sup>er</sup> communiste
7 53	4 24	J 11	22 Sol	28 tridi	Anaxagore
7 53	4 25	V 12	23 Fer	29 quartidi	1816 Mort de Troncin
7 52	4 26	S 13	24 Cuivre	30 <i>quintidi</i>	1881 Mort de Theisz
				PLUVIOSE	
7 51	4 28	D 14	25 <i>Chat</i>	1 primidi	Eschyle
7 51	4 29	L 15	26 Etain	2 duodi	1808 Naissance de Proudhon
7 50	4 31	M 16	27 Plomb	3 tridi	Solon
7 49	4 32	M 17	28 Zinc	4 quartidi	Lycurgue
7 48	4 34	J 18	29 Mercure	5 <i>quintidi</i>	Zoroastre
7 48	4 35	V 19	30 CRIBLE	6 primidi	1865 Mort de Proudhon
				PLUVIOSE	
7 47	4 37	S 20	1 Lauréole	7 duodi	1737-1814 Bernardin de Saint-Pierre
7 46	4 38	D 21	2 Mousse	8 tridi	Mort de Herten
7 45	4 40	L 22	3 Fragon	9 quartidi	Exécution de Louis XVI
7 44	4 41	M 23	4 Perce-Neige	10 <i>quintidi</i>	1536 Suppl. de J. de Leyde
7 43	4 43	M 24	5 <i>Taureau</i>	11 primidi	Rabelais.
7 41	4 44	J 25	6 Laur-Thym	12 duodi	1878 Vera Zassoulitch tira sur Trépoff
7 40	4 46	V 26	7 Amadouvier	13 tridi	Confucius
7 39	4 48	S 27	8 Mezardon	14 quartidi	Papinien
7 38	4 49	D 28	9 Peuplier	15 <i>quintidi</i>	Lucain
7 37	4 51	L 29	10 COGNÉE	16 primidi	1878 Ouv. du Cong. de Lyon
7 35	4 53	M 30	11 Ellébore	17 duodi	1778-1851 Bolingbroke
7 34	4 54	M 31	12 Brocoli	18 tridi	1592 Mort de Montaigne
					1530-1562 La Boétie

### Phases lunaires

N. L. le 7, à 3 h. 17 matin.

P. Q. le 15, à 6 h. 10 matin.

P. L. le 21, à 3 h. 21 soir.

D. Q. le 28, à 5 h. soir.

LEVÉES ET COUCHES DU SOLEIL		AN 1894 DU CALENDRIER GREGORIEN	AN 102 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 22 de la COMMUNE CALENDRIER SOCIALISTE	ÉPHÉMÉRIDES SOCIALISTES  ET DE LA LIBRE-PENSÉE
h. m.	h. m.	FÉVRIER	PLUVIOSE	PLUVIOSE	
7 33	4 56	J 1	13 Laurier	19 quartidi	Cornélie, mère des Gracques
7 31	4 57	V 2	14 Avelinier	20 <i>quintidi</i>	1798-1874 Michelet
7 30	4 59	S 3	15 Vache	21 primidi	1818-60 Icaréens s'embarquent au Havre pour le Texas
7 28	5 1	D 4	16 Buis	22 duodi	Condammation de Myszchkin
7 27	5 2	L 5	17 Lichen	23 tridi	1619 Supplice de Vanini
7 25	5 4	M 6	18 If	24 quartidi	Lucien
7 24	5 6	M 7	19 Pulmonaire	25 <i>quintidi</i>	Supplice de Reinsdorf et Ku- chler
7 22	5 7	J 8	20 SERPETTE	26 primidi	1524-1579 Camoëns
7 21	5 9	V 9	21 Thlaspi	27 duodi	1788-1860 Shopenhauer
7 19	5 11	S 10	22 Thymélé	28 tridi	1755 Mort de Montesquieu
7 17	5 12	D 11	23 Chiendent	29 quartidi	1650 Mort de Descartes
7 16	5 14	L 12	24 Trafnasse	30 <i>quintidi</i>	1617-1706 Bayle
				VENTOSE	
7 14	5 16	M 13	25 Lièvre	1 primidi	1882 M. de Jessa Hoffmann.
7 12	5 17	M 14	26 Guède	2 duodi	1885 Mort de Jules Vallès
7 11	5 19	J 15	27 Noisetier	3 tridi	Julien Papostat
7 9	5 21	V 16	28 Cyclamen	4 quartidi	1564 Naissance de Galilée
7 7	5 22	S 17	29 Chélidoïne	5 <i>quintidi</i>	Pyrrhon
7 5	5 24	D 18	30 TRAINÉAU	6 primidi	1600 Supplice de J. Bruno
				VENTOSE	
7 3	5 26	L 19	1 Tussilage	7 duodi	1584-1656 M. Molé
7 2	5 27	M 20	2 Cornouiller	8 tridi	1694 Naissance de Voltaire
7 0	5 29	M 21	3 Violier	9 quartidi	1879 Exécution de Kropotkine, gouv. de Kharkow
6 58	5 30	J 22	4 Troène	10 <i>quintidi</i>	Brutus
6 56	5 32	V 23	5 Bouc	11 primidi	Cassius
6 54	5 34	S 24	6 Asaret	12 duodi	1468 Mort de Gutemberg
6 52	5 35	D 25	7 Alaterne	13 tridi	Fête du suffrage universel
6 50	5 37	L 26	8 Violette	14 quartidi	Tacite
6 48	5 38	M 27	9 Marceau	15 <i>quintidi</i>	1854 Mort de Lamennais
6 46	5 40	M 28	10 BÈCHE	16 primidi	Darwin

### Phases lunaires

N. L. le 5, à 9 h. 55 soir.

P. L. le 20, à 2 h. 26 matin.

P. Q. le 13, à 10 h. 52 matin.

D. Q. le 27, à 0 h. 38 soir.

LEVERS ET COUCHERS DU SOLEIL		AN 1894 du CALENDRIER GREGORIEN	AN 102 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 22 de la COMMUNE CALENDRIER SOCIALISTE	ÉPHÉMÉRIDES SOCIALISTES et de la LIBRE-PENSÉE
h. m.	h. m.	MARS	VENTOSE	VENTOSE	
6 44	5 42	J 1	11 Narcisse	17 duodi	1854 M. et M <sup>me</sup> Gamond
6 42	5 43	V 2	12 Orme	18 tridi	1792-1822 Shelley
6 40	5 45	S 3	13 Fumeterre	19 quartidi	1654-1722 M <sup>me</sup> Dacier
6 38	5 46	D 4	14 Volar	20 <i>quintidi</i>	1541-1603 Charron
6 36	5 48	L 5	15 <i>Chèvre</i>	21 primidi	1749 Fréret
6 34	5 49	M 6	16 Epinars	22 duodi	1866 Proc. de l'Int. des trav.
6 32	5 51	M 7	17 Doronic	23 tridi	1879 Exécution de Knoop
6 30	5 53	J 8	18 Mouron	24 quartidi	1888 Mort de Brinsein
6 28	5 54	V 9	19 Corfeuil	25 <i>quintidi</i>	1762 Supplice de Calas
6 26	5 56	S 10	20 CORDEAU	26 primidi	1872 Mort de Mazzini
6 24	5 57	D 11	21 Mandragore	27 duodi	1554-1586 Sidney
6 22	5 59	L 12	22 Persil	28 tridi	1560-1641 Sully
6 20	6 0	M 13	23 Cochlearia	29 quartidi	1881 Exéc. du Tzar Alex. II
6 18	6 2	M 14	24 Pâquerette	30 <i>quintidi</i>	1883 Mort de Karl Marx
6 16	6 3	J 15	25 <i>Thou</i>	31 primidi	1313-1115 Jean Huss
9 14	6 5	V 16	26 Pissenlit	32 duodi	1873 Cong. soc. de Bologne
6 12	6 6	S 17	27 Silvie	33 tridi	1849 Suppl. de Daix et Lahr
6 9	6 8	D 18	28 Capillaire	34 quartidi	1871 Communc de Paris
6 7	6 9	L 19	29 Frêne	35 <i>quintidi</i>	1888 Cong. de la Libre-Pensée à Oran
				<b>An 23</b>	
				GERMINAL	
6 5	6 11	M 20	30 PLANTOIR	1 primidi	Fête de la fraternité universelle
			GERMINAL		
6 3	6 12	M 21	1 Primevère	2 duodi	Supplice de Vangler Brambosch et Jurkovich
6 1	6 14	J 22	2 Platane	3 tridi	1632-1704 Locke
5 59	6 16	V 23	3 Asperge	4 quartidi	1819 Sand exéc. Kotzebue
5 57	6 17	S 24	4 Tulipe	5 <i>quintidi</i>	1794 Mort d'Anacharsis Clootz
5 55	6 18	D 25	5 <i>Poule</i>	6 primidi	1672-1719 Adisson
5 53	6 20	L 26	6 Bette	7 duodi	Le curé Meslier
5 51	6 21	M 27	7 Bouleau	8 tridi	1794 Mort de Condorcet
5 48	6 23	M 28	8 Jonquille	9 quartidi	Svétozar Markovitch
5 46	6 24	J 29	9 Aulne	10 <i>quintidi</i>	1884 Congrès de Roubaix
5 44	6 26	V 30	10 couvoir	11 primidi	1647-1714 Denis Papin
5 42	6 27	S 31	11 Pervenche	12 duodi	1705-1781 Saurin, auteur de <i>Spartacus</i>

### Phases lunaires

N. L. le 7, à 2 h. 28 soir.

P. L. le 21, à 2 h. 21 soir.

F. Q. le 14, à 6 h. 37 soir.

D. Q. le 29, à 8 h. 37 matin.

LEVERS ET COUCHERS DU SOLEIL		AN 1894 du CALENDRIER GREGORIEN	AN 102 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 23 de la COMMUNE CALENDRIER SOCIALISTE	ÉPHÉMÉRIDES SOCIALISTES et de la LIBRE-PENSÉE
h. m.	h. m.	AVRIL	GERMINAL	GERMINAL	
5 40	6 28	D 1	12 Charme	13 tridi	1744 Naissance de Lamark
5 38	6 30	L 2	13 Morille	14 quartidi	1871 Mort de Flourens
5 36	6 32	M 3	14 Hêtre	15 <i>quintidi</i>	1871 Mort de Duval
5 34	6 33	M 4	15 Abeille	16 primidi	1695 La Fontaine
5 32	6 35	J 5	16 Laitue	17 duodi	1885 Ouverture du Congrès de Bruxelles
5 30	6 36	V 6	17 Mélèze	18 tridi	1871 Mort de Bourgouin
5 28	6 38	S 7	18 Ciguë	19 quartidi	1772 Naiss. de Ch. Fourier
5 26	6 39	D 8	19 Radis	20 <i>quintidi</i>	1834 Insurr. de la faim à Lyon
5 24	6 41	L 9	20 CCHE	21 primidi	1732-1807 Lalande
5 21	6 42	M 10	21 Gainier	22 duodi	Ferdinand Gambon
5 19	6 44	M 11	22 Romaine	23 tridi	1825 Naissance de Lassalle
5 17	6 45	J 12	23 Maronnier	24 quartidi	1871 Mort de P. Leroux
5 15	6 47	V 13	24 Roquette	25 <i>quintidi</i>	1834 Massacre de la rue Trans- nonain
5 13	6 48	S 14	25 Pigeon	26 primidi	1879 Attentat de Solovieff contre le tzar
5 11	6 50	D 15	26 Lilas	27 duodi	1861 Mort de S. Pécrowskaïa
5 10	6 51	L 16	27 Anémome	28 tridi	1847 Exéc. prolét. à Buzançais
1 8	6 53	M 17	28 Pensée	29 quartidi	1790 Mort de Franklin
5 6	6 54	M 18	29 Myrtille	30 <i>quintidi</i>	1763-1794 Chaumette
				FLORÉAL	
5 4	6 56	J 19	30 GREFFOIR	1 primidi	1583-1645 Grotius
			FLORÉAL		
5 2	6 57	V 20	1 Rose	2 duodi	Hérodote
5 0	5 58	S 21	2 Chêne	3 tridi	1747-1827 Volta
4 58	7 0	D 22	3 Fougère	4 quartidi	Aristarque
4 56	7 1	L 23	4 Aubépine	5 <i>quintidi</i>	1785 Mort de Mably
4 54	7 3	M 24	5 Rossignol	6 primidi	1547-1616 Cervantès
4 52	7 4	M 25	6 Ancolie	7 duodi	1860 Ouvert. du Cong. Gand
4 51	7 6	J 26	7 Muguet	8 tridi	1544-1595 Le Tasse
4 49	7 7	V 27	8 Champignon	9 quartidi	1849 Condamn. de Lacollonge
4 47	7 9	S 28	9 Hyacinthe	10 <i>quintidi</i>	Euclide
4 45	7 10	D 29	10 RATEAU	11 primidi	1750-1803 Sylvain Maréchal
5 44	7 12	L 30	11 Rhubarbe	12 duodi	1869 Mort de Thoré

### Phases lunaires

N. L. le 6, à 4 h. 9 matin.

P. L. le 20, à 3 h. 11 matin.

P. Q. le 13, à 0 h. 42 matin.

D. Q. le 28, à 3 h. 30 matin.

LEVERS ET COUCHERS DU SOLEIL		AN 1894 du CALENDRIER GREGORIEN	AN 102 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 23 de la COMMUNE CALENDRIER SOCIALISTE	ÉPHÉMÉRIDES SOCIALISTES et de la LIBRE-PENSÉE
h. m.	h. m.	<b>MAI</b> M 1	<b>NIVOSE</b> 12 Sainfoin	<b>FLORÉAL</b> 13 tridi	Manifestation ouv. inter. Mar- tyrs de Fourmies. Fête du travail
+ 42	7 13	M 2	13 Bâton-d'or	14 quartidi	1818 Nais. de Karl Marx
+ 40	7 15	J 3	14 Chamérisier	15 <i>quintidi</i>	1867 Mort d'A. Delvau
+ 38	7 16	V 4	15 <i>Ver à soie</i>	16 primidi	1681-1741 Rollin
+ 37	7 17	S 5	16 Consoude	17 duodi	Archimède
+ 35	7 19	D 6	17 Pimprenello	18 tridi	1715-1780 Condillac
+ 34	7 20	L 7	18 Corbeille d'or	19 quartidi	Socrate
+ 32	7 22	M 8	19 Arroche	20 <i>quintidi</i>	1632-1677 Spinoza
+ 31	7 23	M 9	20 SARCLOIR	21 primidi	1805 Mort de Schiller
+ 29	7 21	J 10	21 Staticé	22 duodi	1536-1616 Du Harley
+ 28	7 26	V 11	22 Friullaire	24 tridi	1707-1788 Buffon. Fête des parents
+ 26	7 27	S 12	23 Bourrache	24 quartidi	Homère
+ 25	7 29	D 13	24 Valériane	25 <i>quintidi</i>	1571-1630 Kepler
+ 23	7 30	L 14	25 <i>Carpe</i>	26 primidi	Exécution d'Ossinsky
+ 22	7 31	M 15	26 Fusain	27 duodi	F. Vidal
					Manif. à Mars. en fav. de Jessa Heffmann. Le drap. rouge porté par la cit. Paulé Minck est arboré p <sup>r</sup> la 1 <sup>re</sup> fois en France, dep. la Commune
+ 121	7 33	M 16	27 Civette	28 tridi	1802-1885 Victor Hugo
+ 119	7 34	J 17	28 Buglose	29 quartidi	Auguste Roussel
+ 118	7 35	V 18	29 Sénévé	30 <i>quintidi</i>	1803-1875 E. Quinet
				<b>PRAIRIAL</b>	
+ 117	7 36	S 19	30 HOULETTE	1 primidi	1825 Mort de Saint-Simon
			<b>PRAIRIAL</b>		
+ 114	7 39	D 20	1 Luzerne	2 duodi	1471 Naiss. d'Alb. Durer
+ 113	7 40	L 21	2 Hémérocalle	3 tridi	1566 Mort de Chr. Colomb
+ 112	7 42	M 22	3 Trèfle	4 quartidi	1639 Mort de Campanella
+ 111	7 43	M 23	4 Angélique	5 <i>quintidi</i>	1868 Procès de l'Internationale
+ 110	7 44	J 24	5 <i>Canard</i>	6 primidi	1498 Mort de Savonarole
+ 97	7 45	V 25	6 Mélisse	7 duodi	1871 Martyrs de la Commune
+ 87	7 46	S 26	7 Fromental	8 tridi	1871 Mort de Delescluze
+ 77	7 47	D 27	8 Martagon	9 quartidi	1871 Mort de Millière
+ 67	7 48	L 28	9 Sorpolet	10 <i>quintidi</i>	1797 Mort de Babeuf et Darthé
+ 57	7 49	M 29	10 FAULX	11 primidi	1871 Mort de Varlin
+ 57	7 50	M 30	11 Fraïse	12 duodi	1214-1294 Roger Bacon
+ 47	7 51	J 31	12 Bétoine	13 tridi	1813-1878 Claude Bernard

### Phases lunaires

N. L. de 5, à 2 h. 51 s.

E. Q. de 12, à 6 h. 30 m.

P. L. de 19, à 4 h. 52 s.

D. Q. de 27, à 8 h. 44 s.

LEVERS ET COUCHERS DU SOLEIL		AN 1894 du CALENDRIER GREGORIEN	AN 102 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 23 de la COMMUNE CALENDRIER SOCIALISTE	ÉPHÉMÉRIDES SOCIALISTES et de la LIBRE-PENSÉE
h. m.	h. m.	JUIN	PRAIRIAL	PRAIRIAL	
4 9	7 52	V 1	13 Pois	14 quartidi	1822 Mort de Garibaldi
4 2	7 53	S 2	14 Acacia	15 <i>quintidi</i>	Fête des sciences. 1881 : Con- damnat. des manif. du 15 mai : Paule Minck, Fava et docteur Susini.
4 2	7 54	D 3	15 <i>Caille</i>	16 primidi	1785-1857 Frédéric Sauvage
4 1	7 55	L 4	16 Œillet	17 duodi	1752-1834 Jacquart
4 1	7 56	M 5	17 Sureau	18 tridi	1732-1792 Arkwright
4 0	7 57	M 6	18 Pavot	19 quartidi	1832 Insur. du cloître St-Merri
4 0	7 58	J 7	19 Tilleul	20 <i>quintidi</i>	Hobbes
3 59	7 58	V 8	20 FOURCHE	21 primidi	1809 Mort de Th. Payne
3 59	7 59	S 9	21 Barbeau	22 duodi	1525 Mort de Geyer
3 59	8 0	D 10	22 Camomille	23 tridi	1869 Fusill. de la Ricamarie
3 58	8 1	L 11	23 Chèvrefeuille	24 quartidi	1190-1589 Bernard de Palissy
3 58	8 2	M 12	24 Caille-lait	25 <i>quintidi</i>	Georges Duchêne
3 58	8 2	M 13	25 <i>Tanche</i>	26 primidi	1803-1885 Toussencel
3 58	8 3	J 14	26 Jasmin	27 duodi	Georges Avenol
3 58	8 3	V 15	27 Verveine	28 tridi	1381 Mort de Wat-Tyler
3 58	8 4	S 16	28 Thym	29 quartidi	C.-A. Rosetti
3 58	8 4	D 17	29 Pivoine	30 <i>quintidi</i>	Sophocle
				MESSIDOR	
3 58	8 4	L 18	30 CHARIOT	1 primidi	Théocrite
				MESSIDOR	
3 58	8 4	M 19	1 Seigle	2 duodi	1782 Naissance de Lamennais
3 58	8 5	M 20	2 Avoine	3 tridi	1882 Supplice de Pougatcheff
3 58	8 5	J 21	3 Oignon	4 quartidi	1866 Mort de Buchez
3 58	8 5	V 22	4 Véronique	5 <i>quintidi</i>	1810-1838 Hégès. Moreau
3 59	8 5	S 23	5 MULET	6 primidi	1848 Insurrection dans Paris
3 59	8 5	D 24	6 Romarin	7 duodi	1848 M. de Roguinard et Belval
3 59	8 5	L 25	7 Concombre	8 tridi	1848 Mort de Laroque
4 0	8 5	M 26	8 Echalotte	9 quartidi	1869 Mort de Barbès
4 0	8 5	M 27	9 Absinthe	10 <i>quintidi</i>	Diogène
4 1	8 5	J 28	10 FAUCILLE	11 primidi	1863 Mort de J. Reynaud
4 1	8 5	V 29	11 Coriandre	12 duodi	1878 Mort de Baudet Dulary
4 2	8 5	S 30	12 Artichaut	13 tridi	1876 Mort de Bakounine

### Phases lunaires

N. L. le 3, à 11 h. 6 soir.

P. L. le 18, à 7 h. 16 matin.

P. Q. le 10, à 1 h. 24 soir.

D. Q. le 26, à 10 h. 12 matin.

LÈVÉS ET COUCHÉS DU SOLEIL		AN 1894 du CALENDRIER GREGORIEN	AN 102 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 23 de la COMMUNE CALENDRIER SOCIALISTE	ÉPHÉMÉRIDES SOCIALISTES et de la LIBRE-PENSÉE
h. m.	h. m.	JUILLET	MESSIDOR	MESSIDOR	
4 28	5	D 1	13 Giroflée	14 quartidi	1775-1854 Schelling
4 38	4	L 2	14 Lavande	15 <i>quintidi</i>	1869 Mort de Barrant
4 48	4	M 3	15 <i>Chamois</i>	16 primidi	1778 Mort de J.-J. Rousseau
4 48	4	M 4	16 Tabac	17 duodi	1759-1824 Schiller
4 58	3	J 5	17 Groseille	18 tridi	Joseph Fontana
4 68	3	V 6	18 Gesse	19 <i>quaridi</i>	1535 Supplice de Thomas Mo- rus
4 68	2	S 7	19 Cerise	20 <i>quintidi</i>	1740-1785 Frères Mongolfiers
4 78	2	D 8	20 PARC	21 primidi	1870 Procès de l'Internat.
4 88	1	L 9	21 Menthe	22 duodi	1873 Insurrection d'Alcoy
4 98	1	M 10	22 Cumin	23 tridi	Théophraste
4 108	0	M 11	23 Haricot	24 quartidi	Epictète
4 117	59	J 12	24 Orcanète	25 <i>quintidi</i>	1873 Insurrection de Cartha- gène
4 127	58	V 13	25 <i>Pintade</i>	26 primidi	1877 Supplice de Bogolubof
4 137	58	S 14	26 Saugé	27 duodi	1789 Priso de la Bastille
4 147	57	D 15	27 Ail	28 tridi	1793 Marat
4 157	56	L 16	28 Vesce	29 quartidi	1832 Mort de Talabot
4 167	55	M 17	29 Blé	30 <i>quintidi</i>	1857 Mort de Béranger
				THERMIDOR	
4 177	54	M 18	30 CHALÈME	1 primidi	1746-1803 T. Louverture
				THERMIDOR	
4 187	53	J 19	1 Epeautre	2 duodi	Vercingétorix
4 197	52	V 20	2 Bouillon-Blanc	3 tridi	1623-1662 Pascal
4 217	51	S 21	3 Melon	4 quartidi	1802 Mort de Léon Cladel
4 227	50	D 22	4 Ivraie	5 <i>quintidi</i>	1668-1747 Le Sage
4 237	49	L 23	5 <i>Bélier</i>	6 primidi	1857 Mort de Car. Pisacane
4 247	48	M 24	6 Prêle	7 duodi	Esope
4 257	46	M 25	7 Armoise	8 tridi	1564-1616 Shakespeare
4 277	45	J 26	8 Carthame	9 quartidi	1737-1813 Parmentier
4 287	44	V 27	9 Mûres	10 <i>quintidi</i>	Rigas Feraios
4 297	42	S 28	10 ANNOSOIR	11 primidi	Théodor Vladimirescu
4 307	41	D 29	11 Panis	12 duodi	1784 Mort de Diderot
4 327	40	L 30	12 Salicor	13 tridi	Virgile
4 337	38	M 31	13 Abricot	14 quartidi	Cratès

### Phases lunaires

N. L. le 3, à 5 h. 55 matin.

P. L. le 17, à 10 h. 12 soir.

P. Q. le 9, à 10 h. 25 soir.

D. Q. le 25, à 9 h. 16 soir.

LÈVRES ET COUCHES DU SOLEIL.		AN 1894 du CALENDRIER GREGORIEN.	AN 102 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 23 de la COMMUNE CALENDRIER SOCIALISTE	ÉPHÉMÉRIDES SOCIALISTES et de la LIBRE-PENSÉE
h. m.	h. m.	SEPT.	FRUCTIDOR	FRUCTIDOR	
5 18	6 41	S 1	15 <i>Truite</i>	16 primidi	1867 Congrès int. de Lausanne
5 19	6 39	D 2	16 Citron	17 duodi	1872 Congrès int. de La Haye
5 20	6 37	L 3	17 Cardière	18 tridi	Gougonot Desmousseaux
5 22	6 35	M 4	18 Nerprun	19 quartidi	Fra Paolo
5 23	6 33	M 5	19 Tagette	20 <i>quintidi</i>	1568 Naissance de Campanella
5 25	6 31	J 6	20 ROTTE	21 primidi	1775-1817 O'Connell
5 26	6 29	V 7	21 Eglantier	22 duodi	John Brown
5 28	6 27	S 8	22 Noisette	23 tridi	1874 Congrès int. de Genève
5 29	6 25	D 9	23 Houblon	24 quartidi	1877 Congrès univ. de Gand
5 30	6 23	L 10	24 Sorgho	25 <i>quintidi</i>	O'Donnell
5 32	6 20	M 11	25 <i>Ecrevisse</i>	26 primidi	1723-1789 d'Holbach
5 33	6 18	M 12	26 Bigarade	27 duodi	1806-1872 Lachambaudie
5 35	6 16	J 13	27 Verge d'or	28 tridi	1893 Mort de Benoît Malon.
5 36	6 14	V 14	28 Maïs	29 quartidi	1321 Mort du Dante
5 37	6 12	S 15	29 Marton	30 <i>quintidi</i>	1866 Supplice de Karakosoff
				VENDEMIARE	
5 39	6 10	D 16	30 PANIER	1 primidi	1837 Mort de Buonarrotti
5 40	6 8	L 17	1 Fêtes de la Vertu	2 duodi	1889 Cong. univ. libre-pensée
5 42	6 6	M 18	2 — du Génie	3 tridi	1881 Cong. libre-pensée Paris
5 43	6 3	M 19	3 — du Travail	4 quartidi	Mécène
5 45	6 1	J 20	4 — de l'Opinion	5 <i>quintidi</i>	Hippocrate
5 46	5 59	V 21	5 — des Récomp.	6 primidi	1792 Proclam. de la République
5 47	5 57	S 22	6 Fête Sans-culotide supplémentaire.	7 duodi	1738 Boerhavo
			AN 103		
			VENDEMIARE		
5 49	5 55	D 23	1 Raisin	8 tridi	1876 Cond. de Boutofskaja
5 50	5 53	L 24	2 Safran	9 quartidi	1882 Congrès de St-Etienne et de Roanne
5 52	5 51	M 25	3 Chataigne	10 <i>quintidi</i>	1881 Cong. libre-pensée Paris
5 53	5 48	M 26	4 Colchique	11 primidi	1762-1791 Camille Desmoulins
5 55	5 46	J 27	5 <i>Cheval</i>	12 duodi	Diagoras, l'athée
5 56	5 44	V 28	6 Balsamine	13 tridi	1861 Fond. de l'International
5 58	5 42	S 29	7 Carotte	14 quartidi	Démosthènes
5 59	5 40	D 30	8 Amaranthe	15 <i>quintidi</i>	1883 Congrès nation. à Paris

### Phases lunaires

.P. Q. le 7, à 1 h. 12 matin.

D. Q. le 22, à 0 h. 42 soir.

.P. L. le 15, à 4 h. 31 matin.

N. L. le 29, à 5 h. 53 matin.

LEVERS ET COUCHERS DU SOLEIL		AN 1894 du CALENDRIER GREGORIEN	AN 103 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 23 de la COMMUNE CALENDRIER SOCIALISTE	ÉPHÉMÉRIDES SOCIALISTES et de la LIBRE-PENSEE
h. m.	h. m.		OCTOBRE	VENDÉMAIRE	VENDÉMAIRE
6 1	5 38	L 1	9 Panais	16 primidi	1812-1870 Dickens
6 2	5 36	M 2	10 CUVÉ	17 duodi	1876 Congrès de Paris
6 3	5 34	M 3	11 Pomme de terre	18 tridi	Damon et Pythias
6 5	5 32	J 4	12 Immortelle	19 quartidi	Marcos Botzaris
6 6	5 30	V 5	13 Potiron	20 <i>quintidi</i>	1885 Congrès de Cincinnati
6 8	5 28	S 6	14 Réséda	21 primidi	1779-1868 Brougham
6 9	5 26	D 7	15 <i>Ane</i>	22 duodi	1379-1818 Barthelius
6 11	5 23	L 8	16 Belle de Nuit	23 tridi	1837 Mort de Fourier
6 12	5 21	M 9	17 Citrouille	24 quartidi	1869 Fusil. des grév. à Aubin
6 14	5 19	M 10	18 Sarrasin	25 <i>quintidi</i>	1711-1776 Hume
6 15	5 17	J 11	19 Tournesol	26 primidi	Zénon
6 17	5 15	V 12	20 PRESOIR	27 duodi	1424 Mort de Jean Ziska
6 19	5 13	S 13	21 Chanvre	28 tridi	Cervantès
6 20	5 11	D 14	22 Pêcho	29 quartidi	1818 Condamn. de Voisambert
6 22	5 9	L 15	23 Navet	30 <i>quintidi</i>	Madame de Sevigné
BRUMAIRE					
6 23	5 7	M 16	24 Amaryllis	1 primidi	Réuf de la Bretagne
6 25	5 5	M 17	25 <i>Bœuf</i>	2 duodi	1760 Naissance de Saint-Simon
6 26	5 4	J 18	26 Aubergine	3 tridi	1645-1696 La Bruyère
6 28	5 2	V 19	27 Piment	4 quartidi	Apollonius de Tyane
6 29	5	S 20	28 Tomate	5 <i>quintidi</i>	1879 Congrès de Marseille
6 31	4 58	D 21	29 Orge	6 primidi	1775-1836 Ampère.
6 33	4 56	L 22	30 TONNEAU	7 duodi	1878 Promulgation en Allema- gne de la loi contre les social.
BRUMAIRE					
6 34	4 54	M 23	1 Pomme	8 tridi	Hipparque
6 36	4 52	M 24	2 Céleri	9 quartidi	1758-1794 Robespierre
6 37	4 51	J 25	3 Poire	10 <i>quintidi</i>	1861 Mort de Jean Journet
6 39	4 49	V 26	4 Betterave	11 primidi	1876 Congr. de l'intern. Berne
6 40	4 47	S 27	5 <i>Oie</i>	12 duodi	1553 Supplice de Michel Servet
6 42	4 45	D 28	6 Héliotrope	13 tridi	1667-1745 Swift
6 44	4 43	L 29	7 Figue	14 quartidi	1889 Mort de N.Tchernichewski
5 45	4 42	M 30	8 Scorsonère	15 <i>quintidi</i>	1881 Congrès national de Reims
6 47	4 40	M 31	9 Alisier	16 primidi	1793 Supplice de Fouchet

### Phases lunaires

P. Q. le 6, à 7 h. 11 m. s.

D. Q. le 21, à 7 h. 5 m. s.

P. L. le 14, à 6 h. 50 m. s.

N. L. le 28, à 6 h 7 m. s.



LIVRES ET COUCHERS DU SOLEIL		AN 1894 du CALENDRIER GREGORIEN	AN 103 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 23 de la COMMUNE CALENDRIER SOCIALISTE	ÉPHÉMÉRIDES SOCIALISTES et de la LIBRE-PENSÉE
h. m.	h. m.	DÉCEMB.	FRIMAIRE	FRIMAIRE	
7 34	4 4	S 1	10 PIOCHE	17 duodi	1879 Hartmann essaye d'exécuter le tsar
7 35	4 4	D 2	11 Cire	18 tridi	1707-1751 Lamettrie
7 37	4 3	L 3	12 Raifort	19 quartidi	Mort de Baudin
7 38	4 3	M 4	13 Cèdre	20 <i>quintidi</i>	Plutarque
7 39	4 2	M 5	14 Sapin	21 primidi	1780-1793 Viala
7 40	4 2	J 6	15 <i>Chevreuil</i>	22 duodi	1875 Mort de J. Stuart-Mill
7 41	4 2	V 7	16 Ajonc	23 tridi	1875 Mort de Becker
7 42	4 2	S 8	17 Cyprès	24 quartidi	1625-1709 Pierre Corneille
7 44	4 2	D 9	18 Lierre	25 <i>quintidi</i>	1608 Naissance de Milton
7 45	4 1	L 10	19 Sabine	26 primidi	1889 Mort de Sigida
7 46	4 1	M 11	20 noyau	27 duodi	1811-1882 Louis Blanc
7 46	4 1	M 12	21 Erable-Sucre	28 tridi	1770-1827 Beethoven
7 47	4 1	J 13	22 Bruyère	29 quartidi	1871 Condamnation à Lyon des insurgés d'Avril
7 48	4 1	V 14	23 Roseau	30 <i>quintidi</i>	1799 Mort de Washington
				NIVOSE	
7 49	4 2	S 15	21 Oscille	1 primidi	M. Le Pelletier Saint-Fargeau
7 50	4 2	D 16	25 <i>Grillon</i>	2 duodi	1735-1830 Bolivar
7 51	4 2	L 17	26 Pignou	3 tridi	1851 d'Olinde Rodrigues
7 51	4 2	M 18	27 Liège	4 quartidi	1891 M. de César de Paëpe
7 52	4 3	M 19	28 Truffe	5 <i>quintidi</i>	1889 M. de Constantin
7 53	4 3	J 20	29 Olive	6 primidi	Pecqueur
7 53	4 4	V 21	30 PELLE	7 duodi	1857 Mort de Lagrange
				NIVOSE	
7 54	4 4	S 22	1 Tourbe	8 tridi	1887 M. Sévinoff-Ouvarof
7 54	4 5	D 23	2 Houille	9 quartidi	1780-1793 Barral Joseph
7 54	4 5	L 24	3 Bitume	19 <i>quintidi</i>	1864 Mort de Bronterre
7 55	4 6	M 25	4 Soufre	11 primidi	O'Brien. Fête des enfants
7 55	4 7	M 26	5 <i>Chien</i>	12 duodi	1825 Ins. Pétersb. Moscou
7 55	4 7	J 27	6 Lave	13 tridi	1715-1771 Helvetius
7 56	4 8	V 28	7 Terre végétale	14 quartidi	1738-1794 Beccaria
7 56	4 9	S 29	8 Pumiér	15 <i>quintidi</i>	1381 Mort de J. Wielaf
7 56	4 10	D 30	9 Salpêtre	16 primidi	Aristide
7 56	4 11	L 31	10 FLEAU	17 duodi	1880 Mort de Blanqui

### Phases lunaires

P. Q. le 5, à 0 h. 25 soir.

D. Q. le 19, à 11 h. 25 matin.

P. L. le 12, à 7 h. 55 soir.

N. L. le 27, à 2 h. 29 matin.

# LIBERTÉ BOURGEOISE

RÉPONSE A LA

« TYRANNIE SOCIALISTE »

---

L'année dernière nous avons dit quelques mots, en guise de réfutation, de la brochure de M. Richter, *Où mène le Socialisme*. Nous ne pensions pas avoir à recommencer cette année la même besogne à l'égard d'un nouveau livre contre le socialisme et dont l'auteur, M. Yves Guyot, a étonné le monde par ses palinodies et son cynisme.

Certes, on aurait pu passer sous silence les élucubrations de ces deux défenseurs du capitalisme, puisque le corps électoral a fait justice tant en Allemagne qu'en France, des théories fausses, surannées, soutenues par ces deux tombeurs — pas du tout dangereux — du socialisme.

En Allemagne, la défaite du parti progressiste, dont Richter était le chef, a été désastreuse. Pas un seul des 54 membres du Reichstag composant ce parti n'a été réélu au premier tour de scrutin ; un petit nombre d'entre eux ont pu passer au second tour et cela grâce au faux masque dont ils s'affublèrent pour la circonstance.

En France, la défaite des Yves Guyot, Maujan, Leroy-Beaulieu a été aussi piteuse qu'on pouvait la désirer. Mais principalement Yves Guyot dans le 1<sup>er</sup> arrondissement de Paris a échoué si honteusement qu'il s'est retiré de la lutte au deuxième tour de scrutin.

Malgré ces exécutions en règle, senties et méritées, les élucubrations de ces malmenés du suffrage universel, subsistent et peuvent, par leur lecture, prolonger, dans certains cerveaux, les idées fausses dont ils sont imbus déjà. C'est pourquoi nous tenons à dire ici quelques mots sur cette nouvelle ineptie bourgeoise intitulée *La Tyrannie Socialiste*, quitte à la réfuter par la suite, en détail, dans une brochure. Cela nous donnera, d'ailleurs, l'occasion de démontrer une fois de plus sur quels misérables arguments on base le régime capitaliste, tant au point de vue de la liberté qu'au point de vue de l'égalité, du bien-être et de la sécurité sociale.

Tout le monde sait combien Yves Guyot a flagorné le peuple et la classe ouvrière avant d'arriver à être quelque chose en politique.

Aujourd'hui, il a perdu tout sentiment de dignité et de pudeur, et il entasse sophismes sur sophismes, mensonges sur mensonges, pour soutenir quand même les intérêts des exploités. En cela, il est vrai, il fait simplement suite à tous les traîtres du passé, à tous les renégats de bas étage. Mais là où son cynisme est au comble, là où l'inconscience, chez lui est, croyons nous, un état

pathologique, c'est lorsqu'il nie la misère pour soutenir le régime abject qui nous régit.

Mais ceux qui crèvent dans la rue.

Triple bourgeois, font-ils semblant ? (1)

Comment ! En face des innombrables suicides causés par la misère, devant ces faits patents relatés journellement dans tous les journaux à quelque parti qu'ils appartiennent, il a osé nier la misère !

C'est lui, cependant qui, naguère, écrivit l'*Histoire des Proletaires*, œuvre pleine de sympathie pour les malheureux. Il est étrange qu'à quelques années de distance, cet homme ait pu se renier ainsi lui-même pour prêcher le maintien des prolétaires dans l'enfer social actuel. (2)

Notre tâche, ici, est de réduire à néant les audacieuses affirmations de ce faux bonhomme en nous basant sur des faits et des statistiques incontestables.

Or, voici ce que nous trouvons dans le *Petit Journal* (pas du tout socialiste), du 8 mars 1893, sur la misère, niée par Yves Guyot :

• Sur les 87.000 personnes qui, en 1892, sont passées par le Dépôt, il y en avait 50.000 contre lesquelles on n'avait d'autre délit à relever que la misère. De casier judiciaire, elles n'en avaient pas, mais les pauvres gens étaient sans domicile, sans travail, sans ressources. »

Pour confondre ce vil imposteur, Yves Guyot, notre ami J.-B. Clément, directeur de l'*Emancipateur*, de Charleville, a eu l'excellente idée de reproduire depuis quelque temps, dans chaque numéro de son journal, cette négation de la misère en l'accompagnant de tous les faits divers constatant les ravages faits par la misère dans le courant de la semaine : morts par inanition, suicides causés par le manque de ressources, abandon d'enfants par suite de l'impossibilité dans laquelle se trouvent les parents d'arriver à les nourrir, etc., toutes choses qui préoccupent fort peu M. Yves Guyot.

Voyons maintenant, par quelques points de son livre, si on peut considérer cette élucubration comme une réfutation du socialisme.

Arrêtons-nous d'abord au titre : *La Tyrannie socialiste*. Ça, c'est une trouvaille, en opposition à *la Liberté bourgeoise*, dont nous jouissons aujourd'hui et dont M. Yves Guyot est l'avocat le plus fervent.

(1) Eugène Potier, (voir la *Question Sociale*, 1<sup>re</sup> série) poésie intitulée : *La Crise*.

(2) Un joli rapprochement à faire : Yves Guyot, dit, dans un de ses ouvrages, parlant du Christianisme : « Comment a-t-il tenu ses promesses ? Comment se fait-il que de mouvement de prolétaires, il soit devenu une théocratie semblant n'avoir d'autre but que de maintenir dans leur enfer les damnés de l'ordre social ? Il y a une explication banale qui se présente immédiatement à l'esprit, et qui, dans une certaine mesure, est vraie : c'est la trahison continuelle du peuple par ceux qui, à l'aide de leurs séductions, de leurs caresses, de leurs flatteries, ont obtenu de lui le pouvoir. »

(Études sur les doctrines sociales du christianisme.)

Aussi, est-ce à dessein que nous avons donné à cet article le titre de *Liberté bourgeoise*, afin de l'examiner un peu, cette liberté qui est le grand cheval de bataille des souteneurs du régime actuel.

Pour être dans le vrai il faut, en lisant l'œuvre de M. Yves Guyot, prendre sur presque toutes les questions, juste le contre-pied de ce qu'il dit.

Vouloir faire croire, *à priori*, que dans une société où les effets pernecieux du capital sur la liberté n'existeront plus et où l'égalité sociale fera disparaître les conditions disparates qui existent aujourd'hui de riche à pauvre et qui amènent la tyrannie la plus horrible, vouloir faire croire, dis-je, que de cette égalité naîtra une plus grande tyrannie entre les hommes que celle qui existe aujourd'hui, c'est on ne peut plus audacieux.

Et c'est de l'audace calculée, car ce n'est pas nous, ce n'est pas un socialiste, c'est M. Yves Guyot, lui-même, qui, dans la préface de son livre, *l'Histoire des prolétaires*, caractérise de la belle manière la liberté bourgeoise ou plutôt la liberté des prolétaires dans la société actuelle :

Le prolétaire, dit-il, c'est un être disgracié du sort, sordide, sans foyer, sans autel, déguenillé, vivant de misère, espèce de larve qui se traîne dans l'ombre, en dehors du soleil social. bon à pendre, s'il lève la tête, fait pour le travail, comme moi (le bourgeois) je suis fait pour la jouissance!

Le prolétaire, voyez-vous, dans notre siècle d'industrialisme, c'est tout simplement une unité mécanique, une dent d'engrenage dans la fabrication. C'est le complément du métier. C'est un appendice à la vapeur.

Malheureusement, et par une prétention inconcevable, cette unité mécanique, cette dent d'engrenage, cet organe de transmission, de mouvement, ça se figure être un homme, ça se figure avoir droit à vivre sans mourir de faim; ça croit avoir droit à épouser une femme et à élever des enfants; ça veut s'instruire, ça veut penser, ça a des idées politiques!

Nous avons eu beau leur dire : « Si vous n'avez pas de pain dans le ventre, nous y fourrerons des baïonnettes (1) »; et de la menace nous avons eu beau passer à l'action, le mal n'a fait que s'aggraver.

Voilà ce que répondra, si je l'interroge un... *républicain honnête et modéré*, homme de « l'ordre » avant tout et ne comprenant que « l'ordre » appuyé sur la force, parce que son ordre est la négation du droit! . . . . .

Avez-vous entendu? C'est Yves Guyot qui parle. *L'ordre bourgeois est la négation de tout droit*, dit-il.

Mais laissons-le continuer :

« Le peuple est écrasé, dépouillé, pressuré et pressuré jusqu'au jus, mutilé, pendu, fusillé par toutes les oligarchies; rien de plus naturel, rien de plus simple, rien de plus juste..... Le peuple c'est l'âne maudit de la fable! . . . . .

Voyons, franchement, M. Yves Guyot, cette dent d'engrenage, cet organe de transmission et de mouvement qui se figure être un homme, cet âne maudit de la fable, peut-il avoir quelque liberté en présence de ses omnipotents maîtres millionnaires et milliardaires qui disposent de ses moyens d'existence?

Vous nous parlez dans votre *Tyrannie socialiste* de libre con-

(1) Paroles d'un fabricant de Lyon en 1831 (cité par Yves Guyot).

trat qui intervient entre employeur et employé, et c'est là-dessus que vous basez votre *grande liberté bourgeoise*.

Mais peut-on sérieusement soutenir qu'il y a liberté entre ces contractants, alors que l'une des parties, celle des travailleurs, est contrainte par la faim d'accepter les conditions les plus onéreuses du patron!

Il y a liberté, oui, pour l'ouvrier, ou d'accepter ces conditions ou de mourir de faim.

Quelle est donc leur liberté à ces prolétaires qui passent leur vie courbés sous le joug du capitaliste, se soumettant à toutes ses volontés, à tous ses caprices, et dépendant de lui dans leur existence et celle des leurs?

Or, voici comment vous formulez une de vos lois sociologiques :

Le progrès est en raison inverse de l'action coercitive de l'homme sur l'homme et en raison directe de l'action de l'homme sur les choses.

Eh bien ! n'y a-t-il pas là justement l'action la plus coercitive de l'homme sur l'homme, chose que vous considérez vous-même comme un obstacle au progrès?

D'après votre propre loi, non seulement il y a, par le patronat, action coercitive de l'homme sur l'homme, mais au lieu que l'homme ait une action directe sur les choses, c'est une chose, l'argent, qui a une action directe sur l'homme.

Comment peut-on parler alors de liberté, dans la société actuelle où toutes les libertés viennent échouer devant l'omnipotence du capital? Un ouvrier ou employé quelconque ne peut exercer sa prétendue liberté de parler ou d'écrire selon ses idées au su de son patron sans courir le risque de perdre son pain et celui de sa famille.

En effet, n'avons-nous pas entendu du haut de la tribune française, un ministre républicain soutenir et approuver un Chagot qui avait mis à la porte de son atelier ceux de ses ouvriers qui refusaient d'aller à la messe?

N'avons-nous pas vu l'omnipotente compagnie P. L. M. congédier ceux de ses employés qui avaient été honorés par leurs concitoyens du mandat de conseillers municipaux?

Et le baron Reille, à Carmaux, n'a-t-il pas fait de même avec Calvignac?

Ne voyons nous pas, enfin, tous les jours les bourgeois se mettre au-dessus des lois lorsque celles-ci (bien rares) contrarient leurs intérêts?

Grâce à la liberté bourgeoise, les patrons s'arrogent le droit de créer des pénalités que le législateur seul peut édicter.

Ainsi les amendes qu'on prélève sur les salaires des ouvriers pour de soi-disant contraventions aux règlements d'atelier, sont complètement illégales.

Or, comme les socialistes demandent la fin de ces scandales, M. Yves Guyot s'élève contre eux et déclare qu'ils forceront les patrons — si on leur retire le droit d'édicter des amendes — à renvoyer leurs ouvriers toutes les fois qu'ils commettront la moindre peccadille.

Voilà comment M. Guyot comprend la liberté des prolétaires !

Et si, désormais, les patrons ne se contentent pas seulement d'amendes, mais s'avisent d'enfermer leurs ouvriers récalcitrants dans des cachots, il approuvera des deux mains pour cette raison philanthropique que la privation de travail aurait été plus désastreuse pour l'ouvrier.

Non, M. Yves Guyot, la liberté n'existe aujourd'hui que pour les capitalistes qui se permettent impunément toutes espèces de fantaisies, toutes espèces de vols.

Vous vous gardez bien, vous et les vôtres, de parler des accaparements et des monopoles qui se constituent au grand détriment des petits commerçants qu'on exproprie et des consommateurs qui paient plus cher les objets accaparés.

Déjà la lutte du petit capital contre le gros est devenue impossible, et nous voyons, tous les jours, disparaître par la faillite tout le petit commerce vaincu par le grand.

D'après un économiste américain, on est sûrement voué à la faillite aux Etats-Unis si l'on n'a pas, pour entreprendre le moindre commerce au moins 250.000 dollars.

Comment voulez-vous alors que les 150.000 salariés de Vanderbilt ou les 25.000 ouvriers de Schneider du Creusot, arrivent à s'affranchir de leurs maîtres ou même à lutter avec eux pour la moindre amélioration de leur sort ?

Pourquoi donc, alors que les prolétaires vivent sous un tel régime, pourquoi donc vous opposez-vous à ce que le législateur prenne, en attendant mieux, certaines mesures protectrices en leur faveur ou en faveur de leurs femmes et de leurs enfants ? Pourquoi donc vouloir laisser, quand même, cet insatiable minotaure — le capital — anéantir la classe des travailleurs par un surmenage effréné.

Dans la lutte du fort contre le faible, c'est la liberté qui opprime et c'est la protection qui affranchit.

Ce que vous entendez aujourd'hui par liberté, c'est le pouvoir absolu d'une minorité — possédant le capital — de faire tout ce qui lui plaira, non-seulement des salariés, mais encore de tous les citoyens en les dépouillant par de monstrueux accaparements.

Mais, de même que la société avait le droit de mettre un terme au brigandage des grandes routes, de même elle a aujourd'hui le droit de mettre un terme au brigandage effréné exercé par les capitalistes sur tous les citoyens.

L'accaparement capitaliste s'opère, d'ailleurs, sur toutes nos prétendues libertés. Car, comment voulez-vous que le pauvre diable qui sue sang et eau pour arriver à vivre, puisse se faire entendre en se servant de la fameuse liberté de presse, alors qu'il faut des centaines de mille francs pour entreprendre la publication d'un journal et que la plupart des organes de la presse sont à la merci des possédants ?

En ce qui concerne la liberté de la parole, quel est celui de nous qui n'a pas entendu dire qu'un tel a été renvoyé de son atelier parce qu'il a osé émettre tout haut des opinions contraires à celles de son patron ou parce qu'il a pris la parole dans une réunion publique ?

Ah! elle est jolie, la liberté actuelle!  
Il y a des lois qui condamnent comme vagabonds les malheureux sans gîte qui se reposent à la belle étoile. Et des femmes sont obligées de se mettre en carte pour disposer, comme bon leur semble, de leurs corps.

Enfin, de par cette même liberté, des milliers d'hommes gémissent dans les prisons parce qu'ils ont lutté pour vivre dans notre marâtre société.

Et ici on voit apparaître la terreur bourgeoise en permanence avec ses tribunaux correctionnels s'acharnant avec une lâcheté inouïe sur les vaincus de la vie.

Voilà pour la liberté bourgeoise.

\* \*

Prenons maintenant quelques autres points du livre de M. Yves Guyot. Cet incroyable économiste n'examine pas du tout les idées socialistes pour les combattre; ce serait trop lui demander. Il a une méthode à lui, très commode. Il nie toute affirmation embarrassante, quel'qu'incontestable et scientifique qu'elle soit. Et cela, avec le même sans-façon qu'il emploie pour nier l'existence de la misère.

Ne soutenez pas à cet étonnant écrivain, qu'actuellement, il y a souvent surproduction dans les différentes branches de l'industrie, que cette surproduction amène des crises épouvantables constatées par les économistes eux-mêmes depuis le commencement de ce siècle, crises qui jettent la désolation dans la classe des producteurs par des chômages forcés, il vous répondra tout simplement que cela est un mensonge! D'ailleurs, il s'échappe toujours par la tangente :

Croyez-vous, dit-il, que sur les 1.500.000.000 d'êtres humains, en chiffres ronds, qui s'agitent sur la surface de la terre, il n'y en a pas 300.000.000, moins d'un sur cinq, qui aient une nourriture régulière, des vêtements et une habitation représentant le minimum de confort indispensable! La production ne surabonde donc pas quand la grande majorité de l'humanité est encore dans la misère la plus noire (1) et n'a ni chemises, ni bas, ni chaussettes, ni mouchoirs de poche.

Il ne s'agit pas de dire que les objets qui restent invendus dans les magasins et qui constituent d'après nous la surproduction ou pléthore, ne suffisent pas à ceux qui en ont besoin, pour prouver qu'il n'y a pas surproduction, il s'agit de prouver que ceux qui en manquent possèdent les moyens de les acheter et les achètent réellement.

Or, comme ils ne peuvent les acheter parce qu'ils n'en ont pas les moyens, que viennent-ils faire ces millions d'hommes dans votre démonstration? Ceux qui ne peuvent pas acheter n'existent pas par rapport à l'écoulement des produits.

Et vous le savez d'ailleurs bien, mais votre mauvaise foi vous empêche de le dire, il y a souvent des surproductions monstrueuses et alors que les marchandises, propriété de quelques accapareurs, sont entassées dans les magasins et y pourrissent, la grande majorité de l'humanité manque de tout. Et c'est cette surproduc-

(1) Tiens! tiens!! Nous croyions, d'après M. Guyot, que la misère n'existait pas!

tion, supérieure aux besoins de ceux qui peuvent acheter les produits fabriqués, qui fait naître les crises périodiques, commerciales et industrielles.

D'ailleurs cette surproduction a été constatée même par des économistes.

Voici, en effet, comment s'exprimait de Sismondi, en 1822, lors d'une crise commerciale : « D'une extrémité jusqu'à l'autre de ce vaste continent (les Etats-Unis), si prospère, il n'y a pas une ville, pas une petite bourgade, où la quantité des marchandises offertes en vente ne soit infiniment supérieure aux moyens des acheteurs, quoique les marchands s'efforcent de les séduire par de très longs crédits et les facilités de tout genre pour les paiements qu'ils reçoivent à terme et en denrées de toutes espèces.

Aucun fait ne se présente à nous en plus de lieux, sous plus de faces, que la disproportion des moyens de consommation avec ceux de production ; que l'impossibilité des producteurs de renoncer à une industrie parce qu'elle décline et que la certitude que leurs rangs ne sont jamais éclaircis par les faillites. Comment se fait-il que les philosophes ne veuillent pas voir ce qui, de toutes parts, saute aux yeux du vulgaire ? ».

S'il vivait aujourd'hui, Sismondi serait bien plus étonné de constater qu'il y a encore de cyniques sophistes pour nier ces phénomènes économiques plus accentués aujourd'hui que jamais alors que le plus ignorant des hommes les comprend, et alors que nous constatons leurs manifestations les plus brutales dans les guerres coloniales continuelles faites exprès pour ouvrir des débouchés et déverser le trop plein de nos produits qui ne se vendent pas chez nous, la majorité du peuple n'ayant pas le moyen de les acheter.

Mais à quoi bon raisonner et citer des faits qui crèvent les yeux. M. Guyot est de parti pris, le capitaliste, pour lui, est l'arche sainte de la société, il ne faut y toucher sous aucun prétexte. Il s'élève, non seulement contre les socialistes, mais contre tous ceux qui ont voté à la Chambre des mesures protectrices en faveur des enfants et des femmes en couches, contre la barbarie patronale. Vraiment, qui aurait pu croire que cet homme si plein de pitié autrefois pour les prolétaires en arriverait à être le plus féroce des bourgeois, ne désarmant même pas devant l'indigne exploitation de l'enfance.

Faut-il nous étendre davantage ? Nous l'aurions voulu mais le cadre de notre Almanach ne nous le permet pas.

Cependant avant de finir, prenons encore un point de la *Tyrannie socialiste*. Pour détruire l'incontestable affirmation de Karl Marx que le capital n'est que le produit du sur-travail, il prend deux exemples exceptionnels d'entreprises capitalistes qui ont échoué et il croit triompher en disant : « *La fameuse plus-value est une moins-value* ». On ne peut se moquer avec plus de sans façon de ses lecteurs, car prendre deux exceptions pour soutenir que le capital n'est pas du tout le résultat du travail, c'est se moquer bêtement du monde.

Mais enfin, monsieur Yves Guyot, à quoi doivent-ils donc leur fortune les Vanderbilt, les Astor, les Roquefeleur, les Schneider,

les Rotschild, à qui doivent-ils donc leurs milliards ou millions si ce n'est à la masse des travailleurs qui peinent sur les lignes de chemin de fer, si ce n'est aussi aux petits capitaux extorqués par les accaparements? A qui pensez-vous donc faire croire que ces gaillards-là ont gagné eux-mêmes par leur travail leurs immenses fortunes avec lesquelles ils font des ruines partout?

Mais puisque vous nous citez des chiffres de quelques cas exceptionnels, je vais vous citer, moi, des chiffres généraux sur le sur-travail des ouvriers, sur-travail qui constitue justement le capital et l'augmente journellement.

Ce sont des chiffres officiels, incontestables, qui démontrent que sept heures sur douze de travail fait par les ouvriers est du sur-travail, c'est-à-dire du travail non payé.

Voici une statistique qui va nous le prouver :

La production manufacturière française qui, il y a vingt-cinq ans, employait 1,167,171 ouvriers dont 417,430 femmes et 117,101 enfants, s'est chiffrée par une valeur totale de 7 milliards 130,281,210 francs dont il convient de déduire matières premières, combustible, etc., évalués par l'enquête de 1860-65 à 5,135,467,718 francs. Ce qui laisse une plus-value de 1,994,613,592 francs, dans laquelle les salaires ne figurent que pour 980,414,405 francs ou moins de la moitié.

Et bien, étant donné que les divers établissements industriels eussent été en possession de nos 1,167,171 hommes, femmes et enfants, au lieu des 980,414,405 francs qui leur sont échus en partage (666 en moyenne par tête), ils auraient eu à se répartir la totalité des 1,994,613,592 francs — soit en plus de ce qu'ils ont perçu : 1,004,468,117 fr. (1,337 francs par tête au lieu de 666 francs.)

Ici, l'on ne peut pas ergoter, et l'affirmation de Karl Marx sur la provenance du capital se base sur des faits patents et incontestables. Toutes les prétentions imbéciles des sophistes, se briseront misérablement contre la vérité scientifique du grand socialiste.

Yves Guyot dit — et nous, socialistes, ne l'avons jamais nié — que dans la lutte que se livrent les capitalistes, il en est qui se ruinent et perdent même les capitaux qu'ils possédaient. C'est vrai, mais si ces capitalistes se ruinent, ce ne sont pas — ainsi que le soutient effrontément M. Yves Guyot — les ouvriers qui en profitent, ce sont ceux d'entre les capitalistes qui leur ont livré la guerre et ont réussi à les abattre.

Et justement, le socialisme, en même temps qu'il améliorera la situation des travailleurs, sera un réparateur salutaire pour tous les citoyens quels qu'ils soient, car nous ne verrons plus comme aujourd'hui des hommes, grands possesseurs du vil métal, s'ingénier pour trouver un moyen efficace de ruiner leur prochain et augmenter ainsi leur stock d'or.

M. Yves Guyot croit triompher lorsqu'il nous cite des capitalistes qui se sont ruinés. Il ne s'aperçoit pas que par ce fait seul, la société capitaliste est condamnée à jamais.

A côté de ses apitoyements pour les capitalistes qui se ruinent en donnant de gros salaires à leurs ouvriers, il soutient sans hésiter que seulement depuis *trente ans* la situation des travailleurs s'est énormément améliorée et que beaucoup d'entre eux vivent dans le luxe.

Voilà une de ces audacieuses inepties auxquelles on ne pourrait croire si on ne les lisait pas soi-même.

Mais que dire à un homme dont l'inconscience va jusqu'à traiter un des plus grands génies du siècle, Karl Marx, de charlatan ?

On reste confondu surtout lorsque l'on pense que cet homme, naguère, s'entourait de socialistes tels que Guesde et Emile Gautier pour se pousser au pouvoir et qu'aujourd'hui, il bave sur la classe ouvrière et ses plus illustres défenseurs.

Mais laissons ce caméléon, devenu chien de garde du capitalisme, se morfondre dans sa volte face, car tout ce qui suit dans notre « Almanach », concourt à réfuter ses insanités voulues.

Tant que le socialisme n'aura que de tels ennemis ou contradicteurs, il ne s'en portera que mieux. Il se peut, d'ailleurs, que le socialisme, de même que les plantes, ait besoin de fumier autour de lui pour se mieux développer.

P. ARGYRIADÈS.

## SOUVENIR D'ENFANCE

Vous, les heureux,  
Chantez vos souvenirs d'enfance.  
Moi, miséreux,  
Je n'en connais que la souffrance.

Mon père était un peu trainard,  
Ma mère une maigre au teint blême,  
Avait tous les ans son moultard  
Et ne s'arrêtait qu'au dixième.  
Elle pondait ça comme un œuf  
Et trois jours après à Pusine  
Trainait des charges comme un bœuf  
Pour un salaire de famine.

Vous, les heureux, etc.

A tous gronillants dans le taudis  
Pendant qu'elle était à l'ouvrage,  
Les aînés gardaient les petits,  
Et ça faisait un beau tapage!  
Le père, lui, venait le soir  
Bien las et toujours en colère;  
Si l'on bronchait, oh! fallait voir :  
Pan, les gosses! Piff, paff, la mère !

Vous, les heureux, etc.

A peine en force de courir  
Que la mère disait : En route !  
Nous en avons trop à nourrir,  
Faut que chacun gagne sa croûte.  
Et sans répondre ou corrigé,  
On s'en allait de porte en porte.  
Comment ne pas être insurgé  
Quand on a grandi de la sorte ?

Vous, les heureux, etc.

Puis la besace sur le dos,  
Vers la huit ou dixième année  
N'ayant que la peau sur les os  
On partait faire sa journée

Dans les fermes durant Pété  
Et tout l'hiver dans le grand bagne  
On s'en revenait éreinté  
Fiévreux et battant la campagne.  
Vous, les heureux, etc.

Toujours l'un ou l'autre avait mal,  
Et c'en était des sérénades !  
La maison comme un hôpital  
Et la mère en garde-malade.  
La pauvre femme en étouffait  
Quand fallait dire à la marmaille :  
On danse devant le buffet,  
Il nous faut de la médecine.  
Vous, les heureux, etc.

Le père mourut du grison,  
La mine fut son cimetière,  
Et la mère une pierre au cou  
Fit un plongeon dans la rivière.  
Alors la maison se vida,  
Comme un troupeau qui s'éparpille  
La famille se débada  
Et je n'en eus plus de famille.  
Vous, les heureux, etc.

Mes frères sont des godaillieurs  
Qui ne rêvent que plaie et bosse.  
On m'a dit que mes pauvres sœurs  
Sont à la ville et font la noce.  
Quant à moi, l'Espérance aidant,  
Faisant le dur métier du père,  
Je ne ris plus qu'en attendant  
La revanche du prolétaire.

Vous, les heureux,  
Chantez vos souvenirs d'enfance.  
Moi, miséreux,  
Je n'en connais que la souffrance.

J.-B. CLÉMENT.

## PIERRE LEROUX

(FRAGMENT SUR SON ÉTHIQUE)

En 1850, les amis de Pierre Leroux conçurent le projet de rassembler ses œuvres complètes. Ce projet ne fut jamais exécuté, mais je trouve dans la *Revue sociale* une longue lettre de Pierre Leroux lui-même qui s'y rapporte. « Ce que je puis affirmer de moi, dit-il, à la cinquante-quatrième année de mon âge, c'est que ma vie a été la recherche pénible, laborieuse, incessante de la vérité. J'ai trouvé, je le crois, un fil conducteur dans le labyrinthe où nous étions tous enfermés, destinés à servir de proie au minotaure du doute et de l'athéisme. Ma doctrine n'est pas de moi, car il n'y a rien dans cette doctrine qui ne s'appuie sur la tradition et le consentement pour l'Humanité... A vrai dire, je ne suis pas un auteur, je suis un croyant. Vainement je suis né à une époque de scepticisme : j'étais tellement croyant de ma nature, que j'ai recueilli (telle est du moins ma conviction) la croyance de l'Humanité, alors que cette croyance était à l'état latent, alors que l'Humanité semblait incrédule sur toute chose, et c'est cette croyance que je prétends lui rendre. »

Pierre Leroux disait vrai, il était un croyant, son œuvre est une interprétation humanitaire des antiques croyances et surtout du christianisme. En identifiant l'homme individuel à chaque moment de sa vie et dans la continuité indéfinie de son existence avec l'humanité, en transportant le ciel sur la terre, c'est-à-dire en faisant de la terre le séjour actuel et le séjour futur de l'homme individuel dans la perpétuité de son existence, dans la série indéfinie de ses incarnations, Pierre Leroux ne fait que donner un sens nouveau au christianisme. Sa doctrine, en ce sens, est un christianisme humanitaire et terrestre.

L'idée maîtresse qui la domine ; c'est que toutes les manifestations de la vie psychique de l'individu sont inséparables des manifestations psychiques des autres êtres humains. La psychologie individuelle se confond avec une psychologie collective. La vie humaine, dit-il dans son livre sur l'Égalité, c'est la connaissance, le sentiment, la sensation qui résultent de la coexistence de l'homme et de la société. Supprimez l'un ou l'autre, la vie cesse et disparaît... il y a de l'homme à la société et de la société à l'homme une pénétration mutuelle par laquelle ils se confondent sans cesser d'être distincts... Que restera-t-il encore, soit au philosophe, soit à l'artiste, soit à l'industriel, si l'Humanité qui de toute façon lui a donné naissance, et lui a fourni les matériaux de son âme, de son esprit, de sa puissance, lui retirait ses dons ? Il ne lui resterait pas même la possibilité d'être...

C'est l'aspect moral de la Doctrine qu'il importe de mettre en lumière. La vie telle qu'il la conçoit n'est et ne peut être qu'une communion, communion avec Dieu, avec ses semblables, avec l'Univers. C'est par sa communion avec son semblable que

l'homme communie avec Dieu, l'être infini, principe de toute existence, source de toute activité. Ce qu'il reproche au christianisme, la plus grande religion du passé comme il l'appelle, c'est d'avoir établi directement le rapport entre l'homme individuel et l'Être infini ou Dieu, au lieu d'admettre comme intermédiaire nécessaire entre l'individu et Dieu, le semblable de l'individu. Dieu n'apparaît au contraire que dans un acte qui nous fait sentir en même temps notre propre existence et celle d'autrui, il veut qu'en l'aimant, vous ayez en même temps conscience de vous-même et d'autrui. Il suit de là que, d'après Leroux, le christianisme a à la fois méconnu la légitimité de l'égoïsme normal de l'homme en l'ancantissant vis à vis de Dieu dans un renoncement absolu, et la charité normale ou l'altruisme en méconnaissant cette nécessité qui unit indissolublement l'individu à son semblable en ne faisant de notre amour pour nos semblables qu'un rayonnement de notre amour... pour Dieu, en transformant la charité en une sorte de pitié, de compassion. Le christianisme dans son évolution se résoud en un Dieu hors du monde — dans l'homme considéré à part des autres hommes — dans le ciel séparé de la terre.

Pierre Leroux ramène le ciel sur la terre, c'est-à-dire que la vie future que la foi projette dans un ciel distinct de la terre, placé au-dessus d'elle, ne sera autre chose à ses yeux que le prolongement de la vie actuelle incarnée dans une autre forme humaine.

La vie future ne diffère pas de la vie présente, nous y entrons avec les dispositions nouvelles, les aptitudes, le caractère que la pratique de la vie présente nous a fait acquérir. La mémoire des événements de notre vie s'évanouit avec la mort mais les changements de caractère persistent, c'est le gage de la perfectibilité indéfinie de tout individu sur la terre comme c'est le lien du passé au présent pour chacun de nous. Pierre Leroux considère si peu l'homme à part des autres hommes qu'en définitive l'évolution de l'humanité s'accomplira par les mêmes individualités; dans cette



HECTOR DENIS

série de métamorphoses, nous renaîtrons de ceux qui sont nés de nous, liés les uns aux autres par la chaîne des temps. Pierre Leroux qui a touché de si près à la théorie de l'hérédité psychologique n'explique en définitive les dispositions natives de chaque individu que par sa propre évolution. Seulement elle est inséparable de l'évolution de tous. Chacun n'est psychologiquement qu'héritier de lui-même, mais socialement chacun subit l'action modificatrice du milieu social. Toute cette conception théologique et métaphysique échappe à la critique qui se fonde sur les données de l'expérience seule, et je ne songe pas à la discuter. Mais il faut en dégager les éléments que Pierre Leroux a empruntés lui-même à l'expérience. L'élément principal c'est sa notion même de la vie qui implique à la fois un moi et un non moi, deux termes absolument inséparables, que se résoud dans un ensemble d'échanges incessants avec le milieu physique et social. A la même époque que Pierre Leroux, Quetelet, dans ses recherches de statistique morale aboutissait à une conception analogue, il montrait que dans les déterminations volontaires de l'individu, les causes dérivant du milieu social sont indissolublement liées avec la causalité propre à chaque être individuel. C'est de cette conception de la vie que Pierre Leroux a déduit sa morale sociale et c'est le principe de cette morale qu'il est important pour nous de mettre en lumière.

La morale de Pierre Leroux est sans doute enveloppée de ce vague mysticisme, unie directement à sa conception théologique, mais lui-même a marqué cependant comment il s'est efforcé de lui donner une base dans la nature de l'homme.

« D'un côté Jésus et tous les grands Législateurs religieux ont fait un précepte de la charité sans en apporter d'autre raison que *la volonté* de Dieu. Et, d'un autre côté, les philosophes les plus irreligieux ont vanté la charité comme étant de notre *intérêt*. »

Nous venons de démontrer par la loi même de la vie qu'en effet la charité est notre loi et notre intérêt. »

Cette communication, cette communion incessante de l'individu et de l'humanité rend inséparables le *moi* de l'individu, le *non moi* de l'humanité extérieure à chaque individu : aucun des deux n'est indépendant de l'autre, aucun des deux n'a d'existence *réelle* et virtuelle qu'un à l'autre.

La formule de nos rapports avec nos semblables est dès lors la *solidarité* qui prend désormais la place de la charité chrétienne. C'est le sentiment même de cette unité indissoluble de l'homme et de son semblable et dans lequel se confondent l'égoïsme et l'altruisme. — « Que deviennent tous les sophismes de l'Egoïsme devant cette loi de la vie... Puisque notre vie est liée à ce point à celle de nos semblables, puisque nous sommes unis à l'humanité, puisque nos semblables au fond c'est *nous*... Evidemment, l'égoïsme tourne à sa propre défaite, il se détruit par lui-même. Vous voulez vous aimer, aimez-vous donc dans les autres : car votre vie est dans les autres et sans les autres votre vie n'est rien... »

La loi morale n'est ni l'égoïsme, ni le sacrifice, le renoncement absolu de l'individu, ni la charité qui descend par l'intermédiaire de Dieu vers les autres. L'égoïsme, le sacrifice, la charité mécon-

naissent les liens de l'homme et de l'Humanité, détruisent la communion de l'individu et de l'espèce et entravent le développement moral, intellectuel, physique d'une partie des êtres humains.

Dans la solidarité, l'égoïsme et l'altruisme sont organiquement unis, légitimement consacrés dans un équilibre normal, ils s'épurent, se fortifient en se corrigeant l'un l'autre pour le plus grand avantage de l'homme et de la société; dans la solidarité, il y a le même sacrifice, le même égoïsme pour tout homme. Cette solidarité est inséparable de l'Égalité, c'est-à-dire qu'elle présente aussi le même *droit*, le même *devoir* pour tout homme. Identité du droit et du devoir, équilibre de l'égoïsme et de l'altruisme, ce sont les deux aspects d'une même loi morale, sociale, d'une communion indéfectible.

Cette notion de la solidarité exprime la loi d'interdépendance considérée surtout dans les rapports généraux des individualités humaines entre elles. Elle n'a pas ici non plus de caractère proprement organique, mais elle renferme cet équilibre précieux, cette conciliation de l'égoïsme et de l'altruisme, que des moralistes modernes comme Spencer, Renouvier et Proudhon n'ont pas dépassé.

L'humanité n'est pas un organisme pour P. Leroux comme pour Comte ou Spencer. C'est un être virtuel, composé d'individus qui sont les *unités réelles*, mais chacun d'eux porte en lui l'humanité à l'état de puissance, puisqu'il est destiné à accomplir l'évolution commune à tous les êtres et à réaliser en lui la perfection idéale que l'humanité peut atteindre dans la sensation, le sentiment, la connaissance.

Par cela même que les individus sont les *réalités absolues* pour P. Leroux, il est évident que le sentiment qui porte chacun vers *soi* et celui qui le porte vers *autrui* sont des sentiments irréductibles dont aucun ne peut disparaître devant l'autre.

La solution du problème moral est donc à ses yeux la réconciliation de l'égoïsme et de l'altruisme dans la solidarité. Sous l'aspect économique et politique, cette solution est dans la conciliation de l'individualisme et du socialisme.

HECTOR DENIS.

---

## LA LUTTE DE CLASSE

---

Un jour, c'était à Londres pendant la proscription de la Commune, on causait, entre amis, de Darwin et de son système : de le transformisme, la lutte pour la vie, la sélection naturelle. Un de nous qui avait beaucoup écouté et peu parlé dit : « Je ne suis pas partisan du Darwinisme, car c'est la consécration des inégalités sociales. »

On sourit à cette déclaration et un des nôtres fit observer à notre ami que la seule chose qu'on ait à rechercher au sujet d'une doctrine scientifique, c'est si cette doctrine est vraie ou

fausse, mais que s'en déclarer adversaire, *a priori*, parce que les résultats qui en découlent paraissent contraires à nos aspirations ou dérangent les idées que nous avons, le système que nous nous étions créé, c'est agir comme les théologiens qui, ayant enseigné jusqu'à Galilée que le soleil tournait autour de la terre, ne pouvaient admettre qu'on ait déclaré que c'était celle-ci qui tournait autour du soleil. Enfin, qu'au lieu de nier toute vérité non réellement acquise, l'homme de bonne foi doit s'en servir pour s'éclairer dans la recherche du bien.

Je ne crois pas que notre ami fut bien connaisseur ou, tout au moins, qu'il acceptât de suite cette façon saine de procéder, car les hommes sont ainsi faits, qu'ils préfèrent nier que renoncer à leur façon antérieure de penser.

Cette anecdote me revenait à la mémoire en voyant des socialistes sincères, de vieux luttteurs, rejeter et nier la formule de la lutte de classes, affirmée par tous les socialistes dignes de ce nom, et qui sera bientôt le seul signe de ralliement de l'armée des exploités, dans la guerre sociale qu'ils poursuivent pour leur émancipation.

La répugnance qu'ont encore ces socialistes à accepter cette formule vient, et de la façon dont elle a été présentée et de la façon dont elle a été interprétée.

On a dit de la lutte de classes : c'est un principe, un moyen d'action, etc., la vérité est que c'est tout simplement un fait indéniable dont la vérité est prouvée tous les jours et qui n'est pas nouveau : lutte de classes, la guerre de la bourgeoisie contre la noblesse avant la Révolution ; lutte de classes, la guerre du prolétariat contre la bourgeoisie souveraine et maîtresse du monde entier par le capital qu'elle soustrait au travail.

Mais, objecte-t-on, comment déterminerez-vous où finit le prolétariat et où commence la bourgeoisie ? Certes la chose est difficile, impossible même, si on veut. La classe bourgeoise n'est pas fermée comme l'était jadis la noblesse, tous les jours des hommes sortent du prolétariat pour entrer dans la bourgeoisie tandis que des bourgeois retombent dans le prolétariat, il en est même qui ont un pied dans chaque camp, et sont à la fois exploités et exploités, mais en quoi cela doit-il nous arrêter ? Le fait même qu'il est possible de passer d'une classe à l'autre est l'affirmation la plus probante de l'existence de ces deux classes.

D'autres disent : alors il faut rejeter de nos rangs des hommes comme Blanqui, comme Flourens, comme Vaillant, etc., parce qu'ils sont d'extraction bourgeoise ? En aucune façon. Eh quoi ! nous nous priverions des services que peuvent rendre à notre cause des hommes qui auraient pu couler une existence aisée et heureuse en profitant des avantages que leur naissance leur a donnés, et qui, révoltés à la vue des iniquités sociales, sont venus dans nos rangs, nous apportant leur science, leur énergie, leur fortune ? ce serait de la folie !

Je sais bien qu'il y a des hommes à cerveau étroit qui comprennent ainsi la lutte des classes. C'est là la fausse interprétation dont je parlais plus haut. Nous avons vu souvent en périodes électorales, ces hommes combattre des socialistes sincères ayant fait

leurs preuves, simplement parce qu'ils étaient sortis de la bourgeoisie, mais ils démontraient en agissant ainsi qu'ils n'avaient rien compris à la formule dont ils se recommandaient, ils faisaient de la candidature de classes et non de la lutte de classes, ce qui est bien différent. En voulant ainsi démontrer leur fidélité à un principe, ils ne démontraient que leur sottise.

En somme, ce qu'il importe, c'est de bien définir les formules dont on se sert et de les faire bien comprendre.

Ceci fait, nous serons bientôt tous d'accord, et il ne restera pour nier la lutte de classes, c'est-à-dire pour nier l'évidence, que les intrigants qui veulent, en ne s'affirmant pas, profiter d'une équivoque et trouver un appui dans les deux camps. Ceux-ci n'ont de socialiste que le nom.

E. LANDRIN

---

## SOLIDARITÉ

---

### I

Quel est ton nom, Puissance invisible et secrète,  
Qui, passant à travers l'immensité muette,  
Viens unir tout à tout, notre globe au soleil,  
Le sourire des fleurs à son disque vermeil,  
Le va et vient des flots à la lune argentée  
Et l'étoile polaire à l'aiguille aimantée ?

Ton nom, c'est solidarité,  
Par toi seule la masse énorme  
De l'univers illimité,  
Au lieu d'être un chaos informe,  
Devient un corps harmonieux,  
Dont les membres en équilibre  
Suivent dans les déserts des cieux  
Leur marche régulière et libre.

### II

Qui jadis dressa l'homme à chercher dans autrui  
La réciprocité d'un fraternel appui ?  
Qui fit fleurir sur terre, aux temps de barbarie,  
Et tribus et cités, et famille et patrie ?  
Et qui rattache encor les enfants à l'aïeul  
Le présent au passé couché dans son linceul ?

C'est toi, lien des hommes,  
Mère de la Société,  
Toi sans qui le monde où nous sommes,  
Divine solidarité,  
Ne serait qu'un champ de carnage,  
Où les égoïsmes rivaux  
S'entregorgeraient avec rage  
Dans des conflits toujours nouveaux.

III

Le jour viendra (peut-être il ne tardera guère),  
Où ces deux vieux fléaux, la misère et la guerre,  
Prendront fin pour jamais ; où le faible et le fort,  
Pour le bonheur de tous unissant leur effort,  
Voudront et sauront faire aux fils du siècle à naître  
Parts égales de droits, de travail, de bien-être.

C'est par toi, Solidarité,  
Que s'accomplira la Justice,  
Avenir de l'humanité !  
Salut donc à toi, bienfaitrice,  
Espérance des malheureux,  
Qui sous ta bannière bénie  
Dois guider les cœurs généreux  
Vers l'universelle harmonie !

GEORGES RENARD.

## LA CHANSON DU PREMIER MAI

(Traduction en prose du roumain)

— Les rois qui portent sur leurs fronts, trois couronnes à la fois — et qui se partagent terre et peuples — ont des jours de fêtes à foison ; le travailleur n'a qu'un seul jour : *c'est le Premier Mai*.

— Dans les vieilles écritures, écrites en caractères anciens, la chrétienté a des fêtes, aussi nombreuses que les péchés des papes : — C'est Noël, c'est Pâques, c'est saint Basile ou saint Michel ; le travailleur n'a qu'un seul jour : *c'est le Premier Mai*.

— Dans l'histoire du monde, nos maîtres ont des fêtes, qui sont pour le peuple, des larmes et du sang ; ce sont les anniversaires de nos tristes défaites — le cortège de l'esclavage ; le travailleur n'a qu'un seul jour : *c'est le Premier Mai*.

— Ce jour là la classe opprimée se réjouit ; ce jour là elle montre sa force colossale ; et voilà pourquoi aujourd'hui, partout, dans tous les coins du monde — le travailleur pousse ce cri : *Vive le Premier Mai!*

CONSTANTIN MILLÉ.

# A PROPOS DU DÉCRET DE LA COMMUNE

Suspendant le payement des loyers



Nez de MM. les Propriétaires devant le décret de la Commune sur les loyers.

(Caricature de l'époque)

## LE PARTI SOCIALISTE

---

Sous le titre : « Un coup d'Etat manqué », Liebknecht, dans le *Vorwärts* du 9 juillet, comparant la fermeture de la Bourse du Travail à la fermeture des ateliers nationaux en 1848, a justement caractérisé le complot du ministère Dupuy qui, s'il n'eût été déjoué par la sagesse et l'intelligente fermeté des ouvriers de Paris, aurait mis, au grand profit de l'opportunisme et du panamisme, le pays sous le régime de l'état de siège, pour les élections.

Comme Liebknecht, donnant en exemple l'Allemagne socialiste et montrant, dans ces élections, l'occasion prochaine de la revanche et de la victoire ouvrière et socialiste, le comité révolutionnaire central avait, au cours même des événements, déclaré que s'il fallait éviter le piège tendu et la journée cherchée, s'il fallait sauver l'organisation ouvrière menacée, il ne fallait pas s'en tenir là et rester dans l'inertie, mais prendre, au contraire, l'offensive et passer à une action incessante et résolue en choisissant le terrain du combat.

C'est ce qui paraît avoir été compris par les conseillers municipaux socialistes et les délégués des syndicats, dans les deux congrès, qui viennent de se terminer, à Saint-Denis, et à Paris, par le vote de l'unité d'action socialiste et par la menace d'une grève générale non immédiate et par cela même incertaine, mais préparée, organisée dans des conditions pratiques, une seule catégorie de métiers, appuyée par le concours de tous les autres, pouvant recevoir, au moment opportun, mandat de mener, pour tous, l'attaque.

Il est certain que l'unité d'action socialiste donnerait aux socialistes, dès ces élections, des chances considérables et, jusqu'ici, perdues par leur faute. Il est non moins certain qu'avec un développement industriel et une concentration ouvrière moindre, la France ouvrière ne peut aller aussi loin que l'a fait, pour la conquête du suffrage universel, la Belgique ouvrière, dans le maniement si difficile de l'essai de la grève générale.

Ce ne sont que des vœux ; mais leur réalisation est possible, à la condition de bien savoir ce que l'on veut, de ne vouloir que ce que l'on peut et de constituer enfin pour cela et le reste, dans son unité, le parti socialiste.

Ce ne sont pas les occasions et les modes d'action possible et efficace qui manquent. Pour compléter d'abord ce qui concerne la grève générale, comme l'a entendue le Congrès, ce n'est pas une menace vaine. Si, alors qu'elle en a le plus grand besoin, l'industrie se trouve privée de charbon, par la grève généralisée des mineurs assurés du concours longuement préparé, ainsi que des subsides, de tout le monde ouvrier; si au jour où la réaction internationale veut recourir à la guerre, des deux côtés de la frontière, les moyens de transport de troupes et de matériel font absolument défaut; c'est la perturbation profonde, sinon la déroute du capitalisme et du militarisme; c'est la Révolution — si le parti socialiste est unifié et prêt à l'accomplir.

La préparation et l'organisation que suppose et nécessite pour la grève et toute lutte semblable, sur le terrain économique, la mise en œuvre de l'action, devenue ainsi politique, sociale et révolutionnaire, de la classe ouvrière se manifesterait alors par l'effort, enfin conscient et irrésistible, du monde nouveau ébranlant et faisant tomber en ruines, au moindre choc le monde caduque et fini du capitalisme, et annonçant la Révolution prochaine — si le parti socialiste est là en force et prêt à la faire.

C'est par la faute, en effet, les faiblesses et l'incertitude du parti socialiste, les divisions et ambitions de ses personnalités que les scandales publics, le panamisme, les pots-de-vin, peuvent s'étaler en plein jour, les vols se pratiquer, les crimes se faire, les infamies gouvernementales et capitalistes se produire comme autant de signes de caducité de la société bourgeoise, sans qu'aucunes conséquences révolutionnaires en soient tirées. C'est par l'infirmité des socialistes que les élections, les unes après les autres, passent comme autant d'occasions qu'ils ne savent saisir, pour la conquête nécessaire de ce pouvoir politique de la bourgeoisie qu'ils ne savent que convoiter. C'est par leurs déclamations ronflantes, si peu en rapport avec leurs actes, qu'ils se font, trop souvent, la risée de l'ennemi, qu'ils ne pensent même pas à frapper, ayant bien plus souci, dans leur envie rageuse de personnes et de groupes de nuire au voisin, dût la cause même dont ils se targuent d'être les représentants, en payer les frais. C'est par leur impuissance enfin, qu'excitant le scepticisme ouvrier, ils s'agitent sur place, spectateurs du mouvement qu'ils pourraient conduire et que même la seule force des choses.

Et cependant tous les éléments de la constitution du parti, et dès lors de son action certaine, sont là à notre portée. Il a pu jusqu'ici être explicable sinon justifiable de ne pas les mettre en œuvre; mais après les provocations de la

réaction gouvernementale, après les menaces et les attentats des Dupuy et Constans, à la veille des élections législatives, il faut se résoudre sous peine de déchéance.

Ce n'est pas que nous ayons — connaissant les hommes, — grand espoir en eux, mais nous en avons davantage dans les événements dont le sens est si clair qu'ils finiront bien par éclairer les plus aveugles.

Si seulement syndiqués et socialistes sont amenés par le cours des événements, par les succès dus à leur union ou les désastres résultant de leur désunion, à faire sincèrement leur examen de conscience et de volonté, la partie serait gagnée.

Si au contraire nous persistons dans l'émiettement et la confusion actuels, nous restons annulés et ridicules dans le mouvement socialiste international où tous les peuples hors nous, jouent un rôle en rapport exact avec leurs forces toujours et rapidement croissantes.

Nous sommes victimes, en socialisme comme en toutes chose, de l'esprit routinier et individualiste de la race et ne pouvons sortir des formes élémentaires sous lesquelles s'est produite la première organisation ouvrière et socialiste, en ces vingt dernières années. Dans ce milieu indécis, les personnalités, jalouses avant tout de se faire valoir — à la française — plutôt par l'attitude que par les services rendus, trouvent leur compte et deviennent, les appétits de candidature politique et syndicale aidant, autant de forces de résistance à tout développement ultérieur.

C'est dans l'organisation corporative et syndicale qu'après la chute et les massacres de la Commune la classe ouvrière s'est reconnue et retrouvée. Son programme d'abord simplement coopératif s'est peu à peu élargi et éclairé de leurs socialistes. Les militants socialistes gagnant de plus en plus la prééminence, les syndicats sont de plus en plus devenus des organisations à la fois socialistes et corporatives confondues et plus ou moins indistinctes; c'est l'origine du parti ouvrier se scindant bientôt en deux, puis trois tronçons, en attendant les autres, au fur et à mesure que les contradictions de cette constitution élémentaire, embryonnaire, se manifestent sans se résoudre en développement et en formations organisées supérieures.

Il faudra bien cependant arriver à comprendre que des syndicats socialistes et des divers partis ouvriers, doit se dégager et se constituer dans sa forme propre et développable le parti socialiste, tandis que la classe ouvrière s'organisera corporativement sur le terrain économique, en dehors de toute pression et influence politique et politicienne.

Cela a été, dès l'amnistie de 1880, qui l'a appelé à l'existence, l'idée et la propagande du Comité Révolutionnaire Central et la raison entre autres de la netteté et rectitude de sa ligne, de son action socialiste, républicaine et révolutionnaire à travers tous les événements, toutes les intrigues et tous les conflits; c'est ce qui explique en outre comment seul il a pu et su pratiquer l'union, agissant déjà comme aurait agi, comme agira, le parti unifié du socialisme, le parti socialiste, aussitôt qu'il sera constitué.

Cette distinction nécessaire, à laquelle toute évolution menant à une existence supérieure, entraîne les organismes, va qu'on le veuille ou non se produire. Notre voix si peu entendue à ce sujet et pour cette distinction, actuellement nécessaire, de l'organisation politique et corporative est déjà mieux écoutée et la proposition qu'en a faite le citoyen Rossignol, au dernier congrès des Bourses du travail, en ce mois de juillet, a eu visiblement l'assentiment de la grande majorité du congrès.

A cette condition seule, l'organisation et l'action ouvrières socialistes, sont possibles. Alors seulement l'armée ouvrière pourra être formée et la campagne décisive du socialisme révolutionnaire commencer.

Jusque là les syndicats seront incapables de tout progrès; leur adhésion à un groupement politique fermant leur accès aux citoyens des autres groupements ou n'appartenant à aucun groupe, tandis que le syndicat comme l'a aussi voté le Congrès, devrait comprendre, et dégagé des entraves politiciennes, comprendra bientôt, tous les ouvriers sans exception, de la corporation.

Le progrès sera rapide et ces syndicats fédérés formeront des centres d'organisation et d'action des Bourses et des fédérations de Bourse du travail, qui n'auront plus besoin des subsides des conseils municipaux, mais qui, vivant par elles-mêmes, groupant, disciplinant les bataillons ouvriers, prépareront, rendront irrésistible l'action de la classe ouvrière menée au combat par le parti socialiste sorti, lui aussi, de ses langes, de ses formes premières et prêt à jouer, — en attendant que dans une forme supérieure encore, il comprenne l'intégralité des efforts vers la société nouvelle — son rôle d'avant-garde intelligente et résolue, conduisant par le plus sûr chemin, les forces révolutionnaires unies, à l'assaut de la société capitaliste, à l'anéantissement de la réaction, à la Révolution.

Ainsi, tandis que le gouvernement s'efforce stupidement de domestiquer les syndiqués, de proscrire les socialistes et de terroriser la masse ouvrière, il faut que malgré la pression gouvernementale et les intrigues intérieures, les syn-

dicats réalisant les conditions qui en fassent l'organisation de toutes les corporations, groupent et fédèrent tous les éléments de la classe ouvrière en une véritable armée, indépendante des influences et des coteries politiciennes, mais toute-entière dévouée aux intérêts de la classe ouvrière et de son émancipation et résolue à agir pour la conquérir par l'action sociale révolutionnaire aussi bien qu'économique, ayant à sa tête et pour avant-garde le parti socialiste organisé dans sa force et son unité.

EDOUARD VAILLANT.

---

## LES INCONNUS

---

Les hommes de l'Hôtel de Ville étaient  
des inconnus.

VICTOR MAROUCK.

Dans les grands courroux populaires,  
Quand le lion enfin rugit,  
Dur instrument de ses colères,  
Une classe d'hommes surgit.  
L'histoire, lorsqu'on l'interpelle,  
Ignore ces individus ;  
Dédaigneuse, elle les appelle :  
Les inconnus.

Pourtant, justiciers des cloaques,  
Maigre bataillon décimé,  
Ils sont les Gaudes et les Jacques,  
Les martyrs de Juin et de Mai !  
Plus braves qu'un Cid de Castille  
Soldats sans poudre, héros nus,  
Tout seuls ils ont pris la Bastille,  
Les inconnus.

Dans les massacres de la rue,  
Étouffant la voix du canon,  
Sur le pouvoir elle se rue,  
La horde obscure des sans nom.

Troupeau sans chef, bande anonyme,  
A l'improviste ils sont venus  
Accomplir leur œuvre sublime,  
Les inconnus.

Des plus fameux ils ont la taille ;  
Ils pourraient être conquérants ;  
Cependant, après la bataille,  
Humbles, ils rentrent dans les rangs.  
Ils sont martyrs et pas apôtres ;  
Ils partent comme ils sont venus,  
En laissant la récolte aux autres,  
Les inconnus.

De ces obscurs suivant l'exemple ;  
Sur leurs cadavres entassés  
Pas plus de bons dieux que de temple ;  
Le peuple seul, et c'est assez !  
A bas la statue ou le buste !  
« Méfiance aux individus ! »  
L'avenir tend sa main robuste  
Aux inconnus !

JULES JOUY.

---

## CONTE SOCIALISTE

---

### PETIT POUGET

C'était un vrai nid de misère, avec une tiailée de gosses, piailant la fain nuit et jour : le père, la mère, douze enfants ; sans doute, comme dit Pottier, que l'amour trichait la misère : car la mère allait toujours traînant ses flancs douloureux et meurtris, tandis qu'un nouveau rêve, — la douce angoisse des maternités prochaines, — martelait sa cervelle comme une mélodie plaintive.

Pendant que les petits grandissaient en une longue série d'années dures et tristes, les parents devenaient vieux ; la mère, ayant trop donné de son sang, de sa chair et de ses sueurs, fut prise d'une toux pernicieuse. Les muscles du père n'avaient plus la vigueur d'antan : et, un soir, en rentrant au logis, il s'écria avec douleur : « On dirait que j'ai des bras de coton ! » C'était la fin.... C'est le cadavre de la mère qu'on emporta le dernier.

Une fois le cercueil parti, les enfants n'eurent plus de foyer.

Ils s'éparpillèrent à travers le monde. Les filles livrées, seules, à la lutte pour le pain, tournèrent mal. Parmi les garçons, les plus forts travaillèrent comme avait fait le père ; ils furent plus ou moins happés par les dents de fer d'une machine, essouffés par les miasmes et les poussières pernicieuses, courbés par les dures labeurs, anémiés par les chômages et les privations : ils laissèrent un peu partout des gouttes de sang, des parcelles de poumons, des lambeaux de chair.

Les autres, plus faibles, ou plus ignorants, restèrent vagabonds ou se firent mendiants : ils ne savaient plus où s'asseoir par peur des gendarmes.

Quant au plus jeune, il était si petit, si mignon, — une figurine de Saxe avec du blond, du rose et du bleu, — qu'on l'avait surnommé Petit Poucet.

Il était si gentil qu'à la mort des parents, un richard de la contrée, M. Capital, l'emmena dans son château. Dès ce moment, Petit Poucet eut de beaux habits de velours et de satin et mangea des gâteaux succulents ; les enfants de M. Capital l'aimèrent comme un petit frère, parce qu'il était joli.

Lorsque Petit Poucet eut atteint sa vingtième année, on le voyait souvent distrait, inquiet même ; et puis, il passait de longues heures, le soir, à contempler les étoiles qui fleurissent le ciel d'éclotions soudaines et inaccessibles.

M. Capital crut qu'il était amoureux, et qu'il songeait aux gentilles bergères de la vallée, dont la voix prenait des intonations douces au crépuscule. Il ne s'en émut point davantage.

Mais la vérité était toute autre.

Un jour que Petit Poucet cueillait dans une haie voisine du château, des fleurs d'aubépine rose, il avait rencontré son frère le vagabond, celui que traquaient les gendarmes. Et de sa bouche il avait appris la misère et les souffrances de ses autres frères et de ses sœurs. Une grosse angoisse troubla son âme pour toujours.

Mais comme il ne connaissait rien autre chose que les oiseaux qu'il savait distinguer rien qu'à leur chant, et les fleurs dont les mille parfums divers lui étaient familiers, il ne pouvait encore comprendre toutes les inégalités de la vie sociale.

Ce qui l'étonnait surtout, c'était de voir les filles de M. Capital danser avec les procureurs devant qui ses sœurs, à lui Poucet, tremblaient, et les gendarmes, qui malmenaient ses frères, saluer aimablement les fils de M. Capital.

Et pourquoi ? Il chercha longtemps, longtemps, il s'inspira près des sources frêles qui reflétaient sa jolie tête blonde : il soupesa les corolles inégales des fleurs, il compara les modulations d'oiseaux.

Vains efforts, jusqu'au jour où il aperçut, derrière les boiseries armoirées d'un bahut vieux style, M. Capital plongeant les mains dans des sacs d'or, lourds, profonds, incépissables....

Il sut enfin que c'est à l'or que vient se heurter la devise qu'il avait lue quelquefois sur les murailles : *Liberté, Egalité, Fraternité.*

LUCIEN PERRIN.

---

## LA GRANDE INIQUITÉ ÉCONOMIQUE

---

**Quelle est la tâche la plus urgente du socialisme? — Le chant d'Antiparos. — Le machinisme moderne et le Moloche industriel. — Le mystère capitaliste et les douleurs de la vie ouvrière. — Quelle est la plus urgente des revendications sociales?**

L'exploitation de l'homme par l'homme! Voilà bien l'ennemi qu'il faut d'abord terrasser. Si le socialisme doit intégrer ses aspirations et se préoccuper de régénération morale, de culture mentale, de développement affectif et d'affinement esthétique en même temps que de transformation économique, il est certain que cette dernière est la plus urgente.

Le socialisme est d'abord la revendication prolétarienne du temps présent. Mener à bien cette partie de la tâche contemporaine est pour ses champions le plus urgent, le plus impérieux des devoirs.

En ces sombres jours de servitude capitaliste et de misère croissante, qui pourrait être sourd à la plainte lamentable de ceux qui peinent dans les enfers du salariat et de ceux, toujours plus nombreux, que le capitalisme repousse même de ses bagnes et jette, pour y mourir de faim et de froid, dans le sombre gouffre de l'abandon complet et de dénuement absolu.

Oui, le premier devoir de la société est de mettre fin à cet abominable état de choses, en vertu duquel on voit des foules affamées et déguenillées tomber de privations devant les amoncellements de richesses produites par elles et accumulées par des oisifs au nom d'une chose morte (le capital) qui dévore des êtres vivants (les travailleurs).

Et le mal grandit avec les progrès de la science et le perfectionnement de l'outillage.

Lorsqu'au troisième siècle, le moulin à vent fut introduit d'Orient en Occident, le poète grec Antiparos immortalisa la joie publique dans la strophe suivante, d'une inspiration si haute, si généreuse et d'une facture si brillante :

« Esclaves qui faites tourner la meule, épargnez vos mains et

dormez en paix. C'est en vain que la voix retentissante du coq annonce le matin. Dormez! D'après l'ordre de Demeter, la besogne des jeunes filles est faite par les nymphes des champs et maintenant celles-ci bondissent, brillantes et légères, sur la roue qui tourne. Elles entraînent l'axe avec ses rayons et mettent en mouvement la lourde meule qui tourne en rond. Vivons une vie plus heureuse que nos pères, et jouissons, sans travailler, des bienfaits dont la déesse nous comble. »

Ainsi le poète antique avait reconnu que l'appropriation des forces naturelles doit se faire au profit de tous.

On ne l'entend pas ainsi dans la société individualiste actuelle.

De nos jours pourtant, il s'agit de bien plus que de l'application d'une force naturelle au broiement du grain. Le défi d'Aristote a été relevé victorieusement par l'industrie moderne; « les navettes marchent toutes seules », et le fer animé par la science et soumis à la volonté de l'homme, fait, à lui seul, un travail auquel ne pourraient suffire les efforts réunis de quatre humanités laborieuses. Grâce à cette merveilleuse baguette des Mille et une Nuits, la richesse publique est décuplée, les distances sont supprimées, toutes les forces naturelles sont devenues (où peuvent devenir) les servantes de l'homme. En un mot, les forces productives ont été centuplées, et elles ne cessent de s'accroître vertigineusement.

Qu'il pourrait donc être beau le thème de la poésie du travail!

Les modernes Antiparos devraient pouvoir chanter l'Humanité délivrée du trop lourd labeur et s'épanouissant dans l'abondance universelle.

Ce qu'ils chantent, hélas! ce qu'ils ont à chanter, c'est le dévorement des générations ouvrières par l'industrialisme moderne, dont le machinisme a multiplié la puissance au profit exclusif de quelques-uns et au détriment de la majorité opprimée, exploitée et dolente :

Ecoutez, écoutez, enfants des autres terres.  
Enfants des continents prêtez l'oreille aux vents  
Qui passent sur le front des villes ouvrières,  
Et ramassent au vol, comme flois de poussière  
Les cris humains qui montent de leurs flancs.  
Ecoutez ces soupirs, ces longs gémissements,  
Que vous laisse tomber leur aile vagabonde,  
Et puis vous me direz s'il est musique au monde  
Qui surpasse en horreur profonde  
Les chants lugubres qu'en ces lieux  
Des milliers de mortels élèvent jusqu'aux cieux.

L'auteur des *Iambes* n'a pas exagéré. En se formant en usine, l'ancien atelier est devenu une maison de terreur où l'on va se courber, s'épuiser et mourir, et c'est la population entière qui est prise et broyée dans les engrenages d'acier.

Autrefois, les hommes valides, seuls, étaient astreints au labeur

industriel ; la fabrique moderne prend aussi la femme et l'enfant pour les soumettre, sans considération d'âge ou de sexe, à un travail plus durement commandé, et rendu toujours plus torturant et plus meurtrier.

Si vous croyez que le tableau est trop chargé, avant de crier à l'exagération, ô Pangloss de l'économisme orthodoxe, méditez ces lignes de Frédéric Engels, que Marx a citées dans son *Capital* :

« L'esclavage auquel la bourgeoisie a soumis le prolétariat se présente sous son jour dans le système de la fabrique.

« Ici toute liberté cesse de fait et de droit. L'ouvrier doit être le matin à la fabrique ; de grand matin, s'il vient deux minutes en retard, il encourt une amende ; s'il est en retard de dix minutes il court le risque de perdre sa journée.

« Il lui faut manger, lire, dormir sur commande. La cloche despotique lui fait interrompre son sommeil et ses repas. Et comment se passent les choses dans l'intérieur de la fabrique ?

« Ici le patron est législateur absolu.

« Il fait des règlements comme l'idée lui en vient, modifie et amplifie son code, selon son bon plaisir, et s'il y introduit l'arbitraire le plus extravagant, les tribunaux disent aux travailleurs :

« Puisque vous avez accepté volontairement ce contrat, il faut vous y soumettre. »

Ces travailleurs sont ainsi condamnés à être torturés physiquement et moralement, depuis leur enfance jusqu'à leur mort.

Quiconque a peine de ce qu'on a si bien nommé les *bagnes capitalistes*, sait que c'est bien ainsi que les choses se passent encore, même pour la durée du travail, en dépit de quelques lois limitatives en faveur des femmes et des enfants, lois qui, sauf un peu en Angleterre et en Suisse, sont ouvertement violées par les patrons.

Un publiciste autorisé et bien informé, M. J. Lœsewitz, publiait récemment sur la *Législation du travail* de suggestives études où l'on trouve les données suivantes, qui n'ont pas été contestées :

« Dans les tissages mécaniques de l'Ain et de Saône-et-Loire, la journée est de 13 heures ; dans les tissages de coton des Vosges, elle est de 11 heures ; dans plusieurs départements du Midi, la durée du travail est souvent, dans les périodes de grande activité de 15 ou même de 16 heures. Les ouvriers, ajoute le rapport de l'inspecteur auquel nous empruntons ces détails, les ouvriers ne peuvent s'y soustraire, sous peine d'expulsion pendant la morte saison. Parfois même l'ouvrier passe la nuit complète du samedi. Il se retire le dimanche matin après avoir travaillé 24 heures consécutives.

« Dans les petits ateliers de Lyon, dont le nombre est fort élevé (25,000 environ), on travaille jusqu'à 16 et 17 heures par jour. Dans le moulinage de l'Ardèche, de malheureux enfants, de 9 à 12 ans, travaillent depuis 4 heures du matin jusqu'à 7 h. 1/2 du soir.

Dans les filatures de laine de Fourmies, Anor et Trélar, le travail a été porté à 14 et même 18 heures.

« Voilà l'inférieure existence qui est faite par l'oligarchie capitaliste à des millions de salariés ».

Et pas de protestation individuelle possible.

Si vous n'êtes pas content, partez, d'autres attendent à la porte. Telle est la parole que l'on entend à tout propos. Pour un geste, pour un mot, pour un oubli, on est jeté sur le pavé et réduit à chercher longtemps, sans le trouver parfois, le travail exténuant, humiliant et mal payé, qui du moins empêchait de mourir totalement de faim.

C'est ainsi que le machinisme, qui après avoir assuré leur bien-être, devait affranchir les prolétaires du travail exténuant, n'a fait qu'intensifier et prolonger leur tâche, que river leur chaîne de misère, de servitude et d'insécurité.

Le fait s'explique, s'il ne peut se justifier.

La production capitaliste exige la concentration des capitaux, le perfectionnement incessant de l'outillage mécanique et, pour l'emploi de la division et de la socialisation du travail, de nombreuses agglomérations de travailleurs; elle est en un mot, sociale dans ses moyens, tout en restant individuelle dans sa forme, c'est-à-dire la chose exclusive de quelques seigneurs de l'industrie, qui commandent arbitrairement le travail, exploitent les travailleurs, sans devoirs reconnus, sans autres préoccupations que de gagner le plus possible sur les salaires de leurs subordonnés.

Par ce système, le travail étant réduit à l'état de marchandise, il est clair que tous les perfectionnements mécaniques qui accroissent la production de l'effort humain, diminuent, par cela même, la demande de bras sur le marché du travail, rompent l'équilibre, et par suite, contraignent les prolétaires, sous peine de mourir de faim, à subir toutes les conditions des capitalistes. Toutes les choses donc restant en l'état, les progrès industriels tournent fatalement contre les travailleurs destinés ainsi à devenir de plus en plus misérables, pendant qu'en vertu de nos progrès, les capitalistes, de moins en moins nombreux, deviennent de plus en plus riches.

Le fait est là : les travailleurs de moins en moins payés peuvent de moins en moins racheter leurs produits; il y a surproduction, engorgement du marché pendant qu'ils manquent de tout, alors les mortes saisons sévissent, alors éclatent ces crises et s'étendent les chômages générateurs de souffrance, de mortels dénuements qui font frémir.

Le roi phrygien Midas avait reçu de Bacchus le don dangereux de changer en or tout ce qu'il touchait; le capitalisme change en facteurs d'oppression et de misère tous les progrès scientifiques et industriels.

Rien à répondre, par conséquent, à cette constatation de Ferdinand Lassalle.

« Le travail antérieur, LE CAPITAL, étouffe le travail vivant, dans une société qui produit dans les conditions de la division du travail, de la loi de la concurrence et de l'individualisme. Les propres produits du travail étranglent le travailleur. Son travail d'hier se soulève contre lui, le terrasse et le dépouille de son productif travail d'aujourd'hui.

« Et plus le travailleur produit, depuis l'avènement du machinisme, plus il accumule de capitaux au service de la Bourgeoisie, dont il augmente la propriété, plus il facilite, par là, les progrès ultérieurs de la division du travail, plus il augmente le poids de sa chaîne, plus il rend déplorable la situation de sa classe ».

Devant un si meurtrier système d'exploitation capitaliste, qui tient tous les progrès modernes en échec et des millions d'êtres humains dans le servage et dans la douleur, n'est-il pas compréhensible qu'une savante et puissante école socialiste n'ait vu dans le socialisme qu'une question économique ?

Si, pour notre part, nous avons protesté contre ce rétrécissement de la pensée sociale contemporaine, nous n'en disons pas moins que l'objectif immédiat doit être l'extirpation du salariat, racine de tant de maux, et son remplacement par une organisation solidariste du travail.

Nous ne saurions trop insister sur ce point.

La plus criante iniquité, c'est l'iniquité capitaliste ; la plus lourde souffrance est la souffrance prolétarienne ; de cette iniquité et de cette souffrance il faut tout d'abord avoir raison, et c'est pourquoi, en tête de leur programme, tous les socialistes dignes de ce nom ont placé la transformation économique, dont les premières réalisations devraient être telles, de garantir :

1° Le droit à l'existence pour tous dans la mesure des ressources communes ;

2° Le droit pour les valides à un travail rémunérateur, réglé législativement et socialement, d'après les prescriptions de l'hygiène et les exigences de la dignité humaine ;

3° Le droit à un entretien suffisant, à l'instruction générale et professionnelle pour tous les enfants.

Voilà pour la partie défensive, c'est-à-dire purement philanthropique, des revendications prolétariennes ; la partie positive a été résumée comme suit :

Réalisation graduelle d'un état social dans lequel la terre, les instruments de travail et les forces du crédit et de l'échange, relevant de l'administration sociale, le travailleur reçoive (la part des charges sociales étant prélevée) l'équivalent du produit de son travail.

Réaliser ce programme, c'est toute la tâche économique du collectivisme que d'aucuns affectent encore de confondre avec l'an-

cien communisme, ce qui nous met dans l'obligation de bien préciser la différence entre les deux systèmes.

Le communisme est la mise en commun des forces productives et des produits sous la gestion directe de l'État; le collectivisme, c'est simplement l'inaliénabilité des forces productives mises sous la tutelle de l'État. Ce dernier les confie temporairement et moyennant redevance à des groupes professionnels; la répartition se fait au prorata du travail; quant à la consommation, elle est entièrement libre, chacun dépense, comme il lui plaît, l'équivalent qui lui a été attribué — les charges sociales étant remplies — du produit de son travail. Le collectivisme n'est donc pas une contre-façon belge du communisme, comme l'a écrit Paul Lafargue, mais bien une transaction, sur le terrain de la justice, entre l'ancien communisme utopique et l'individualisme régnant.

Qu'un jour doive venir où les mœurs, éclairées et adoucies par une longue période de justice économique et de solidarité croissante, étant devenues plus sociales, le collectivisme sera remplacé par ce que nous appelons maintenant le communisme libertaire, nous le croyons d'autant plus que pour nous le socialisme n'apportera pas au monde une société parfaite, mais simplement une société supérieure en puissance et en justice à la société actuelle et qui sera elle-même suivie de formes sociales plus haute que notre pensée ne peut encore concevoir. Les collectivistes n'ont pas la prétention de dire du progrès : « Nous t'apportons ta dernière conquête, tu n'iras pas plus loin. » Ce serait tomber dans la sottise des religionnaires qui prennent pour la vérité absolue et éternelle le dogme étroit qui enserre leur cerveau. Pour les socialistes conscients, la transformation sociale au lieu de fermer au progrès les grandes voies de l'histoire future, les lui ouvrira au contraire toutes grandes et toutes fleuries de science à accroître, de forces naturelles à maîtriser, de perfections morales à acquérir et de félicités sociales à réaliser.

B. MALON.

---

## PENSÉES ET MOTS DE COMBAT

---

Le riche est un véritable parasite qui ne vit que du travail de ceux qui ne possèdent rien.

SUTTER LAUMANN.

Les grands crimes sont les suites de la misère et du besoin.

FRANKLIN.

La diplomatie est l'art de dire quelque chose quand vous n'avez rien à dire, et aussi l'art de ne rien dire quand vous avez à dire quelque chose.

X\*\*\*.

Qu'on le frappe tant qu'on voudra, ce sera peine perdue, et nous dirons du socialisme ce que Théodore de Bèze disait de la réformation au roi de Navarre : « Souvenez-vous que c'est une enclume qui usera beaucoup de marteaux. »

LOUIS BLANC.

\*  
\*\*

On a appelé la guerre « *l'ultima ratio* des rois; » ne pourrait-on stigmatiser le duel en l'appelant « *l'ultima ratio* des fous? »

\*  
\*\*

Les égoïstes mettraient le feu à la maison d'autrui, ne fut-ce que pour cuire leurs œufs.

BACON.

\*  
\*\*

Qui donc oserait aspirer désormais à lutter avec la révolution, quand les reims de Napoléon ont été brisés par elle?

A. MARRAST.

\*  
\*\*

On s'effraie des partis violents; mais ils conviennent aux âmes fortes, et les caractères vigoureux se reposent dans l'extrême.

CHAMFORT.

\*  
\*\*

Tant que vous ne ferez que vous plaindre, on ne vous accordera pas ce que vous demandez. Faites-vous craindre.

HELVÉTIUS.

\*  
\*\*

Il n'y a d'histoire digne d'attention que celle des peuples libres; l'histoire des peuples soumis au despotisme n'est qu'un recueil d'anecdotes.

CHAMFORT.

\*  
\*\*

On accuse les hommes de ne point connaître leurs faiblesses; on pourrait aussi bien les accuser de ne point connaître leurs forces.

Il en est d'eux comme des terrains, où il y a souvent une veine d'or que le propriétaire lui-même ne connaît point.

\*  
\*\*

Il faut recommencer la société humaine comme Bacon disait qu'il faut recommencer l'entendement humain.

CHAMFORT.

\*  
\*\*

C'est un bien pauvre cœur que celui où l'espérance ne peut se nourrir de quelque illusion.

\*  
\*\*

Agir d'après une détermination qu'on a prise au milieu de la colère, c'est s'embarquer sur un vaisseau au moment de la tempête.

\*  
\*\*

Un chat en mitaines ne prend point de souris.

FRANKLIN.

Les chagrins eux-mêmes peuvent devenir dans le cours du temps, les éléments de notre bien-être et de notre perfection.

MILTON.

\*  
\*\*

Un diamant est un diamant, quand même vous le mettriez au doigt d'un mendiant. Seulement, au doigt d'un mendiant, personne ne voudrait croire que ce fût un diamant.

Le génie pauvre offre chaque jour de vendre « le précieux joyau qui est dans sa tête » ; mais parce que l'homme est pauvre, le monde ne croit pas que ce joyau ait de la valeur.

Des hommes sont morts avec des bijoux dans leur cerveau ; et ce n'est qu'après leur mort qu'on a reconnu que ces bijoux étaient vrais et de belle eau.

DOUGLAS-JERROLD.

\*  
\*\*

Un voleur de grand chemin, qui vole avec une bande, n'est pas moins voleur que s'il vole seul ; et une nation, qui fait une guerre injuste, n'est qu'une *grande bande*.

FRANKLIN.

\*  
\*\*

L'homme qui dit qu'il n'existe point d'honnêtes gens est, soyez-en sûr, un fripon.

BERKELEY.

\*  
\*\*

Un riche officier demandait un jour à un homme d'esprit ce que c'était que l'opulence.

« C'est une chose répondit le philosophe, qui peut donner à un drôle l'avantage sur un honnête homme. »

\*  
\*\*

Il n'y a jamais eu ni bonne guerre, ni mauvaise paix.

FRANKLIN.

---

## PLACE NETTE

---

Les superstitions disparaissent, les promesses ne comptent plus, on veut du positif. Que de sang a été versé depuis l'établissement des premières sociétés sous prétexte qu'il y a un dieu et une patrie ! Ce système n'est plus de mise.

Quand un peuple demandait du travail, on lui offrait la guerre ; mais un agrandissement de frontières n'est pas une amélioration du sort d'un peuple. Diminuer par le boulet le nombre des travailleurs, ce n'est pas résoudre le problème du travail. Le cri nouveau, qui a soulevé l'indignation des païens du XIX<sup>e</sup> siècle, *Plus de patrie !* ne signifie pas qu'on renonce à aimer son pays,

mais bien qu'un fleuve ou une montagne ne suffit point à créer une haine entre des hommes qui ont les mêmes besoins, les mêmes souffrances et qui, poursuivant le même but, ne demandent qu'à s'entendre.

Demain commence. Du rêve, on est passé à la théorie et de la théorie à l'action.

Comment, sur les cendres mêmes de l'empire romain, lorsque les dieux s'en allaient, à cette époque si confuse de désastre et de reconstruction, comment s'est opéré le double mouvement inverse qui nous étonne : Mort d'une religion, naissance d'une autre ?

Un monde naît près du cadavre du monde précédent; le linceul de celui qui part sert de langes à celui qui vient.

« Nous sommes d'hier, s'écrie Tertullien à la fin du deuxième siècle, et cependant nous remplissons déjà vos camps, vos villes, vos municipalités, le Sénat et le Forum. »

Comment s'était opéré un changement si subit? Comment une propagande aussi rapide avait-elle pu transformer la vieille Rome, bannir les souvenirs paternels et faire monter sur le trône la religion des esclaves?

Ne serait-ce pas que, quand une société est pourrie, un germe pousse sur le fumier, un germe si vigoureux, si puissant que la corruption même ne peut le frapper de mort ni de stérilité.

La foi la plus forte et la plus neuve finit par l'emporter. Le paganisme n'avait plus pour soutien que les institutions politiques de Rome.

Jadis, le patriotisme s'était placé sous la protection de la religion des Quirites, et voici la religion mourante qui vient demander aux vieux souvenirs de Romulus et de Numa, l'aumône de la vie qui lui manque. Dernier effort qui ne put se prolonger. La société est balayée comme la poussière; de ses débris éclôt une société inconnue.

\* \* \*

Cependant les *formes extérieures* ne changeaient pas. L'armée était restée païenne; le préfet, entouré de ses cohortes, protégeait les édifices de l'ancien culte. Mais l'idée suivait son cours.

On balaie d'un coup les privilèges des Vestales, les immunités des Aruspices : Aux lamentations des partisans des dieux anciens, les novateurs répondent : « Pourquoi récompenserait-on la chasteté sur les fonds de l'Etat ? »

La vie nationale du paganisme était abrogée.

Peu à peu le temple devenait église; le païen, en adorant le Christ, croyait rendre hommage à Apollon.

Les dieux se confondaient; on en trouva quatre cents après l'introduction du christianisme dans les Gaules, un autre sur lequel Jésus crucifié était placé au milieu des dieux lares.

Les Egyptiens n'avaient adopté la religion nouvelle qu'en voyant la Vierge Marie tenant le petit Jésus dans ses bras; c'était la même idole que la déesse Tisis et l'enfant Horus.

Le symbole leur suffit. L'Apollon du Mont-Cassin ne fut ren-



versé de son autel qu'en l'année 529. Le culte de Diane se maintint obstinément dans les environs de Trèves jusqu'au VII<sup>e</sup> siècle. Quant aux divinités païennes du Nord, elles s'effacèrent doucement; les historiens confondent volontiers Thor avec Jupiter et Woden avec Mercure.

\* \* \*

L'ordre ancien avait vainement cherché à se retenir aux branches,

« tout en conservant, dit Celse, les traditions et les faits que nos aïeux nous ont légués, nous pouvons admettre l'idée de Dieu, régulateur suprême, guide providentiel. Qui nous empêche donc de reconnaître une essence supérieure, une âme divine, présidant à toute chose?

Pourquoi n'approuverions-nous pas un culte plutôt spirituel que matériel, s'adressant à l'esprit plutôt qu'aux formes, une idée pure sous une *idolâtrie apparente*? Qu'y a-t-il d'incompatible entre l'ancienne croyance, fidèle à ces dieux que tous les peuples ont adorés, et la foi unique en un dieu suprême, primitif, univer-

sel, dont la volonté assigna jadis sa place et son rang à chacune des divinités *subalternes et inférieures?* » Cette combinaison ne réussit pas. Il n'y a ni appel ni grâce pour les systèmes condamnés.

Les temples, aux colonnades imposantes, qui s'étaient étalés aux sommets des collines ou cachaient leurs mystères dans la profondeur des bois sacrés, subitement désertés, furent voués à la ruine.

Toutes ces divinités qui peuplaient les champs et les fleuves, ces pléiades de dieux dont chacun avait son roman, tout cela fut emporté sur un haussement d'épaules. Une idée surgissant jeta un vaste linceul sur cette brillante fantasmagorie. Et une autre société fut — qui s'en va à son tour, et que ne maintiendront longtemps ni les codes qu'elle a promulgués, ni les monuments qu'elle a élevés, ni les dernières forces dont elle dispose. Que peut une armée contre une tempête?

A. SCHOLL.

---

## IL FAUT DU NEUF

---

Philosophes et politiques! les peuples ont besoin d'une nourriture plus substantielle et moins délétère que ne le sont vos drogues; vous ramassés d'erreurs, d'abstractions et de contradictions. Tant que vous avez cru leur fournir des lois, c'était bien: mais aujourd'hui, après trois mille ans de malheur des peuples gouvernés par vos préceptes et vos théories, il faut reconnaître que vous n'êtes que d'officieux ou de méchants empoisonneurs. — Ceci est vrai ou l'expérience en a menti; car l'expérience stigmatise vos systèmes.

Vos derniers essais ont achevé de mettre le sceau à votre ignorance profonde des choses sociales: c'est vous qui avez provoqué les redoublements du mal, élargi les plaies, et les progrès qui ont pu s'accomplir, ce n'est pas à vous qu'on les doit, c'est à la marche des sciences, des arts et de l'industrie, non à votre idéologie retentissante.

Vos œuvres à vous, les voici: trois millions de jeunes gens égorgés sur les champs de bataille, douze milliards pris à la noblesse et au clergé et grugés par la Révolution, trente-cinq mille têtes coupées, l'Europe bouleversée de fond en comble, la France vaincue, réduite et toujours dominante, la guerre toujours imminente, des mensonges constitutionnels au lieu de liberté et de fraternité, et par dessus le marché la gangrène et la pourriture dévorant, bel et bien, votre vertueuse société bourgeoise et libérale! Et, de fait, à la suite de ces catastrophes sanglantes, à la suite de ces actions et de ces réactions terribles, après tous ces mouvements révolutionnaires,

après toutes ces marches militaires à travers l'Europe, après avoir fait en trente ans ce que Rome fit en dix siècles, et usé, comme elle, rois, tribuns, sénateurs, guerres civiles et proscriptions, consuls et empereurs ; — où en sommes nous ?

Nous en sommes où Rome en fut lorsque, lâchant le sceptre du monde, elle commença son ère de Bas-Empire et ouvrit à deux battants les portes de ses villes à l'invasion barbare. Et la position est plus terrible encore, car aujourd'hui la barbarie vous menace du dedans et du dehors, car aujourd'hui la destruction de la civilisation française peut entraîner la destruction de toutes les sociétés européennes et plonger le monde dans un avenir fatal et inconnu.

Tout ceci n'est pas dit dans le but de produire des paroles, et d'ajouter aux vaines déclarations qui courent une vaine déclamation de plus. Est-ce donc chose impossible que votre civilisation périsse ?

Comptons : La civilisation a fleuri dans l'Inde, elle y a péri ; dans l'Asie occidentale, elle y a péri ; dans l'Egypte, elle y a péri ; dans la Grèce, elle y a péri ; sur les côtes d'Afrique, elle y a péri ; et la civilisation romaine enfin a emcombré l'Europe de ses débris pendant plusieurs siècles. Certes, les ruines de Babylone, de Palmyre, de Thèbes, de Carthage et de tant d'autres villes illustres et jadis puissantes ; et tant de régions autrefois cultivées et florissantes qui sont maintenant converties en vastes déserts au milieu desquels l'Arabe dresse sa tente, ne sont-elles pas là pour nous dire qu'une société peut finir comme un homme, comme une plante, comme un monde, comme tout ce qui a vie, mouvement, existence ? Les habitants de ces contrées pas plus que nos bourgeois et nos philosophes de Paris ne croyaient à la destruction qui a frappé leur société. Que si l'on doit juger d'après les enseignements du passé et penser que les mêmes causes amèneront les mêmes effets, on ne peut nier que les nations modernes les plus avancées, comme l'Angleterre et la France, n'aient atteint l'époque de leur décadence.

Les signes généraux qui ont marqué la chute de l'empire romain se reproduisent chez nous avec une frappante ressemblance. La dissolution s'est mise dans toutes les parties du corps social ; les lois n'ont plus de puissance : on les décrie et on les méprise, comme on méprise et comme on décrie ceux qui les font. Les révolutions se succèdent avec une effrayante rapidité sans qu'il soit au pouvoir d'aucune main d'en clore l'abîme ; les nations s'obèrent et courbent de plus en plus le dos sous le faix des dettes publiques. Les constitutions, les chartes, les gouvernements n'ont pas, l'un dans l'autre, dix années de durée moyenne ; les peuples sont frappés de l'esprit de vertige et d'erreur qui leur fait prendre, pour moyens de soulagement, des topiques qui ne peuvent que perpétuer de vaines et cruelles agitations et accroître leurs tourments. Il n'y a plus de respect pour aucun pouvoir social : toute croyance est abolie, toute majesté est vilipendée, celle des nations comme celle des rois, et les besoins vont se multipliant avec le

luxe des riches et la misère des classes pauvres. Puis riches et pauvres, après au gain, se ruent et se culbutent sur les routes étroites qui mènent à la fortune, et de ces routes, les plus courtes sont réputées les meilleures.

Il n'y a plus d'affections larges et de pensées sociales. L'amour de la patrie n'est plus qu'un nom qui sert à décorer des intrigues de parti, à étiqueter des cabales ambitieuses. La Révolution et l'Empire ont absorbé presque tout l'esprit national; la lutte de la Restauration et de 1830 a usé le reste. Il n'y a plus de faculté, d'activité, de puissance que pour conquérir de l'argent. De l'argent!!! de l'argent!!! tout se vend; les hommes et les consciences comme denrées de halles, et moins cher que le reste; car un homme qui s'est vendu sept fois peut se revendre encore, et vous en voyez qui travaillent à se faire une réputation de talent et de vertu, qui font au public étalage et montre de probité et de conscience dans le but industriel de hausser leurs titres de commerce, d'augmenter leur valeur vénale : c'est véritablement la traite des blancs; c'est la conversion universelle des peuples au dieu-argent, le catholicisme du veau d'or.

Le mariage, dont la loi est la base de tout l'édifice civilisé; le mariage, qui n'a jamais été respecté de fait par les hommes, est aujourd'hui attaqué non plus seulement par l'adultère, il est attaqué comme loi et comme institution. Notre littérature et nos mœurs le battent en brèches à pleines volées, le démolissent à grands coups, et c'est justice, car il n'est, comme le reste aussi, qu'une supputation mercantile, une opération de vente et d'achat, un trafic où l'on spéculé sur des dots et des espérances, sur la mort des chers pères et des tendres mères, des frères et des sœurs, des oncles et des tantes, etc, etc.

Des agioteurs, des joueurs de Bourse sont devenus les arbitres de la destinée des nations; ils accumulent des fortunes monstrueuses, prélevées sur les sueurs et le sang des peuples, en moins de temps qu'il n'en fallait aux proconsuls romains pour dépouiller leurs provinces, et ces concussions sont réputées honnêtes et légales. Dans la capitale du monde civilisé vous ne trouverez plus de temple où loge Dieu, ni de palais que protège un pouvoir respecté : il n'y a plus que des casernes, une Bourse, un hôtel de police et des prisons,

Tout est devenu vénal. L'esprit mercantile, qui a tout envahi, a succédé à l'esprit libéral, comme celui-ci avait succédé à l'esprit chevaleresque : il leur a succédé et les a vaincus. Il a soufflé partout l'égoïsme. Jamais l'égoïsme sous toutes ses faces ne s'est montré plus souverainement maître de la société qu'aujourd'hui. Il règne et gouverne. Loin de rougir de son égoïsme, chacun s'en honore, s'en glorifie. On le porte au grand jour, on l'étale sur sa poitrine comme une décoration. C'est dans l'égoïsme que l'on fait consister toute vertu, toute sagesse : « Ne vous occupez pas de

l'humanité, laissez-là les grands sentiments et les grands mots; cherchez à vous caser et faites votre fortune ».

Voilà le conseil que le jeune homme reçoit de toutes parts ; il est jugé d'après cette maxime, et si, emporté par une générosité naturelle à son âge, il néglige ce qu'on appelle sa carrière pour des spéculations d'une nature large, élevée et sociale, il se voit accusé de folie et mis au ban par tous les sages de l'endroit.

Et des philosophes imposteurs, de faux savants, pour donner débit et vogue à leurs drogues, flattent les nations et encensent la société moderne : ils ont dans leurs cours publics, leurs livres et leurs journaux, d'intarissables chants de gloire en faveur de leur civilisation pourrie et ils se font suivre par la grande cohue des badauds qu'ils attrouperent autour d'eux sur la place publique. La gangrène s'est pourtant mise aux nations : on la voit, on la sent ; et il n'y a plus pour l'arrêter ni foi, ni loi, ni sentiment social, ni religion, et tout est guerre et division ! guerre des gouvernants et des gouvernés, guerre des partis entre eux, guerre des propriétaires et des prolétaires, guerre de l'argent contre l'argent, du travail contre le travail, du talent contre le talent — guerre de l'individu contre la masse et de la masse contre l'individu, guerre dans l'Etat, guerre dans la famille, guerre partout ! *Omne regnum in se divisum peribit* : tout royaume divisé périra.

Qui donc fera face à cette décomposition ? Qui nous sauvera ?

Certes, ce ne sera pas la métaphysique, si vaine, si creuse, avec ses ballons pleins de vent, ses dissertations sur les idées innées ou non, et sa cognition de la perception de la sensation d'odeur de rose ! avec sa conscience, son moi humain, ses triplicités phénoménales ; avec ses systèmes sensualistes ou spiritualistes, ses recherches anglaises, écossaises, allemandes, indoues, chinoises et que sais-je encore ! ce ne sera pas la politique avec ses sabres, ses canons, ses révolutions, ses échaffauds, ses émeutes et ses victoires sanglantes remportées sur ses émeutes ; ses constitutions qui ne constituent rien, ses légitimités, ses quasi-légitimités, ses budgets, ses emprunts, et ses dettes à milliards, ses lois et ses protocoles, ses disputes sans fin.

Ce ne sera pas la morale avec ses prédications surannées et ridicules comme le verbiage du pédant sermonnant l'enfant qui se noie ; la morale qui ne sait plus sur quelle base se poser, et qui, après trois mille ans de prétentions à établir le règne de la vertu, n'est arrivée qu'à faire bafouer et persécuter la vertu même.

Ce ne sera pas l'économie politique, ce dernier enfant de la philosophie ; enfant bâtard, caduc, à peine éclos et menteur comme sa mère : l'économie politique, cette science de la richesse des nations..... qui meurent de faim ! cette science enfin réduite à confesser publiquement elle-même son ignorance et son impuissance.

Ce ne sera rien de tout cela ! ce ne sera rien de ce qui rêve, de ce qui ment, de ce qui bouleverse, de ce qui agonise, de ce qui est enterré.

Ce ne sera rien du passé!

Ce sera un moyen nouveau, car tout ce qui a été est mauvais et sans pouvoir, ce sera un moyen nouveau qu'il faut chercher sur des routes non battues, s'il n'est pas découvert, ou, s'il l'est, mettre à l'épreuve.

Et ceci prouve qu'on ne doit pas s'insurger contre une idée nouvelle parce qu'elle est nouvelle; car il n'y a qu'une idée nouvelle qui puisse nous sauver; ceci prouve encore qu'il est temps d'écouter la voix qui, depuis soixante-dix ans, prêche dans le désert, étouffée sous les mille voix des crieurs publics et des charlatans.

VICTOR CONSIDERANT

---

## JEAN MISÈRE

---

A HENRI ROCHEFORT

Décharné, de haillons vêtu  
Fou de fièvre, au coin d'une impasse,  
Jean Misère s'est abattu.

« Douleur, dit-il, n'es-tu pas lasse? »

Ah! mais...

Ça ne finira donc jamais?

Pas un astre et pas un ami!  
La place est déserte et perdue.  
S'il faisait sec, j'aurais dormi,  
Il pleut de la neige fondue.

Ah! mais...

Ça ne finira donc jamais?

Est-ce la fin, mon vieux pavé?  
Tu vois : ni gîte, ni pitance,  
Ah! la poche au fiel a crevé:  
Je voudrais vomir l'existence!

Ah! mais...

Ça ne finira donc jamais?

Je fus bon ouvrier tailleur :  
Vieux, que suis-je? Une loque immonde.  
C'est l'histoire du travailleur,  
Depuis que notre monde est monde.

Ah! mais...

Ça ne finira donc jamais?

Maigre salaire et nul repos  
Il faut qu'on s'y fasse ou qu'on crève,  
Bonnets carrés et chassapots

Ne se mettent jamais en grève.

Ah! mais...

Ça ne finira donc jamais?

Malheur, ils nous font la leçon,  
Ils prêchent l'ordre et la famille;  
Leur guerre a tué mon garçon,  
Leur luxe a débauché ma fille!

Ah! mais...

Ça ne finira donc jamais?

De ces détresseurs inhumains,  
L'Eglise bénit les sacoches;  
Et leur bon Dieu nous tient les mains  
Pendant qu'on fouille dans nos poches.

Ah! mais...

Ça ne finira donc jamais?

Un jour, le ciel s'est éclairé,  
Le soleil a lui dans mon bouge;  
J'ai pris l'arme d'un fédéré  
Et j'ai suivi le drapeau rouge.

Ah! mais...

Ça ne finira donc jamais?

Mais, par mille, on nous coucha bas;  
C'était sinistre au clair de lune;  
Quand on m'a retiré du tas.  
J'ai crié : vive la Commune!

Ah! mais...

Ça ne finira donc jamais?

Adieu, martyrs de Satory,  
Adieu nos châteaux en Espagne,  
Ah! mourons!... Ce monde est pourri;  
On en sort comme on sort d'un bague.

Ah! mais...

Ça ne finira donc jamais?

A la morgue on coucha son corps,  
Et tous les jours, dalles de pierre,  
Vous étalez de nouveaux morts;  
Les otages de la Misère!

Ah! mais...

Ça ne finira donc jamais?

EUGÈNE POTTIER.

## AMOUR ET MARIAGE.

---

### I

Les grandes lois de la nature sont l'attraction et l'amour. L'amour étant pour les êtres organisés ce qu'est l'attraction pour les corps célestes.

L'homme seul, grâce sans doute à sa haute intelligence, manque à cette grande loi; lui seul pouvait d'un sentiment simple et naturel faire un marché.

Ce qui passe par les mains de la Société se racornit et se déforme. La civilisation moderne est arrivée à supprimer en partie l'amour, soit en le ridiculisant, soit en le frappant dans ses conséquences, c'est-à-dire en jetant un jour mauvais sur les unions libres (presque les seules qui aient l'amour pour mobile) et en mettant dans une certaine limite hors la loi les enfants nés de ces unions.

Si la Société ne vivait pas de mensonges, — et elle ne vit que de cela — si du moins elle daignait joindre un peu de logique à ses sévérités, elle pourrait à la rigueur frapper des couples unis hors du mariage, mais non l'enfant qui n'est pas responsable des actes des parents.

Au lieu de cela qu'arrive-t-il? Un jeune homme dans sa vie vagabonde a laissé derrière lui des enfants, il vient un jour trouver son ancienne maîtresse, dépose sur la table (quand il y pense) un ou deux billets de mille francs et lui dit d'un ton dégagé : « Et maintenant, ma chère, débrouille-toi; moi, je rentre dans le giron de la Société, j'ai trouvé une grosse dot, je me range. Fais de l'enfant ce que tu voudras, cela ne me regarde pas. »

Et de fait, aux yeux de la Société, voilà un homme rangé, parfaitement honnête et moral, qui deviendra un jour magistrat et sera sans pitié pour une fille qui aura tué ou abandonné son enfant.

Quant au futur beau-père, qui a agi peut-être de la même manière dans sa jeunesse, que croyez-vous qu'il fasse.

Après le dîner, entre un cigare et un verre de Chartreuse, il dira : Ah! ça, mon cher ami, j'espère que tout est réglé et qu'on n'entendra parler de rien!

*Rien!* c'est la mère et l'enfant.

Ainsi donc un homme abandonne ses enfants à la charité publique, lâche la femme comme un vieux vêtement, jette sciemment sur le pavé de petits malheureux, mais il se marie, achète une grosse dot en vendant son nom et le voilà parfait honnête homme.

N'allez pas dire à la Société que c'est un gremlin, un être méprisable, et que ses écus ne le lavent pas du crime (car c'en est un) d'avoir abandonné ses enfants; c'est vous qui passeriez pour un être chagrin, mal élevé et qui ne sait pas son monde.

### II

Au point de vue pratique, il faut considérer le mariage sous trois aspects différents, le partager en trois classes.

Chez les petites gens, les pauvres diables, le mariage est de beaucoup le plus moral. N'ayant rien, ni les uns ni les autres, l'argent entre pour très peu de chose dans leurs unions; l'amour est le principal facteur, et c'est sans doute là que l'on trouve les couples les plus unis et les plus heureux.

En revanche, c'est dans la classe moyenne, dans la petite bourgeoisie, que le mariage se présente sous son aspect le plus ignoble. Les parents ont fait des sacrifices pour élever leur fille, il faut à tout prix rentrer dans les déboursés. Père, mère, fille sont à l'affût pour lever le gibier, je veux dire le mari.

Toutes les ruses sont mises en œuvre; la mère avec son expérience de matrone, dresse sa fille à toutes les manœuvres, à toutes les coquetteries et lui enseigne toutes les roueries du métier.

Elle tombe au rang d'une vulgaire proxénète. C'est le boulevard Montmartre en chambre.

Dans le grand monde ou soi-disant tel, les rôles sont changés; c'est la fille, la riche héritière qui est le gibier contre lequel tous les chasseurs sont en ligne.

C'est à qui plumera l'oiseau rare et s'assurera, par un coup heureux, un avenir tranquille, libre de tout travail et de tout souci. Eh bien! n'en déplaise aux jolis messieurs — les messieurs aux camélias — qui ont croqué leur fortune en joyeuse compagnie, le jour où ils se marient ainsi, le jour où ils vendent leur nom ou leur titre, y compris leur personne moyennant une grosse dot sur laquelle ils paieront leurs dettes; ce jour-là, qu'ils le veuillent ou non, ils tombent dans la catégorie des souteneurs.

Ils auront beau discuter, invoquer le sacrement du mariage, le contrat du notaire et toutes les supercheries sociales, il n'en est pas moins vrai qu'ils sont entretenus par leur femme, qu'ils en vivent et que la langue verte a un mot pour caractériser ce genre d'existence.

A de très rares exceptions près, on peut dire que dans tous les mariages on pèse le sac avant de regarder la fille. Avez-vous jamais entendu demander quelles étaient les qualités morales de l'épousée?

Non. La première question est : Quelle est sa dot?

Avant même que les jeunes fiancés se soient rencontrés, toutes les questions d'argent sont débattues et arrêtées. C'est ce qu'on appelle observer les convenances.

La société est toujours habile à dissimuler ses laideurs sous les vocables les plus vagues ou les plus précieux. Sous prétexte que les questions d'argent ont toujours un côté brutal, quelque chose d'irritant ou de peu digne, on commence par les élucider, on affecte de se débarrasser d'une préoccupation aussi vulgaire. Et voilà comment sous couvert de dignité et de délicatesse, on pense d'abord tout à loisir à la question d'argent, la seule au fond qui intéresse.

Le mariage n'est plus l'union de deux êtres prédisposés par un amour mutuel, mais l'association de deux intéressés qui, avant tout, s'assurent une existence confortable; c'est une affaire où les deux associés mis en rapport par un courtier qui touche sa prime, apportent l'un la fortune, l'autre un titre ou une situation qui donnera du relief à cette raison sociale.

Un vieillard riche, haut situé, entre un jour dans une maison d'apparence honnête, il y est reçu avec empressement par une dame d'allures respectables, un peu solennelles, comme il convient.

Discrètement on le met en rapport avec une jeune femme. Affaire conclue!

Vieux débauché, proxénète, prostituée, la situation est nette.

Le lendemain, le même vieux entre dans un salon, un vrai; la maîtresse de céans, une vieille douairière qui ne le cède en rien pour l'amabilité et les prévenances à la matrone de la veille, l'accueille avec le même sourire engageant, un essaim de jeunes filles tourbillonnent autour du vieux roquentin.

Songez donc! c'est peut-être un duc et pair, ou un commandant d'armée ou un ministre; cela flatte toujours l'amour-propre d'une femme d'être appelée duchesse ou Excellence. De plus, il est très riche, colossalement riche, le vieux. Et dame! les fourrures, les velours et les dentelles sont hors de prix! Oh! ça ne traîne pas.

L'homme jette le mouchoir et s'offre un morceau de choix. La fille se vend comme la dernière des prostituées.

Où est la différence entre les deux situations?

On aura beau alléguer, dans le second cas, qu'ils sont mariés, le mariage n'empêchera pas qu'en principe il n'y ait là un vieux débauché et une jeune grue qui ont passé un marché honteux, comme il s'en fait tous les soirs au coin des rues. Mais le pis, c'est qu'à cette noce, comme à tant d'autres du même genre, un notaire a présidé au marché, en a rédigé les clauses :

« Par devant M<sup>e</sup> X..., notaire, a comparu Mlle Y..., qui a déclaré n'avoir » pour dot que sa virginité dont elle cède l'usufruit à M. Z... moyennant le » prix fixé par le présent contrat daté du jour de l'entrée en jouissance. »

Quant au prêtre il a ratifié le tout en donnant sa bénédiction à ce couple dont il vante les nobles vertus et les hautes traditions d'honneur :

« Monsieur, songez que vous allez prendre pour compagne une jeune fille » chez laquelle toutes les qualités du cœur sont jointes à tous les charmes » de l'esprit..... L'Eglise vous confie cette fleur délicate dont vous saurez » apprécier, j'en suis sûr, la candeur et l'ineffable pureté. Puissent, Mon- » sieur,.... etc. »

« Et vous, Mademoiselle, les saines et fortes vertus qu'ont fait germer » en vous les conseils d'une mère chrétienne, vous permettent de vous » appuyer avec confiance sur le bras d'un homme, d'un soldat, dont la » longue expérience des choses n'exclut pas la.... fraîcheur des senti- » ments....., etc., etc. »

C'est complet, et ces deux acolytes, le prêtre et le notaire ont joué, malgré toutes leurs précautions oratoires, un rôle de souteneurs en s'engraisant du prix de l'ignoble marché qu'ils ont aidé à conclure.

Et voilà ce que la société dégradée ou inconsciente et aveugle appelle un beau mariage.

J'aime mieux les laids.

III

Hâtons-nous de le dire : au point de vue moral et à n'en considérer que les suites, ces mariages (à de très rares exceptions près) chez les petites gens, dans la bourgeoisie et dans les hautes classes, ces mariages se valent ou pour mieux parler, l'institution du mariage est également génératrice du vice dans ces trois catégories.

En effet, bien peu de ces unions résistent à l'usage, et la plupart ne tardent pas à se rompre, soit ouvertement, soit en dessous, tout en sauvant les apparences aux yeux du monde.

Tous ont une tare, un vor rongeur et on les compterait facilement les mariages parfaitement heureux jusqu'au bout et dont le principe a été respecté par les deux parties.

Le mariage pour être honnête, moral et atteindre son but exigerait une égalité parfaite des contractants et un respect absolu de la loi consentie.

Voyons ce qui en est :

Vous exigez en vous mariant la virginité de votre femme ou vous faites semblant d'y croire.

Pourquoi donc la femme n'aurait-elle pas les mêmes exigences?

Or, (quoiqu'une statistique soit fort difficile à établir en semblable matière) ce n'est pas exagéré de dire que sur mille hommes de 25 ans, un seul, et encore, se marie vierge.

Sur mille jeunes filles, beaucoup arborent la fleur d'oranger, qui n'y ont plus aucun droit.

Voilà donc déjà la loi du mariage violée dans son essence.

Le mariage est conclu :

Dites, la main sur la conscience, combien d'hommes et combien de femmes respectent la foi jurée.

Non seulement on est loin de la respecter, mais pour l'homme qui trahit son serment on a des trésors d'indulgence et ses infidélités ne sont que des caprices sans conséquence. Souvent même ces infidélités sont préméditées, c'est un calcul de père économe qui ne veut pas rogner la part de ses enfants par la venue inopinée d'un nouvel héritier.

« Les sottises au dehors empêchent les sottises à domicile. » (II. Taine.)

Admettons que les deux époux se séparent, avez-vous la prétention d'exiger la continence de la part des deux disjoints ?

Vous en avez la prétention, peut-être, mais dans le fait vous savez bien que c'est une pure utopie, car empêcher quelqu'un d'obéir aux lois de l'amour, d'accomplir les fonctions de reproduction, c'est comme si l'on voulait l'empêcher de manger et de boire.

C'est même beaucoup plus grave et beaucoup plus immoral, car la satisfaction de la faim et de la soif n'a pour but que la conservation de l'individu. Tandis que la satisfaction des besoins sexuels a pour objet la conservation de l'Espèce.

L'amour est une fonction physique comme une autre et qui doit être satisfaite sous peine de misère physiologique.

Voilà donc, avant, pendant et après, une institution qui est violée à chaque instant dans son principe, dans son état et dans ses suites.

Est-ce là ce que vous voulez imposer à la Société?

C'est évidemment absurde.

Il suffirait de raisonner un seul instant pour comprendre l'immoralité d'une semblable institution, car c'est vous, Société, qui êtes immorale de parti pris en forçant vos membres à se soumettre à une règle que le bon sens condamne.

Ah! si l'on pouvait supprimer l'amour, cette association matrimoniale pourrait être une admirable institution commerciale, voire même amicale, mais comme l'amour est un facteur qui finit toujours par jouer son rôle dans l'arithmétique sociale, vous arriverez forcément à ce dilemme : Ou les époux respectent les lois du mariage; et alors l'un des deux au moins est obligé de refouler l'amour au fond de son cœur; il l'étouffe et fait de sa vie un martyre, ce qui est immoral puisqu'il y a une fonction humaine qui n'a pas son libre jeu.

Ou les époux tombent dans l'adultère, ce qui ne semble pas précisément le but du mariage.

Pour les personnes à vue courte qui pourraient opposer le divorce comme remède à tous ces inconvénients, je répondrais en deux mots que le Divorce ne s'applique qu'aux effets et qu'il n'intervient, qu'il ne peut intervenir que lorsque tous les défauts de l'institution ont éclaté au grand jour.

La nécessité du Divorce est la condamnation même du mariage.

#### IV

Le mariage est donc une institution qui va contre toute logique, qui est contradictoire à tous les faits d'ordre moral, physique et intellectuel, qui est faussée dans son principe et rarement respectée dans son état.

De même qu'il y a des différences physiques chez les hommes, de même il y a des différences morales; il y a des êtres constants par nature et d'autres volages, il y a des êtres ardents et des êtres assagis.

Forcerez-vous ces différents types à se plier à un même *modus vivendi*?

C'est comme si vous vouliez forcer tous les hommes à être blonds ou à être de même taille.

Mais le mariage a de bien plus graves conséquences encore que la tyrannie qu'il impose à l'un et l'autre époux.

Le mariage est générateur de prostitution, ou en retournant les termes : la prostitution, comme on l'a dit souvent, est la soupape de sûreté du mariage.

De gaieté de cœur, pour assurer, (dans une limite très restreinte) la paix et la sécurité du ménage, la société n'hésite pas à sacrifier chaque année des milliers de femmes qui, aux dépens de leur santé, de leur dignité, de leur liberté même, sont livrées journallement aux appétits brutaux des débauchés ou des jeunes hommes qui ne peuvent pas encore songer au mariage.

Toutes ces vierges sacrifiées sont autant de victimes que l'on jette au minotaure pour sauvegarder l'honneur de nos femmes et de nos filles.

Et cependant, ô contradiction! les honnêtes personnes qui s'éloignent

avec dégoût d'une prostituée lui doivent en réalité leur sécurité et par suite leur reconnaissance.

Si les classes bourgeoises sont si sévères, si méprisantes pour les prostituées, c'est que la prostitution ne recrute guère ses prêtresses que dans le lo peuple.

Mais si le bourgeois qui s'accommode volontiers d'une petite débauche extra-conjugale, trouvait un beau jour sa fille au lupanar, soyez sûrs, qu'il ne serait pas si benoît et crierait du haut de sa tête à l'immoralité des temps.

Nous n'avons pas la prétention de traiter à fond ce côté important de la question sociale.

Chacun sait que de là découlent les infanticides, les abandons d'enfant, les maladies contagieuses, la dépopulation croissante de la France et toutes les injustices commises à l'égard des enfants nés en dehors des justes noces.

Concluons donc :

Si le mariage est une institution faussée dans son principe et à peu près impossible à respecter, s'il est délétère, générateur de crimes, de misère et de prostitution, il nous semble que la conclusion est bien simple :

Il faut le supprimer.

J. PRESSIGNY.

---

## UN AMI DU COMMERCE

---

— Quelle excellente chose que la probité ! quel bonheur de sentir sa conscience en repos ! disait un soir à sa femme Renardin l'épicier après avoir fermé les volets de sa boutique.

— Ah ! je peux bien le dire, jamais nous n'avons retardé un effet d'une minute, aussi avons-nous le crédit le plus étendu, la réputation la mieux fondée.

— A propos, Marie, reprit-il en s'adressant à sa bonne, avez-vous mis de l'eau dans le tabac ?

— Oui, monsieur.

— Du grès blanc dans le sel ?

— Oui, monsieur.

— Du piment dans l'eau de vie ?

— Oui, monsieur.

— De la mélasse dans le miel ?

— Oui, monsieur.

— De la poussière dans le poivre ?

— Oui, monsieur.

— De l'huile d'œillette dans celle d'olive ?

— Oui, monsieur.

— Du vulnéraire dans le thé ?

— Oui, monsieur.

— Je crois que c'est là tout. Allons, venez faire avec nous vos prières, puis nous irons chacun dans notre lit, dormir comme des gens qui ont rempli religieusement tous les devoirs de la journée.

## Le Socialisme en Chine

---

La Chine elle aussi a son socialisme et son mouvement ouvrier. On en trouve la preuve dans un manifeste qu'une société secrète répandue dans tout l'Empire, a adressé dans ces derniers temps au peuple chinois, et dont les tendances sont franchement socialistes. Voici, en effet ce qu'on y lit :

« Les grands et les puissants de la terre naissent et meurent comme leurs frères, les pauvres et les opprimés. L'Être Suprême ne peut pas avoir condamné des milliers d'hommes à vivre dans l'esclavage au profit d'une infime minorité; jamais il n'a pu accorder à quelques milliers le droit de faire ripaille aux dépens de leurs frères. Les richesses des puissants d'où viennent-elles, sinon du travail pénible des miséreux? Le soleil avec sa lumière, la terre avec ses richesses inépuisables, l'univers entier avec ses splendeurs, ne saurait appartenir à quelques privilégiés, auxquels on doit les arracher, pour que les déshérités puissent en avoir leur partie. »

Cette protestation contre l'exploitation, l'injustice et la puissance de la richesse, a un caractère socialiste incontestable. Un pareil langage n'est pas nouveau en Chine, on l'a entendu bien souvent, longtemps avant que parmi les barbares de l'Occident, il y eut un mouvement ouvrier socialiste. Dès le cinquième siècle avant l'ère vulgaire, Lao-Tsé s'exprimait dans ces termes :

« Lorsque le peuple a faim, c'est qu'il est surchargé de travail et d'impôts. Si sa situation devient trop dure, le peuple peut s'insurger contre ses oppresseurs; s'il renonce aux joies de la vie, c'est que la vie lui est devenue indifférente. »

Quelque temps après, Confucius n'a pas hésité à déclarer que chacun doit recevoir le produit total de son travail; personne ne doit s'enrichir en exploitant ses frères. Tous ayant le même droit aux joies et jouissances de la vie, il faut que chacun travaille dans la mesure nécessaire, suivant ses aptitudes. Une des premières choses qu'il fit, étant ministre, fut de faire rendre gorge à un riche usurier. Presque tout le bétail de la ville et des environs lui appartenait; les meilleurs pâturages étaient sa propriété; il avait ainsi monopolisé le commerce du bétail, dont les prix n'étaient plus abordables pour le peuple, qui se disposait à lui faire un mauvais tour. Alors Confucius, auquel l'empereur avait donné des pouvoirs illimités, fit venir le riche monopoleur devant lui, il lui dit : Ta richesse n'est pas le fruit de ton travail, mais de ta fraude. Je veux bien te pardonner, à condition cependant, que tu rendes au peuple ce que tu lui as volé, et pourvu qu'à l'avenir tu ne renchérisse pas la viande destinée à la consommation du peuple. Le monopoleur dut s'y résigner.

On croit généralement en Europe que les Chinois gémissent sous un joug de fer, rien de plus faux. Les Chinois peuvent se vanter à juste titre de jouir de temps immémorial de bien des libertés, dont à l'heure actuelle, sont encore privés quelques états de l'Europe. Ainsi le Chinois peut s'établir où il

veut dans toute l'étendue de l'empire; il peut se déplacer, se transporter à son gré d'une ville à une autre, sans l'autorisation de personne. Les Chinois jouissent d'une liberté industrielle illimitée; les droits de réunion et d'association ne sont soumis à aucune restriction.

Les industriels chinois ont exercé de tout temps le droit de s'organiser pour améliorer autant que possible leur situation économique. Les syndicats professionnels très nombreux en Chine y sont organisés sur les mêmes bases qu'en Europe et en Amérique. Toutes les villes importantes de la Chine en comptent plusieurs, chargés de prendre les dispositions nécessaires en vue de fixer les salaires, la durée du travail, de régler la situation des apprentis, ainsi que les grèves qui peuvent se produire, protéger ceux qui en font partie contre les empiètements des patrons, les assister dans les procès, etc., ils remplissent en un mot, les fonctions de nos Bourses de travail, même vis-à-vis des autorités, qui les ont toujours reconnus comme légitimes.

Quant aux grèves et aux boycottages, les ouvriers chinois y ont eu recours et en ont profité longtemps avant qu'il y eut en Europe une question ouvrière.

En Chine, chaque branche de commerce et d'industrie est puissamment organisée, ce qui s'explique par l'esprit d'association et le sentiment de solidarité qui y sont très développés. Partout où il y a des intérêts similaires communs, que ce soit à l'intérieur ou à l'étranger, on voit les Chinois s'organiser au plus vite, pour les sauvegarder et les défendre. Les commerçants, les petits industriels, les ouvriers, même les voleurs et les filous cherchent leur salut dans l'exportation, qu'on appelle *Hu-i*, dont les Chinois connaissent à la perfection les procédés techniques. Grâce à cette liberté illimitée d'exportation, on a créé dans tout l'empire, des syndicats professionnels en grand nombre, qui forment un vaste réseau, dont l'organisation est plus complète que celle des anciennes corporations.

Les organisations qu'on appelle *Kung-so* occupent une place intermédiaire entre nos anciennes corporations et les syndicats professionnels modernes. Elles embrassent presque toutes les branches d'industrie, au nombre de quatre cent cinquante environ, leur but est de défendre ceux qui en font partie contre les empiètements de la concurrence; elles sont chargées de fixer les prix de vente, — la baisse si accentuée de la valeur de l'argent dans ces derniers temps a exercé une sensible influence; c'est à elles de régler les conditions du travail, de fixer le nombre des apprentis, les salaires, ainsi que la durée du travail, ce qui est d'une grande importance en Chine, où il n'y a pas un jour de repos par semaine. Les fêtes sont en Chine au nombre de 15; elles se suivent sans interruption au commencement de l'année.

Les questions des salaires sont le plus souvent arrangées à l'amiable; cependant quelquefois des grèves se produisent. Dans les ateliers de l'Etat il est défendu de quitter le travail et de se mettre en grève; ceux qui la commencent en sont punis, l'autorité, d'ailleurs, ne se mêlant pas des grèves; ainsi elles finissent presque toujours à l'avantage des ouvriers; les employeurs sont responsables vis-à-vis des mandarins des troubles produits

par les grèves, car les mandarins en sont eux-mêmes responsables vis-à-vis du gouvernement central. C'est par suite de ces dispositions dont les travailleurs ne manquent pas de profiter, que les employeurs se montrent plus coulants et que les mandarins se gardent de commettre des iniquités trop criantes.

Dans les syndicats et les exploitations, la discipline est sévère. On la maintient à l'aide du système pénal assez étendu en Chine, les violations les plus légères des statuts sont punies, souvent d'une façon originale. L'expiation de ces fautes se fait par des représentations dramatiques ou par des repas qu'on impose à celui qui s'en est rendu coupable, les infractions plus graves sont frappées de peines plus sévères. Le boycottage, si l'application en est faite avec rigueur, est une arme terrible, car celui contre lequel on l'emploie, ne peut pas éviter sa ruine économique. Pour qu'un patron ne puisse s'avantager aux dépens des autres en ne payant pas ou pas assez ses ouvriers, il est défendu par des peines sévères, de dépasser le nombre d'apprentis qui lui a été fixé. Voici par un exemple comment sont punies les violations des dispositions des statuts.

Il y a quelques années, un patron demeurant à Soo-Chon, avait pris à son service, avec la permission de l'autorité, un nombre plus grand d'apprentis que celui que son syndicat professionnel lui avait accordé, blessant ainsi, à un double point de vue, les intérêts de ses collègues. Pour se venger, ses collègues, au nombre de 124, se ruèrent sur lui et le tuèrent. On doit remarquer que les Chinois en général et les habitants de Soo-Chon en particulier, sont de caractère paisible. Tous ceux qui ont pris part à cette exécution, ont montré qu'ils avaient du sang dans les veines.

La question des apprentis joue un grand rôle dans les organisations ouvrières chinoises. Les statuts de chaque syndicat limitent le nombre des apprentis que chaque patron peut employer et défendent de le dépasser. Si celui-ci n'observe pas les dispositions prises à son égard, la direction du syndicat donne aux ouvriers qu'il emploie, l'ordre de quitter le travail, ce qu'ils n'hésitent jamais à faire.

Les violences contre les patrons ne sont pas rares. Le gouvernement dans ce cas, se borne à punir les coupables d'après la loi, mais jamais il ne s'aviserait de profiter de l'occasion pour restreindre le droit d'association et la liberté de s'organiser, qui demeurent ainsi à l'abri de toute attaque.

Les syndicats ouvriers de Wingpo, ville industrielle des plus importantes, sont peut-être les mieux organisés de tout l'Empire. Ils y possèdent des édifices splendides, où l'on se réunit, et où les membres peuvent s'instruire et s'amuser.

Chaque syndicat veille à ce que ses statuts et ses décisions soient exécutées d'une manière scrupuleuse. Les violations sont frappées d'amende, elles peuvent aussi amener l'exclusion du coupable de l'association. Le mépris qui dans ce dernier cas, s'attaque au coupable, lui devient si pénible, que le plus souvent il se voit forcé d'émigrer.

Les organisations ouvrières de la Chine, jouissent de la liberté la plus complète dans les affaires professionnelles; aucune loi, aucune autorité ne s'y oppose. Bien souvent déjà elles se sont trouvées dans la nécessité de

demander le renvoi de fonctionnaires malveillants, de réclamer aux magistrats la suppression d'abus dangereux pour la vie publique, l'autorisation d'entreprendre des travaux utiles ou nécessaires, etc.; elles n'ont pas hésité de s'adresser même à l'empereur, pour lui présenter des plaintes et des remontrances, qui ne sont pas demeurées toujours stériles.

Telle est la liberté d'association et d'organisation, dont jouissent à l'heure actuelle les Chinois.

---

## VOIX D'OUTRE-TOMBE<sup>(1)</sup>

---

Ils ont grand-peur des changements  
Que le progrès vainqueur réclame;  
Ils ont écrit dans leur programme  
De vieillir dans leurs errements.  
Pelotonnés dans l'inertie,  
Devant les siècles écoulés,  
Devant les dogmes écroulés  
Ils restent en catalepsie.

\*  
\*  
\*

Allons! renverse, ô nation!  
Les remparts devant toi posés!  
Laisse croupir ces insensés  
Dans leur momification!  
France, écoute!... Le clairon vibre  
Sur les lèvres de tes penseurs!  
Parle aux vieillards, parle aux censeurs,  
Ton langage de peuple libre!

\*  
\*  
\*

Le sens fier de ta dignité  
Vient d'éclorre en ta conscience;  
A tes yeux la grande science  
Révèle son éternité.  
Arrière les tournures louches  
Et les ambages hésitants  
Les mots sonores, éclatants,  
Circulent dans toutes les bouches!

Nous savons ce que nous voulons;  
Aujourd'hui la langue est fixée,  
La grande époque est dépassée  
Des Pascals et des Fénétons!  
Adieu l'antiquité factice!  
Notre langue vient de fleurir;  
Elle ne pourra plus périr,  
Elle a pour base la justice.

\*  
\*  
\*

Ah! quelque jour nous ferons mieux,  
Nous irons bien plus loin encore;  
Nous décréterons une aurore,  
La mort des héros et des dieux!  
Croule, ô passé! vieux passé, croule!  
Temps d'épreuves et de douleurs!  
Voici le dernier jour des pleurs!  
Voici le règne de la foule!

\*  
\*  
\*

Qu'importe la Divinité,  
Source impure de la souffrance!  
Nous oublierons le mot de « France »  
Et nous dirons « Humanité! »  
Car nous saurons ce que nous sommes;  
Nous aurons un bonheur réel,  
Et nous crierons aux vents du ciel :  
Les Dieux sont morts, voici les Hommes!

(1) Vermeresch, qui publiait le *Père Duchêne*, en collaboration avec Humbert, sous la Commune, était un poète et écrivain de talent qui promettait beaucoup. Malheureusement il mourut fort jeune. Ne voulant pas, dans la lutte pour la vie, se soumettre à toutes les exigences humiliantes et dégradantes du régime bourgeois, il mourut de faim et en exil, comme la plupart des martyrs de l'humanité.

En bouquiniste passionné, nous avons eu la chance de mettre la main sur une plaquette très rare, publiée sous l'Empire par Vermeresch et intitulée *Le grand Testament du sieur Vermeresch*. C'est de ce poème que nous détachons les strophes que nous donnons ici et qui sont encore de toute actualité.

Les Hommes!... les Hommes sacrés!  
Bons, fraternels, forts, doux et justes,  
Éclairés, les Hommes augustes.  
Par les bons instincts conjurés,  
Par la parole et par le livre,  
Les cultes, les abstractions,  
Les dogmes, nous nous en moquons,  
Car ce que nous voulons, c'est vivre!

\*  
\*\*

Et vivre bien!... c'est notre droit!...  
Nous méconnaissions la nature,  
Lorsque nous souffrons sans murmure  
L'inaction, la faim, le froid;  
Nous manquons aux lois de nos êtres,  
Lorsque nous souffrons sans combat :  
Est-ce donc pour ne vivre pas  
Que nous ne voulons plus de maîtres!

\*  
\*\*

Et ne pensez pas que, pour nous,  
S'empêcher de mourir soit vivre!  
Le but que nous devons poursuivre,  
C'est le bonheur égal pour tous!  
C'est, avec le droit, la puissance  
De boire, d'aimer, de manger,  
De travailler, de se loger,  
De pénétrer dans la science!

\*  
\*\*

La grande voix de nos besoins  
Dit que nos lois sont en nous-mêmes!  
Laissez le dogme aux prêtres blêmes!  
Laissez les bibles dans leurs coins!  
Écoute dans leur langue altière  
Ton estomac et ton cerveau;  
Voilà le testament nouveau;  
Les deux aspects de la matière!

\*  
\*\*

A peine si l'on l'a laissé,  
La satisfaction charnelle!  
Ton esprit obscur bat de l'aile,  
Homme, comme un oiseau blessé!  
Tous, vous vivez comme des brutes,  
Exploités, ignorants, honnis,  
Sans espoir, mangeant du pain bis  
Dans des greniers ou dans des huttes!

On entretient dans vos esprits  
L'ignorance et la platitude  
Des dogmes, car la servitude  
Arrive tout droit du mépris.  
Mais, pour vous faire produire,  
Il suffit bien assurément  
Qu'on vous empêche seulement  
De mourir et de vous instruire.

\*  
\*\*

Il faut, il faut, ô nations,  
Que notre très chère existence  
Ne soit plus, dès notre naissance,  
La suite des concessions  
Faites à l'estomac qui gronde,  
Mais bien pour tout homme vaillant,  
Avec la vie en travaillant,  
La Science, soleil du monde!

\*  
\*\*

Alors, le fruit plein de saveurs,  
Longtemps mûri par notre étude,  
Nous l'aurons dans sa plénitude,  
O poètes! ô grands penseurs!  
Nous boirons à la coupe immense  
Pleine de votre noble sang  
Que vous versites en riant,  
Avec douceur, avec clémence.

\*  
\*\*

En dépit du laid aux abois,  
Dans les âmes les mieux murées  
L'art dira des strophes sacrées,  
Et nous y trouverons nos lois;  
Et nous les verrons plus belles,  
Plus palpables dans la beauté,  
L'harmonie et la vérité  
Des grandes œuvres éternelles.

\*  
\*\*

.....

\*  
\*\*

L'Inconnue!... ô savants penseurs!  
Après l'avoir longtemps rêvée,  
Voici que vous l'avez trouvée  
A peu près, malgré les conseurs,

Malgré les tortureurs farouches  
Et les aimables plaisantins  
Qui voudraient voiler de leurs mains  
La libre gloire de vos bouches!

\*  
\*  
\*

Vous êtes le grand bataillon  
Des marcheurs doux et formidables,  
Qui supprimez les insondables,  
Qui dissipez le tourbillon,  
Par qui le bien s'immobilise,  
Qui, jusqu'au Zénith, du nadir,  
En gerbes faites resplendir  
Les éléments de l'analyse.

\*  
\*  
\*

Quand l'homme, plus fort, plus réel,  
Plus dégagé de sa misère,  
Aura dispersé la poussière  
De ses héros aux vents du ciel,  
Qu'il n'aura plus besoin d'exemples,  
Qu'il supprimera les prisons  
Et qu'il bâtira des maisons  
Avec les pierres de ses temples;

\*  
\*  
\*

Quand le jour de l'égalité  
Pourra naître enfin pour la femme,  
Qu'on n'éteuffera plus son âme  
En lui ravissant sa beauté;  
Quand elle aura des garanties  
Contre nos rudes passions,  
Et lorsque toutes nos façons  
De l'opprimer seront parties;

\*  
\*  
\*

Alors tous les cœurs ingénus  
Auront la tranquillité douce  
Et l'intimité sans secousse,  
Les soupirs longuement émus;  
Accord parfait des équilibres,  
Qui sait tout unir et calmer.  
Tous ceux qui tenteront d'aimer,  
A chaque instant en seront libres!

\*  
\*  
\*

Allons, les hommes, en avant!...  
En avant!... Portons haut la tête,  
Car nous parlons pour la conquête  
Que nous manquâmes trop souvent!

Aujourd'hui, prenons confiance  
Aujourd'hui, nous sommes armés!  
Nos bras sont oints et parfumés  
Avec l'huile de l'espérance!

\*  
\*  
\*

Sans glaive, sans bouclier lourd  
Et sans la cuirasse vulgaire,  
Nous partons pour la grande guerre,  
La grande guerre de l'amour!  
On ne versera pas de larmes  
Pour notre cause, l'équité;  
Car la candeur et la bonté  
Sont les plus fières de nos armes!

\*  
\*  
\*

A chacun nous tendons la main;  
Nous sommes sans inquiétude,  
Car nous avons la certitude  
Que nous serons vainqueurs demain!  
Si l'on demande qui nous sommes,  
Si l'on nous dit : « Qu'est-ce que font  
• Ces gens-là?... » Je réponds : « Ils vont  
• Pour le bien conquérir des hommes!

\*  
\*  
\*

- Ils ne veulent pas seulement
- Cet élément, l'indépendance;
- Ils veulent encor, pour la France
- Et l'univers, l'apaisement,
- Le travail et la vie heureuse,
- La terre avec ses fruits pour tous,
- L'art puissant, humain, large et doux
- Et la grande extase amoureuse!...

\*  
\*  
\*

- La liberté, cela n'est rien!
- Humanisons cette bégéne!
- La liberté ne vaut rien seule!
- La liberté n'est qu'un moyen!
- Soyons enfin ce que nous sommes :
- Des êtres nés pour être heureux,
- Et l'étant, sans maîtres, ni dieux!...
- Des hommes! des hommes! des hommes!..

VERMERSCH.

SOUVENIR DU 1<sup>er</sup> MAI



GENTILLESSES POLICIÈRES POUR BAUDIN

# MON RÊVE

---

Comment sera demain ?

Chacun s'enfermera-t-il chez soi n'ayant d'autre souci que de *rouloir* pour posséder, entouré de moteurs délicats, agents de sa pensée et reliée aux choses, soit pour les transformer, soit pour les consommer ?

Ou bien chacun sera-t-il mêlé, très librement, d'ailleurs, à quelques autres individualités, aussi libres d'aller, de venir et de changer de groupe, et par le simple jeu de l'affinité, qui réunit de nos jours les coquins, les forts, les puissants, laissant de côté les honnêtes trop indiscrets, les faibles trop mous ou les humbles sans valeur, les hommes, plus parfaits, arriveront-ils à constituer la série entrevue par Fourier, où les affinités diverses réalisent la perfection par le jeu simple de leurs diversités d'aptitudes et de goûts ?

Ou bien encore les grandes collectivités syndicales, sorties des bourses à jamais implantées sur notre sol, se substitueront-elles aux syndicats, aux anonymats, aux immenses commandites des millionnaires esclavagistes, et faisant taire en elles les préjugés de supériorité qu'on remarque entre des professions diverses se réclamant néanmoins du principe de l'égalité qu'elles sont prêtes à violer dans les faits, vivront-elles en sœurs faisant donner l'accolade fraternelle au vidangeur par le statuaire délicat, et admettant que le balayeur des rues doit jouir des mêmes avantages sociaux que le peintre de talent ?

Ou enfin la fusion des êtres, classés suivant des règles que la science modifiera avec les temps, dans les fonctions que leurs facultés leur permettent, et libres de consommer où il leur plait, quand il leur plait et comme il leur plaira en échange du devoir social accompli, cette fusion, dis-je, aura-t-elle apporté la paix entre tous avec l'harmonie ?

Espérons que tout ira pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

Mais nous permettra-t-on de dire que la dernière solution serait celle qui nous sourierait le mieux ?

Les anarchistes sont naturellement individualistes, mais ils sont hors de l'histoire et hors de la société, l'histoire étant le récit des efforts d'une humanité crasse et esclave de la nature et d'elle-même, évoluant toujours vers le mieux : avant l'histoire il

y avait l'homme sans règle, sans gouvernement, mais victime de tout ce qui l'entourait; hors de la société, car la société c'est la règle qu'on peut modifier, la loi qu'on peut transformer, le gouvernement qu'on peut conquérir pour en faire le protecteur par excellence des victimes de la nature et du milieu social contre les oppressions de fait.

Le mutualisme n'est qu'une concession de l'anarchie au collectivisme, mais je m'entends, de l'anarchie égoïste qui ramène tout au **moi**, et que les souffrances d'autrui touchent peu.

Le collectivisme, c'est la grande corporation et toutes ses spécialités, créant une sorte d'hierarchie, de fonctions bien précises, peut-être amies, peut-être ennemies les unes des autres, et puisant dans leur netteté d'attribution même cet esprit particulariste qui fait une Bastille de l'institution, et arrête le développement normal des moyens d'action, d'où ceux de consommation, en limitant le nombre des activités qui pourraient y participer.

Le communisme, c'est l'équivalence des fonctions proclamée en principe et reconnue en fait par l'universalité des citoyens, exigeant le respect et la liberté des individus par les groupes constitués, déclarant le capital sa chose propre; c'est la nation propriétaire absolue de tout dans tous les temps, au nom des générations présentes aussi bien que des générations futures, dont le gouvernement démocratique est le tuteur obligatoire; c'est la fusion des intelligences et des énergies, travaillant au bonheur commun après avoir, comme en 1789, proclamé l'abolition des privilèges, aussi bien des hauts privilèges que ceux des maîtrises et des jurandes reconstituées. C'est la *convention* des communes, unités administratives et responsables, protégeant les faibles, assurant le respect des clauses du contrat social, et la reconnaissance partout et par tous de la nouvelle déclaration des *Droits de l'homme* où le droit à la vie figure au premier rang, et non pas le droit à la vie végétative ou purement animale, mais à la vie intellectuelle et morale dont n'approchent aujourd'hui que les élus de la fortune.

Je suis un rêveur, vous me pardonnerez. Je sais bien qu'on va me demander des détails de notre monde futur : A quelle heure se lèvera-t-on ? A quelle heure se couchera-t-on ? Sera-t-on tenu de manger des escargots si l'on n'aime que le fromage à la crème ? Serai-je vidangeur si je me crois, même à tort, capable d'égaliser un Rubens ? Comment s'y prendra-t-on pour obtenir des gens un travail effectif ? Quand croyez-vous que sera applicable votre régime étonnant ?

Je pourrais multiplier à l'infini les questions de ce genre aux-

quelles il serait oiseux de répondre, sauf pour les deux dernières.

Nous le disons aussi bien aux fainéants de l'aristocratie financière qu'aux autres, nous proclamons haut ce principe :

Qui ne travaille pas, alors qu'il le peut, ne doit pas manger !

Et quant au temps dans lequel sera appliqué notre système, je dirais volontiers que je n'en sais rien ; mais ou je suis bien borné ou les autres le sont bien pour moi, il me semble que cela se fait tous les jours depuis le commencement de l'histoire.

Le développement de la puissance des communes, en vue de l'unité sociale, l'assujettissement, de plus en plus régulier, des hommes aux principes, aussi bien des individus qui, jusqu'alors, y avaient échappé, que des humbles, la division extrême du travail et le perfectionnement de l'outillage rendant, de plus en plus inutiles les périodes d'apprentissage et frappant à jamais les grosses corporations, la tendance naturelle des individus à échapper aux étreintes de la propriété oppressive, tout indique la tendance de l'humanité vers l'idéal qui est le nôtre.

J'ai ouvert les yeux pour voir si j'étais bientôt au moment de voir se réaliser mon rêve, mais j'ai vu Dupuy éclaboussé de taches de sang et félicité par la majorité républicaine de la Chambre unie à la meute réactionnaire ; j'ai vu d'autre part la Bourse du travail fermée, et le cadavre de Nuger disparaissant dans la nuit noire enveloppé d'un escadron de soldats.

Je retourne à mon rêve.

E. CHAUVIÈRE.

---

## LA NIAISE

---

Lise a seize ans, et Lise est si jolie,  
Daus son maintien règne un air si décent,  
Que son curé lui dit : Assurément,  
L'on te prendra pour la vierge Marie.  
— Monsieur l'abbé, répond Lise en pleurant,  
Par charité parlez mieux, je vous prie :  
Vous savez bien qu'elle a fait un enfant.

C<sup>te</sup> DE CHEVIGNÉ.

## Lettre de Henri Rochefort sur Louise Michel<sup>(1)</sup>

Dieppe, 6 juillet 1883.

CHER CITOYEN ARGYRIADÈS,

Je n'ai connu notre amie qu'à bord du vaisseau de guerre qui nous transportait en Nouvelle-Calédonie, mais je savais que pendant le siège elle avait fait héroïquement le coup de feu contre les Prussiens, sous les canons desquels elle allait ramasser les blessés.

Il est probable qu'aucun de ceux qui l'ont condamnée ne pourrait exhiber de pareils états de services.

J'ai raconté devant la cour d'assises son dévouement pour ses co-déportées, à qui elle donnait jusqu'à ses chemises et ses bas, ne gardant pour elle qu'une méchante robe d'indienne et un fichu de toile, ce qu'elle appelait en riant « la corbeille de noces de M. Mac-Mahon. »

En Nouvelle-Calédonie, nous ne pouvions pas lui offrir un gâteau de trois sous (sur ce rivage où on crevait de faim, un gâteau de trois sous constituait un cadeau princier) qu'elle ne courût le partager entre ses compagnes de déportation. Toute sa nourriture et tous ses vêtements allaient aux autres. Je voyais bien de quoi elle pouvait mourir, mais je me demandais de quoi elle vivait.

Du reste, cette rage de dévouement lui venait de loin. Son oncle m'a raconté que toute petite fille, elle revenait tous les



LOUISE MICHEL

(1) Le citoyen Argyriadès se proposant en 1883 de faire une conférence sur notre amie Louise Michel, demanda quelques renseignements à Rochefort, qui lui écrivit cette intéressante lettre.

jours de l'école sans ses bas et sans ses souliers qu'elle avait donnés à ses camarades plus pauvres qu'elle ou aux mendians qu'elle rencontrait.

Voilà tout ce que je sais, cher citoyen, mais il me semble que c'est suffisant pour édifier vos auditeurs sur cette incorrigible « pillarde. »

Mille amitiés fraternelles.

HENRI ROCHEFORT.

---

## AVANT L'AUBE

---

### I

L'obscurité s'étend profonde  
A l'horizon où rien ne luit,  
La tempête s'amasse et gronde  
Sur le gouffre d'ombre et de nuit ;  
L'épouvante dans l'air frissonne,  
Et pour un immense cyclone  
L'Océan s'élève et mugit.

Océan à l'onde sanglante,  
Où déferlent des flots humains ;  
Où se mêlent, dans la tourmente,  
L'appel sinistre des tocsins ;  
Il faut que le cycle s'achève,  
Que notre temps se mêle au rêve,  
Ainsi le veulent les destins.

On dirait, dans le sombre espace,  
Sentir comme des frôlements ;  
C'est quelque Ravachol qui passe,  
Parmi les épouvantements,  
Allant vers une œuvre terrible,  
Où le magnifique et l'horrible  
Unissent leurs embrassements.

Ainsi seuls contre tout un monde,  
Quelques-uns pour la liberté  
Ont fait une entaille profonde  
Au flanc de quelque iniquité ;  
Et dans les blessures vermeilles,  
Ainsi que le font les abeilles  
En mourant leur dard est resté.

Voici venir les grandes houles,  
Et dans cette nuit, compagnons,  
Comme on fauche toujours les foules,  
Seul à seul ainsi nous irons :  
Chacun trouvera bien son heure,  
Ne faut-il pas toujours qu'on meure !  
Oh ! c'est debout que nous mourrons !

II

A travers la nuit d'épouvante  
Percent les premières blancheurs ;  
L'aube se lève éblouissante  
Devant les pâles éclaireurs.  
Dans la tourmente qui s'apaise  
La foule sur la terre à l'aise  
Comprend l'œuvre des destructeurs.

La tempête a fermé ses ailes.  
Ainsi qu'au matin d'un beau jour,  
Tout revêt des formes nouvelles,  
Les maux n'auront plus de retour,  
Mais pour briser la lourde chaîne  
Oh ! combien il faudra de haine  
Toute faite d'immense amour.

Londres, 15 août 1893.

LOUISE MICHEL.

---

## PAYSANS ET CAPITALISTES

---

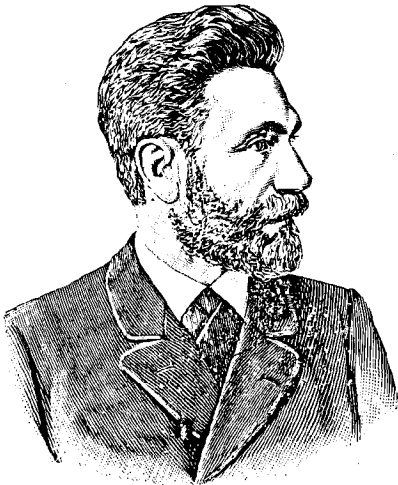
Le paysan ne reçoit pas, en échange du produit de sa terre le prix qu'en paie la ville ; il reçoit même beaucoup moins que le gros propriétaire. Le courtier ou le marchand qui parcourt les campagnes à certains jours ou à certaines époques fixes de l'année, et qui, en général, revend à son tour à des entremetteurs, veut y trouver son bénéfice.

Le paysan, pour améliorer sa terre, a contracté une hypothèque ; il n'a pas beaucoup le choix des prêteurs, et les conditions auxquelles il souscrit n'en deviennent que moins avantageuses. Les gros intérêts et les échéances de remboursement lui jouent de mauvais tours ; une seule mauvaise récolte ou une

fausse spéculation sur le genre de produit, sur le bon prix duquel il a compté, suffisent pour le mettre à deux doigts de la ruine.

Très souvent celui qui achète la récolte et celui qui prête les capitaux sont une seule et même personne; le paysan est par conséquent complètement entre les mains de son créancier.

Les porteurs de l'hypothèque sucent les cultivateurs jusqu'au sang, en les laissant comme propriétaires apparents sur leur lopin de terre, qui, en fait, ne leur appartient plus le moins du monde.



BEBEL

Le vampire capitaliste trouve plus commode et plus profitable d'agir ainsi, plutôt que de prendre la terre pour lui, de la travailler lui-même ou de la vendre. C'est ainsi que des milliers de propriétaires, qui ne le sont plus effectivement, figurent encore sur nos matrices cadastrales.

L'agriculteur perd-il quelques pièces de bétail, c'est pour lui un grand malheur. Marie-t-il une de ses filles, ses dettes s'accroissent, et il se trouve privé d'une main-d'œuvre peu

coûteuse; un de ses fils prend-il femme, celui-ci réclame sa part du bien paternel.

Il est obligé alors de négliger les améliorations que demande le sol; si son bétail et son exploitation ne lui fournissent pas assez de fumier — et c'est là un cas fréquent — le produit du sol diminue parce qu'il ne peut pas en acheter. De même, il manque souvent des ressources nécessaires pour se procurer des semences meilleures et plus productives; l'emploi des machines avantageuses lui est interdit; il est plus souvent hors d'état d'appliquer sur sa terre un assolement approprié à la composition chimique de celle-ci. Il ne peut pas non plus utiliser les avantages que la

science et l'expérience offrent aujourd'hui pour tirer un meilleur parti de ses animaux domestiques. Le manque de fourrages, d'étables, d'installation appropriée, empêche tout cela. Il y a de nombreuses causes de ce genre qui amènent le petit et le moyen cultivateur à s'endetter, le livrent pieds et poings liés à l'usurier capitaliste ou au gros propriétaire, et finissent par le conduire à son propre anéantissement.

A. BEBEL.

---

## WHITECHAPEL

---

Ceux qui traversent Londres, la ville la plus riche et la plus commerçante du monde, ne se doutent pas des misères épouvantables qui se cachent, dans les quartiers spéciaux, où s'entassent les meurt de faim de la cité géante.

Les léproseries, les cours des miracles du moyen-âge, sont dépassées dans ces asiles de toutes les douleurs, où des milliers d'êtres broyés par la richesse et la civilisation, cachent leur lente agonie.

Ils sont nombreux les refuges de la souffrance et des vicissitudes sociales! Whitechapel de sinistre renom, est presque le seul généralement connu, mais Wapping, Shoredith, Clerkenwell, Drury-Lane, ne le cèdent en rien à cette métropole de l'extrême dénuement. Ils sont généralement ignorés des étrangers, c'est toute la différence; on y voit les mêmes bouges, les mêmes ruelles infectes, rattachant de vastes rues; le même aspect désolé.

Dans tous ces lieux maudits, des malheureux, entassés comme du bétail, ont moins de place pour vivre que pour mourir.

Whitechapel, situé au Nord-Est de Londres, est le cœur de l'immense océan, où viennent s'abîmer ensemble des milliers de déshérités, de tombés, de hors la loi qui s'acharnent à la vie, pour se sentir souffrir. C'est là, surtout, qu'il faut laisser toute espérance! Ceux qui y sont, n'en sortiront plus que pour Newgate ou la Tamise; quelques uns, pour la prison ou le workhouse; ce sont les privilégiés.

Dans des cours glissantes de boue l'hiver; étouffantes de poussière l'été; infectes toujours, se traînent, pareils à des spectres, les naufragés de l'existence; la faim les décime lentement, en attendant que la société marâtre, qui les a forcés de rentrer dans l'état de nature, y choisisse ceux qu'elle libère de la vie. Ils ne doivent pas la regretter beaucoup malgré la force de résistance qu'ils déploient contre les plus cruelles privations.

Qui ne se sentirait profondément remué en face du pauvre petit enfant sans asile, du boy vagabond, tragique et charmant; progéniture maudite des misérables qui errent dans ces sinistres carrefours à la recherche d'un morceau de pain.

Quant au gîte; les abandonnés dorment, au fond des cours; déshabitués, depuis longtemps peut-être d'un lit; quelques-uns n'en ont jamais connu!

Qui pourrait regarder sans émotion les misérables femmes qui vont devant elles, sans idée, sans but, chantonnant la bave aux lèvres; ayant cru trouver dans le *gin* l'oubli de leurs douleurs, et ne pouvant s'enivrer assez pour ne plus sentir la lassitude et les morsures de la faim.

Qui resterait indifférent, en cotoyant ces gueux lamentables, au visage livide, aux yeux inquiets, et qui n'ont pour tout vêtement, que des guenilles sordides?

Nul ne verrait sans pitié, ces victimes d'une civilisation menteuse et d'une société hypocrite, qui les ayant poussés au crime, les écrase quand ils le commettent, ou les abandonne, s'ils ne le commettent pas; ils sont désarmés! c'est là leur plus grand forfait. Qui sait s'ils ne le sentiront pas un jour.

Un des plus curieux endroits de ces régions désolées, est sans contredit le Pettitcoat Lane.

Dans sa principale rue, appelée ruelle du Jupon, se tient, le dimanche, contre tous les usages anglais, le marché hebdomadaire des miséreux de Londres.

Là, pas un marchand, ne pourrait faire connaître l'origine de son étalage. Parmi les nombreux visiteurs et acheteurs, qui y circulent pressés, plus de la moitié, ont fait connaissance avec les tribunaux! — L'extrême misère n'est-elle pas toujours accusée et punie pour tout ce dont elle est la victime et non la cause!

Toutes les industries se couloient au Pettitcoat Lane: on y vend des vêtements vieux ou neufs, des choses à la dernière mode, et d'autres qu'on dirait vieilles de plus cent ans; des chaussures, portées par une lady, et d'autres que les pieds las d'un tramp ont éculées, mais qui traîneront encore longtemps; des chapeaux, de toutes les formes, depuis le tuyau de poêle jusqu'à l'accordéon; de la bijouterie fausse et peut-être, par occasion, de la vraie. (On raconte, à ce sujet, qu'un gentleman, joueur et ivrogne, dont toute la fortune avait passé au jeu de criquet, acheta au Pettitcoat Lane une bague à sa fiancée, et eut pour un schelling un si beau diamant, qu'il ne se maria pas, et se remit à boire et à jouer, tant qu'il n'eût pas dépensé la valeur du joyau, que la chance aveugle lui avait mis entre les mains.)

Ceux qui veulent changer de costume ou passer un vêtement (même le plus indispensable) n'ont pas besoin de se gêner, le marché entier sert de cabinet de toilette, où nul ne fait attention qu'à lui seul.

On y boit aussi, et même on y mange, ceux qui ont le bonheur de posséder un penny peuvent avoir, à ce prix, une assiette de poisson frit, des coquillages; mille autres choses dont la plupart ne sont connues que des habitués; il y a du thé et du café au même prix!

Sur la face des consommateurs, se hâtant d'engloutir la pitance équivoque, on lit les jours de jeûne, comme leur démarche chancelante, trahit les nuits sans sommeil passées en allées et venues à la recherche d'un coin assez mal famé pour que personne encore ne l'occupe.

Au marché du Pettitcoat Lane, se vend à la criée tout, et plus que tout!

Grâce à des hommes de génie échoués avec les autres : des inventeurs, la voix cassée par la faim, crient leurs trucs à un penny pièce ; quelques-uns auraient pu doter l'humanité de découvertes utiles, la misère les a cloués dans ce coin maudit.

Les minuscules tableaux, que crie à six pence pièce un peintre, les yeux brillants de fièvre, sont de gracieuses ébauches : des effets de brouillard, troués ça et là de lueurs de flambeaux ; c'est bien le moins qu'il vende de quoi boire un peu de mauvaise bière ; il n'en a plus pour longtemps à souffrir ! et cela fait époque dans sa vie quand il peut étancher la soif qui le dévore.

Après tout, si la misère apparaît là, plus sombre qu'ailleurs, on y voit aussi la volonté, l'intelligence, luttant sans faiblir contre les obstacles, et, comme dans l'ébauche, où un peu de lumière se fait jour à travers le brouillard, on espère en l'avenir de l'humanité, on veut croire à l'heure prochaine peut-être (tant on souffre) où nul refuge ne sera plus rempli de guenilles et de larmes, mais la terre entière couverte d'hommes heureux et libres.

CHARLOTTE VAUVELLE.

Londres, 15 août 1893.

---

## Quelques Pensées de Fourier

---

Tout hypocrite qui médite quelque fraude s'affuble soigneusement de moralité.

\* \*

Toute contrainte engendre la fausseté.

\* \*

La fraude et le larcin sont des vices inhérents à toute entreprise industrielle où les agents ne sont pas co-intéressés en répartition proportionnelle au capital, au travail et au talent.

\* \*

La prohibition et la contrebande sont inséparables en amour comme en marchandises.

\* \*

L'association est gage de toute économie.

\* \*

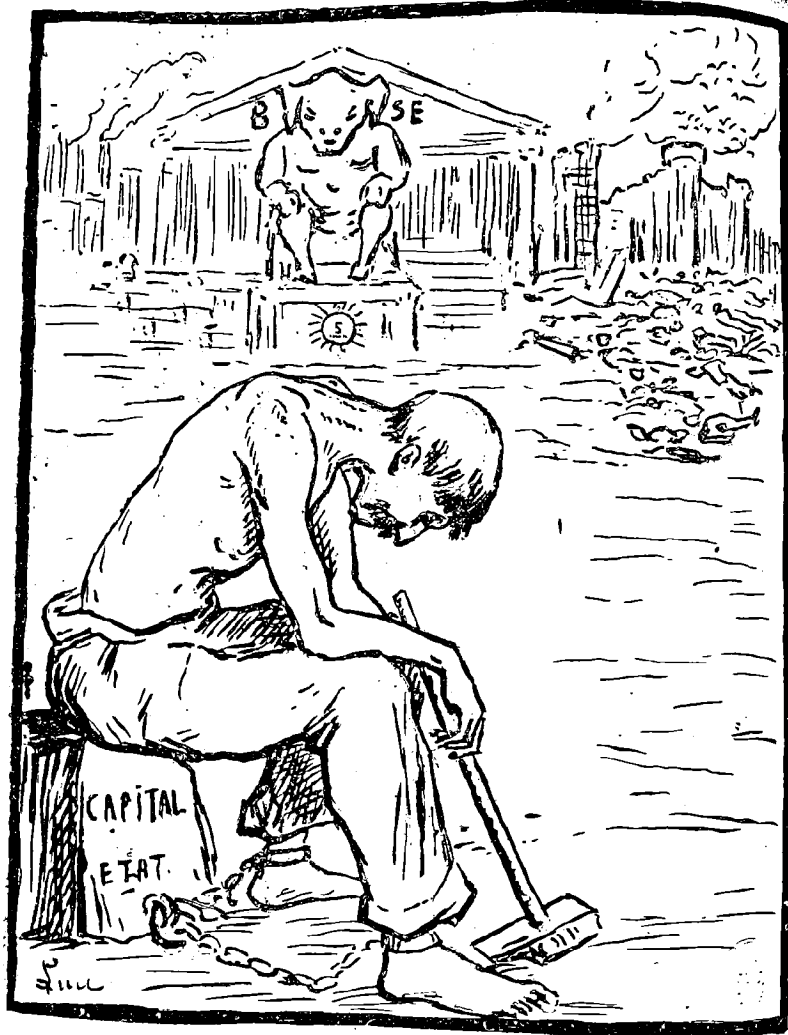
On vante à l'indigent le beau nom d'homme libre, les droits imprescriptibles du citoyen, et il n'a ni la liberté de travailler et de prendre part aux fonctions qu'on lui a enseignées, ni le droit de requérir ce travail d'où dépendra sa subsistance.

\* \*

La classe opulente ne sera jamais en sûreté tant que la multitude sera indigente, poussée par le dénuement au vol, au crime, aux séditions. Le bien-être du peuple est la principale des garanties qui manquent à la propriété civilisée.

Un régime social fondé sur les bourreaux n'est pas le destin de l'humanité.

MAXIMILIEN LUCE



Liberté bourgeoise et capitaliste

## CUEILLIS DANS DIFFÉRENTS OUVRAGES HISTORIQUES

---

- « Jules César déguisé en esclave, traversa, tout nu, le Tibre à la nage. »
- « — Alexandre-le-Grand vint au monde en l'absence de ses parents. »
- « — Les Suisses sont un peuple montagnoux. »
- « — Darius fut battu à plate couture, parce que cette guerre était insensée. »
- « — C'est en Asie Mineure que les porcs ont été inventés. »
- « — La troisième guerre punique aurait été terminée bien plus vite, si elle avait été commencée plus tôt. »
- « — César couvert de blessures, alla rouler mort aux pieds de la statue de Pompée : d'une main il saisit son manteau pour s'en couvrir la tête, de l'autre il cria au secours. »

---

## LA CINQUIÈME COUCHE

---

Successivement les différentes couches sociales parviennent à la surface. C'est maintenant le tour de la quatrième. Elle avance d'une marche rapide; bientôt nous la verrons s'épanouir en pleine lumière et en pleine vie. Mais au-dessous ne reste-t-il plus rien? Hélas, à travers l'eau limpide, j'aperçois la vase fangeuse et nauséabonde. Celle-là n'aura-t-elle pas son jour? Est-elle, à perpétuité, condamnée à croupir sans aucune espérance?

La question vaut d'être posée, car nous y avons un intérêt personnel. La couche putride monte et nous menace. Si nous n'y prenons garde, nous serons envahi à notre tour et remplacés par elle.

Notre société décadente manifeste sa décrépitude de toutes les manières. Ce ne sont pas seulement les qualités physiques qui diminuent, mais aussi les qualités morales. Les muscles de l'esprit s'atrophient comme ceux de nos membres; la taille du caractère se rapetisse comme celle du corps; l'ataxie morale ne produit pas moins de ravages dans la coordination de notre volonté que dans celle de nos mouvements; de même que nos poumons, que notre foie, que tous nos organes les plus essentiels de la vie animale, la conscience s'atrophie, s'altère, se dénature. Et ces détritrus de l'âme en s'amoncelant font que la vase monte toujours, comme celle de l'étang, prête à changer la nappe claire et attirante en un marais pestilentiel et repoussant.

Le mieux ne serait-il pas de faire disparaître cette couche en la soumettant à quelque filtre et en mêlant au nôtre son flot purifié ? Songeons-y ; le danger grandit à vue d'œil.

..

On avait fondé grand espoir sur le développement de l'instruction primaire. Elle a été répandue à profusion. Aujourd'hui peu d'enfants ne sont en état de lire le catéchisme, ou d'écrire sous la dictée les formules de notre morale bourgeoise. Hélas, la jeunesse n'en est pas moins envahie par une corruption précoce ; loin de s'assagir, elle se montre plus apte au vice.

Même l'instruction supérieure ne paraît pas une garantie. Quand des accusés sont illettrés, ils commettent des vols ; quand ils ont reçu une bonne éducation, ils font des faux ; au lieu d'escalader les murs des propriétés, ils cultivent la banqueroute ou l'abus de confiance. L'instruction n'a pas fait diminuer le nombre des coquins, elle les a seulement rendus plus habiles.

Les progrès de la syphilis morale sont si évidents et si gros de périls que l'attention des savants et même du gouvernement a fini par s'éveiller. De temps à autre, on apprend qu'un congrès s'est assemblé où le problème de la criminalité a été sérieusement étudié. Il y a peu de jours encore, une commission se réunissait pour préparer le prochain Congrès pénitentiaire international et M. Charles Dupuy constatait, dans son allocution d'ouverture, l'intérêt croissant que tous les gouvernements attachent à la question.

Reconnaissons d'ailleurs que cette préoccupation n'est suivie d'aucun effet utile. Le gouvernement de la République voit bien le mal, mais au lieu d'y porter remède, il l'empire. De sorte qu'on a le droit d'affirmer que le criminel c'est lui, bien plutôt que le condamné.

Sans nous égarer dans des considérations dont la portée dépasse le niveau intellectuel de notre bourgeoisie et de ses dirigeants, et nous limitant à un côté restreint du problème, il nous est facile de prouver que dans une affaire de vol, c'est le volé qui mériterait le plus souvent la rigueur des lois.

Avant de crier au paradoxe, veuillez prendre la peine de m'écouter un instant.

..

Dans le dernier rapport adressé au ministre de la justice par l'administration de la justice criminelle, on relève entr'autres faits, que le nombre des récidivistes est monté de 69,809 en 1875 à 98,159 en 1889.

40 0/0 d'accroissement en quatorze ans, c'est effrayant. Mais c'était prévu.

Consultez les rapports depuis un demi-siècle, et vous verrez que la progression marche d'une allure impassible et invariable. Les

totaux croissent chaque année, mais la *raison* mathématique qui les fait croître reste à peu près invariable.

De 1851 à 1855, la moyenne annuelle est de 34,901 ; de 1856 à 1859, elle s'élève à 41,255 ; de 1861 à 1865, elle est de 48,890. Pour chaque période de cinq années, l'accroissement est de 18 0/0. C'est une sorte de loi constante qui poursuit ses effets dans les périodes suivantes, de sorte que de 1851 à 1875, le nombre a doublé pour devenir presque triple en 1889, et pour continuer sans aucun doute dans l'avenir sa marche ascendante.

Ainsi se vérifie une fois de plus cette vérité, que dans la sphère du crime, comme l'a écrit M. Charles Lucas, « rien n'est l'œuvre du hasard, que partout les résultats s'harmonisent, se régularisent entre eux, comme l'expression incontestable des lois qui président au mouvement de la criminalité humaine. »

..

Quelle est donc la cause occulte qui exerce ici son influence, dont l'action comparable à celle du ferment, s'étend de proche en proche et dont l'énergie funeste grandit sans cesse au lieu de s'épuiser.

Nous savons qu'en général la criminalité augmente, mais dans une proportion beaucoup moindre. Il faut admettre par conséquent l'existence d'une cause spéciale, inhérente à la situation spéciale des condamnés.

Le progrès de la criminalité s'explique par le progrès de la richesse générale qui se fait en raison inverse du développement du bien-être individuel. En même temps que le luxe s'étale de plus près sous les yeux des classes déshéritées, celles-ci ont moins que jamais place au banquet des heureux. Les mêmes lois économiques qui font produire au prolétaire des moyens toujours nouveaux de jouissance, lui en interdisent de plus en plus l'usage.

Cet étalage de la richesse, cette iniquité dans la répartition appellent la convoitise ardente, et, si la masse n'y cède pas, si elle ne se rue pas bestialement à la satisfaction de ses appétits surexcités, c'est qu'une force plus grande s'est développée en elle qui haussant son intelligence à la hauteur des lois générales, élevant son cœur aux sphères sublimes de la solidarité humaine, lui fait apercevoir, d'une façon plus ou moins consciente, la honte et l'inutilité du crime, la grandeur et la puissance du progrès social.

Mais pour que cette force supérieure puisse se développer, il faut un terrain propice, il faut l'âme saine et généreuse du travailleur. L'infortuné, dont une première faute a déjà abaissé le niveau de la conscience, n'est plus, au sortir de la prison, qu'un paria, voué à la dégradation sans limite et sans remède.

Sous l'ancien régime, les prisons n'étaient considérées que comme des lieux de répression et d'infamie et personne ne son-

geait à s'inquiéter de l'amendement moral du détenu. On était logique.

Le souffle de la Révolution a dissipé le préjugé qui pesait sur les condamnés. On est remonté à l'origine du droit de punir, on a reconnu qu'une législation qui se contente d'édicter des peines est incomplète et impuissante.

Aujourd'hui l'idée de l'amélioration morale du condamné a pénétré dans les esprits; mais le régime n'a pas changé. Cette contradiction est inadmissible.

Est-on arrivé à ce que la peine ne devienne pas un instrument de démoralisation et que la prison ne rende pas le détenu plus corrompu qu'elle ne l'a reçu? Malheureusement non.

C'est donc la société elle-même qui travaille à propager la récidive.

♦♦

Est-ce une fatalité inévitable? Aucunement. En Suisse, on estime que le nombre des récidivistes varie de 35 à 45 0/0 dans les cantons où aucune tentative n'a été faite pour améliorer le système pénitentiaire et de 19 à 25 0/0 dans des cantons où des systèmes perfectionnés ont été inaugurés. A Saint-Gall qui possède un établissement convenablement tenu, le pénitentier de Saint-Jacques, la proportion est tombée à 18 0/0, tandis qu'elle monte jusqu'à 50 0/0 pour les femmes, dans le canton d'Argovie.

Que fait-on en France pour amender le prisonnier?

Nous n'avons pas oublié les révélations qui ont jeté un si triste jour sur le régime barbare auxquels les enfants sont soumis dans les maisons de correction; on peut juger par là de celui qui est pratiqué à l'égard des adultes.

Si la misère exerce une influence directe sur la criminalité, le premier souci devrait être de pourvoir le condamné d'une *instruction technique* qui le mette en état de subvenir aux besoins de son existence. Or, dans quelle maison pénitentiaire voit-on le condamné dépourvu de métier à son entrée, sortir avec des connaissances professionnelles qui pourront lui servir à gagner son pain.

L'enquête qui a été faite, il y a deux ans, sur la Fouilleuse, a établi que ce qu'on demande aux enfants, c'est — sous la menace de la camisole de force, de la cire bouillante et autres supplices — de produire le plus possible. A plus forte raison, l'adulte est-il entre les mains de « l'entreprise », une machine, une brute qu'on exploite, plutôt qu'un apprenti qu'on façonne. Le vicomte d'Haussonville, dans son ouvrage sur les établissements pénitentiaires, cite cet exemple : dans un atelier de boutonnerie, c'est perpétuellement le même détenu qui prépare la corne, le même qui la soumet au feu, le même qui grave l'empreinte.

En Belgique, où les établissements pénitentiaires sont admi-

nistrés en régie, on forme des tailleurs, des cordonniers, des relieurs, etc.; l'Etat croit de son devoir de ne rendre le détenu à la vie libre qu'après lui avoir enseigné un métier.

Faites cela; développez les facultés techniques du détenu; pour peu qu'il montre de la bonne volonté, admettez-le dans des quartiers d'amendement. Quand il saura travailler, faites-le bénéficier de la libération conditionnelle. C'est plus économique que de lui payer le voyage de la Nouvelle.

\*  
\*\*

Je dois faire remarquer que pour les jeunes détenus le conseil général de la Seine a montré une excellente voie à suivre. Il a compris que les prisons d'enfants sont une honte pour la civilisation.

La colonie de Montesson, aménagée conformément au projet présenté par notre ami et confrère L. Lucipia, est appelée à servir de modèle.

Mais, en ce qui concerne les adultes, nous n'avons pas fait un pas. L'année dernière, une proposition a été déposée à la Chambre, par M. Henri Boucher, député des Vosges; elle comprenait diverses réformes, dont les deux principales consistaient à substituer le travail en régie au travail à l'entreprise, et à créer une école de gardiens. La Chambre a adopté la proposition, mais les réformes sont restées lettre morte.

Ce qu'il faudrait réformer avant tout, ce sont les idées qui ont couru dans notre administration. L'autre jour M. Dupuy rappelait, en le recommandant, ce vœu émis en 1870 par le congrès privé de Cincinnati: « Chaque condamné valide, doit suffire à ses besoins et, par là, doit être constituée sa part de contribution aux frais généraux de l'établissement. »

C'est un déplorable préjugé. Ce que rapporte le détenu à l'Etat n'est que secondaire, ce qu'on lui enseigne est la chose principale. La prison n'est pas un établissement de rapport, mais un établissement d'éducation. Tant que l'administration ne sera pas pénétrée de ce principe, il n'y aura rien de fait et la récidive continuera sa progression menaçante.

J'ai indiqué le régime qui convient aux maisons pénitentiaires. En attendant que ce régime nouveau porte ses fruits, ne peut-on réaliser immédiatement d'importants résultats? Bien certainement et d'une façon aussi simple qu'économique.

Puisque la prison, dans les conditions actuelles, ne sert qu'à parfaire des criminels, utilisez-la le moins possible. Au lieu de faire de la loi Bérenger le privilège de gens tarés qui volent l'argent des travailleurs comme à Bessèges, appliquez-la généreusement et élargissez-en les dispositions.

Les tribunaux correctionnels ont prononcé en moyenne, dans ces dernières années, 45,000 condamnations à moins d'un mois.

Le délit était sans doute de peu de gravité. Les coupables n'étaient pas entièrement corrompus et peut-être un retour à la vie régulière leur eût été possible. Le séjour de la prison a achevé de les démoraliser; à leur libération, ils fournissaient à l'armée du crime des milliers de nouvelles recrues.

Un égal nombre ont été condamnés de un à six mois. Total : 90,000. Autant de malheureux que la prison rend pires qu'ils ne l'étaient, que dans aucun cas elle ne rend meilleurs; car ce n'est pas en si peu de temps qu'on redresse un caractère dévié.

A ces 90,000 misérables donnez la clef des champs. C'est encore ce que vous pouvez faire de mieux.

Dans le nombre il y en aura, ô bourgeois, qui reviendront te dévaliser. C'est certain. Mais il y en aura moins. Ce sera toujours ça de gagné.

Sans doute je préférerais te garantir la sécurité entière. Mais pour cela, je ne vois pas d'autre moyen que la Révolution sociale. Tu n'es pas convaincu, mais comme tu es condamné irrévocablement à être la proie de quelques favorisés, il faudra bien te rendre à l'évidence. Tôt ou tard, bon gré mal gré, nous finirons par nous entendre.

Et alors toutes les couches sociales mêleront leurs flots purifiés et pour tous sans distinction la vie suivra doucement son cours.

V. JACLARD.

---

## HYMNE A LA MORT

---

Je te salue, ô Mort, dans ta beauté sereine,  
Mort dont on a voulu faire un épouvantail  
Et qui n'es que le soir d'une après-midi pleine  
Le doux repos, couronnement d'un dur travail.

Je t'ai comprise, ô Mort, et c'est pourquoi je t'aime;  
Je t'aime dans ta faux qui fait place à demain  
En tuant aujourd'hui. Je t'aime, ô Mort, enfin,  
Comme condition de la vie elle-même.

Sans toi, sans les fruits mûrs dont tu jonches le sol  
Adieu la fleur d'or en son germe étouffée;  
Sans le vieillard qui tombe, adieu la poussée  
De l'enfant rose et blond arrêté dans son vol.

Plus d'amour fécondant, plus d'avenir aux bouches  
Se cherchant dans le plus stérile des baisers.  
Ce n'est plus rajeunis, sans toi, c'est épuisés  
Que les hommes, vidés, se lèvent de leurs couches.

Cercueil, je te salue, ô père des berceaux,  
Je te salue, ô Mort, d'immortalité mère  
Et je te livrerai mon sang, ma chair, mes os,  
Sans crainte, quand tu me tendras ta main de pierre.  
Mais ce qu'en toi je hais, mort, ce sont les a-coups  
Qu'un milieu déviant t'impose. C'est la fosse  
Creusée avant le temps. C'est, comme autant de loups,  
La misère et la faim et le travail féroce  
Emportant les petits, les jeunes et les puissants  
En plein avril, avant la moisson, quand l'espace  
S'ouvre large et sans borne à leurs pieds frémissants  
Et qu'ils tendent les bras vers le bonheur qui passe.  
Ceux-là, les nés d'hier, ceux-là qui vont aimer,  
Ceux-là dont le cerveau, gros de pensers, se dresse,  
Tous ceux-là tu n'as pas droit sur eux. Les frapper  
C'est faillir à ton rôle auguste, ô ma déesse.  
Et quand dans ces linceuls que l'on te met en main  
Tu couds aveuglement le printemps et l'aurore,  
Alors je te maudis, je crie : à l'assassin !  
On abuse de toi, mort, on te déshonore.  
Mais tu te reprendras. L'heure approche où, meilleurs  
Nous cesserons de t'emmancher contre nous-mêmes  
Dans un suicide absurde. Et ce sera sans pleurs  
Dans les yeux, le sourire aux lèvres les plus blêmes.  
Qu'ayant du jour qui meurt épuisé la clarté,  
Les hommes te viendront pour que l'homme renaisse  
Et l'on t'acclamera, dans ta nécessité  
Source de toute vie et de toute grosseesse.

JULES GUESDE.

---

## QU'EST-CE QUE LE REFERENDUM <sup>(1)</sup>

---

Qu'est-ce que le Referendum ?

Pour répondre exactement à cette question, il faut connaître l'histoire de cette institution suisse qui a trouvé en peu de temps beaucoup de partisans même en d'autres pays.

La Confédération suisse est un Etat fédératif, formé d'un certain

(1) Ayant eu la bonne fortune de lier connaissance au Congrès de Zurich avec M. Th. Curti, député au grand Conseil de la Confédération Suisse et l'auteur bien connu de la *Législation directe par le peuple en Suisse*, nous l'avons prié de faire un article pour notre Almanach sur le sujet de toute actualité qu'on appelle le *Referendum*. Nul mieux que lui ne pouvait s'acquitter de cette tâche.

nombre de cantons dont chacun a sa propre Constitution qui garantit aux peuples des cantons leurs libertés. La Constitution fédérale, de l'autre côté, a proclamé les droits communs à tous les confédérés et attribué à la Confédération des compétences législatives, exercées par l'Assemblée fédérale, de sorte qu'une partie de la législation suisse appartient au domaine cantonal et l'autre au domaine fédéral.

Par conséquent, si nous parlons de la législation dite directe ou par le peuple, il faut distinguer en Suisse entre la Confédération et les cantons. Ce n'est pas dans tous les cantons suisses que la législation directe a fait les mêmes progrès, et les formes dans lesquelles elle s'applique dans la Confédération ne sont pas tout à fait celles de la législation cantonale.

Expliquons-nous.

Quelques petits cantons ont encore la « landsgemeinde », cette ancienne institution des peuples germaniques où tous les citoyens s'assemblent sur la même place, discutent les projets de lois et font l'élection des gouvernants. C'est dans les cantons d'Uri, d'Unterwald, de Glaris et d'Appenzell que la « landsgemeinde » a lieu chaque année en avril ou mai; et très souvent des spectateurs étrangers, qui assistaient à ces élections et votations en plein air, ont admiré l'ordre et la dignité qui règnent dans ce curieux mode de gouvernement. Dans quelques grands cantons de la Suisse, dont le territoire est trop étendu pour pouvoir réunir tous les citoyens sur la même place, c'était, dans les anciens temps, des assemblées régionales qu'on faisait. Chaque district ou chaque commune prononçait alors son opinion que le gouvernement avait à respecter quand il prenait des décisions importantes. Cette espèce de votation populaire était un Referendum qui, à Zurich et à Berne, a été répété souvent au quatorzième et quinzième siècle. Ainsi, par le Referendum, le gouvernement de Berne a dû consulter le peuple sur les questions de guerre et de culte. L'institution est, ce qui est très remarquable, d'une origine financière : la ville de Berne, qui dominait le pays, avait des dettes et pour s'en débarrasser, elle demandait — en l'an 1435 — l'assistance du pays; mais celui-ci ne voulut pas l'aider, sans qu'elle lui donnât le droit populaire de décider avec elle de toutes les grandes questions d'état.

A Zurich, la réforme protestante ne pouvait être introduite que par le vote populaire. Plus tard, tous ces droits ont été supprimés par le patriciat, et pendant des siècles on ne connaissait plus en Suisse le Referendum; seulement la « landsgemeinde » conservait son existence dans quelques vallées.

Mais la Révolution française a ressuscité le Referendum suisse.

Peu d'hommes en France, comme en Suisse, savent que le Referendum suisse moderne a d'abord été connu en France et qu'il est *un fruit de la grande Révolution.*

Si je parle du referendum *moderne*, j'y comprends la votation populaire à laquelle tous les citoyens participent *chacun avec une voix* alors qu'autrefois, au moyen-âge, les voix étaient données chacune par une corporation, c'est-à-dire par tout un district ou une commune. Avant la Révolution française personne n'avait une idée du vote *individuel*, qui donne à chaque citoyen le même droit qu'à tous les autres. Même Rousseau n'en avait aucune connaissance lorsque, dans le Contrat Social, il prêchait avec toute sa puissance d'écrivain, la souveraineté du peuple. Il ne pouvait se figurer une méthode qui permettrait sur le vaste territoire de la monarchie française, à chaque citoyen, de participer individuellement à une votation; c'est pour cela qu'il recommandait l'introduction du suffrage populaire seulement pour les petits pays et qu'un pamphlet de l'an 1750 porta le titre : « J.-J. Rousseau aristocrate ». L'auteur de cet écrit reproche à l'apôtre de la souveraineté populaire de n'avoir voulu appliquer le suffrage universel que dans les grands empires. En 1793 le peuple français s'est prononcé pour la première fois de la dite manière. Tous les citoyens furent appelés à voter sur la constitution qui, dans cette votation, obtint la majorité des voix. L'exemple donné fut imité neuf ans après, en 1802, par la République helvétique, fondée avec le concours du directoire français.

Malheureusement ce referendum constitutionnel ne pouvait tenir ni en France ni en Suisse. En France c'est en vain que Gracchus, Babœuf et les Egaux cherchaient à instituer un mode de législation directe; ils ont échoué et nous ne saurions rien de leurs projets en matière législative, si Buonarotti, un des disciples, de Babœuf n'en avait publié, bien longtemps après la mort de celui-ci sur l'échafaud, une analyse. En Suisse les droits populaires sont aussi tombés pour quelque temps dans l'oubli, lorsque la sainte alliance par son immixtion dans les affaires suisses amena une période réactionnaire. Le régime représentatif domina dorénavant dans la confédération et dans la plus grande partie des cantons.

De nouveau une Révolution française, celle de juillet, réveilla les esprits en Suisse. On commença à donner à tous les citoyens le droit de suffrage qui dépendait jusqu'à ce moment du cens; les représentants du peuple pouvaient faire eux-mêmes des projets de loi, ce qui était avant de la compétence exclusive du gouvernement et dans un des grands cantons, celui de Saint-Gall, on alla encore plus loin en créant *le veto* ou *le referendum facultatif*, qui permettait aux citoyens, si leur nombre s'élevait au chiffre de 10,000, de demander que les lois, pour être valables, soient soumises à la votation du corps électoral entier. Ce droit a été pratiqué dans le canton de Saint-Gall fréquemment et personne n'en souhaitait plus l'abolition; au contraire, on a réduit à 4,000 dans la suite le chiffre des 10,000 signatures qui étaient nécessaires pour que le referendum eût lieu.

Après Saint-Gall d'autres cantons ont accepté un système semblable de législation et dans les temps plus récents, plusieurs de ces petits Etats souverains ajoutèrent à leurs constitutions un referendum encore plus parfait, le *referendum obligatoire*, par lequel toutes les lois d'une certaine importance, sans la demande antérieure de quelques milliers de citoyens, doivent être votées par le peuple.

Les cantons Bâle-Campagne, Zurich, Thurgovie, Berne et autres se sont donnés le referendum obligatoire et quelques cantons ont aussi incorporé à leurs constitutions l'*initiative du peuple*, qui donne à un certain nombre de citoyens le droit de proposer eux-mêmes un projet de loi. Dans le canton de Zurich, par exemple, le peuple a le dernier la parole dans toutes les questions législatives, parce que toutes les revisions de la constitution, toutes les lois et aussi tous les crédits au-dessus d'une somme de 250,000 francs, ou annuels au-dessus de 20,000 francs, doivent passer d'abord par la votation du peuple. Quant à l'initiative zuricoise, elle permet à 5,000 citoyens qui mettent leurs signatures sous un postulat quelconque, de demander la revision d'un article de la constitution ou la modification d'une loi ou une nouvelle loi formulées par les postulants eux-mêmes.

Pour les affaires de la Confédération entière, il y a un referendum obligatoire et un referendum facultatif, l'un à côté de l'autre. Tous les changements de constitution doivent avoir la sanction populaire ; les lois cependant ne sont soumises à la votation que quand celle-ci est demandée par 30,000 citoyens.

Exception est faite dans le cas d'urgence qui permet à l'assemblée fédérale de proclamer une loi sans réserver au peuple le droit de rejet par le referendum.

Proclamé par la constitution fédérale de l'an 1874, le referendum obligatoire a eu lieu 8 fois, le referendum facultatif 19 fois ; 12 projets ont été acceptés, 15 ont été rejetés. Mais la plus grande partie des lois faites par l'assemblée fédérale n'ont pas été contestées par le peuple ; 135 lois ont passé sans qu'on ait demandé l'application du referendum facultatif. L'initiative fédérale n'embrasse que les changements de constitution ; elle ne s'applique pas aux simples lois. Aussi souvent qu'une révision de la constitution suisse ou d'un article spécial de la constitution est demandée par 50,000 citoyens (la Suisse a 3 millions d'habitants et environ 300,000 citoyens qui ont le droit de vote), le peuple est appelé à se prononcer sur le vœu des promoteurs de l'initiative.

Le peuple suisse possède donc, et dans les cantons et dans la Confédération, la législation directe. Toutes les constitutions fédérales et cantonales ont besoin de son assentiment et les lois importantes sont votées par le peuple lui-même.

Hors de la Suisse, en France, en Belgique et en Angleterre, nous entendons parler souvent du *referendum communal*. Cette institu-

tion existe en Suisse de fait, mais elle n'y a jamais été de nom. Le référendum communal qui serait une innovation salutaire dans beaucoup de pays, n'est dans les cantons suisses autre chose qu'un vieil attribut de l'autonomie communale. L'assemblée de tous les citoyens d'une commune se prononce sur les propositions du conseil municipal, elle vote le budget et fait l'examen de toute l'administration.

Les pouvoirs du conseil municipal ne sont que très restreints. L'autonomie communale, si peu développée en France, est estimée par les Suisses comme la véritable base et l'école de leur liberté. Je suis convaincu que ces votations communales seraient de la même utilité dans tous les pays. Le contrôle qui se fait par elles est une précieuse garantie contre la corruption, et l'intérêt qu'on apporte aux affaires de la commune qu'on connaît le mieux est un moyen efficace d'éducation civique.

J'ai lu que la consultation directe par laquelle les habitants de Neuilly ont été donner leur avis sur la prolongation de la fête foraine a été le naufrage du referendum communal. Pour approuver ou pour repousser cette opinion, il faudrait connaître tous les détails de la question. Mais il me semble qu'une seule expérience ne prouve pas beaucoup dans une si grosse question. Là où le referendum est nouveau il doit faire d'abord son apprentissage et être pratiqué régulièrement, afin de permettre une critique compétente. Il cherche plutôt à combattre les abus parlementaires et à empêcher les mandataires du peuple de lui enlever sa souveraineté.

Mais parlons encore du referendum suisse national et fédéral :

Chaque fois que le referendum a rejeté une loi élaborée par les conseils législatifs les détracteurs du peuple ont fait un grand bruit en insultant une institution démocratique qui n'est pas de leur goût. Le referendum sans doute serait excellent, s'il approuvait toujours. Mais il faut avouer qu'il n'est pas fait pour cela.

Aussi a-t-on pu constater dans l'état suisse, tantôt dans la Confédération, tantôt dans ses cantons, que de grands progrès ont été amenés par le referendum et l'initiative. L'énumération en serait très longue si nous voulions la faire complète.

Sous ce régime, l'impôt progressif a été introduit dans les cantons de Zurich, de Vaul, de Bâle-ville même et d'Uri, petit canton catholique. Plusieurs cantons ont décrété la gratuité du matériel scolaire pour les écoliers et celui des enterrements, qui sont faits par les autorités aux frais des communes et de l'état. D'énormes sommes ont été votées dans les cantons par le peuple lui-même pour l'école primaire et l'instruction supérieure, pour les travaux à effectuer sur les fleuves, pour la construction des chemins de fer établissements hygiéniques, pour les besoins de l'agriculture et des métiers.

La Confédération a institué par le référendum le mariage civil obligatoire, le divorce et l'enterrement civil facultatifs, le monopole

des billets de banque, qui rendra à la caisse fédérale les profits gagnés jusqu'ici par les banques d'émissions, et le monopole d'alcool, mesure fiscale, il est vrai, mais aussi un peu socialiste par l'oppression d'une spéculation malsaine, le code des obligations et la loi sur la faillite. Plusieurs lois fédérales sur la protection du travail ont été sanctionnées tacitement ou par le peuple souverain. La loi sur le travail dans les fabriques, qui a fixé à onze heures la journée normale et réglé le travail des femmes et enfants, trois lois sur la responsabilité civile des compagnies de chemins de fer, des fabricants et des artisans. — la loi sur les jours de repos et la journée de travail dans les établissements de toutes entreprises de transports, de la poste et du télégraphe. Sur la peine de mort une votation du peuple suisse a eu aussi lieu ; il ne manquait que 10.000 voix pour l'abolir.

Les projets de lois rejetés par le peuple étaient en général de ceux dont on craignait le caractère bureaucratique. Il est très rare qu'une loi repoussée par la votation populaire ait été étudiée et élaborée soigneusement ; plusieurs projets, présentés une seconde fois sous une forme plus pratique ont été acceptés.

On voit par les résultats indiqués et auxquels nombre d'autres pourraient être ajoutés, que le referendum suisse est un plébiscite, mais un plébiscite perfectionné. La question n'est pas posée exclusivement par le gouvernement et selon sa volonté, ni dans un but peut-être sous aptieux ou trompeur. Elle doit être posée chaque fois que les conseils législatifs veulent prendre une résolution importante et faire une loi qui engage les intérêts du peuple ou des classes entières. Le peuple n'est pas admis et vote par exception ; il a le droit de voter dans tous les cas.

Qu'est-ce donc que le referendum ?

Le referendum est *la revendication de l'autonomie communale, une décentralisation administrative naturelle et le fondement du « selfgouvernement ».*

Le referendum est *le développement historique du suffrage universel* qui fait des citoyens électeurs, livrés après les élections aux caprices de leurs mandataires, *des citoyens législateurs* qui eux-mêmes prennent part à la législation du pays.

Le referendum est enfin *le plébiscite perfectionné et parfait ; le plébiscite régulier et sincère.*

THÉODORE CURTI

---

Entendu.



— Mais il en faut, monsieur, *des gens qui meurent de faim!* Car si tout le monde mangeait... la valeur de l'argent baisserait et alors ce serait... terrible...!... Mòssieu!... TERRIBLE!!!!...

## QUELQUES ANECDOTES

---

Le duc de Nivernois n'avait pu obtenir un régiment pour un de ses parents. Comme on félicitait devant lui le nouveau colonel qui avait enlevé ce grade à force d'intrigues, et disait avec un semblant de modestie :

— Ce qui me flatte le plus, c'est que je n'ai fait aucune démarche.

— Je le crois bien, murmura le duc, quand on rampe, on ne marche pas.

..

Un collégien (prenant congé de son père qui part en chemin de fer) :

— Que Dieu t'accompagne, papa !

— Imbécile, répond le père, tu crois donc que le bon Dieu voyage en troisième.

..

« Citoyen ministre, comment vont les affaires extérieures ? » demandait le directeur Rewbell.

— De travers, comme vous voyez. »

Rewbell louchait et Talleyrand, qui était boiteux, l'épargnait d'autant moins que Rewbell l'avait injurié en plein conseil, criant : « Vil émigré, tu n'as pas le sens plus droit que le pied ! »

..

Pendant le procès Fualdès, M<sup>me</sup> de L..., croyant mortifier Talleyrand, lui adresse ce mauvais jeu de mots sur sa claudication :

— Quelle horreur ! Croiriez-vous, monsieur, qu'on vient d'écrire sur la porte de votre hôtel : *Maison Bancal* ?

— Que voulez-vous, madame !... Le monde est si méchant. On vous aura vue entrer.

..

On blâmait, devant quelqu'un la Chambre de 1815 :

— Croiriez-vous qu'elle prétendait sauver la France ?

— Le Capitole n'a-t-il pas été sauvé par des oies ?

..

« Les affaires, c'est l'argent des autres », a dit Gavarni. Mais M. de Montrond avait dit mieux, quarante ans plus tôt :

« Les affaires, c'est le bien d'autrui ».

..

Lors de l'invasion des Trois-Cents qui devaient voter, comme un seul homme, à la Chambre des députés, sous la Restauration, un membre de la droite disait à M. de Corbière :

— Où diable avez-vous été les prendre? Pas un orateur! pas une tête!

— Eh! tant mieux, ce n'est pas des têtes, mais des boules qu'il nous faut.

\* \*

Blanqui parlant de la fragilité de l'Empire disait :

« On peut tout faire avec des baionnettes, excepté s'asseoir dessus ».

\* \*

Deux médecins étaient proposés pour la décoration. Le moins ancien fut promu, grâce aux démarches de sa femme, amie d'un ministre. Le docteur évincé ne pardonna jamais à son confrère.

— Voulez-vous obtenir la croix, disait-il méchamment. Faites comme l'escargot. Rampez, et surtout, montrez vos cornes.

Après une séance ennuyeuse de la Chambre, Dumay disait : « On peut comparer la Tribune à un puits. Un seau n'y peut monter sans que l'autre descende, mais la Vérité n'en sort jamais. »

\* \*

— L'amour est-il bien véritablement péché mortel? demandait la galante M<sup>me</sup> de Simier.

— Si cela était, répondit le cardinal du Perron, vous seriez morte depuis longtemps.

\* \*

Que les médecins sont heureux, disait Montaigne. Leurs succès brillent au grand soleil... et la terre couvre leurs fautes.

\* \*

Grimod de la Reynière a consacré aux parasites quelques lignes de son *Almanach des Gourmands* (1803). Nous en tirons ces deux historiettes. Comme il recevait beaucoup et comme il poussait assez loin le franc parler; on peut, en toute vraisemblance, lui en laisser l'honneur :

Un parasite se trouvant éloigné de quelques fruits fort beaux, casse l'assiette en voulant piquer une poire avec son couteau.

— Morbleu, monsieur, lui crie le maître de la maison, quand on pique l'assiette..., on ne la doit point casser.

Un autre écornifleur fourrait sournoisement son dessert en poche. L'amphytrion s'en aperçoit et verse dans cette poche une carafe d'eau en murmurant :

— Allons, allons! Elle a bien assez mangé pour boire un coup.

La propagande contre-révolutionnaire de Martainville le fit traduire en jugement. On veut qu'un calembour l'ait sauvé.

A l'appel du président : « Approche, citoyen de Martainville », il proteste ainsi :

— Mon nom est Martainville. Le citoyen président oublie qu'il est ici pour me raccourcir et non pour m'allonger.

Le magistrat, piqué au jeu, a terminé le débat par cette réplique triomphante :

— Eh bien! qu'on l'élargisse!

..

Arnault apostrophe l'élégant conducteur d'un cabriolet qui venait de l'éclabousser. Celui-ci le prend de haut et lui jette sa carte :

— Voici mon adresse, monsieur.

— Gardez-la donc pour conduire!

---

## LE MONDE MARCHE

---

LE CŒUR. — Qu'ai-je fait pour souffrir ainsi ? Dans quel enfer suis-je condamné à vivre ?

LA ROUTINE. — De quoi te plains-tu ? La douleur est un élément providentiel ; sans elle, nous n'aurions pas même la conscience du bonheur.

LE CŒUR. — Je cherche partout la tendresse, et je vois partout des haines. Pourquoi ces tueries sociales qui transforment la terre en champ de carnage ? Pourquoi les hommes comme les dieux légendaires, se plaisent-ils à respirer la vapeur du sang ?

LA ROUTINE. — Les guerres sont inévitables et alimentent d'ailleurs l'énergie générale. Sans ces luttes, l'espèce humaine manquerait de ressort, de vigueur, s'énervait.

LE CŒUR. — Pourquoi des frontières entre les peuples et les âmes ? Pourquoi la patrie de chacun de nous ne remplit-elle pas la terre tout entière ? Que signifie la nationalité, négation de la fraternité ?

LA ROUTINE. — L'unité politique est une chimère. Les nationalités répondent aux différences de races, de langues et de religion ; la patrie se justifie par des nécessités géographiques et traditionnelles.

LE CŒUR. — Pourquoi presque toutes les existences sont-elles vouées aux tortures de la misère ? Pourquoi des haillons salissent-ils la forme humaine ? Pourquoi tous les hommes ne vivent-ils pas dans une atmosphère d'abondance ?

LA ROUTINE. — Le bien-être universel est une utopie : les ressources de la nature sont trop bornées. D'ailleurs, sans la menace de la faim, qui exécuterait les travaux abrutissants ou immondes ?

LE CŒUR. — Pourquoi voit-on les populations croupir dans une horrible nuit intellectuelle ? Pourquoi tous les hommes ne cueillent-ils pas à l'arbre

de la science ? Pourquoi les voluptés de l'art ne charment-elles pas et n'ennoblissent-elles pas toutes les âmes ?

LA ROUTINE. — L'instruction universelle est impraticable, insensée, subversive. Parmi un peuple de savants, qui voudrait gouverner et qui voudrait obéir ?

..

O routine hébété ! ô raison déraisonnable ! Qu'ils sont crédules ceux qui vous écoutent ! Combien de bourreaux vous faites et vous ferez encore ! Combien de victimes aussi ! Soyez triomphante : le monde vous appartient. Vous desséchez son âme, vous faussez son esprit. La foule répète machinalement vos formules surannées, et, furieuse, crie au progrès : Tu n'iras pas plus loin ; ton flot s'arrêtera au niveau de mon avoiglement. Ah ! si le cœur parfois ne venait fondre à sa flamme les vieux amas de sophismes qui nous servent de refuge, où en seraient les hommes ! Grâce à vous, pélemèle avec les brutes, ils chercheraient encore leur pâture dans les glands des forêts.

La souffrance nécessaire au bonheur ? — O paradoxe élevé à la centième puissance ! — Ecoutez, ô philosophes trop subtils ! Trêves à vos extravagances gonflées de rhétorique, et faites œuvre d'homme : employez toutes vos forces à réduire le lot des douleurs humaines, sans trop d'inquiétude, hélas ! sur leur entière disparition.

Et la guerre ? — Eternelle, c'est dit. A perpétuité, nous sommes condamnés à cueillir des lauriers trempés de sang humain, à forger un dieu étrange et féroce approprié à nos besoins sanguinaires : le dieu des batailles ; à lui donner une boucherie pour temple, et des hurlements de rage et de douleur pour orgue. O prophètes de malheur ! êtes-vous bien sûrs que, pour l'Europe, votre éternité monstrueuse aura la durée d'un quart de siècle ? La guerre éternelle ! ne nous arrêtons pas là : utile aussi. Comment ne serait-elle pas éternelle, la main qui n'égorgerait plus ? Voyez le tigre : quelle énergie ! Des esprits chagrins disent que la nature offre à l'homme un plus noble champ pour déployer son courage ; que, le besoin de lutte admis, il reste un vaste théâtre pour le satisfaire, des océans furieux à braver, des terres vierges à défricher, des Saharas à féconder, des bêtes féroces à détruire, des expériences dangereuses à tenter, des épidémies mortelles à combattre, des régions sauvages à explorer ; que la tuerie de l'homme aux prises avec l'homme est atroce, tandis que la lutte contre la nature est sublime : que l'héroïsme git dans la grandeur du but et non dans la brutalité de l'instinct ; que la bravoure d'un Attila n'est pas plus glorieuse que celle d'un loup affamé ; mais ce sont là des idées qui, sous quelque spécieuse apparence, cachent des germes très malfaisants, des influences démolisantes.

L'unité politique ? — Certes, si nous considérons le présent, des nationalités opprimées par d'autres qui ne leur sont pas même supérieures en civilisation, offrent un douloureux spectacle et ont droit à toutes nos sympathies ; car une nationalité, ou une collection d'hommes, possède, autant que l'individu, le droit à l'indépendance. Mais en plaçant le principe des

nationalités dans son vrai jour, c'est à dire dans le milieu de vraie civilisation où nous marchons à grands pas, comment pouvons-nous le juger, sinon comme une source incépisable de partialités, de haines, de carnages ? Supprimons l'esprit de conquêtes, les antipathies aveugles, le chaos des gouvernements, où trouverait-il sa justification ? L'Humanité de l'avenir ne peut avoir qu'une patrie, sans frontières disputées, sans animosités nationales, sans légions qui s'entr'égorgent : cette patrie couvrira son globe. L'homme s'appellera citoyen du monde ; son seul patriotisme sera la fraternité universelle.

\* \* \*

Le bien-être universel ? — N'y a-t-il pas actuellement une colossale déperdition de richesses physiques et intellectuelles ? Tirons du sein fécond de la terre tout ce qu'il peut rendre ? Les canons et les fusils sont-ils des engins nécessaires à l'industrie ? Avons-nous arraché à la science tous ses secrets ? Soupçonnons-nous les puissances productives de la nature ? les mille professions parasites qui absorbent stérilement le travail et l'intelligence de l'homme, ne disparaîtrai-elles pas dans une organisation rationnelle ? Sachons nous dépouiller des langes de l'enfance ; il est temps que nous cessions de croire aux baguettes enchantées qui faisaient jaillir les sources des rochers : ayons foi dans la puissance humaine. Et quand viendra le règne de la richesse, qu'on écarte la crainte étrange que la vie sociale ne se heurte à une impossibilité, c'est-à-dire au non accomplissement des besoins grossiers ; car elles seront alors infiniment réduites, simplifiées, et trouveront leurs agents naturels dans l'adolescence et dans l'enfance, dans les mécaniques perfectionnées, et qui sait ? peut-être dans les races animales. La vraie notion du travail humanisera, ennoblira toutes les fonctions qui, par leur courte durée, d'ailleurs, répondront aux besoins d'activité physique, sans anéantir, comme aujourd'hui, presque toute l'intelligence, sans absorber le temps précieux qui doit être consacré à ses manifestations.

L'instruction universelle ? — Ce problème sera résolu par l'abondance, la réduction du travail manuel et le perfectionnement des méthodes. On s'attristera dans l'avenir sur la mort de l'esprit, faute de ses aliments nécessaires, comme on plaint aujourd'hui le pauvre qui succombe à la faim. Priver de la lumière une seule intelligence, c'est un des plus grands crimes sociaux qui se puisse commettre, car c'est négliger peut-être un filon d'or qui eût pu se monnayer en richesses infinies pour le genre humain. Un jour, les régions sereines et délicieuses de l'art, où toutes les harmonies de la nature se reflètent, interprétées et vivifiées par l'homme, seront ouvertes à l'humanité entière qui viendra y respirer l'air pur indispensable à son imagination et à ses sens.

Personne ne voudra obéir, sans doute, comme on l'entend aujourd'hui, pas plus que personne ne voudra gouverner, par la raison que les lois se modèleront sur les rapports naturels et libres entre les hommes. Ainsi, la tyrannie, non plus que la sujétion, ne pourront trouver place dans un pareil cadre, puisqu'il donnera satisfaction à toutes les exigences vraies de la vie.

Quelle est la puissance virtuelle de l'esprit humain ?

Pour embrasser le champ qu'il pourra parcourir, il faudrait répondre d'abord à ces deux questions : quel a été le nombre des découvertes et des perfectionnements dans ces cinquante dernières années ? combien d'hommes s'y sont appliqués ?

Si l'on embrasse l'étendue des progrès accomplis depuis ce demi-siècle dans toutes les divisions de l'intelligence, et si, d'un autre côté, l'on calcule ce que la mauvaise économie de la société enlève de forces intellectuelles au domaine de la pensée : armées, douanes, octrois, superfétations gouvernementales, administratives, judiciaires, commerciales, rouages compliqués de l'éducation et de la vie domestique, cécité de l'ignorance, démoralisation de la misère, on arrive à cette conclusion fortifiante : l'esprit vivant de l'humanité est doué d'une bien grande vigueur, puisque, pour accomplir de si grandes choses, il a employé si peu d'agents ! Et alors, on peut entrevoir le vaste théâtre où son activité se déploiera dans l'avenir, on passe en revue ces millions d'hommes qui apporteront à la science et à l'art le tribut de leurs facultés, ces légions innombrables aujourd'hui infécondes, attachées à la glèbe du travail brut, et qui composent pourtant un réservoir inexpuisable de rénovation et de lumières ; on parcourt les rangs infinis de ces futurs travailleurs de la pensée, ces mines de diamant aujourd'hui inexploitées, où l'humanité puisera un jour toutes ses richesses.

..

Quand on pèse le poids de douleur qui écrase le monde, qu'on énumère les obstacles naturels qui s'opposent à sa délivrance, on se demande avec amertume pourquoi le destin les a suscités. Toutefois, en y réfléchissant davantage, en calculant les ressources dont nous disposons déjà, on trouve que ces obstacles n'ont rien d'invincible. Ainsi, la pleine conquête du sol, de l'eau et de l'air, comme champs de locomotion, la création de l'abondance, l'essor harmonique des désirs, l'extinction des luttes, la diffusion des lumières, l'unité des peuples, etc., se montrent dans leurs vrais proportions, c'est-à-dire comme une œuvre colossale, mais non impossible, à laquelle sont conviées les générations. Mais combien la douleur est plus profonde à la pensée que le plus grand des obstacles, l'obstacle artificiel, est dans l'homme lui-même, non dans son organisation, non dans ses dispositions innées, mais seulement dans son aveuglement passager, dans son idolâtrie de la routine.

Je voudrais insister sur ce point : la société paradisiaque ne se peut constituer sans avoir vaincu d'abord des obstacles naturels de deux espèces : les uns qui renferment des problèmes à résoudre ; les autres, nullement mystérieux, que le travail suffit à faire disparaître. Un exemple pris dans l'ordre matériel. Une des conditions de l'unité humaine, c'est le rapide parcours de l'homme sur son globe, l'extrême-facilité des communications des diverses contrées entre elles. Assurément, quoique les chemins de fer et les bateaux à vapeur nous aient beaucoup rapprochés du but, la lenteur des véhicules actuels ne saurait répondre à nos besoins de vitesse. Mais, soit qu'on veuille augmenter la célérité de nos transports, soit qu'on cherche

dans l'air une voie plus commode, on se trouve en face d'une inconnue à dégager, et le génie de l'homme est ici mis en demeure de faire ses preuves.

Autre serait l'obstacle si le problème était résolu, et s'il s'agissait seulement de multiplier les machines à vapeur connues. On ne ferait plus appel, en effet, à l'esprit d'invention; on aurait besoin seulement du concours du travail. La difficulté viendrait toujours sans doute de la nature, mais l'activité humaine en aurait facilement raison.

Telles sont les deux formes sous lesquelles se présentent les obstacles naturels.

Au contraire, l'obstacle essentiellement factice est dans la volonté seule. C'est la société qui reste muette ou hostile, quand elle pourrait prononcer son  *fiat lux*. Pour fonder l'unité européenne se manifestant dans sa libre activité, que faut-il? Siècle à siècle, péniblement, arracher ses secrets à la nature? Nulllement : une seule parole suffit : « Je veux. » Un seul acte de la volonté, en abolissant les causes des guerres civiles et internationales, les armées, une part du servage de l'âme et du corps, alimenterait de flots libres et de richesses infinies tous les canaux de la production intellectuelle et matérielle; et la solidarité qui lie entre eux tous les progrès, rendrait cette mesure incomparable également féconde en conséquences devant amener notre régénération totale. Ce premier ébranlement sensible communiqué à la société infernale en précipiterait la chute; et l'Humanité, sur ses ruines, pourrait édifier son monde harmonieux et libre, heureux et fraternel.

Les académies et sociétés savantes, ramassant précieusement les miettes de l'histoire, instituent des prix pour exhumer péniblement des détails biographiques sur tel personnage sans importance, enseveli depuis des siècles dans l'oubli, et auquel ses contemporains, certes, n'eussent pas accordé cet honneur : ce fétichisme des faits insignifiants du passé ne saurait exciter mon enthousiasme dirigé irrésistiblement vers l'avenir; toutefois, si je ne puis le partager, je le comprends dans autrui, et il répond d'ailleurs à ce besoin inné chez l'homme de répandre la lumière. Mais pourquoi ne propose-t-on pas des questions autrement grandes et vivantes, celle-ci par exemple : *Formuler des vues sur l'état intellectuel, moral et physique du genre humain dans quelques siècles? Juge-t-on qu'un appel semblable ne comporte pas un intérêt plus vif pour les hommes, ne les passionnerait pas davantage, et ne donnerait pas à leurs méditations un essor plus noble et plus fructueux?*

De même, le suffrage dit universel — universel, moins les femmes, cela va de soi, — est appelé à se prononcer de temps à autre sur telle ou telle minutie politique. Je ne méconnais pas non plus l'importance de cette admission de tous les citoyens mâles à l'exercice d'un droit incontestable : mais quand hommes et femmes indistinctement seront consultés sur des questions telles que le maintien ou la suppression des armées, l'adoption ou le rejet d'une Europe-Union, ou préalablement, d'une Constitution des Etats-Unis de l'Europe, la grandeur et la dignité de la race humaine en seront-elles diminuées? Le vrai suffrage universel, éclairé, libre, normal, sera un précieux instrument dans l'avenir, une sorte de baromètre intellectuel qui pourra servir à constater le véritable niveau de la pensée humaine

L'humanité désirera-t-elle recueillir son opinion sur une matière morale, religieuse, artistique? Elle la manifestera par son vote. Dans le même temps, sur tous les points du globe, elle répondra aux questions posées par elle-même; ainsi sa main tiendra un miroir où son âme viendra se refléter.



Aujourd'hui, qu'est-ce que la loi écrite? Tout. Dans l'avenir que sera-t-elle? Rien. Au contraire, aujourd'hui qu'est-ce que la loi naturelle? Rien. Dans l'avenir que sera-t-elle? Tout.

Mais qu'entendre par loi naturelle? C'est la loi innée, inéluctable, éternelle, qui pousse l'homme au bonheur. Seulement le désir s'accroît, se complète, à mesure que l'homme se perfectionne. Désirer pour soi, pour la tribu, pour l'humanité; voilà les échelons que l'esprit monte. Nous ne sommes arrivés qu'à celui de la patrie: un effort de plus et nous serons au sommet.

Et qu'entendre par loi écrite? C'est la loi inventée, imposée, démoniaque, éphémère, qui nous enchaîne au désespoir; car elle suppose la compression ou l'étouffement de la loi naturelle. Pour citer ce seul exemple, la loi vraie chante sa mélodie dans l'amour de Roméo et Juliette; la loi fautive imprime son stigmate sur le front de leurs bourreaux, les Capulet et les Montaigu.



Aucun des cataclysmes qui ont bouleversé le monde, aucun des renouvellements qui ont changé sa physionomie, n'approche de la palingénésie inénarrable que la société porte dans ses flancs, lorsque, saturée de sophismes et d'iniquités, épuisée de se traîner toujours dans le même cercle infernal, elle se tournera indignée contre elle-même, et poussant un cri d'affranchissement, dira: « Mon salut est dans ma volonté; mon but est le bonheur; universalisons la lumière et le bien; appliquons-nous au perfectionnement social et individuel; je veux créer et non détruire; je veux la fraternité et non la haine. »

Le sentiment de l'idéal, introduit ainsi dans l'âme des masses, les transformera soudain, en fera un être nouveau, purifié, humanisé. Le progrès recevra un accroissement à peine mesurable et parcourra sa carrière avec une rapidité inouïe. Les peuples, reconnaissant que le mal est dans les choses, et non dans les hommes, seront saisis d'un sentiment de bienveillance universelle. Un espoir immense envahira tous les cœurs; un hymne d'adoration sortira de toutes les bouches. Aux approches de l'an mil, on a vu l'Europe crédule, croyant sa fin prochaine, se plonger dans l'oisiveté ou dans l'orgie, ou bien multiplier les cérémonies stériles, mortifications, macérations, etc., pour se préparer à ce moment suprême; on la verra un jour, saisie d'une fièvre égale, mais qui ne sera plus le délire d'une superstition grossière, marcher à pas de géant, la jeune Amérique à ses côtés, vers le but radieux de sa délivrance, et, ruée aimante et active, grossir, dans une proportion et une vitesse prodigieuses, la somme toujours croissante de ses connaissances et de ses richesses.

Pas de doute: des sources de bonheur, à l'infini, jailliront du sein de

l'avenir; le plan existe : nous ne l'apercevons pas parce qu'il est caché sous l'épaisseur de la bêtise humaine. Vienne la lumière qui le révèle et nous y lirons les décrets du salut, celui-ci surtout : Cherchez les lois du bonheur et appliquez-les.

J'entends les âmes blessées murmurer : « L'homme possède-t-il autre chose que la faculté de souffrir ? Le bonheur est-il de ce monde ? Peut-il croître dans la haine, l'ignorance, la misère et le carnage ? »

Répondons : la science et le désir sont là, puissances envahissantes, qui les combattent, les refoulent, les vaincront.

L'esprit, à la rigueur, peut admettre, sans pouvoir l'expliquer, un monde où règne le mal, et où l'action humaine, dirigée par le cœur et la raison, de plus en plus le réduit jusqu'à ce qu'elle finisse par le vaincre. Mais l'idée de l'éternité du mal hideux, démesuré, que nous voyons, éclate aussitôt en anathème à la vie.

La diminution progressive de la douleur à travers les âges, par les efforts incessants de l'homme, et pour couronnement, le bonheur, la vérité resplendissant sur la terre, — voilà le pain de consolation, la planche des naufragés de la vie. Sans cette idée, tout s'abîme dans le néant du scepticisme. D'ailleurs, la moitié de cette formule, c'est-à-dire la réduction incessante du mal, n'est pas seulement une conséquence rationnelle, mais un fait historique...

Ici, je m'arrête. Quelque chose proteste en moi. Je mets la main sur le cœur de l'homme, et il me dit : « Sens comme je souffre : es-tu bien sûr que la douleur soit plus compatissante depuis les premiers jours ? La douleur diminuée ! Qu'entends-tu par là ? Les aspirations seraient-elles moindres ou seraient-elles plus satisfaites ? Le besoin inassouvi de liberté, de fraternité universelle, d'une noble activité, la soif de justice, la flamme d'amour pour un être vivant ou idéal, consomment-ils moins l'existence ? Mais je te comprends : tu veux parler des conquêtes de l'esprit, de l'amélioration de la vie matérielle : tout cela touche-t-il beaucoup un cœur blessé ? Suppose une âme brûlante qui appelle une âme sœur pour l'absorber et s'absorber en elle ; et si tu ne peux réaliser son rêve, bouleverse la nature pour lui verser l'oubli ; multiplie les bibliothèques et les musées, prodigue partout des richesses infinies, sillonne le globe de vapeur et d'électricité : elle le traversera, quelquefois distraite, mais toujours gémissante, toujours cherchant une image adorée : bien plus, elle-même alimentera sa douleur ; car elle ne voudra pas être consolée. »

Où, cela est ainsi. Il y a dans le cœur des touches délicates que les victoires du progrès n'ont pu effleurer. Dans cette sphère, l'homme n'a point marché depuis les premiers âges. Il est aussi désespéré ; le flot de ses larmes ne contient pas une goutte de moins. Peut-être même son imagination plus étendue et ses goûts plus raffinés augmentent-ils son infortune.

Soit ! si dans les régions les plus tendres ou les plus élevées de notre être, la stérilité du progrès demeure jusqu'ici trop bien constatée, il ne faut point conclure à son impuissance éternelle. Les problèmes les plus compliqués seront naturellement les derniers résolus, voilà tout. La liberté, la vérité, pour présider à l'amour, comme aux autres relations sociales, exigent au

préalable une civilisation très raffinée, un cadre riche et harmonieux, un fonds bien préparé, toutes les difficultés secondaires déjà vaincues.

La réduction constante du mal terrestre doit donc s'entendre dans le sens de l'allègement du poids de notre misère et de notre ignorance, de la multiplication de nos moyens d'action et de bonheur.

La sueur des générations, versée sur le sol, accroît incessamment le capital de l'humanité. Le labeur de milliards de mains besoigneuses nous a donné, pour sortir de la barbarie, des leviers innombrables. Des légions sans cesse renouvelées de travailleurs sacrifiés — ô mystère douloureux ! — ont créé, au milieu de leurs malédictions ou de leur gémissements, le matériel indispensable de la civilisation. Forêts et terres vierges défrichées, mines exploitées, canaux, routes, villes, etc., qu'est-ce ? Les appareils de notre affranchissement. Et Panathème de l'ignorance ne va pas moins en s'effaçant que celui de la misère. Le répertoire de vérités positives qui remplit le cerveau d'un savant moderne, est plus vaste que Panas de superstitions enfantines qui hantent l'imagination d'un sauvage. Depuis les premiers bégaiements de l'homme primitif jusqu'à l'analyse psychologique ou sociale des auteurs contemporains, tâchons de mesurer le chemin parcouru ! Chaque siècle crée un affluent nouveau qui grossit le fleuve où nous puisons nos richesses de toute nature et les sources de notre perfectionnement.

Ah ! prenons courage. Notre temps, malgré ses défaillances est béni entre tous. Les pas du progrès s'exprimaient autrefois par des siècles ; il faut les mesurer maintenant par des années.

Encore une génération, et la vieille Europe verra le but, prendra conscience de son rôle initiateur. Elle aura parcouru le cycle entier des chimères politiques, des équilibres toujours poursuivis et toujours rompus. Lasse de haines internationales, de complications gouvernementales, de fausses autorités ; épuisée par les révolutions, les dictatures, elle brisera, par un simple acte de sa volonté, tous ses jougs volontaires, et entrera dans la période de la vraie civilisation. Alors, cet assemblage incohérent de nations hostiles, après avoir traversé peut-être une dernière étape, celle des Etats-Unis de l'Europe, fondera l'ère définitive de la paix, du progrès, sous le nom glorieux de République européen-américaine.

Cette république propagera ses principes, ses sciences et ses institutions parmi les nations encore barbares, et les élèvera peu à peu à son niveau. En même temps, ce foyer de lumière poursuivra son propre perfectionnement. Les peuples qui le composeront, après avoir brisé les jougs en quelque sorte forgés à plaisir par eux-mêmes, travailleront à se délivrer des servitudes naturelles que la science a pour mission de détruire. Ils éteindront toutes les misères, toutes les ignorances, tous les antagonismes. Ils auront pour guide une seule boussole, celle de leurs aspirations ; pour fin, la satisfaction des désirs du cœur, de l'intelligence et des sens ; pour instrument, leur activité inspirée par l'amour du bien. Et l'humanité, s'avancant ainsi d'âge en âge, atteindra le but assigné à sa vie, c'est-à-dire la liberté, la lumière, l'abondance, la vérité, l'harmonie, le bonheur, enfin, proportionné à son organisation et conquis par ses propres efforts.

HENRI BRUSSAC.

## L'ESPRIT MODERNE

Nous sommes heureux de pouvoir donner à nos lecteurs un fragment de l'important ouvrage de Magalhães Lima « La Fédération ibérique (1), » fragment que l'auteur nous avait envoyé bien avant l'apparition du volume, qui a eu lieu tout dernièrement et qui est traduit par Louis Mariano.

Magalhães Lima, qui est le chef du parti républicain au Portugal et directeur du journal quotidien « O Seculo », est en même temps un socialiste convaincu. Son volume est un très intéressant ouvrage sur l'idée fédérative dont il poursuit la réalisation avec ardeur ; il en montre la nécessité et expose en détail tous les avantages qui en résulteront.

En poursuivant la réalisation de cette idée, Magalhães Lima milite, dans une certaine mesure, en faveur de l'idée internationale du socialisme.

En jetant un regard sur la situation politique de l'Europe, on voit que nous traversons aujourd'hui une période de transition. La politique moderne n'est basée que sur les faits positifs et matériels.

Les peuples ne se passionnent plus que pour les intérêts directs ou pour un grand idéal. — L'intérêt, c'est l'intérêt économique ou l'amélioration des conditions de la vie ; l'idéal, c'est l'esprit du droit, de la justice, de la liberté et de la civilisation. L'insurrection frondeuse ou chevaleresque a fait son temps, car notre époque n'admet plus les principes vagues et abstraits. Ce qu'il faut aux hommes d'aujourd'hui, c'est de la politique positive, basée sur l'observation des faits et ayant pour but l'amélioration de la situation économique. Si cela n'est pas possible, l'insurrection et la révolution n'auront plus les résultats qu'on attend d'elles.

« La démocratie a cessé d'être un dogme jacobin pour être un dogme libéral ; » et il est constaté que toute politique est stérile et éphémère, si elle n'est pas basée sur l'esprit et la conscience des peuples.

L'esprit jacobin est un esprit fanatique, sectaire, étroit, égoïste, qui révèle un état pathologique du cerveau, un esprit qui nous a apporté la politique personnelle et autoritaire des *condottieri*, un esprit de coterie enfin, qui a conduit les tribuns à la guillotine.

Notre esprit, l'esprit de la démocratie moderne, est un esprit tolérant, sans intransigeance ni hostilité, qui conduit à la solidarité des classes et des peuples.

Les divisions, les intrigues, les dissidences des partis démocratiques sont le résultat de l'esprit jacobin qui, malheureusement, prédomine encore dans certaines classes de la société.

Il n'y a plus de révolution qui ne soit précédée d'un mouvement philosophique. La Révolution française l'a été par l'Encyclopédie, et celle du Brésil, dernièrement, l'a été par un mouvement positiviste.

Les conservateurs pourront défendre tout droit de réunion, tout droit de presse et tout droit d'association ; ils pourront persécuter,

(1) Un fort volume in-8° raisin publié par Guillard, Aillaud et Co, éditeurs, 96, boulevard Montparnasse, Paris.

arrêter et insulter les citoyens, ils pourront simuler une force qu'ils ne possèdent pas; mais, ce qu'ils ne pourront jamais, c'est empêcher le développement de l'opinion publique, de l'esprit national, qui est l'expression de la conscience de chaque pays.

Sous la monarchie, les gouvernements n'encouragent jamais le



MAGALHAES LIMA

développement intellectuel des citoyens; voilà pourquoi on remarque partout l'antagonisme que nous avons déjà signalé ailleurs entre les gouvernements et les pays qu'ils devaient représenter. Cet antagonisme est bien caractéristique, car il nous prouve que la démocratie avance.

L'avenir est dans la fédération des peuples, parce que ce fait représente le droit, la raison, la justice et le progrès.

La Fédération a eu jusqu'ici un grand ennemi: c'est l'intérêt dynastique. Eh bien! le jour où les peuples se convaincront que pour perpétuer la paix il faut recourir à la Fédération, ce jour-là, nous aurons accompli la plus grande révolution du monde.

Lisbonne.

MAGALHAES LIMA.

## AVANT LA CHUTE

### I

Et je vis l'Homme nu, dans sa toute puissance !  
Il avait maintenant achevé sa croissance,  
Poussé vers l'aube par la nuit ;  
La bête intérieure, il l'avait muselée ;  
Et son cerveau portait la Pensée étoilée  
Comme l'arbre porte le fruit.

Gloire à l'Homme ! Il marchait debout, robuste et libre.  
Il pouvait se tourner, sans perdre l'équilibre.  
Vers le ciel, père des soleils,  
Pendant que les lions ces colosses de l'ancre,  
Rampaient autour de lui, laissant trainer leur ventre  
A la hauteur de ses orteils.

Le vent ne faisait plus flotter sur son échine  
Les poils épais, témoins de sa fauve origine ;  
Mais comme si l'Homme eut voulu  
Que la Bête restât visible sur son être,  
Il étalait, avec une fierté d'ancêtre,  
Les splendeurs de son sein velu.

### II

Et l'Homme s'écriait : « Ferre et cieux ! Je suis l'Homme !  
« Je suis l'Homme ! Je sais de quel nom je me nomme !  
« Je sais que je suis libre et fort !  
« Je sais que ma maison, faite de peaux de bêtes,  
« Est aussi résistante au souffle des tempêtes  
« Que l'ancre où le lion s'endort !  
  
« Les rocs muets, la griffe empreinte dans les sables,  
« Les arbres chevelus, sinistres, redoutables,  
« Versant sur la terre l'effroi ;  
« La nuit, fille du ciel, ceignant son front de voiles,  
« Les horizons bordés d'une frange d'étoiles,  
« Tout m'appartient, tout est à moi !

- « C'est pour moi que les nids chantaient sous les ramures !  
« Pour moi que l'onde fraîche a de vagues murmures  
    « Au fond des grands bois assoupis !  
« C'est pour moi que la terre, auguste nourricière,  
« Fait le long des sillons monter vers la lumière  
    « La tête blonde des épis !
- « Ma compagne, la femme, est souriante et belle  
« Comme l'aube naissante, et je sens devant elle  
    « Tressaillir mon humanité.  
« Quand, rugissant d'amour ainsi qu'une tigresse,  
« Les cheveux dénoués au vent, elle se dresse  
    « Dans sa terrible nudité.
- « Elle dort dans mes bras sur les vertes pelouses,  
« L'aurore est dans ses yeux : les lionnes jalouses  
    « Se détournent de son chemin ;  
« Et sa lèvre est petite et sa poitrine est ronde...  
« O paternels rameaux de la forêt profonde,  
    « Saluez le fier couple humain !

III

Mais, pendant qu'il chantait son chant au vent qui passe  
A l'oiseau dans les bois, au soleil dans l'espace,  
    Aux monstres verts dans le flot bleu,  
L'Homme ne savait pas qu'il portait dans son être  
Un esclave tout prêt à vénérer son maître,  
    Tout prêt à se créer un Dieu.

Et c'était son beau corps, sillonné par les veines,  
Vacillant comme l'ombre et fort comme les chênes,  
    C'étaient ses reins souples et droits,  
Ses jarrets hauts et forts, son flexible squelette,  
Qui devaient le jeter, ressaisi par la Bête,  
    Aux pieds des prêtres et des rois.

Car, lui qui se dressait, calme au bord de l'abîme,  
Lui qui tendait avec une fierté sublime  
    Les sept vertèbres de son cou,  
Lui, le maître des monts, des bois et de la plaine,  
Il avait un défaut dans son armure humaine :  
    Il pouvait ployer le genou !

CLOVIS HUGUES.

## STATISTIQUES DIVERSES

### Une conséquence de la réduction du travail

Quand on parle de réglementer les heures de travail des adultes, de réduire les longues journées de labour, on entend dire que semblable mesure serait contraire aux vrais intérêts des travailleurs, que si ceux-ci travaillent douze, treize et quatorze heures par jour, c'est pour gagner beaucoup d'argent.

Rien n'est cependant plus faux.

La vérité, c'est que les professions dont les ouvriers travaillent le plus d'heures par jour, sont celles où les salaires sont le plus bas et que les professions où les journées sont les moins longues, sont celles où les ouvriers gagnent le plus.

Les bourgeois le reconnaissent. Voici un rapport sur les heures de travail en Belgique signé d'un directeur de charbonnage : M. A. Soupart. Nous en extrayons les chiffres suivants :

#### *Longues journées : petits salaires*

	Salaires annuels	Maximum Heures de travail
Fabrication de la chaux . . . . .	693	14
Industrie céramique, fabrication de briques, carreaux, tuiles, poteries, etc. . . . .	576 36	16
Industrie linière. . . . .	617 40	14
Industrie chanvrière . . . . .	654 24	13
Féculerie . . . . .	243 78	12
Fabrication du sucre . . . . .	237 60	12
Vinaigrerie . . . . .	300 81	14
Blanchiment de fils et tissus. . . . .	712 32	13
Fabrication et épuration d'huiles . . . . .	709 32	16
Fabrication d'articles bonneteries, etc. . . . .	729 27	13

#### *Petites journées : gros salaires*

Industrie sidérurgique . . . . .	1.186 50	12
Industrie verrière . . . . .	1.294 24	12
Fabrication de monnaies. . . . .	1.273	11
Rizeries . . . . .	1.168 83	13
Raffineries de sucre. . . . .	1.127 52	13
Fabrication d'instruments de musique . . . . .	1.438 56	12
Fabrication de poudre . . . . .	1.124 70	12
Construction et réparation de navires . . . . .	1.213 38	12

Dans ce tableau, ont le voit, le salaire annuel dépasse 1.100 francs et la durée *maximum* de la journée varie de 11 à 13 heures.

Dans le tableau précédent, au contraire, les plus hauts salaires annuels ne sont que de 729 francs 27 centimes et la longueur de la journée *maximum* est de 12 à 16 heures.

Voici d'autres données tout aussi intéressantes

La société allemande des menuisiers a publié la statistique suivante sur la journée de travail et les salaires dans cette branche d'industrie.

Heures de travail par semaine	Salaire par heure en pfennigs (1 = 1 cent. 1/4)	Salaire par semaine en marks (1 = 4 fr. 23 c.)
60	26	15.96
62	26	16.48
63	23	14.99
64	23	15.04
66	23	14.41
67	24	13.70
69	19	12.75
70	19	13.94
72	24	14.90
75	22	16.87
78	16	12.48
84	16	13.44

On voit par ces chiffres qu'en travaillant seulement 60 heures par semaine, le salaire de l'ouvrier est toujours plus élevé, qu'on le calcule à l'heure ou à la semaine, comparativement au salaire qu'il obtient en travaillant davantage.

N'avons-nous donc pas raison quand nous disons que *moins longues seront les journées de travail, plus élevés seront les salaires*. Et comme conséquence : *plus longues seront les journées de travail, plus bas seront les salaires*.

Que les ouvriers y réfléchissent ! S'ils veulent améliorer leur sort, celui de leur femme et de leurs enfants, ils doivent réclamer avec nous la journée de huit heures... au *maximum*.

### Les grèves en Allemagne

La commission générale des associations ouvrières socialistes de l'Allemagne publie, dans la *Correspondance socialiste*, un relevé des grèves qui ont eu lieu en Allemagne dans les années 1890 et 1891. Il y a eu en tout 226 grèves, auxquelles ont participé 38,586 ouvriers. Les frais causés par ces grèves se sont montés à 2,091,922 marcs. Les grèves des ouvriers imprimeurs et des compositeurs typographes ont absorbé une somme de 1 million 250,000 marcs. Les grèves les plus nombreuses ont éclaté parmi les ouvriers charpentiers. Il y en a eu 52 avec 409 semaines de grève. La grève des ouvriers en tabac de Hambourg a coûté 500,000 marcs. Plus de la moitié du total des frais se montant à 2,091,022 marcs ont été couverts par les caisses des associations intéressées. 326,000 marcs par des cotisations volontaires

de membres de l'Association générale, 89,000 marcs par d'autres associations et 126,000 marcs ont été fournis par l'étranger.

(Le Temps du 28 août 1892).

### Le chômage

On évalue à un cinquième ou à un sixième la proportion des ouvriers qui chôment.

Pour Paris, les chiffres sont plus noirs et ils marquent pour le fléau du chômage une progression effrayante. Voici un exemple : Il y a 20 ans, la boulangerie, un métier stable par excellence, comptait 500 ouvriers en état de chômage, aujourd'hui elle en compte environ 4,000 pour 5,000 inoccupés.

Dans les années prospères, il est permis d'établir qu'un cinquième des ouvriers parisiens demeurent sans travail pendant 3 ou 4 mois, tandis que les autres voient réduire leur salaire d'au moins un quart durant la même période. Dans les années de crise, le chiffre des ouvriers sans travail s'élève jusqu'à 45 0/0 de la population ouvrière. 300,000 familles sont dépourvues de ressources.

### Cours des actions des charbonnages de Belgique

Exploitations	Valeur des titres en 1887	Valeur en 1890
Amerœur . . . . .	870	1.195
Anderlues . . . . .	1.595	4.350
Bonne-Espérance . . . . .	245	615
Carabiniers . . . . .	114	270
Charbonnages belges . . . . .	70	235
Réunis de Charleroi . . . . .	125	542
Chevaliers de Dour . . . . .	500	1.725
Concorde . . . . .	760	1.580
Couchant du Plénou . . . . .	132	312
Espérance . . . . .	355	675
Faluné . . . . .	395	550
Fontaine-l'Evêque . . . . .	211	535
Gosson-Lagace . . . . .	925	2.300
Grande-Couty . . . . .	148	932
C <sup>e</sup> Mach-Feu-Dour . . . . .	250	1.125
Horn Wasmes . . . . .	1.300	2.500
Houillères unies . . . . .	135	318
Levant-du-Plénu . . . . .	1.200	2.850
Marilnye . . . . .	580	1.325
Monceau . . . . .	410	755
Monceau-Fontaine . . . . .	1.220	2.850
Nord de Charleroi . . . . .	680	1.950
Produits Plénu . . . . .	1.950	3.800
Sacre-Madame . . . . .	1.300	2.275
Sars-Lonchamps . . . . .	350	1.400
Charbonnages Ouest de Mons . . . . .	94	445

**Variation de la valeur vénale par hectare des terrains de culture de 1851 à 1879, en France**

Années	Terrains de qualité supérieure	Terres labourables et terrains évalués comme les terres	Près et herbagés	Vignes	Bois	Landes, pâtis ou pâtures et autres terrains incultes	Cultures diverses	Résultat concernant l'ensemble des natures de culture	Augmentation proportionnelle par rapport à 1851
1851	4.359,00	1.479,00	2.256,00	2.067,00	612,00	155,00	1.433,00	1.276,00	43,45
1879	5.502,05	2.197,43	2.960,92	2.968,24	745,13	206,70	1.282,29	1.830,39	P. 100

**Les causes de la prostitution**

Le médecin Parent-Duchatelet a dressé une intéressante statistique, portant sur 5,000 filles publiques, des causes qui jettent principalement les femmes dans la prostitution. Sur ces 5,000, il s'en trouvait 1,110 qui s'étaient livrées à ce métier par misère et manque de ressources; 1,250 s'étaient trouvées sans parents ni moyens d'existence, c'est-à-dire également dans la misère; 80 s'étaient prostituées pour nourrir leurs parents pauvres et âgés; 1,100 étaient des concubines abandonnées par leurs amants; 100 étaient des filles débauchées et amenées à Paris par des officiers et des soldats; 280 avaient été abandonnées enceintes par leurs amants.

**L'agriculture en Angleterre**

Le livre bleu de l'agriculture qui vient de paraître, quoique d'apparence rébarbative, contient d'intéressants documents. En voici quelques-uns : 14 0/0 seulement de la surface cultivée de la Grande Bretagne est occupée par ses propriétaires tandis que 86 0/0 est affermée. De sorte qu'on peut dire que le sol de la Grande Bretagne est presque entièrement cultivé par des fermiers. Plus d'un cinquième de la surface totale de la Grande Bretagne consiste en pâturages sur des collines raboteuses et en montagnes incultes qui fournissent une maigre subsistance à des troupeaux. Ces 12 millions d'acres (4,800,000 hectares) se trouvent presque entièrement en Ecosse et dans les parties septentrionales de l'Angleterre et du pays de Galles. La surface totale du sol cultivé de la Grande Bretagne (en éliminant les parcelles de moins d'un acre) est de 32,685,000 acres (13,074,000 hectares) et, détail curieux, elle consiste en parties égales de terre arable et de pâturages. La surface cultivée en terre arable décroît depuis 1872 dans la proportion de 1,000,000 d'acres (400,000 hectares) en 10 ans; d'un autre côté, celle des

pâturages croit de 2,000,000 d'acres (800,000 hectares) dans le même temps. La perte principale montrée par ces chiffres porte sur l'Angleterre, ce qui s'explique quand on considère qu'en Angleterre le blé constitue 18 0/0 de la surface arable tandis qu'en Ecosse il n'en constitue que 6 0/0 et dans le pays de Galles 3 0/0.

### Chômage

Résumé des réponses faites aux questionnaires adressés à tous les ouvriers par la Commission d'enquête parlementaire :

La statistique a été dressée pour 9,116 ouvriers, comprenant : Métallurgie, 2,916; Bâtiment, 3,222; Industrie du bois et de l'ameublement, 1,606; Vêtements et accessoires, 1,312.

On a trouvé :

Pas de chômage : 4,360 ouvriers, soit 17,9 0/0.

Chômage de deux mois et au-dessous : 1,340 ouvriers, soit 14,7 0/0.

Chômage de trois mois : 2,221 ouvriers, soit 23,3 0/0.

Chômage de quatre mois : 4,813 ouvriers, soit 20 0/0.

Chômage de cinq mois et plus : 4,572 ouvriers, soit 17,2 0/0.

\* \*

### Salaire des femmes

Une enquête sur le travail des femmes a été faite aux Etats-Unis en 1888. Le bureau de travail vient d'en publier les résultats :

Le salaire moyen est de 290 dollars, plus 40 dollars de ressources extérieures (rentes). — Total, 335 dollars ou 1,675 francs.

#### *Dépense annuelle :*

Logement . . . . .	162 dollars	810 francs
Vêtement . . . . .	79 —	395 —
Dépenses pour la fam. . .	73 —	365 —
Autres dépenses . . . . .	38 —	190 —
	<hr/>	<hr/>
	352 dollars	1.760 francs

Il y a donc un déficit de 85 francs.

Il faut reconnaître que ce salaire est très sensiblement plus élevé que celui d'une française. L'ouvrière française gagne rarement 1,000 à 1,200 francs, c'est-à-dire deux tiers du salaire moyen de l'ouvrière américaine.

### Les dettes hypothécaires

Les dettes hypothécaires ont plus que doublé depuis soixante ans en France, ainsi qu'en témoigne le tableau ci-après :

Dettes hypothécaires de 1820 :	8 milliards
—	1840 : 42 —
—	1868 : 46 —
—	1867 : 90 —

Aujourd'hui elle monte à plus de 25 milliards.

---

## AVEUX BOURGEOIS

### La mortalité des riches et des pauvres

En Angleterre, la vie moyenne dans les classes riches est évaluée à 44 et même à 55 ans. Celle des classes pauvres à 22 et s'abaisse même à Manchester à 17. D'après M. Soua (*Economiste français*, 1882), voici quels sont les chiffres de la mortalité annuelle à Paris, par 10,000 habitants :

Classes riches et aisées. . . . .	156
Classes pauvres. . . . .	285

(Gide : *Précis d'économie politique*).

\* \*

### Le Choléra et les classes pauvres

D'après l'avis unanime des médecins des hôpitaux de Paris, le choléra actuel ne frappe que des individus misérables qui ont eu une alimentation insuffisante et ont bu de grandes quantités d'eau aux fontaines publiques. Dans la banlieue, c'est aussi sur des gens malpropres ou misérables que l'épidémie a sévi, je ne puis en donner un meilleur témoignage que celui du maire de Saint-Denis, qui m'écrivait dernièrement : « Sans exception, le choléra a eu pour cause apparente la mauvaise hygiène des personnes atteintes, personnes malheureuses, habitant dans des logements malsains. S'il y a eu une ou deux exceptions, c'est par suite d'imprudences, telles qu'abus d'eau pendant les grandes chaleurs. »

(Article du Dr Daremberg dans le *Journal des Débats*, rapporté par le *Petit Journal*).

\* \*

Au 31 août, au Havre, sur 216 décès occasionnés par le choléra, il n'y en avait que 3 de la classe aisée.

(*Le Figaro*, 1<sup>er</sup> septembre 1892).

\* \*

### La Misère

Sur les 87,000 personnes qui, en 1892, sont passées par le dépôt, il y en avait 50,000 contre lesquelles on n'avait d'autre délit à relever que la misère. De casiers judiciaires, ils n'en avaient pas, mais les pauvres gens étaient sans domicile, sans travail, sans ressources.

(*Petit Journal*, 8 mars 1893).

## LE TOMBEAU DE LA FRANCE

*Aimer, c'est vivre. La stérilité, c'est la mort — pour les nations comme pour les familles.*

*En un siècle, notre natalité est tombée de 3.89 0/0 (moyenne des années 1781-84) à 2.30 0/0 (moyenne de 1886-90). C'est une diminution de 40.82 0/0.*

Ce fait est connu.

*Ce que l'on sait moins, c'est qu'aucun pays civilisé ne possède une prolificence aussi faible.*

*Les femmes françaises sont devenues les moins fécondes de l'Europe.*

*Malgré l'émigration étrangère, nul peuple n'exige un laps de temps aussi considérable pour doubler son capital d'hommes.*

C'est ce qui ressort de l'examen du tableau ci-dessous, tableau à la construction duquel ont concouru moult données officielles publiées au cours de ces vingt dernières années.

	NATALITE ANNUELLE PAR 100			PAR 100 HAB.		PERIODE de doublement
	Habitants	Femmes de 15 à 50 ans	ép. de tout âge	Accruss. annuel	Diminution annuelle	
Russie . . . . .	4.94	..	..	1.39	..	50 ans
Serbie . . . . .	4.36	..	..	2.24	..	31 —
Hongrie . . . . .	4.19	19.9	..	1.09	..	64 —
Allemagne . . . . .	4.00	16.2	28.9	1.02	..	70 —
Autriche . . . . .	3.89	14.8	..	0.63	..	110 —
Italie . . . . .	3.71	14.5	25.0	0.83	..	84 —
Espagne . . . . .	3.59	..	..	0.67	..	101 —
Hollande . . . . .	3.58	14.4	29.6	1.05	..	66 —
Angleterre . . . . .	3.56	14.3	26.0	1.26	..	55 —
Ecosse . . . . .	3.51	14.4	28.4	1.31	..	53 —
Belgique . . . . .	3.21	13.3	28.2	0.88	..	79 —
Danemark . . . . .	3.09	11.2	22.1	1.05	..	66 —
Suisse . . . . .	3.05	11.7	24.0	0.66	..	101 —
Suède . . . . .	3.04	12.0	23.4	1.33	..	52 —
Norvège . . . . .	3.03	12.9	25.5	1.32	..	52 —
Grèce . . . . .	2.80	11.5	?	1.20	..	58 —
Irlande . . . . .	2.68	11.6	26.0	..	0.47	—
France . . . . .	2.57	1.02	17.0	0.38	..	182 —
— (86-90) . . . . .	2.30	?	?	0.065	..	1066 —
— (90-91) . . . . .	2.22	?	?	..	0.064	—

Comme on le voit, si nous voulions ne tenir compte que des années 1886-90, ce n'est pas 182 ans, c'est 1,066 ans que nous

*indiquerions comme période de doublement de notre effectif en hommes.* Bien plus effroyable encore aurait été notre constatation si nous nous étions tenus à l'examen des deux dernières années (1890 et 1891) qui ont accusé un excédent de 48,953 décès. La France emboîte le pas à l'Irlande. N'est-ce pas triste ?

Tout autre est la situation de l'Allemagne — et surtout de la Prusse (qui est une des nations les plus prolifiques de l'Europe contemporaine).

Jetez donc un coup d'œil sur le tableau suivant, messieurs les patriotes gallophages.

	NATALITE ANNUELLE par 100			Accr. ann. par 100 habitants	PERIODE de doublement
	Habitants	Femmes de 15 à 50 ans	ép. de tout âge		
Prusse : . . . . .	3.87	15.9	29.3	1.26	55 ans
Saxe . . . . .	4.39	16.7	28.6	1.05	66 —
Wurtemberg . . . . .	3.8-	17.6	33.6	0.84	83 —
Bavière . . . . .	3.91	16.1	30.9	0.7.	99 —

*La bourgeoisie française ressemble à cet oiseau stupide de Flaubert : elle dévore ses propres pattes sans s'en apercevoir.*

Conclusion : La Révolution sociale ou la mort. Ce sont aujourd'hui les seules perspectives qui s'offrent au peuple le plus généreux de la terre, à celui qui a versé le plus de sang pour l'intérêt et la justice.

Que le vieux monde disparaisse et que l'Humanité vive !

*Hors la Révolution sociale, pas de salut !*

DÉSIRÉ DESCAMPS.

---

## FORCE DES CHOSES

---

Oh ! qu'un autre que moi te blasphème, ô Nature !  
 Tandis que notre chaîne étirent notre ceinture,  
 Et que l'obscurité s'étend de toutes parts,  
 Les principes cachés, les éléments épars  
 Le fleuve, le volcan à la bouche écarlate,  
 Le gaz qui se condense et l'air qui se dilate,  
 Les fluides, l'éther, le germe sourd et lent  
 Sont autant d'ouvriers dans l'ombre travaillant ;  
 Ouvriers sans sommeil, sans fatigue, sans nombre.  
 Tu viens dans cette nuit, libératrice sombre !

Tout travaille, l'aimant, le bitume, le fer,  
Le charbon ; pour changer en éden notre enfer  
Les forces à ta voix sortent du fond des gouffres.  
Tu murmures tout bas : — Race d'Adam qui souffres,  
Hommes, forçats pensants au vieux monde attachés,  
Chacune de mes lois vous délivre. Cherchez ! —  
Et chaque jour surgit une clarté nouvelle,  
Et le penseur épie et le hasard révèle ;  
Toujours le vent sema, le calcul récolta.  
Ici Fulton, ici Galvani, là Volta  
Sur tes secrets profonds, que chaque instant nous livre,  
Rêvent ; l'homme ébloui déchiffre enfin ton livre,  
D'heure en heure on découvre un peu plus d'horizon !  
Comme un coup de bélier au mur d'une prison  
Du genre humain qui fouille et qui creuse et qui sonde,  
Chaque tâtonnement fait tressaillir le monde.  
L'hymen des nations s'accomplit. Passions,  
Intérêts, mœurs et lois, les révolutions  
Par qui le cœur humain germe et change de formes,  
Paris, Londres, New-York, les continents énormes  
Ont pour lien un fil qui tremble au fond des mers,  
Une force inconnue, empruntée aux éclairs,  
Mêle au courant des flots le courant des idées.  
La science, gonflant ses ondes débordées,  
Submerge trône et sceptre, idole et potentat.  
Tout va, pense, se meut, s'accroît ! L'aérostat  
Passe, et du haut des cieux ensemece les hommes !  
Chanaan apparaît ; le voilà, nous y sommes !  
L'amour aux pleurs succède et l'eau vive à la mort,  
Et la bouche qui chante à la bouche qui mord.  
La science, pareille aux antiques pontifes,  
Attelle aux chars tonnans d'effrayants hippogriffes,  
Le feu souffle aux naseaux de la bête d'airain.  
Le globe esclave cède à l'esprit souverain.  
Vie ! idée ! avatars bouillonnant dans les têtes !  
Le progrès, reliant entr'elles ses conquêtes,  
Gagne un point après l'autre et court contagieux.  
De cet obscur amas de faits prodigieux  
Qu'aucun regard n'embrasse et qu'aucun mot ne nomme,  
Tu nais plus frissonnant que l'aigle, esprit de l'homme,  
Refaisant mœurs, cités, codes, religion.  
Le passé n'est que l'œuf d'où tu sors, Légion !

VICTOR HUGO.

A. WILLETTE



Comme Jean Valjean, assisté de son  
Père-Hugo a aidé la jeune Marianna.

## LES RATS

---

Très élégant, le cabinet de travail de M. Martin, imprimeur de la rue Saint-Honoré. Tapis moelleux, tentures de choix, meubles de prix. Au bon coin de la pièce, tout approché de la cheminée, un bureau ministre inspire le respect par son bel étalage de travail intellectuel.

M. Martin, peu soucieux de la gloire littéraire, ne rédigeait que des notes pour sa clientèle ; néanmoins, le voyant accoudé sur son bureau, la plume aux doigts, l'air recueilli, la figure encadrée de favoris poivre et sel, volontiers on l'aurait pris pour un académicien. N'avait-il même pas une ressemblance avec Jules Simon ? mais oui, à s'y méprendre.

Une chaleur douce, les senteurs du livre fraîchement imprimé, disposaient à la bonne causerie littéraire. Trois à quatre croquis, et délicieux, accrochés de-ci de-là, donnaient la note artistique ; un bronze de Falguière reflétait les gracieux contours de la Diane, dans la glace, au-dessus de la cheminée.

Quelque chose troublait la quiétude de l'agréable réduit : la rumeur sourde, continuelle, énervante, du va-et-vient des machines, qu'accompagnaient les *ham* périodiques, et les appels des travailleurs. L'imprimerie était au-dessus du cabinet du patron ; son mouvement incessant ébranlait le plancher, les meubles secoués comme d'un invincible frisson de la peur.

Cette pièce, élevée et vitrée comme un ascenseur, avait deux fenêtres. L'une donnait sur le jardin ; à travers l'autre, très large, on apercevait les ouvriers, leurs visages blafards sous la lumière crue des becs de gaz, leurs mains rouges, gercées, allant toujours, toujours d'un mouvement rapide et incessant. Lorsque M. Martin ouvrait cette fenêtre, pour y jeter un ordre, une bouffée d'air humide et tiède, nauséabond, montait d'en bas. L'âcre senteur de l'atelier, de la misère, viciait l'atmosphère de bien-être où vivait M. Martin, et par un brusque revirement des sensations provoquait la réaction dans la pensée.

Et pourtant, c'était afin d'introduire quelqu'un dans cette tristesse, que je restais en face de M. Martin, m'appliquant de mon mieux à l'intéresser à ma requête. Un pauvre diable, un garçon de valeur, cherchait désespérément de quoi vivre par son travail. Jadis compositeur, il avait été, à la suite de quelques échauffourés

dans la rue, condamné à la prison. Après, plus de travail, la vie au hasard, quelques sous gagnés péniblement, les journées souvent sans pain, les veillées à la belle étoile ! Et l'homme était intelligent, bon, honnête et doux ! M. Martin n'aurait qu'à se féliciter s'il le recevait dans son atelier.

La face académique de M. Martin s'assombrit devant ma demande, et une grimace transforma subitement sa bouche en un fer-à-cheval renversé. C'est qu'il n'aimait pas les gueux, lui !... Et prenant la parole à son tour, il me reprocha presque cette imprudence de m'occuper d'un condamné, dont la peine à son avis ne serait jamais suffisante ! S'aviser de troubler l'ordre public, est d'un malfaiteur ; un bon travailleur ne doit jamais penser qu'à son devoir ; ce devoir est de bien travailler, etc.

Je ne crus pas obligatoire de prêter une oreille attentive aux observations de mon interlocuteur. Un vague espoir me donnait de la patience. Peut-être M. Martin, après avoir longuement parlé, se laisserait-il fléchir, et prendrait-il mon bonhomme tout de même ! Donc je laissai couler son éloquence, cherchant du regard une distraction quelconque.

Précisément, à l'autre encoignure de la cheminée, dans une cage dorée, se démenait un petit animal fort amusant. L'œil vif, la mine futée, gentil, propre. La charmante petite bête. C'était un rat blanc. Tantôt sautant dans son tour, il se poussait de toute la vigueur de ses petites pattes roses ; tantôt debout, pareil à un petit homme, il tenait dans ses griffes une friandise, et la grignotait d'un bel appétit.

Quel joli rat !... Tiens, mais voici sa compagne, blanche comme lui, qui sort de son nid de coton, et, chose adorable, voici trois petits, tout petits ratons, qui avancent au dehors leurs museaux ! Des nouveaux-nés, évidemment. Toute une famille.

Mon admiration mentale influença-t-elle M. Martin ? cessant de fulminer contre les gueux, il s'adoucit, s'approcha de la cage, et commença à vanter les qualités de ses bêtes, tout en leur distribuant des miettes de sucre.

Cependant je repris la conversation insistant toujours pour qu'il donnât du travail à mon pauvre diable. J'essayais d'attendrir M. Martin : « La faim, lui disais-je, est mauvaise conseillère ; sauver quelqu'un de la misère est digne d'un homme juste. » Et je me sentis le courage de caresser l'orgueil du patron, en lui laissant entendre, que cet homme juste pouvait bien être M. Martin lui-même.

Mais au moment où je croyais apercevoir une muette condes-

cendance sur son visage, un tremblement, plus fort qu'à l'ordinaire, un soudain tapage dans l'escalier, nous fit sursauter. D'un bond M. Martin ouvrit la fenêtre. Diverses voix criaient :

« Tenez-le bon ! nous l'avons ! ah, la canaille ! »

Et M. Martin de crier avec les autres :

« Tapez, tapez, assommez-le ! Ah, le brigand !

« Qu'est-ce qu'il y a donc ? demandai-je.

« Mais c'est un rat !

« Quoi, un de vos rats blancs ?

« Mais non, un rat ordinaire, un rat gris. Figurez-vous qu'il vient de cette vermine jusque dans mes ateliers, malgré les chats. Ils rongent tout mon papier. Mais ils en tiennent un, Dieu merci ! Nous allons rire un peu ! »

Et le patron, oubliant sa dignité, la moitié du corps par la fenêtre, injurait la pauvre bête qu'on écrasait à coups de talon dans un coin...

« Voleur, brigand, on t'en donnera de mon papier, va ! »

Ecœurée, frissonnante, je tournai malgré moi les yeux vers la cage dorée. Elles devaient cependant comprendre, ces bêtes, les cris arrachés par l'agonie à l'une des leurs !... Le mâle se mit debout, les oreilles dressées. Il écouta un instant... Puis d'un bond, sauta dans le tour et se remit à danser. Sa compagne resta dans son nid de coton.

« Eh bien, monsieur Martin, êtes-vous décidé ?

« Non, non ! Je regrette de vous donner un refus, mais je ne le prendrai pas chez moi, *votre échappé de prison* ! D'ailleurs, à dire vrai, je n'ai pas besoin de compositeur en ce moment. J'en ai même trop ! Ainsi... »

Je suis sortie de là, le cœur atteint. J'avais envie, affolée, de demander aux passants, aux arbres, à tout ce qui vit, pourquoi, tandis qu'un être jouit de tous les biens l'autre succombe misérablement, de par le mystérieux hasard, qui fait naître les rats blancs ou gris ?

MARYA CHÉLIGA-LOÉVY.

---

Je demandais à un homme pauvre comment il vivait ; il répondit : « Comme un savon, toujours en diminuant. »

SWIFT.

## UNE BONNE AME

### TRIOLETS

#### I

C'était un gros bourgeois cossu  
Ayant au cou de la fourrure.  
Rouge trogne et ventre pensu,  
C'était un gros bourgeois cossu.  
Le corps couvert d'un chaud tissu  
Il allait narguant la froidure.  
C'était un gros bourgeois cossu  
Ayant au cou de la fourrure.

#### II

En traversant le Parc Monceaux  
Alors argenté par la neige.  
Il jeta du pain par morceaux  
En traversant le Parc Monceaux.  
Cela fit venir les oiseaux :  
Il s'amusa de leur manège  
En traversant le Parc Monceaux  
Alors argenté par la neige

#### III

Un miséreux sous ses haillons  
Le ventre creux, la face blême,  
Vit le riche et les oisillons.  
Le miséreux sous ses haillons

Se dit alors : Certes, voyons !  
Il aura bien pitié de même  
D'un miséreux sous ses haillons  
Le ventre creux, la face blême...

#### IV

Il s'approcha timidement,  
En deux mots il dit sa misère :  
Le froid, la faim, sans logement,  
En s'approchant timidement.  
L'autre s'écartant vivement  
Fut bientôt loin du pauvre hère  
Qui s'approchait timidement  
En deux mots disant sa misère.

#### V

Et pendant que le loqueteux  
Restait sans paraître comprendre,  
Le bourgeois pensait furieux :  
« C'est dégoûtant, ces loqueteux.  
Entrer dans le Parc ! c'est honteux ! »  
Cependant que le loqueteux  
Restait sans paraître comprendre.

EDOUARD GUY.

## Pour la Vie

Après est la bise et rude le froid. Partout la terre est couverte de neige amoncelée, que le vent soulève en tourbillons glacés. Toute blanche la route s'étend comme un long fleuve congelé; un silence morne et ouaté pèse sur toutes choses. Nul bruit ne s'entend, que de temps à autre le strident craquement des branches qui se brisent sous le poids du gel, puis tombent sur la terre raidie avec un bruit sourd comme un lointain grondement de tonnerre... Alors de nouveau tout se tait et le silence reprend lugubre dans l'étouffement de la neige qui toujours tourbillonne en flocons lourds et serrés.

Au lointain, tout là bas, vers l'Orient, quelques lumières appa-

raissent, étoiles sombres, piquant de lueurs vacillantes et rares le terne brouillard blanc.

Sur le bord de la route, assis sur un tas de pierres couvertes de neige craquelante, un homme était affalé hoquetant.

Vêtu d'un mauvais bourgeron et d'un pantalon lâche sur des cuisses maigres, la figure ravagée par la souffrance, barbe hirsute, cheveux embroussaillés et tombant sur le front, yeux brûlants de fièvre et profondément enfoncés dans les orbites, bouche amère aux coins de laquelle vient un peu d'écume : tel est le malheureux qui se plaint et râle dans la sombreur de la nuit.

— Je n'en puis plus! fait-il d'une voix saccadée, c'est fini, je ne peux plus marcher... pas même pour aller jusqu'à la ville qui n'est pas loin cependant: 5 à 6 kilomètres à peine, mais je ne peux plus, je ne peux plus!...

Les mains tremblantes et agitées, il tira de sa poche un mouchoir grassex et s'essuya le front, moite, malgré la bise qui sifflait avec un bruit lugubre.

— Sapristi que j'ai faim! murmura-t-il, depuis deux jours je n'ai pas mangé et l'estomac me tire rudement... il me brûle, me déchire, crédié que je souffre... Je vais manger de la neige, peut-être que ça me soulagera...

Le malheureux se jetant sur la neige en prit à poignée et l'avalait goulûment. Mais après un apaisement momentané ses souffrances reprirent plus vives, la gorge le brûlait plus encore et son estomac avait des serrements douloureux, la tête lui tournait, ses jambes fléchissaient tremblotantes.

Il se raidit dans un suprême effort.

Je veux aller à la ville cependant, je veux... Ah! que je souffre, que je souffre! s'écria-t-il.

Et de ses mains crispées il déchirait son estomac vide et contracté... Il fit quelques pas titubant et la tête ballotante... puis il s'écroula bientôt sur un talus d'un fossé de la route.

— Non, non, c'est fini, balbutia-t-il halelant, je ne peux pas me tenir debout seulement.

Ses yeux étaient hagards, ses mouvements saccadés et malgré le froid aigu la sueur lui mouillait les tempes.

Et la neige lentement continuait de tomber assombrissant encore l'horizon.

La bise cinglante le tira de son anéantissement; il se secoua, se redressa de nouveau sur ses pieds... mais bientôt il retomba lourdement.

— Non, non, je ne veux pas m'arrêter, faisait-il hoquetant et la gorge serrée en des spasmes nerveux, je serai gelé si je ne bouge pas, gelé! mort de froid, de faim..., non, non!

Il essaya encore de se relever, mais ses mouvements étaient lourds, il se sentait engourdi et glacé.

Mourir? Est-ce qu'il allait mourir là, comme un pauvre chien, tout seul au bord de la route?

Mourir à trente ans, en pleine fleur de vie, c'était atroce!... Mourir! et il avait du courage au cœur, de l'espérance encore, il aurait pu faire quelque chose de bon, peut-être. Il était actif, intelligent, il le sentait, ses parents lui avaient fait donner une assez

grande instruction, rêvant pour lui un bel avenir. Mais à quoi bon tout cela maintenant?

Il avait préféré apprendre un bon métier, il était un fin ouvrier mécanicien, avait travaillé dans de grands ateliers, gagné de fortes journées et la vie lui semblait bonne alors.

Mais il y avait eu une grève à laquelle il avait pris part, bien



PAULE MINK

entendu, il faut bien se soutenir entre camarades, n'est-ce pas? Puis la grève finie on l'avait renvoyé comme étant le plus actif, le plus intelligent, comme le meneur de toute l'affaire. Tant pis! les camarades avaient réussi, c'était l'essentiel; lui était robuste, avait un grand courage et les bras solides, il trouverait bien du travail ailleurs.

Et il était parti, accompagné par les amis qui lui serraient les mains et pleuraient presque comme des femmes. Il avait fallu que ce soit lui qui leur remonta le moral, parole! Pour de vrai, il n'avait guère envie de rire, mais enfin!...

Depuis, il allait, de ville en ville, cherchant du travail ici, en demandant là, en trouvant rarement. Travaillant huit jours dans une ville, deux jours dans un bourg, renvoyé dès que la presse était passée, obligé de reprendre son travail qui n'en finissait pas : Juif errant du travail.

Malgré son courage et sa dignité, il avait été forcé bien souvent de demander dans les villes et les villages des secours de route — Quand l'estomac est vide l'orgueil se tait voyez-vous ! — Il avait passé des nuits sur la paille, pèle-mêle avec les vagabonds et les mendiants de grands chemins. Oh ! la promiscuité des asiles de nuit ! la fréquentation obligée des miséreux de profession !... Et la crainte d'être arrêté comme vagabond, la peur d'être confondu avec ceux qui font de mauvais coups dans les campagnes.... Il avait connu toutes les affres et toutes les misères !

Depuis deux jours il ne s'était pas arrêté, il avait fait d'une seule traite 67 kilomètres pour arriver plus vite à cette ville qui lui avait promis la vie et dans laquelle il espérait trouver du travail et du pain. Du pain ! avec quelle fièvre il en désirait ! manger, se rassasier, ne pas mourir là comme une bête galeuse !...

Affaissé et las, se courbant de plus en plus, la tête lourde et tombant abandonnée sur sa poitrine, le malheureux se sentait faible et sans énergie. Où donc était-elle passée sa force dont il était si fier, son courage qui le faisait si bon et si vaillant ?

La misère et le trimard en avait eu raison et maintenant courbé et seul il n'avait même pas la force de secouer la neige qui tombait sur lui en flocons meurtriers et peu à peu l'ensevelissait...

Il sentait un froid intense qui le pénétrait partout, lui montait des jambes au cœur et l'envahissait tout entier. Sa tête brûlait, ses tempes étaient douloureusement serrées, il entendait dans son cerveau comme un bruit de vagues déferlantes et ses yeux luisaient, braises ardentes éclairant la nuit blafarde.

— Oh ! comme j'ai faim, comme j'ai froid ! murmurait-il grelottant.

Un tremblement l'agitait, ses dents claquaient et grinçaient en s'écrasant, faisaient un bruit de noix broyées.

— J'ai faim ! j'ai froid ! murmurait-il sans cesse en hoquetant... Et ces mots revenaient comme une sinistre mélodie : j'ai faim, j'ai froid...

Une sueur d'agonie perlait sur ses tempes creuses, son sang refroidi ne circulait plus, c'était la fin bien sûr... la mort atroce et lugubre par le froid, par la faim...

Il pencha la tête sous les rafales de la neige... et sans plus se défendre il attendit stoïque et résigné, la mort froide qui bientôt viendrait...

Un sourd roulement de voiture s'entendit ainsi qu'un léger bruit de grelots, des lumières s'aperçurent loin, bien loin encore, venant du côté de la ville. Elles piquaient le brouillard blanc, s'agitaient, allaient de droite à gauche, montaient, descendaient, balottées ainsi que des feux de vaisseaux sur des vagues.

L'homme leva la tête, secoué comme par une pile électrique. Une voiture, quelqu'un ! c'était le salut, c'était la vie !...

La charette s'avancait lentement. On entendait maintenant

passer dans l'air froid un murmure de chanson, un refrain de cabaret entonné à pleine voix.

L'homme tressaillit :

— Il est heureux celui -là, pensa-t-il.

Les lumières se rapprochèrent, la voiture était maintenant en face du malheureux qui debout l'attendait anxieux.

Dans la cariole un homme rouge et pansu mangeait un gros chicon de pain avec une tranche de jambon et buvait à même une bouteille qu'il replaçait ensuite à ses côtés.

Le miséreux se précipita à la tête du cheval.

— J'ai faim, implora-t-il d'une voix rauque et saccadée, j'ai faim, donnez-moi un peu de pain, s'il vous plaît.

— Veux-tu bien me laisser tranquille, espèce de vagabond, fit le charretier en levant son fouet.

— J'ai faim, reprit l'homme en se rapprochant, et les yeux luisants comme ceux d'un loup affamé, j'ai faim ! donnez-moi un peu seulement de ce pain dont vous devez avoir assez, vous ; par pitié, j'ai si faim...

— Laisse mon cheval, hein ! Tant pis pour toi si tu as faim ; je n'ai pas faim moi, répondit le paysan en riant d'un gros rire satisfait.

— Depuis deux jours je n'ai pas mangé, je vous en prie, je me meurs...

— Qu'est-ce que ça me fous !

— Je vous en supplie, du pain, pain !...

— Ah ! tu m'embêtes à la fin, laisse-moi passer, hein ! espèce de feignant !

L'homme affolé sauta d'un bond dans la voiture et rapprochant sa figure de celle du paysan :

— J'ai faim, j'ai faim, entends-tu, fit-il, la voix tremblante et les yeux égarés, donne-moi du pain, ou je le prends, vois-tu bien, je le prends...

Il étendit une main fébrile vers ce pain qui lui faisait tant envie.

— Ah ! voleur ! Ah ! bandit, veux-tu bien me lâcher, s'écria le voiturier en se dégageant.

Et glissant la main droite sous sa blouse il la sortit armée d'un revolver dont le canon brilla aux feux des lanternes de la charette.

Mais le miséreux se jeta sur lui et le prit à la gorge.

— J'ai faim, j'ai faim, faisait-il haletant, je veux manger, je veux ton pain !...

Sous l'étreinte rendue plus forte par le paroxysme nerveux où était arrivé le misérable ; le paysan râla quelques secondes, puis tomba comme une masse au fond de la cariole... Le pain et le jambon s'échappèrent de ses mains.

L'homme ramassa avidement et mordit, avec une rage d'animal affamé, le pain qui lui rendait la vie, buvant de temps en temps, à la gourde à moitié pleine.

— Que c'est bon de manger ! faisait-il par instants.

Il chercha dans le carnier de sa victime, trouva d'autres provisions, les engouffra aussi vite que le pain, finit le vin de la gourde, puis se mit à siffloter un petit air guilleret.

— Comme cela fait du bien de manger, disait-il encore, j'ai chaud maintenant, je vis, que c'est bon de vivre!...

De ce qu'il avait fait, du crime accompli il n'avait nulle conscience, il ne se souvenait plus.

Le cheval était reparti et marchait d'un pas lent et pesant au milieu de la neige qui tombait toujours.

Les cahotements de la voiture, le froid qui sévissait, la nourriture absorbée engourdirent le malheureux qui s'étendit dans la cariole, à côté du cadavre qu'il avait fait, et s'endormit d'un lourd et profond sommeil.

Cela dura plusieurs heures. Tout à coup un frisson le secoua : il sentit sur sa joue le froid du cadavre. Il se réveilla en sursaut, se souleva, passa la main sur sa figure, regarda autour de lui.

Le petit jour était venu et, à sa lueur terne, on pouvait distinguer les objets et leurs formes.

Dégrisé maintenant et rendu à lui-même, le malheureux se souvenait.

Il frémit d'horreur à la vue du cadavre qui gisait à ses pieds et dont le froid l'avait réveillé.

Lui! lui! il avait commis un tel crime! Il avait tué un homme, tué pour manger, comme un fauve! tué, volé, assassiné! lui si bon autrefois!...

Oh! la faim quelle horrible chose, pensait-il, la faim qui vous rend capable de tout, qui fait d'un honnête homme un voleur, un assassin!... Mais aussi pourquoi la société ne garantit-elle pas du travail et du pain à tous ses membres? Il était si robuste, si actif, si plein de bonne volonté! Il ne demandait qu'à travailler et il était devenu un voleur, il avait assassiné, lui, lui!... Ah! quand la faim rongé les entrailles, on n'y voit plus clair et l'on devient loup : on vole, on tue pour vivre, car la première loi de la nature c'est de vivre!...

Puis haussant les épaules à toutes ces réflexions, le misérable jeta encore un regard sur le cadavre ballotté par les mouvements de la voiture et dont les yeux glauques et grands ouverts, sortis de leurs orbites, semblaient le fixer... Il frissonna tout entier, une sueur d'angoisse mouilla son front, ses cheveux se hérissèrent sur sa tête brûlante et, comme en un cauchemar, il murmurait : assassin, je suis un assassin!

Plus jamais il n'ôterait cette pensée de son crâne, elle le suivrait partout : assassin! assassin!...

Il descendit de la voiture, s'enfonça dans un fourré plein de neige qui bordait la route, la gorge serrée, la tête perdue, criant dans son effroyable souffrance :

— J'ai tué un homme : assassin! assassin!...

PAULE MINK.

---

Pour qui sait bien manier la loi, personne n'est coupable et personne n'est innocent.

MANZONI.

## LES FONCTIONNAIRES

---

Voilà une question trop négligée, et entourée de trop de préjugés, dans tous les milieux sociaux, voire même chez les socialistes, et dont le sujet nous est venu à propos de certaines mesures proposées à la dernière Chambre et rejetées, grâce aux députés radicaux et socialistes, comme attentatoires à la liberté du suffrage universel.

L'un de ces amendements à la loi électorale tendait à déclarer inéligible tout fonctionnaire qui n'aurait pas démissionné avant d'avoir fait acte de candidat. Actuellement le fonctionnaire, en dehors de la circonscription de sa résidence, n'est tenu de démissionner que s'il est élu; et alors il perd tous ses droits à la retraite; et même au recensement en cas de non réélection.

Jaurès avait spirituellement et justement répliqué aux défenseurs du projet d'interdiction de toute candidature aux fonctionnaires, en déposant une contre-proposition tendant au contraire à forcer le gouvernement à réintégrer le député préalablement fonctionnaire et non réélu à une autre législature dans un poste équivalent à celui qu'il occupait avant d'avoir été investi d'un mandat.

Cet amendement ne fut pas le seul proposé par Jaurès. Un autre interdisait la candidature aux administrateurs des grandes compagnies et des mines qui, eux, ont une puissance énorme pour peser sur les électeurs, qui empruntent à l'Etat une partie de cette puissance et s'en servent contre lui au profit d'intérêts capitalistes et individualistes.

La Chambre a compris la leçon, et a maintenu le *statu quo*, non par réveil d'esprit démocratique, mais parce qu'elle ne voulait pas être logiquement amenée à voter les amendements rigoureusement déduits de Jaurès. Les petits ont profité de la compassion que l'on a eu pour les grands et les gros.

Jaurès a fait rire la Chambre en lui demandant pourquoi elle ne demandait pas aussi aux propriétaires candidats de donner leur démission de propriétaires. Cependant c'est du côté de ces gens-là, des hauts barons de la finance et de l'industrie que viennent toujours la surveillance et l'oppression des électeurs, partant les atteintes à la liberté du suffrage.

Ce que l'on voulait avant tout, c'est barrer la vie publique à toute la bourgeoisie pauvre, à celle qui peut le mieux s'entendre avec le prolétariat. Et l'on comptait pour cet escamotage sur la complicité de l'opposition toujours encline à la malveillance contre les personnes qui détiennent, si petite qu'elle soit, une parcelle de l'autorité officielle. — Préjugé absurde, toujours doublé d'un inex-

primable mépris des malheureux que les nécessités de l'existence ont poussé dans l'engrenage administratif.

Dans la lutte économique pour la vie l'on devient ce que l'on peut, et pour être fonctionnaire l'on n'en est pas moins homme et citoyen.

Qu'est-ce qu'un fonctionnaire? Un salarié de l'Etat; et à ce titre de salarié, il a droit à la même sollicitude que les salariés de l'industrie et du commerce.

Le fonctionnaire a droit à la même considération, pardon, à plus de considération que les gens riches qui émettent la prétention de gérer les affaires de la communauté française pour en jouir et servir leurs intérêts individualistes, alors qu'eux, les fonctionnaires sont les seuls servants des intérêts collectifs.

Et, précisément, parce que leur vie se passe dans le réseau des affaires nationales déjà collectivisées les fonctionnaires sont, par leur gestion générale à esprit communiste, intellectuellement plus aptes, mieux préparés à comprendre le collectivisme.

Je sais bien que selon la définition courante, le fonctionnaire est un être servile et capable de toutes les bassesses pour avancer. Pour la plupart, il participe de la nature du domestique, et de très sincères démocrates n'ont pas assez de dédain pour ce qu'ils appellent « la livrée administrative ou judiciaire ». Je leur passe les fonctionnaires à attributions essentiellement politiques, et qui sont forcément à la dévotion du ministère. Aussi bien n'est-ce pas de ceux-là qu'il s'agit, mais du fonctionnariat en général, mot, dont non seulement la finale mais encore le sens riment actuellement avec prolétariat. « Nous disons actuellement » parce que nous rêvons un fonctionnariat dont les titulaires ne seront plus à la merci de leurs supérieurs, et n'auront plus d'autre souci que de bien administrer la partie des intérêts collectifs confiés à leur vigilance.

Nous comprenons l'instinctive défiance que chacun éprouve vis-à-vis du fonctionnaire, parce que malheureusement il est trop vrai que le vasselage hiérarchique déprime trop de caractères, pas plus cependant que le vasselage économique de l'ouvrier. Ce dernier s'est émancipé politiquement mais pas encore complètement. Le mouvement d'émancipation commence seulement dans le prolétariat administratif. Et c'est ce moment que l'on choisirait pour « écraser, sous un pseudo-socialisme, ces salariés de l'administration, qu'écrase déjà la tutelle gouvernementale. »

Et Jaurès ajouta : « S'il se laissait aller à ce jeu-là, le socialisme ne serait que le masque lamentable de la réaction. »

Pour en revenir au point de départ de ce bavardage, je dis qu'il eut été souverainement inique et insolent d'empêcher un fonctionnaire d'être candidat sous le fallacieux prétexte qu'il dépend du pouvoir et par conséquent ne peut être indépendant. Tout d'abord

est indépendant qui veut bien l'être. — Puis, si l'amendement obligeant tout fonctionnaire candidat à démissionner au préalable, avait été adopté, il n'aurait pas frappé ces fonctionnaires tant conspués, lesquels auraient sûrement retrouvé après leur échec un meilleur poste que le précédent. Les seuls frappés, les seuls non remplacés auraient précisément été ces indépendants qui n'ont pas déposé au vestiaire des solliciteurs leur dignité et leur liberté de citoyens.

Voilà pourquoi le devoir d'une majorité progressiste et réellement démocratique aurait été de voter la proposition Jaurès, tendant à la réintégration obligatoire dans sa fonction primitive, de tout mandataire public non réélu.

Voilà pourquoi l'on devrait même aller jusqu'à décréter l'inamovibilité de tous les fonctionnaires publics. Pour ma part, j'avoue, au risque de scandaliser quelques amis, que je ne connais pas de citoyens plus à même d'être indépendants que les magistrats assis. Leur inamovibilité leur confère justement l'imprescriptibilité de ce pain quotidien sans lequel les socialistes disent avec raison qu'il n'y a pas de véritable liberté, d'indépendance vraie. Eh bien, cette inamovibilité nous voudrions la voir octroyée à tous les fonctionnaires non politiques, en attendant que l'instauration du collectivisme puisse la donner indistinctement à tous les citoyens.

En outre du droit à l'association syndicale réclamée par les socialistes en faveur de tous les fonctionnaires, voici le texte d'un projet d'une loi de justice que nous trouvons dans l'alerte journal de M. Kergall, la *Démocratie rurale* :

ARTICLE PREMIER. — Tout fonctionnaire public régulièrement nommé est propriétaire de son grade. Il ne peut en être privé que pour les causes prévues par la loi.

ART. 2. — Les causes sont : 1° la perte de la qualité de Français ; 2° la condamnation à une peine afflictive et infamante ; 3° la condamnation à une peine correctionnelle d'emprisonnement qui a placé le condamné sous la surveillance de la haute police avec privation des droits civiques, civils et de la famille ; 4° la condamnation à une peine correctionnelle d'emprisonnement pour délits prévus par les articles 401, 402, 403, 405, 406 et 407 du code pénal ; 5° par la démission régulièrement acceptée ; 6° par la révocation prononcée par la décision du Conseil supérieur de l'Administration française.

ART. 3. — Le Conseil supérieur de l'Administration française se compose de douze membre :

- 1° D'un membre désigné par le Sénat ;
- 2° D'un membre désigné par la Chambre des Députés ;
- 3° D'un conseiller d'Etat élu par le Conseil d'Etat ;
- 4° D'un Conseiller-maître élu par la Cour des comptes ;
- 5° Du délégué de chacun des Ministères nommé par le Président de la République en Conseil des Ministres.

Les membres du Conseil supérieur sont renouvelés tous les deux ans ; ils ne sont pas immédiatement rééligibles.

ART. 4. — Lorsque le Ministre compétent à proposé la révocation d'un fonctionnaire au Conseil supérieur, celui-ci prescrit une instruction à laquelle il est procédé par l'un de ses membres. Après le dépôt du rapport, le fonctionnaire dont la révocation est demandée doit toujours être entendu en ses observations.

Dans le cas où le fonctionnaire n'aurait pas été admis à présenter ses moyens de défense, il pourrait se pourvoir contre la décision du Conseil supérieur pour excès de pouvoir et violation de la loi devant le Conseil d'Etat, dans un délai d'un mois.

ART. 5. — Tout fonctionnaire qui quittera l'administration pour une cause autre que la démission et la destitution prononcée par le conseil supérieur et qui ne sera pas admis à bénéficier d'une pension de retraite pourra, dans un délai de trois mois, réclamer la restitution des retenues opérées sur son traitement et versées à la Caisse des retraites. Le même droit est réservé à la femme et aux enfants du fonctionnaire en cas de retraite.

ART. 6. — Les fonctionnaires agent politiques du gouvernement, et notamment les préfets et sous-préfets, continueront à être révoqués par décret du chef de l'Etat et sans l'intervention du Conseil supérieur.

Encore une fois, il n'y a pas de liberté politique pour celui qui n'a pas la liberté économique, c'est-à-dire la permanence assurée de son salaire. Garantissez donc aux fonctionnaires la propriété intangible de leurs fonctions ; en tous cas, vous socialistes, réclamez sans cesse cette intangibilité, vous serez dans votre rôle d'apôtres de la liberté, de tombeurs d'opresseurs ; et si vous obteniez cette inamovibilité, plus exactement cette intangibilité, — si de plus vous revendiquiez constamment pour la plèbe fonctionnaire le droit au syndicat, vous n'auriez qu'à vous en applaudir, car la grande majorité des fonctionnaires deviendrait socialiste.

A. VEBER.

---

## PENSÉES COMICO-PHILOSOPHIQUES

---

Les policiers sont tellement agressifs qu'ils provoquent jusqu'à des vomissements.

\*\*\*

La fortune a une roue. Est-ce pour indiquer qu'il faut être roué pour devenir riche.

\*\*\*

Dans la société démocratique de nos jours les marquises sont mises à la porte.

Floquet siégeait à gauche, mais sa modération était adroite.

\*  
\*\*

Dans la société bourgeoise beaucoup ont le grand cordon qui méritent la corde.

\*  
\*\*

C'est en les mettant en poche que certaines gens prennent nos intérêts.

\*  
\*\*

Si l'eau payait entrée, le vin serait bigrement cher.

\*  
\*\*

Un secret s'échappe d'autant moins qu'il y a moins de gens pour le garder.

\*  
\*\*

Quiconque a de l'esprit de parti ne peut prétendre avoir l'esprit présent.

\*  
\*\*

La femme est le rêve de la vie jusqu'au jour où elle en devient le cauchemar.

\*  
\*\*

Lorsqu'on a de l'esprit l'on ne vit pas vieux. Il faudra donc tuer Yves Guyot.

\*  
\*\*

On connaît la moyenne d'existence des hommes, mais on ne connaît pas toujours leurs moyens d'existence.

\*  
\*\*

On a bien raison de dire que la propriété c'est le vol, car il est matériellement impossible de voler sans elle.

\*  
\*\*

Je suis esclave de ma parole mais j'ai la parole libre.

\*  
\*\*

Concuremment aux chemins de fer un mot sublime transporte le monde.

\*  
\*\*

Molière a joué les faux dévots et les a perdus.

\*  
\*\*

La femme serait parfaite s'il lui manquait la parole.

\*  
\*\*

Dans le siècle où nous sommes, pour oser se coiffer d'une couronne royale il faut avoir du front.

\*  
\*\*

Sottise entretient la santé ;

Dupuy s'est toujours bien porté.

Quel est ce monstre que voilà  
Parmi ces jolis enfants là ?  
— Hélas ! Madame, c'est ma fille,  
— Ah ! vraiment, elle est bien gentille.

### RÉFLEXIONS

Un ami qui nous aime autant que nous l'aimons,  
Un livre où le bon goût triomphe à chaque page,  
Voilà de tous les temps les vrais trésors du sage.  
Le sage est pauvre au siècle ou nous vivons.

..

Les courtisans sont des jetons  
Leur valeur dépend de leur place :  
Dans la faveur, des millions  
Et des zéros dans la disgrâce.

---

## DÉMOLISSONS

---

*Destructio est edificatio.* Cela paraîtra paradoxale, cependant rien de plus juste, de plus vrai, de plus éminemment révolutionnaire.

Dans la société abjecte, basement dépravée, injuste et lâche, où nous sommes condamnés à vivre, tout est à démolir. Chercher de greffer quelque chose de bon, d'honnête, de vertueux sur cet arbre en putréfaction, serait du temps perdu. La seule chose à faire, c'est de le déraciner et d'en planter à sa place un nouveau.

La besogne est rude, difficile, presque impossible. Il faudrait des hommes parfaits, et nous tous indistinctement nous sommes loin de la perfection, car en vivant au milieu de la pourriture, de la gangrène, nous ne pouvons être que ce que l'ambient où nous avons vécu, nous a fait.

En tout cas, ce qui surgira à sa place, sera toujours meilleur que ce qui existe. Mais, il faudrait que nous tous nous nous persuasions une bonne fois, que cela n'est pas l'œuvre d'une petite chapelle, mais de toutes les forces révolutionnaires unies, compactes, disciplinées, se ruant vers le même but, contre le même ennemi.

Il ne faut pas se laisser arrêter par les croassements des inté-

ressés à conserver, même délabré, l'état de choses actuel, cet édifice social où ils s'enrichissent sans rien faire. Il faut frapper et frapper fort, juste et toujours.

Si le peuple ne veut pas sombrer dans la boue, il est temps qu'il se mette à l'œuvre, il est temps qu'il cesse de pérorer, il est temps de se grouper, de s'organiser, de s'armer, de combattre.

Il faut se tenir prêts pour le jour des luttes sociales qui s'approchent.

Tâchons qu'elles ne nous surprennent pas désarmés, divisés, désorganisés.

Plus de petites chapelles, elles ont toujours été et seront toujours la ruine du prolétariat.

La Révolution, c'est la négation des petits groupements, parce que c'est le groupement de tous ceux qui travaillent et qui souffrent, c'est la lutte pour la conquête du bien-être, de la liberté de tous, et non pas de quelques individus, c'est le dernier mot d'une idée mûre pour son triomphe définitif.

Lorsqu'on combat pour une idée, il faut mettre de côté les personnes.

Combattre pour un homme, c'est combattre pour un maître, et le temps des maîtres, de n'importe quelle couleur, est passé.

Le sang du peuple doit servir au peuple. Malheur à ceux qui cherchent d'en détourner une goutte à leur profit.

Malheur à tous ceux qui chercheront de légiférer au moment de la lutte suprême, de pactiser avec nos ennemis, avec quelqu'un de ces Escobars que l'on trouve toujours à côté des bons pour les tromper.

Nous prouverons que les leçons sanglantes du passé nous ont servi à quelque chose.

Nous serons impitoyables comme on l'a toujours été avec nous. Nos ennemis nous ont maintes fois prouvé, que la clémence, dans ces moments de lutte, est une faiblesse, une trahison.

Ils ont raison, nous ne serons ni faibles, ni traîtres; nous serons révolutionnaires dans toute l'extension du mot, et révolutionnaires impitoyables.

Assez de défaites; nous voulons vaincre, et nous vaincrons, coûte que coûte, dussions-nous marcher sur le corps de tout ce qui nous est le plus cher.

Puisque tout ce que nos ennemis ont édifié est mauvais, immoral et injuste, puisque tout est à refaire, eh bien! dans la prochaine révolution sociale, les opprimés devront marcher au combat au cri de DÉMOLISSONS!

AMILCAR CIPRIANI.

## BARBARIE ET CIVILISATION

La production de toutes les périodes sociales primitives a été essentiellement communiste aussi bien, du reste, que la consommation, basée sur un partage direct des produits, soit dans les grandes, soit dans les petites communautés. Tout cela se mouvait dans d'étroites limites; mais chacun pouvait se rendre compte de



F. ENGELS

l'ensemble et, tant que la production s'est effectuée sur cette base, elle n'a pas pu dépasser les calculs des producteurs ni faire naître, vis-à-vis d'eux, des forces étrangères et énigmatiques comme celles que la civilisation a vu surgir régulièrement et inévitablement.

Dès l'avènement de la division du travail, tout changea en effet. Le mode de production collectif fut ruiné peu à peu, l'appropriation devint de plus en plus individuelle, l'échange entre particuliers s'établit et le produit se transforma en marchandise. La production

marchande une fois généralisée, les produits passèrent de mains en mains n'étant plus faits pour la consommation privée, mais pour l'échange, et les producteurs ne surent plus ce qu'ils devenaient.

Dès que la monnaie et, avec la monnaie le marchand, remplirent le rôle d'intermédiaires entre les producteurs, l'échange entra dans une voie de complications et le sort final des produits échappa à toute prévision. Les marchands sont nombreux, et aucun d'eux ne sait ce que l'autre fait. Les produits ne passèrent plus seulement de main en main, mais de marché en marché. Les producteurs perdirent tout contrôle et toute direction sur l'ensemble de la production dans leur propre ressort, et comme les marchands étaient incapables de s'en emparer à leur place, production et produits échouèrent au hasard.

Mais le hasard n'est qu'un pôle d'un ensemble de choses dont l'autre pôle s'appelle nécessité. Dans la nature, où le hasard sem-

ble aussi régner, on a depuis longtemps, constaté la nécessité intime et la régularité qui se font jour et s'imposent au milieu de ce hasard. Il en est de même de la société. Tous les accidents de la production de marchandises et de l'échange sont soumis à des lois qui s'affirment vis-à-vis des producteurs et des échangistes, comme des forces étrangères tout d'abord inconnues et dont l'essence ne peut être que très difficilement devinée et étudiée. Ces lois économiques se modifient à chaque degré nouveau du développement de la forme de la production; mais tout l'ensemble de la période civilisée est dominé par elles. Aujourd'hui encore le produit tient le producteur sous sa puissance; aujourd'hui encore, toute la production des sociétés est réglée, non par un plan déterminé et élaboré en commun, mais par des lois aveugles, se faisant valoir avec toute la force des éléments naturels et dont les effets éclatent en dernière instance dans les orages des crises commerciales périodiques.

La division du travail et l'échange du travail une fois établis il ne fallut pas longtemps pour que l'on découvrit cette grande vérité que l'homme peut aussi être une marchandise et que la force humaine de travail est utilisable et échangeable au moyen de la transformation de l'homme en esclave. A peine les hommes eurent-ils commencé à échanger qu'ils furent eux-mêmes soumis à l'échange.

Après les esclaves antiques viennent successivement le servage de l'époque féodale et le prolétariat moderne. Ces trois formes de servitude caractérisent les trois grands stades de la civilisation. Il y a encore aujourd'hui des esclaves, soit ouvertement, soit de façon dissimulée.

Au point de vue économique, toute cette époque de la production marchande s'est signalée, même dès son origine : 1° Par l'introduction de la monnaie métallique, entraînant le capital-argent, l'intérêt et l'usure; 2° Par la construction de la propriété privée et de l'hypothèque; 4° Par le travail devenant prépondérant dans la production.

La forme de famille, correspondant à la civilisation et parvenue avec elle à prévaloir définitivement, n'est autre que la monogamie expression de la domination de l'homme sur la femme et de la valeur de chaque famille isolée comme unité économique de la société. Le tout est embrasé par l'Etat qui, dans toutes les périodes modèles, est le serviteur de la classe régnante et, dans tous les cas, ne sert essentiellement qu'à tenir sous le joug la classe exploitée. Signalons encore, comme caractéristique de la période civilisée, l'opposition de la ville et de la campagne, base de toute la division du travail social, et l'institution des testaments qui permet au propriétaire de disposer de sa propriété, même après sa mort. Cette institution, absolument contraire à

L'esprit de l'antique gentilité est restée inconnue à Athènes jusqu'à Solon ; elle fut de bonne heure introduite à Rome, mais nous ne savons à quelle époque ; le clergé l'établit en Allemagne afin que tout brave Allemand put aisément abandonner ses biens à l'Eglise.

Avec cette constitution pour base, la civilisation a accompli des choses qui dépassaient infiniment toutes les forces de l'ancienne gentilité. Mais elle les a accomplies en mettant en mouvement les passions les plus viles, les penchants les plus égoïstes de l'homme et en les développant au détriment de toutes les autres capacités et aptitudes.

La cupidité a été l'âme de la civilisation depuis son premier pas jusqu'à l'heure actuelle. La richesse, encore la richesse et toujours la richesse, non de la société, mais de tel ou tel individu, a été l'unique moteur. Et comme elle était fondée sur l'exploitation d'une classe par une autre, son développement s'est opéré et s'opère encore au milieu de contradictions sans fin : Chaque progrès de la production aggrave la situation de la classe qui produit et qui est la grande majorité ; ce qui est un bienfait pour les uns est un mal pour les autres. Un exemple convaincant nous en est fourni par le machinisme contemporain dont nul n'ignore les effets. Et tandis que, chez les barbares, il était à peine possible de faire une distinction entre les droits et les devoirs, la civilisation fait éclater leur différence et leur opposition aux yeux des plus naïfs, en attribuant presque tous les devoirs à une classe et à l'autre presque tous les droits.

Il est évident qu'une telle situation ne devrait pas être. Ce qui est bon pour la classe régnante doit être bon pour la société toute entière avec laquelle la classe régnante s'identifie. C'est pourquoi, à mesure qu'elle progresse, la civilisation se voit forcée de couvrir du manteau de la charité les maux qu'elle enfante, de les atténuer, de les nier, en un mot de pratiquer cette hypocrisie de conventions inconnues aux premières sociétés et qu'elle-même ignorait à son début. Et quel est le dernier mot de cette hypocrisie ? C'est que l'exploitation dont est victime la classe opprimée de la part de la classe privilégiée n'a lieu que dans l'intérêt de la première ; et si celle-ci ne le voit pas, c'est qu'elle est pleine de la plus noire ingratitude à l'égard d'exploiteurs qui l'accablent de bienfaits.

F. ENGELS.

---

Quand ciseau et navette marcheront tout seuls, il n'y aura plus besoin d'esclaves.

ARISTOTE.

## LA MORGUE

---

Savez-vous où conduit la Seine  
Les pauvres et les malheureux,  
Lorsque janvier souffle sur eux  
Les glaçant de sa froide haleine ?  
... O mes frères, prions pour eux !  
Car si leur âme vole aux cieux,  
Le cours d'eau charrie avec peine  
Leurs cadavres sanglants et bleus :  
A la Morgue !

L'artiste, voltigeant phalène  
Se brûlant l'aile aux mille feux  
Qu'entretient la douleur humaine.  
Cette vestale aux longs cheveux,  
Et l'ouvrier qu'étreint la gêne,  
Se rencontrent parfois tous deux :  
A la Morgue !

GUSTAVE MAROTEAU.

---

## Les Deux Prostitutions

---

Les philosophes et les littérateurs civilisés se sentent faits pour la haute fortune, ils veulent y arriver *per fas et nefas* ; et, sachant que la probité ne conduit qu'à la ruine, ils se jettent à corps perdu dans la dépravation ; ils sont une légion de dévergondés, tous amis du commerce, vendant leur plume, leur opinion au plus offrant, se traînant eux-mêmes dans la boue par leur prostitution, leurs changements de bannière, leurs scandales politiques et littéraires. Kotzebue, persécuté en Russie, envoyé en Sibérie, se vend l'année suivante à la Russie pour 15,000 francs, et se fait le dénonciateur de ses collègues.

La prostitution des femmes est un vice que veut supprimer le congrès philosophique de Toulouse ; il y réussira comme celui de Poitiers à faire rayonner la civilisation, qui ne rayonne que de haillons, de fourberies, d'agiotage, de fiscalité et de charlatanisme scientifique sur le progrès.

La prostitution est une récurrence d'amour comprimé. Les moralistes, dans leur sagesse, ont décidé qu'une jeune fille est coupable si elle aime un jeune homme sans permission de la municipalité ; Chloris et Galatée ne doivent aimer que la vertu, l'économie, la morale et le sermon. Une jeune fille, selon les philosophes, est une machine faite pour écumer le pot, torcher les marmots et resarcar les culottes des vrais républicains, en attendant qu'un vieux

Cassandre qui a pour lui le poids des écus daigne la demander en mariage.

La jeune fille, en civilisation perfectible, est une marchandise exposée en vente, comme les denrées sous la halle et comme les écrivains politiques.

Telle est la noble destinée que la morale assigne aux amours. La nature spéculé bien différemment : elle veut employer l'amour à faire le charme de l'industrie ainsi que le charme des deux sexes ; elle a ménagé aux amours différentes carrières de célébrité, selon la différence des caractères inclinant à la constance ou à l'inconstance. Il y aura pour tous des voies d'illustration et d'avancement.

Chez nous la femme n'ayant d'autre carrière que d'écumer le pot ou de travailler seize heures par jour à la couture, à la dentelle pour gagner de quoi manger du pain noir, son penchant à jouer, son grand rôle est comprimé ; elle s'indigne, elle sent son avilissement, elle secoue le joug des philosophes et prête l'oreille à un homme riche qui lui dit : Vous n'êtes pas faite pour un sort si abject.

Ainsi naît la prostitution de tous les degrés ; car elle a de nombreux échelons, depuis celui d'une Pompadour, qui parvient à gouverner la France, jusqu'à celui d'une courtisane ; celle-ci ne pourrait pas vivre avec dix sous par jour, entretenir une mère infirme ; elle a dû écouter des amateurs qui lui ont offert dix francs par visite, dix louis par mois, et l'ont délivrée d'un travail rebutant, d'un supplice perpétuel.

Tant qu'on ne saura pas ouvrir des carrières d'avancement rapide et de fortune brillante aux divers caractères d'ambur, on verra chacun de ces caractères se rallier secrètement ou publiquement aux impulsions de la nature ; on n'empêchera la prostitution que par la violence ou la morale, qui est une violence fardée.

Pourquoi ne verra-t-on, dans l'ordre futur, ni femmes, ni littérateurs, se prostituer ? C'est que l'une et l'autre classe aura, dans les carrières honorables, tant de chances de fortune, que la vénalité sera dédaignée : si elle peut rendre 1,000 écus de rente, et que la voie honorable en rende 3,000, donne fortune et plaisirs, chacun optera pour l'honneur.

FOURIER.

---

## LES TROIS CARTES

---

Quatre heures de l'après-midi ! Dans le demi-jour blafard de la brume tombante, un rassemblement d'une dizaine de personnes fait une tache noire sur le ruban bleuâtre de l'asphalte. C'est hors des fortifications, près de la porte de Levallois-Perret. Il passe peu de monde ; mais ces rares passants sont invinciblement attirés par ce petit centre de badauds. On s'approche, on veut voir, et l'on demeure. Moi aussi, comme les autres.

Accroupi, les doigts tripotant trois cartes au ras du sol, le pif en l'air, les yeux dansants, un voyou en chapeau melon glapit son boniment d'une voix à la fois trainante et volubile :

— C'est cœur, carreau et trèfle. Le cœur perd. Le carreau perd. Le trèfle gagne. V'la celle qui perd. Celle-ci ne gagne pas non plus. Celle-ci gagne... La même! Elle ne perd pas. Et v'la celle qui perd! Et celle qui perd aussi. Et celle qui gagne. Le carreau perd. Le cœur perd. Le trèfle gagne. Le carreau, c'est pas votre blot! Le cœur, n'avez pas peur! Le trèfle, vous me dites : des nêfles. Elles passent. V'la celle qui perd. V'la celle qui gagne. V'la celle qui perd. Regardez-les passer. C'est assez! Enfoncé! Il y a *cinque* francs au jeu.

— Avez-vous compris le jeu? C'est celui des trois cartes. Rien de plus simple.

Après que le banquier les a fait passer et repasser très vite devant vos yeux en vous les montrant bien à chaque fois, il les a reposés face à terre, l'une à côté de l'autre. Si vous savez où est le trèfle, vous avez gagné.

— Il est là, au milieu.

— Eclairez.

— Voilà.

— V'la vos *cinque* francs. Tant *pire* pour moi.

Le voyou prend un air navré. Mais, au coin de l'œil, il a un petit clignotement que je connais et qui veut dire : « Chouette! » Il est ravi. On a mordu à l'amorce. Il recommence.

— Le cœur perd. Le carreau perd, le trèfle gagne. Trop petit, bibi, t'as mal maillé ton outil. V'la celle qui perd. J'ai *trinque* (perdu), c'est pas gai. V'la celle qui gagne. La v'la encore. Qué drôle de corps! Du carreau, c'est pour ton veau. Du cœur, c'est pour ta sœur. Et v'la la noire! Qui s'appelle Edouard? Elle gagne. Celle-ci perd. Celle-là aussi. La v'la dessus. Qui qu'a reçu? La v'la dessous. C'est pour cent sous. Pas pour cent sous, pour dix francs. Le cœur perd, le carreau perd, le trèfle gagne. Regardez bien. C'est le coup de chien. Pour dix francs, c'est différent. Allez-y! Regardez-les passer. C'est assez! Enfoncé! Il y a dix francs.

Cette fois le boniment a été plus rapide encore, plus bredouillé, plus étourdisant. Les cartes ont été montrées plus coup sur coup, zigzaguant du sol en l'air, dansant une gigue effrénée qui vous éblouit de ses entrechats de rouge et noir. Pourtant, à l'avant-dernière passe, avec une gaucherie admirablement jouée, la noire a été laissée presque ostensiblement dans le coin à droite. Sans doute, pensent les benêts, le banquier s'est grisé lui-même à son bagout, et a oublié de mieux cacher la gagnante.

— Elle est là, dit quelqu'un, là, à droite.

— Touchez pas! Eclairez!

— J'y vas de cinq francs.

— Non, dix francs.

Il est sûr de son coup, le brave badaud.

Il a bien vu le trèfle laissé maladroitement dans ce coin-là. Il va gagner, c'est certain. Bah! pourquoi ne pas risquer 10 francs, puisqu'il est sûr?

L'autre est toujours accroupi, l'œil éteint maintenant, la bouche close, irritant de tranquillité, avec sa face glabre et pâle qui ne dit rien.

— Allons, voilà mes 10 francs, fait le joueur. Le trèfle est là, dans le coin à droite.

— Retournez !

C'est le carreau. Le voyou, en posant la noire si gauchement, l'avait habilement fait sauter et l'avait remplacée par une rouge.

Et il recommence un nouveau boniment. A présent, pour réamorcer les joueurs qui se défilent, c'est un compère qui tient le coup, et qui gagne. Les badauds reprennent courage. Un autre compère gagne encore un coup, de 10 francs cette fois. La galerie s'allume de plus en plus. Le voyou élève la voix et redouble de jactance.

— C'est moi qui perds. Tant pire, mon p'tit père ! Rasé, le banquier ! Encore un tour, mon amour. V'là le cœur, cochon de bonheur ! C'est pour finir. Mon fond, qui se fond. Trèfle, qui gagne. Carreau, c'est le bagne. Cœur, du beurre, pour le voyeur. Trèfle, c'est tabac ! Tabac, pour papa. Qui qu'en veut ? Un peu, mon neveu ! La v'là. Le trèfle gagne ! Le cœur perd. Le carreau perd. Voyez la danse. Ça commence. Je le mets là. Il est ici. Merci. Vous allez bien ? Moi aussi. Elle passe. Elle dépasse. C'est moi qui tré-passe, hélas ! C'est un sept, c'est pas un as. Elle gagne. Celle-ci perd. Celle-là itou. V'là l'atout. Je joue mon tout. C'est tout. Regardez-là ! Elle est là. Elle n'y est plus. Où qu'elle est ? S'il vous plaît ? Complet ! V'là le carreau. Il n'est pas beau. Trèfle qui gagne. Regardez bien ! C'est le coup de chien. Passé ! C'est assez ! Enfoncé ! Il y a vingt-cinq francs au jeu !

Ah ! par exemple, cette fois-ci, tout le monde l'a vue. Est-il bête ce banquier-là ! Quel malapatte ! Et ça se mêle de remuer les cartes, ça ! Mais il y perdra sa chemise, le malheureux ! Parbleu ! le trèfle est là, dans le coin à gauche. C'est évident.

— Je tiens le coup. — C'est vingt-cinq franc, vous savez ? — Trente, si vous voulez. — Trente-cinq. — Quarante. J'en suis sûr. — Eclairiez. — Voilà.

C'est un samedi. L'homme à reçu sa paye. Il tire huit grosses pièces de cent sous et les jette fiévreusement sur l'asphalte.

— Retournez, dit le voyou.

C'est une rouge.

Un murmure gronde dans la foule. Le perdant, blême, crispe ses poings.

Les compères s'approchent du *maquilleur de brèmes* (tripoteur de cartes) qui s'est relevé, avec un éclair mauvais dans ses yeux ternes, et en serrant les muscles de sa maigre mâchoire. Il se recule, et siffle.

A ce signal arrive un gosse, en courant, qui crie d'une voix aiguë :

— Pet ! v'là la rousse ! Décanillons ! Et tout le monde se disperse, vivement, excepté les trois compères et le même, qui rentre d'un pas tranquille dans Paris, pour y fricoter l'argent des imbéciles, y *boulotter la galette des sinvés*.

JEAN RICHEPIN.

# NOTRE-DAME DE LOURDES

Par GILBERT-MARTIN



Tout, mais pas ça !

# NOS MORTS!

---

## JOURDE — ODIN — PICHIO

Sous ce titre : *l'Almanach de la Question sociale* publiera, chaque année, une étude sur ceux des nôtres, ceux de notre classe, ceux qui auront combattu dans nos rangs; qui, d'une façon ou d'une autre, s'y seront distingués, et que la mort aura enlevés dans le courant de l'année précédente.

Cela, sans préjudice de saluer ceux qui restés ignorés, inconnus, anonymes, ont été les soldats de la grande cause sociale. Nous voudrions, du reste, que cette rubrique fût aussi courte que possible, qu'elle portât souvent : *néant!* Mais la terrible faucheuse ne pardonne pas, il n'y a qu'à se soumettre à la loi naturelle.

Nous avons, pour inaugurer notre tâche, trois figures à présenter, dont nous regrettons amèrement la perte : *Jourde, Odin, Pichio!* qui ont, à des points de vue différents, servi notre cause, mais qui furent dévouées, sincères, intègres comme doivent toujours l'être celles qui combattent pour la Révolution sociale.

### I

## JOURDE

François Jourde, après avoir joué un grand rôle dans l'épopée de 1871, s'était, après l'amnistie, un peu éloigné de la vie militante, il fallait bien vivre d'abord.

En mars 1893, il mourait à Nice, presque oublié, après une longue et cruelle maladie. Ses amis ramenèrent son corps dans ce Paris toujours grand et toujours fier, et lui firent des funérailles dignes de celui qui après avoir été, en 1871, le maître de la Banque de France, après avoir remué des milliards, se retirait les mains nettes et mourait dans un état voisin de la misère.

Ah! cela nous venge bien et tue une fois de plus cette légende réactionnaire et bourgeoise, si répandue, que tous les hommes de la Commune furent « des pillards, des incendiaires, des assassins, des bandits, des brigands. »

Déjà, en août 1871, lors de son procès devant le 3<sup>e</sup> Conseil de guerre, un témoin n'avait-il pas certifié que Jourde, très bon et très doux envers tout le monde, n'avait pas, en devenant ministre des finances de la Commune, changé ses habitudes : sa femme continuait d'aller laver son linge au lavoir et sa petite fille de suivre les cours des pauvres.

Un autre témoin n'avait-il pas déclaré que Jourde venait avec quelques membres de la Commune prendre les repas chez lui, restaurateur, 1, rue du Luxembourg, et que ces messieurs vivaient très modestement.

François Jourde naquit à Montauban; après avoir fait ses études à l'école Turgot, il se fit inscrire comme étudiant en médecine, mais suivant son penchant pour les chiffres, il entra dans une maison de banque. Se mêla peu à la politique avant 1870, sous le premier siège de Paris, engagé dans le 160<sup>e</sup> bataillon, il fait son devoir et devient sergent.

Dès le 15 mars, il est délégué au Comité Central de la garde nationale. Le 18 mars accompli il est adjoint à Varlin comme délégué aux finances, puis le 26 mars nommé membre de la Commune par le 5<sup>e</sup> arrondissement avec environ 4,000 voix.

Non politicien, mais administrateur, il consent à devenir le délégué unique aux finances du gouvernement communaliste, fonctions qu'il conserva jusqu'au dernier jour, et qu'il remplit avec une rare compétence.

Jourde était en 1871 le modéré qu'il resta du reste toute sa vie. Il fut l'auteur du projet de loi sur les échéances, adopté par la Commune, du décret sur la liquidation du Mont-de-Piété. Il vota pour la validation des élections faites à la majorité des votants, se montra l'adversaire de la proposition Miot tendant à instituer un Comité de Salut Public, attaqua l'immixtion du Comité Central dans les affaires politiques. Quand la scission fut faite entre les membres de la Commune, Jourde réunit chez lui ses collègues de la minorité et fut chargé par eux de rédiger cette déclaration fameuse qui fut comme la démission de la minorité.

Arrêté le 30 mai à 1 heure du matin, avec un ami, rue du Bac, reconnu, il fut mené à la mairie du VI<sup>e</sup>, puis à la prévôté, enfin à Versailles. Il avait alors vingt-huit ans, élancé, le teint pâle, les cheveux et la barbe blonds et longs, la voix bien timbrée, il s'exprimait avec facilité. Devant le conseil de guerre il se défendit énergiquement et pendant trois heures il tint suspendus à ses lèvres, hypnotisés par sa parole, ses juges féroces à épauettes, qui furent forcés de reconnaître son honnêteté en lui accordant les circonstances atténuantes. Il fut condamné à la déportation simple.

Envoyé en Calédonie, il s'évada, mais ne rentra en France qu'après l'amnistie, rapportant un livre de *Souvenirs*. Il fonda la *Convention nationale*, un journal qui ne vécut pas, posa sa candidature à la députation sans y réussir, c'est dire que malgré tout son talent, comme beaucoup de ses frères de misère, il végéta, jusqu'au jour où la maladie le prit pour le terrasser.

## Émile ODIN

Emile Odin naquit à Neuilly-Lévêque (Haute-Marne), en 1859. Tout jeune il perdit son père, et dès sa onzième année il fut obligé d'abandonner ses études pour gagner sa vie. Il se fit pâtre. Ses loisirs étaient partagés entre la lecture et la conversation avec un vieil anachorète libre-penseur, qu'il aimait à entendre et qui fut pour beaucoup dans les idées qu'Odin défendit plus tard.

Il devint apprenti, puis ouvrier relieur et voyagea jusqu'à l'époque où il vint se fixer à Paris, vers 1879. Il s'unit librement à une jeune dame qui devint sa collaboratrice et sa compagne la plus dévouée jusqu'à la dernière minute.

C'est alors qu'il se lança dans le mouvement socialiste révolutionnaire pour ne le quitter qu'à sa mort, survenue en 1892 après une cruelle maladie de foie. On le voit partout, sans cesse au premier rang, c'est-à-dire au poste le plus dangereux, où il y a à combattre par la plume ou par la parole. Ecrivain virulent, il avait la phrase qui frappe et tombe comme un coup de massue. Orateur populaire, exubérant, enthousiaste, ayant la foi révolutionnaire, une mémoire excellente, une énergie d'airain, il enlevait son auditoire. Il s'était ainsi fait, tout jeune encore, une place honorable dans le parti auquel il avait consacré sa vie et qu'il défendait si vaillamment.

Ce fut un des rares militants estimés de tous, ayant libre entrée dans tous les camps socialistes, où il ne comptait que des amis. Chaud partisan de l'Union, il fut de toutes les manifestations.

Il prend part à la fondation de la Fédération des groupes de la Libre-Pensée, fait des conférences, collabore à un grand nombre de journaux.

C'est à la suite d'une de ces conférences, faite à Troyes, sur la *Nécessité de la Révolution* qu'il est poursuivi et condamné à trois mois de prison.

Il passe aux assises de l'Aube, le 21 mai 1889 et présente lui-même sa défense. C'est le sujet d'une brochure intitulée *Consigne et Conscience*.

Deux ans auparavant, le 24 mai 1887, il passait devant la cour d'assises de la Seine pour un article intitulé : *Souvenez-vous* et publié dans une petite revue anarchiste : la *Révolution cosmopolite*, en compagnie de Pons. Ils sont condamnés tous deux à trois mois de prison, avec ordre de saisir et de détruire les exemplaires restant. Odin a publié le compte-rendu de ce procès, sa plaidoirie et l'article incriminé dans une brochure intitulée : le *Droit à l'insurrection*.

On le voit, Odin a fréquemment fait connaissance avec les

geôles bourgeoises. Il en profite pour se refaire des fatigues de la lutte et écrire des brochures.

C'est de Pélagie qu'est signée cette brochure de combat : *les Imprécations* avec portrait, dessins, couverture suggestive, et comme dédicace ces simples mots : « A tous ceux qui ont faim, « froid et sommeil; les sans pain, sans habit et sans gîte; à tous « les pauvres, les persécutés, les humbles, les lamentables, qui « composent aux heures tragiques, l'armée de l'insurrection; à « tous les esclaves du capital qui sortent de leurs repaires quand « le canon rugit dans les carrefours, quand les incendies s'allu- « ment, quand le tocsin appelle les meurt-de-faim à la bataille « pour la vie et la liberté, je dédie ces pages ».

Entre deux tournées de conférences ou deux campagnes de presse, Odin publie d'autres brochures, c'est : *Lettre ouverte aux jurés de la Haute-Vienne sur le drame de Puy-Imbert*, affaire de la femme Souhain, dont notre ami Argyriadès a pris la défense, on s'en souvient.

C'est une *Lettre ouverte d'un socialiste à Boulanger* parue en 1888, rééditée en 1889, on devine en quel termes.

C'est une brochure de propagande anti-religieuse que *Les farceurs du Protestantisme* dans laquelle il raille assez bien en les citant les passages salés du seul livre recommandé par les protestants : *La Bible*, et il conclut ainsi : « Protestantisme, catholicisme « et toutes les autres religions doivent être mises au même ban et « pour les détruire plus vite les libres-penseurs athées socialistes « doivent lutter sans trêve ni merci pour arracher de l'esprit hu- « main les ferments d'idée religieuse. L'homme ne sera réellement « libre que le jour où ne faisant aucune différence entre toutes les « diverses traditions abrutissantes, il aura écrasé dans un dernier « effort l'idée religieuse et tous ceux qui en fraîquent. Pour hâter « ce moment heureux, nous croyons utile de mêler à la lutte contre « les bateleurs des Eglises, la lutte impitoyable contre cette autre « puissance qui soutient la première contre ce véritable Dieu du « jour, contre ce vampire qui livre les hommes, les déchire, leur « tord les entrailles, cette divinité plus puissante qu'elle ne fut « jamais : *C'est le Capital!* »

C'est une brochure, épuisée aujourd'hui, intitulée : *Les Parasites de l'humanité* dont voici un passage qui en indiquera la tendance : « Prolétaires, feuillotez votre histoire; des soldats de « la cause sacrée de la liberté, évoquez les sanglantes légions; « comptez les, ces martyrs des riches, des prêtres et des rois; re- « portez votre esprit vers les siècles passés, remuez leur pou- « sière, déchiffrez si vous le pouvez dans de vieux manuscrits les « noms de vos pères, marquez la page de l'histoire qui vous ra- « contera un massacre, une bataille; souvenez-vous toujours et « au jour de la justice frappez sans trêve sans repos, ceux qui

« n'ont pas craint de sacrifier tant de victimes à leur basse envie, à leur paresse, et à leur cupidité ».

Il a été annoncé un roman d'études naturelles et sociales sur la prochaine révolution intitulé : *La Jacquerie en 1891*, fort volume et une brochure : *La Quintessence de la Révolution*. — *La Société avant et après*, nous ignorons si cela a été écrit et publié, mais nous savons qu'Odin a laissé le manuscrit d'un roman socialiste en deux volumes intitulé : *Demain* que sa digne veuve, la citoyenne Elise Odin publiera aussitôt que possible, et *Semailles* qui vient de paraître à la Librairie Socialiste Allemane.

Odin fonda à Troyes le journal *Le Damné* et à Paris de 1888 à 1891 un pamphlet-journal des revendications de la plèbe : *Au Voleur!*

Entre temps, il jetait des articles aux revues et journaux socialistes, à *l'Autonomie* au *Paris-Montmartre*, à la *Revue Européenne*, à *l'Almanach de la Question sociale*, à *l'Action sociale de Lyon*, au *Cri du Peuple* et surtout à *l'Égalité*, où il fait une rude campagne.

Son dernier livre parut de son vivant : *La Grande Prostituée* dont le sous-titre : « Dossier de la Magistrature » indique suffisamment qu'il s'agit de la justice bourgeoise. On retrouve dans ce volume les procès Wilson, Prenant, Borrás, Panama, Fourmies et un Piloni des robins.

Quel contraste entre toutes les œuvres sociales d'Odin et ces *Semailles*, ces contes pour la jeunesse, que nos amis Eugène Chatelain et J. Allemane présentent aux lecteurs. Ce ne sont plus la verve mordante, la critique violente des pamphlets et des brochures; mais, sortant des sentiers battus par les conteurs habituels, Odin a écrit sous une forme littéraire quoique simple, d'atrayantes historiettes ayant trait à la philosophie, à la morale, au socialisme; il a vulgarisé pour les petits qui sont l'espoir de l'avenir, les questions qu'on a négligé jusqu'à ce jour de traiter pour eux; on se contentait du Petit Poucet, de la Mère l'Oie et de Barbe-Bleue.

Ce livre se recommande de lui-même à la municipalité parisienne, pour être distribué dans les écoles communales de la Ville. Nous espérons qu'on ne l'oubliera pas.

Odin mourut en 1892, à trente-trois ans, dans toute sa force. Un millier d'amis le conduisirent au cimetière de Saint-Ouen, où les drapeaux rouges furent déployés au cri de : « Vive la Révolution sociale ! » Sur la fosse béante Zévaco, au nom de *l'Égalité*; Andrieux, au nom de la « Maison du Peuple »; Briois, au nom du groupe « Marat »; Hahn, au nom de la municipalité de Saint-Ouen; Reisser au nom des originaires de l'Allier; Baudin, député du Cher, et Eugène Chatelain, au nom de la *Revue Européenne*, ont successivement fait l'éloge d'Odin et retracé sa vie de lutte.

Châtelain, dès la première phrase de son discours, a résumé cette

existence trop tôt fauchée : « La Révolution prochaine vient de perdre un de ses meilleurs soldats ! »

### III

#### PICHIO

Notre pauvre ami, ne fut pas comme Jourde un manieur d'argent, un jongleur de chiffres ; ni comme notre camarade Odin un publiciste militant, un orateur populaire ; ce fut le peintre révolutionnaire par excellence, celui dont le pinceau traça l'effort de la classe prolétarienne pour son émancipation.

Qui ne se souvient des batailles homériques livrées par lui, à l'Empire avec son fameux tableau : *La Mort de Baudin*, qui rappelait, en pleine période napoléonienne, le massacre du 2 Décembre 1851 ?

A la République réactionnaire de Thiers avec cet autre fameux tableau : *Le Triomphe de l'Ordre*, montrant les exécutions sommaires de 1871 contre ce mur historique du Père-Lachaise dénommé « *Mur des Fédérés* ? »

Il fut pour cela traqué, poursuivi, connut tous les déboirs, toutes les vexations, subit tous les outrages, toutes les tracasseries des gouvernements ; malgré cela il resta fier, irréductible, il souffrit et mourut presque de misère, à l'âge de soixante-sept ans, en août 1893.

Ernest Pichio, malgré son nom d'origine étrangère, était un gaulois pur sang, né à Paris en 1826. Il fut le fils de ses œuvres. Entré dans un atelier à l'âge de douze ans pour apprendre la gravure sur métaux, il y resta quatre années, devint ciseleur-graveur et dessinateur en bijouterie.

Il acquit bientôt dans ces deux métiers l'habileté d'un artiste, aussi se trouva-t-il promptement à la tête d'une des importantes maisons de Paris.

Cependant, poussé par ses aspirations naturelles, en 1860, à l'âge de plus de 33 ans, il renonça brusquement au commerce pour l'art pur et se mit à l'étude de la peinture.

Dès 1863, le Salon admettait deux portraits du nouveau peintre, qui furent remarqués.

En 1866 il se révèle peintre d'histoire avec son *Charles IX dans la nuit de la Saint-Barthélemy* qui du haut de son balcon du Louvre tire les calvinistes à l'arquebuse.

Deux ans après, il expose un tableau qui le classe parmi les peintres, rares à l'époque, comme aujourd'hui encore, qui entrevoient l'art social : *l'Héritage du Pauvre*.

En 1869 paraît cette œuvre colossale : *La mort de Baudin*, qui fit crier les partisans de Bonaparte et sa presse vilipendée. C'était

une grande audace à cette époque, de restituer cette page héroïque et lamentable de l'histoire contemporaine, Pichio eut ce courage et ce talent, de l'envoyer à l'Exposition des Champs-Élysées (Salon de peinture).

Par crainte, le hideux personnage, qui avait commencé dans le sang de décembre pour finir dans la boue de Sedan, Napoléon-le-dernier, laissa faire. Il sentait sa puissance crouler sous le mépris universel et son audace criminelle de 1851 avait fait place en 1869 à la pire couardise.

*La mort de Baudin* souleva un courant d'opinion formidable comme on n'en n'avait vu depuis longtemps contre le César de contrebande qui régnait aux Tuileries.

La France se réveillait et Pichio peut prendre sa part à ce splendide réveil. (Extrait d'un volume du même auteur qui paraîtra sous peu, sous ce titre : *Les défenseurs du prolétariat : Ernest Pichio et son œuvre*).

En 1870, Pichio fait son devoir de citoyen comme simple garde national. Membre du Comité de défense du IX<sup>e</sup> arrondissement, délégué du Comité central d'armement, directeur des subsistances dans les mairies des IX<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> arrondissements, tel est son rôle pendant l'année terrible... et assiste à la répression sanglante de 1871...

En 1875, il envoya au Salon son chef-d'œuvre, le *Triomphe de l'Ordre*, qui fut refusé par le directeur des Beaux-Arts, le marquis de Chennevières, comme retraçant un épisode de notre dernière guerre civile : « Des souvenirs aussi douloureux ne sauraient être évoqués dans un concours national ; ils sont, en effet, de nature à émouvoir des passions politiques auxquelles l'art doit rester étranger » disait la lettre de refus, le veto du dictateur réactionnaire des Beaux-Arts.

Pensait-on étouffer l'affaire ? Pichio qui n'a jamais reculé, qui ne s'est jamais courbé, se rebiffa. Il adressa à ce marquis une lettre qui fit le tour de la presse et qui déclencha les plus vives polémiques.

Les journaux de sacristie, les *Figaro*, *Gaulois*, *Pays*, *Liberté* publient des articles ignobles intitulés *l'Excitation à l'émeute*, le *Raphaël des Communauds*.

On retrouvera dans le livre annoncé plus haut, toutes ces polémiques, ainsi que tous les témoignages d'estime que Pichio reçut après ces vigoureuses batailles artistiques pour le droit et la justice.

Nous ne ferons pas l'injure à nos lecteurs de leur dire ce qu'est le *Triomphe de l'Ordre*, cette page grandiose est connue de tous.

Pichio travailla ensuite à une charmante et touchante idylle : *La veuve du fusillé*, puis à une autre scène de décembre 1851. Citons en outre la *Femme au papillon*, le portrait de Roger de

Beauvoir, la *Méditation*, et un nombre infini d'esquisses, de croquis, d'études, de dessins, d'ébauches, etc.

Le Larousse étudie ainsi l'œuvre de notre ami : « Il y a dans les ouvrages d'Ernest Pichio de la conscience, une fidélité parfaite, un dessin net et vigoureux et des effets bien compris. Le choix de ses sujets atteste chez lui une conception élevée du rôle de l'art qu'il cherche à faire servir aux grands enseignements de l'histoire et non à la glorification banale du succès ».

N'est-ce pas le meilleur éloge qu'un artiste puisse désirer ? Voici pour le peintre, voyons pour le citoyen et l'homme privé : les *Echos parisiens* publiaient en 1875 un long article sur Pichio qui se terminait ainsi : « Avant d'être un grand peintre, Pichio est un bon patriote, un honnête homme dans toute l'acception du mot. Les vertus civiques et privées qu'il admire chez Baudin, il les met constamment en pratique. Sa porte est ouverte à tous, sa main toujours tendue vers l'infortune, son cœur compatit à toutes les souffrances. La morgue insolente, le soupçon, l'égoïsme, trop communs hélas ! de nos jours, ne sauraient trouver place dans son âme généreuse ».

Nous n'avons connu Pichio qu'après 1875, mais nous avons pu constater que ces portraits étaient exacts, complètement vrais.

Sa vie de labeur, de luttés, mise au service d'une idée, est un exemple que nous recommandons à certains jeunes d'aujourd'hui, qui ne croient à rien, pour qui rien n'est sacré, pour qui le *moi* est le premier et l'unique mot du dictionnaire.

Le jeudi, 24 août 1893, nous conduisions Pichio à sa dernière demeure, au cimetière de Bagneux, le Père-Lachaise lui ayant été refusé par M. Alphonse Humbert. Trois à quatre cents amis restés dévoués et fidèles au grand peintre suivaient le cortège.

Sur la tombe, Urbain, ancien membre de la Commune, Caumeau, conseiller municipal, Borsendorff, au nom de la *Revue européenne*, Patenne, Champy, dirent adieu à Pichio.

A notre tour, nous disons adieu à ces trois vaillants lutteurs de la cause sociale et saluons Pichio l'artiste, Odin l'écrivain, Jourde l'administrateur, qui ont tous trois, à des points de vue différents, tenu si haut le drapeau de la Révolution sociale !

E. MUSEUX.

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons avec douleur la mort de notre ami et collaborateur Benoit Malon. Sa vie, toute de dévouement, a été consacrée toute entière à la classe prolétarienne. Les services rendus au Socialisme par sa propagande sans trêve sont considérables. Son œuvre est très importante. Aussi, ne pouvant le faire maintenant, nous nous proposons de donner dans l'Almanach de 1895, une étude approfondie de l'homme et de son œuvre qui a et aura une si grande portée pour la propagation du socialisme moderne. Nous nous bornons aujourd'hui à saluer cette grande figure qui disparaît.

P. A.

## La Ghanson du linceul

---

Cette chanson se chante dans les *Tisserands*, pièce jouée au Théâtre-Libre. C'est M. Maurice Vaucaire qui en a fait l'adaptation poétique d'après Henri Heine.

C'est nous qu'on appell' la canaille,  
Nous somm's à bout, nous somm's fourbus,  
Nous crevons, nous n'en pouvons plus,  
Vaut mieux que not' carcasse s'en aille :  
Avec nos fill's et nos garçons,  
C'est not' linceul que nous tissons !  
C'est not' linceul (*bis*)  
Que nous tissons !

A bas l'patron et la patrie  
Qui nous tiennent sous les barreaux !  
Les contremaitr's sont nos bourreaux.  
Faut pas qu'on souffre ni qu'on crie !  
Avec nos fill's et nos garçons,  
C'est leur linceul que nous tissons !  
C'est leur linceul (*bis*)  
Que nous tissons !

Notre maison est notre bagne,  
Les patrons en sont les portiers ;  
Nous tisserons sur leurs métiers  
Ton linceul, ô vieille Allemagne !  
Avec nos fill's et nos garçons,  
C'est ton linceul que nous tissons !  
C'est ton linceul (*bis*)  
Que nous tissons !

---

## MOYENS D'ACTION

---

Ce qu'aiment à nous reprocher tous les partis bourgeois, du réactionnarisme le plus absolu, au radicalisme le plus ardent, ce sont les moyens que nous voulons employer, c'est-à-dire, la force, la violence, la Révolution.

Les bourgeois sentent bien que le socialisme se développe de jour en jour, que le temps n'est pas loin où leur règne sera terminé, aussi leur grande préoccupation est-elle de garder le plus longtemps possible leurs privilèges chance-lants.

Ils savent qu'avec le seul aide des moyens qu'ils nomment légaux, suffrage plus ou moins universel et autres balivernes semblables, nous n'arriverions de longtemps à notre but.

La Révolution seule peut hâter leur chute et notre victoire, quoi d'étonnant qu'ils la craignent tant.

Les plus avancés, ceux qui prétendent vouloir des réformes, nous disent d'attendre patiemment le moment où les travail-



J.-L. BRETON

leurs, enfin éclairés par l'instruction, enverront à la Chambre une majorité socialiste qui décrètera le mouvement émancipateur tant désiré.

Ils disent et refusent l'instruction.

Ils fixent à 11 heures par jour le temps où il sera permis au patron d'exploiter la force musculaire de l'ouvrier à la production de la plus-value et l'abrutissant par ce travail excessif ils nous disent d'attendre le résultat de son instruction.

Qui ne verra là un cercle vicieux? Attendre pour accom-

plir des réformes le développement de l'instruction que peuvent seul nous donner ces réformes.

Mais est-ce bien nos moyens que vous condamnez, réacteurs de tout acabit?

Non ; en vous attaquant hypocritement à eux, c'est le but que vous visez.

Tous les partis, quels qu'ils soient, admettent les moyens révolutionnaires quand ils servent à leur cause.

Révolutionnaire a été le premier homme qui s'est servi de sa force pour opprimer ses semblables.

Révolutionnaire, César s'emparant du pouvoir.

Révolutionnaire, l'église de l'Inquisition.

Révolutionnaires, rois et empereurs gouvernant par la terreur.

Révolutionnaire, Louis XVI voulant dissoudre les États généraux.

Révolutionnaires, les hommes de 89.

Révolutionnaire, Bonaparte renversant la République.

Révolutionnaires, Louis XVIII, les hommes de 48, Napoléon III.

Révolutionnaires, les hommes du 4 septembre.

Révolutionnaires, ceux de la Commune.

Révolutionnaires, Thiers et sa bande, les hommes du 16 mai, le bandit de Fourmies.

Révolutionnaires, cléricaux, bonapartistes, monarchistes d'aujourd'hui.

Révolutionnaires, tous ceux qui nous combattent.

Révolutionnaires, les bandits au pouvoir, qui font assommer le peuple et violer ses représentants.

Tous nous les admettons ces moyens que réciproquement nous nous reprochons, tous nous cherchons l'occasion qui nous permet de les employer.

D'ailleurs, dans tout acte, deux choses existent. L'acte en lui-même que nous constatons, mais que nous ne jugeons pas, que nous pouvons tout au plus déplorer, mais qui n'entre en rien dans notre appréciation ; puis le but qui a déterminé l'acte et les circonstances dont cet acte est environné et qui seul détermine notre opinion.

Dans un crime, ce n'est pas le crime en lui-même que nous jugeons, le coup de couteau qui supprime une existence humaine. Non, cela nous le regrettons, nous le déplorons, nous le condamnons toujours, mais ce n'est pas ce qui détermine notre opinion, ce qui nous fait voir dans tel acte la main d'un héros, dans tel autre presque identique celle d'un assassin.

Ce que nous jugeons, ce que nous discutons, ce que nous condamnons ou approuvons, ce contre quoi nous nous éle-

vous ou ce que nous louons c'est le but de cette action, les circonstances dont elle est entourée.

Et cela est si vrai que tel crime réprouvé par les uns est glorifié par les autres.

Un seul cas amène l'unanimité des suffrages pour flétrir un tel acte, c'est le cas où il a été accompli par un individu dans un but d'intérêt personnel.

Et vous, bourgeois, combien souvent sanctifiez-vous des crimes, et des plus odieux.

Qu'une guerre éclate, et vous applaudissez au massacre de ceux que vous appelez vos ennemis.

Un soldat s'introduit dans le camp adverse et poignarde, dans son sommeil, un officier ennemi ; est-il plus grande lâcheté, plus horrible assassinat ? Pourtant pour vous cet acte est splendide et vous n'avez pas assez d'éloges à adresser au criminel qui, à vos yeux, devient un héros.

L'histoire n'est-elle pas pleine d'exemples de ce genre.

Les uns qualifient de crime Brutus poignardant César, les autres y voient un acte héroïque.

L'Inquisition, aux yeux des uns, est une ignominie épouvantable ; d'autres y voient un acte de suprême justice.

Pour les uns, Charlotte Corday poignardant lâchement Marat dans sa baignoire est un vulgaire assassin ; pour d'autres, c'est une héroïne.

La décapitade de Louis XVI, des Girondins, des Dantonistes, des Hébertistes, des Robespierriéristes, de Babœuf, est qualifiée de crime par ceux-ci quand ceux-là y applaudissent.

Que de comparaisons ne pourrait-on faire !

Pour vous, Thiers est idéal et soulève votre enthousiasme en faisant fusiller 30,000 Parisiens ; les fédérés sont de vulgaires assassins et vous font pousser des cris d'horreur en jetant quelques balles dans le corps des otages.

De même bien des exemples d'incendies historiques sont qualifiés par vous d'héroïques quand vous traitez de pétroleurs et de bandits les incendiaires de la Commune.

Ce n'est pas l'acte de fusiller ou de brûler que vous condamnez ou approuvez, la désagrégation de quelques humains ou monuments ne vous émeut guère, c'est le but seul qui détermine votre appréciation sur les moyens.

Thiers, en fusillant, voulait rétablir l'ordre, c'est-à-dire l'obéissance passive des esclaves du travail courbés sous votre joug, la possibilité pour vous de continuer votre exploitation de chair et de pensées humaines dont vous vous engraissez et jouissez, ce but vous sourit et qu'importe s'il s'acquiert au prix de 30,000 morts.

Les fédérés en fusillant voulaient s'émanciper, conquérir

la liberté, léguer à leurs enfants un peu de bonheur et de joie donné par un régime nouveau, ce but vous déplaît, il est contre vous, et de crime et d'assassinat vous qualifiez l'exécution de quelques traîtres.

Vous fêtez le 14 juillet et non le 18 mars, deux journées au même degré révolutionnaires et toutes deux faites par le peuple ; mais l'une eut pour effet de créer votre puissance et l'autre de l'ébranler. Et si ce n'est pas l'action révolutionnaire que vous fêtez dans le 14 juillet, ce n'est pas non plus elle que vous condamnez dans le 18 mars. Là comme partout, le but seul détermine votre opinion.

En somme, comme Proudhon l'a dit : « L'effusion du sang n'est rien, c'est la cause qui le fait répandre qu'il faut considérer. »

Donc, assez crié sur nos moyens d'actions, bourgeois de tous partis, vous vous en êtes servis pour arriver au pouvoir, on s'en servira pour vous en déloger ; le peuple qui jusqu'ici n'a travaillé que pour vous pensera bientôt à travailler pour lui.

La Révolution est une arme loyale si elle n'est légale, et nous saurons l'employer. Mais il y a Révolution et Révolution.

Certains qui se disent Révolutionnaires voient comme mesure extrême la plantation et la bénédiction des arbres de la liberté.

Non, ce n'est pas de cette révolution à l'eau de rose que nous voulons, le mysticisme et la poésie de 48 ne sont plus de mode. Ces révolutions-là ne peuvent que tourner contre le peuple, faire le jeu des cléricaux et césariens et amener des périodes de réaction.

La Révolution que nous prônons et que nous voulons, c'est celle de 93, celle des Hébertistes, celle de 71, celle des Communeux, celle qui fauche, qui désagrège tout ce qui lui résiste, qui va droit au but et ne se laisse pas arrêter par les singeries sentimentales et mystiques.

Citoyens pensez bien à cela pour qu'au jour arrivé vous ne reculiez pas devant l'horreur des moyens et que droit vous alliez au but.

J.-L. BRETON.

---

La plus grande joie que puisse éprouver un homme, c'est de recouvrer la liberté perdue.

CERVANTÈS.

..\*  
\*  
Là vont les lois où veulent les rois.

(Proverbe espagnol.)

## Pensées et Proverbes Orientaux

---

La goutte d'eau la plus petite unie à l'Océan ne sèche pas.

(SASKYA-PANDITA).

On n'a jamais autant besoin de son esprit que quand on a affaire à un sot.

(PENSÉE CHINOISE).

Le bon sens est une eau profonde ou puise l'homme prudent.

L'esprit a beau s'avancer, il ne va jamais aussi loin que le cœur.

L'attitude parle quelquefois plus éloquemment que la langue.

Ton voisin commence à devenir dévot, prends garde.

Il s'adonne à la grande dévotion, c'est le moment de déloger.

(PENSÉE ARABE).

Un seul soleil efface cent mille ombres.

(ATAR, *Colloque des oiseaux*).

La nature met les hommes sur le même plan, l'éducation les sépare.

(LUN-YU).

Un bon livre, un bon discours peuvent faire du bien, mais un bon exemple parle bien plus éloquemment au cœur.

(MAXIME CHINOISE).

C'est à force de tromper que l'on devient habile.

(PROVERBE TURC).

Partout où les femmes sont honorées, les divinités sont propices.

(MANON).

Malgré le vent qui souffle et la tempête qui mugit, le sage conserve le flambeau de sa raison.

(PLOTIN).

Le pouvoir de ceux qui veulent gouverner par la force n'a que la durée d'un matin.

(LAO-TSEU).

Quand le prince enlève un fruit, le ministre arrache l'arbre.  
(PROVERBE PERSAN).

Les hommes sont ennemis de ce qu'ils ne connaissent pas.  
(APOPHTHEGME ARABE).

Une femme qui trompe son mari, fait jurer à son galant qu'il ne la trahira pas.  
(PENSÉE CHINOISE).

Celui qu'on aime n'a pas de défaut. Si l'on vient à le haïr, il n'a aucune vertu.  
(PENSÉE CHINOISE).

---

## Le Collectivisme

---

— Tiens ! vous voyez la Bourse ! Oh ! qu'elle est drôle, d'ici...  
Quand balayez-vous ça, d'un coup de pied ?

Sigismoud haussa les épaules.

— A quoi bon ? vous vous démolissez bien vous mêmes.

Et, peu à peu, il s'anima, il déborda du sujet dont il était plein.  
Un besoin de prosélytisme le lançait, au moindre mot, dans l'exposition de son système.

— Oui, oui, vous travaillez pour nous, sans vous en douter...  
Vous êtes là quelques usurpateurs, qui expropriez la masse du peuple, et quand vous serez gorgés, nous n'aurons qu'à vous exproprier à notre tour... Tout accaparement, toute centralisation conduit au collectivisme. Vous donnez une leçon pratique, de même que les grandes propriétés absorbant les lopins de terre, les grands producteurs dévorant les ouvriers en chambre, les grandes maisons de crédit et les grands magasins tuant toute concurrence, s'engraissant de la ruine des petites banques et des petites boutiques, sont un acheminement lent, mais certain, vers le nouvel état social... Nous attendons que tout craque, que le mode de production actuelle ait abouti au malaise intolérable de ses dernières conséquences. Alors, les bourgeois et les paysans eux-mêmes nous aideront.

Saccard, intéressé, le regardait avec une vague inquiétude, bien qu'il le prit pour un fou.

— Mais enfin, expliquez-moi, qu'est-ce que c'est que votre collectivisme ?

— Le collectivisme, c'est la transformation des capitaux privés, vivant des luttes de la concurrence, en un capital social unitaire,

exploité par le travail de tous... Imaginez une société où les instruments de la production sont la propriété de tous, où tous le monde travaille selon son intelligence et sa vigueur, et où les produits de cette coopération sociale sont distribués à chacun, au



EMILE ZOLA

(Portrait tiré de la *Revue illustrée*)

prorata de son effort. Rien n'est plus simple, n'est-ce pas ? une production commune dans les usines, les chantiers, les ateliers de la nation ; puis, un échange, un paiement en nature. S'il y a un surcroît de production, on le met dans des entrepôts publics, d'où il est repris pour combler les déficits qui peuvent se produire. C'est une balance à faire... Et cela, comme d'un coup de hache,

on abat l'arbre pourri. Plus de concurrence, plus de capital privé, donc plus d'affaires d'aucune sorte, ni commerce, ni marchés, ni Bourses. L'idée de gain n'a plus aucun sens. Les sources de la spéculation, des rentes gagnées sans travail, sont taries.

— Oh ! oh ! interrompit Saccard, ça changerait diablement les habitudes de bien du monde ! Mais ceux qui ont des rentes aujourd'hui, qu'en faites-vous ?... Ainsi, Gundermann, vous lui prenez son milliard ?

— Nullement, nous ne sommes pas des voleurs. Nous lui rachèterions son milliard, toutes ses valeurs, ses titres de rente, par des bons de jouissance, divisés en annuités. Et vous imaginez-vous ce capital immense remplacé ainsi par une richesse suffocante de moyens de consommation : en moins de cent années, les descendants de votre Gundermann seraient réduits, comme les autres citoyens, au travail personnel ; car les annuités finiraient bien par s'épuiser, et ils n'auraient pu capitaliser leurs économies forcées, le trop-plein de cet écrasement de provisions, en admettant même qu'on conserve intact le droit d'héritage... Je vous dis que cela balaye d'un coup, non seulement les affaires individuelles, les sociétés d'actionnaires, les associations de capitaux privés, mais encore toutes les sources indirectes de rentes, tous les systèmes de crédit, prêts, loyers, fermages... Il n'y a plus, comme mesure de la valeur, que le travail. Le salaire se trouve naturellement supprimé, n'étant pas, dans l'état capitaliste actuel, équivalent au produit exact du travail, puisqu'il ne représente jamais que ce qui est strictement nécessaire au travailleur pour son entretien quotidien. Et il faut reconnaître que l'état actuel est seul coupable, que le patron le plus honnête est bien forcé de suivre la dure loi de la concurrence, d'exploiter ses ouvriers, s'il veut vivre. C'est notre système social entier à détruire... Ah ! Gundermann étouffant sous l'accablement de ses bons de jouissance ! les héritiers de Gundermann n'arrivant pas à tout manger, obligés de donner aux autres et de reprendre la pioche ou l'outil, comme les camarades !

Et Sigismond éclata d'un bon rire d'enfant en récréation, toujours debout près de la fenêtre, les regards sur la Bourse, où grouillait la noire fourmilière du jeu. Des rougeurs ardentes montaient à ses pommettes, il n'avait d'autre amusement que de s'imaginer ainsi les plaisantes ironies de la justice de demain.

Le malaise de Saccard avait grandi. Si ce rêveur éveillé disait vrai, pourtant ? s'il avait deviné l'avenir ? Il expliquait des choses qui semblaient très claires et sensées.

— Bah ! murmura-t-il pour se rassurer, tout ça n'arrivera pas l'année prochaine.

— Certes ! reprit le jeune homme, redevenu grave et las. Nous sommes dans la période transitoire, la période d'agitation. Peut-être y aura-t-il des violences révolutionnaires, elles sont souvent

inévitables. Mais les exagérations, les emportements sont passagers... Oh! je ne me dissimule pas les grandes difficultés immédiates. Tout cet avenir rêvé semble impossible, on n'arrive pas à donner aux gens une idée raisonnable de cette société future, cette société de juste travail, dont les mœurs seront si différentes des nôtres. C'est comme un autre monde dans une autre planète... Et puis, il faut bien le confesser : la réorganisation n'est pas prête, nous cherchons encore. Moi, qui ne dors plus guère, j'y éproue mes nuits. Par exemple, il est certain qu'on peut nous dire : « Si les choses sont ce qu'elles sont, c'est que la logique des faits humains les a faites ainsi. » Dès lors, quel labeur pour ramener le fleuve à sa source et le diriger dans une autre vallée!... Certainement, l'état social actuel a dû sa prospérité séculaire au principe individualiste, que l'émulation, l'intérêt personnel rend d'une fécondité de production sans cesse renouvelée. Le collectivisme arrivera-t-il jamais à cette fécondité, et par quel moyen activer la fonction productive du travailleur, quand l'idée de gain sera détruite? Là est, pour moi, le doute, l'angoisse, le terrain faible où il faut que nous nous battions, si nous voulons que la victoire du socialisme s'y décide un jour... Mais nous vaincrons, parce que nous sommes la justice. Tenez! vous voyez ce monument devant vous... Vous le voyez?

— La Bourse? dit Saccard. Parbleu! oui, je la vois!

— Eh bien! ce serait bête de la faire sauter, parce qu'on la rebâtirait ailleurs... Seulement, je vous prédis qu'elle sautera d'elle-même, quand l'Etat l'aura expropriée, devenu logiquement l'unique et universelle banque de la nation; et, qui sait? elle servira alors d'entrepôt public à nos richesses trop grandes, un des greniers d'abondance où nos petits-fils trouveront le luxe de leurs jours de fête!

EMILE ZOLA.

---

## UNION ET DISCIPLINE

---

L'union est l'entente naturelle des convictions acquises; la discipline est la volonté de quelques-uns imposée, sous un prétexte ou sous un autre, sans explication.

L'union, c'est l'action de tous par les moyens acceptés de tous pour un principe commun.

La discipline c'est, d'un côté, l'arbitraire dissimulant la tyrannie, de l'autre l'obéissance aveugle et non raisonnée.

L'union, c'est l'opinion gagnée et consciencieusement unissant les efforts de tous dans un même but, conforme aux intérêts de tous.

La discipline c'est, d'un côté, une oligarchie omnipotente étayant des privilèges, donc des abus, donc ne pouvant donner naissance qu'à l'iniquité et au despotisme, de l'autre l'impuissance, l'esclavage, l'humiliation et l'asservissement.

La discipline a fait les armées, les couvents, les jésuitières, les ordres, les castes, les institutions monarchiques et oligarchiques, les collèges et les trônes, elle fait aujourd'hui mainte école sociale.

Nous répudions la discipline, principe d'inégalité, outil de tyrannie, moyen de dégradation de la dignité et de l'intelligence humaines.

Voilà pourquoi, personnellement, nous avons refusé toujours un embrigadement quelconque autre que celui de l'idée.

L'obéissance comprend l'abus du fort et la lâcheté du faible. En éducation, élever et instruire, ce doit être convaincre, pas autre chose.

Nous marchons avec un parti lorsque nous partageons ses tendances, ses aspirations, ses espérances, lorsque ses principes sont les nôtres et jusqu'à la limite de notre compréhension; nous nous unissons à ses membres pour penser, pour agir, pour avancer, mais nous n'acceptons pas de discipline de ce parti, parce que la discipline est la négation de la liberté, l'étouffement de la dignité humaine, l'entrave à la pensée libre et indépendante.

C'est avec la discipline qu'on broie les vies humaines dans les guerres, qu'on écrase l'idée dans les rues, qu'on avilit en même temps ceux qui commandent et ceux qui obéissent, ceux qui exécutent et ceux qui subissent.

C'est la discipline qui a fait les guerres nationales et religieuses, qui a fait les massacres et les répressions sanglantes.

Nous nous rangeons sous l'étendard des justes revendications, parce que suivre ce que nous jugeons le vrai chemin, ce n'est pas obéir, c'est faire un pas vers la justice.

Voilà comment nous sommes socialistes, parce que le programme socialiste nous semble juste dans ses grandes lignes, parce qu'il est temps que finissent l'iniquité des privilèges et le despotisme du capital.

Voilà comment aussi nous ne sommes pas sexualiste, c'est que nous jugeons que les adversaires du droit égal de la femme et de l'homme en sociologie et en politique, épouvantés de la marche croissante de l'idée juste, ont élevé à la hâte une barricade dernière.

Ce n'est pas au moment où les socialistes dans leurs congrès viennent aux femmes pour en faire leurs vraies compagnes en droit, en intelligence, leurs égales politiquement et socialement, où les femmes enfin comprennent que la science est une, que la justice n'a pas un nom différent pour les deux sexes, que la cause des prolétaires est la leur et qu'à la conquête pacifique de l'avenir marchent les êtres humains sans distinction de sexes, ce n'est pas cette heure-là où la cause de la femme se confond avec la cause des revendications humaines, du droit humain, qu'il faut choisir pour élever de nouveau une barrière entre l'homme et la femme.

Suivant l'expression d'une Américaine, l'humanité ne bat que d'une aile; c'est pour cela que jusqu'à présent elle s'est si mal dirigée; pourquoi les sexualistes essaient-ils de lier l'autre aile qui se dégage?

EUGÉNIE POTONIE-PIERRE.

## MOUVEMENT SOCIALISTE INTERNATIONAL

---

Il y a eu dans le courant de l'année 1893, deux congrès importants au point de vue de l'idée socialiste. Le premier est celui des conseillers municipaux socialistes de France, réunis à Saint-Denis, dans lequel on a scellé l'union de toutes les communes socialistes. Nous envoyons nos félicitations aux organisateurs de ce Congrès.

Le second Congrès où l'on a continué l'Union internationale du Socialisme est celui qui s'est réuni à Zurich et sur lequel nous ne pouvons que répéter ici ce que nous avons dit dans le numéro de septembre de la *Question Sociale*. Si, en général, le Congrès a fait de la bonne besogne au point de vue de l'entente des travailleurs de tous les pays, il n'a pas été malheureusement à la hauteur des circonstances sur toutes ses décisions.

Les procédés du parlementarisme qui consistent à empêcher de parler ceux qui peuvent contrarier la majorité, y ont été employés avec un peu trop de luxe et jusqu'à l'exclusion de certains, ce qui est une faute politique.

De plus, certaines décisions prises sur quelques propositions laissent à désirer au point de vue de la hardiesse.

Qu'avons-nous à ménager le militarisme par nos attermolements? Est-ce que nous ne devons pas le combattre à outrance? N'est-ce pas lui qui protège tous les tyrans et exploités? N'est-ce pas par lui qu'on égorge les enfants des prolétaires pour les intérêts et le plus grand bien-être des bourgeois?

Si la proposition des Hollandais ne paraissait pas réalisable, on pouvait prendre cette décision on ne peut plus pratique, d'engager les partis socialistes des pays où la guerre serait déclarée par les gouvernants, à se mettre en état d'insurrection, ainsi que l'ont fait les Parisiens en proclamant la Commune.

Allons, il faut en finir avec ces équivoques que certains créent dans le grand parti socialiste international. Cet équivoque-ci n'aurait pas sa raison d'être, si ceux qui l'ont amené n'avaient d'arrières pensées chauvines.

P. A.

---

Discours d'ouverture prononcé par le président P. Argyriadès, délégué Français, à la séance du Congrès du 8 août.

CITOYENNES ET CITOYENS,

En me désignant pour présider la séance d'aujourd'hui, c'est la délégation française que vous avez voulu honorer en ma personne, je vous en remercie pour elle et pour moi.

Malgré les élections, et quoi qu'on en ait dit, le prolétariat français se trouve formellement représenté à ce Congrès, puisque toutes les fractions du Parti socialiste y ont envoyé des délégués, et que presque toutes les organisations ouvrières y ont des représentants (*plus de 40 délégués*).

Il est du devoir des socialistes français de s'intéresser et de prendre part

à toute action qui pousse en avant l'idée de l'affranchissement humain, car ce sont leurs ancêtres, les Babœuf, les Fourier, les Blanqui, les Saint-Simon, qui ont été les semeurs de l'idée créatrice du formidable mouvement socialiste qui emporte le monde aujourd'hui.

Aussi aurions-nous été heureux de voir sur ce mur, à côté de notre vénéré Karl Marx, les portraits de ces grands penseurs, ainsi que ceux de Robert Owen, César de Paepe et autres précurseurs du socialisme moderne.

Mais si l'internationalisme a péché un peu de ce côté, nous avons été heureux, hier, d'entendre les affirmations internationalistes du citoyen Singer et je l'en remercie.

Après la Commune de Paris et le renversement de la colonne Vendôme, il n'est même pas nécessaire aux socialistes français de se déclarer internationalistes : les faits parlent tout seuls. Et il m'est permis, à moi, français naturalisé, et internationaliste par excellence, de constater sans modestie et sans blesser personne ici, les qualités d'abnégation et de générosité du peuple français.

Aussi, Citoyennes et Citoyens, il ne faut pas en vouloir aux Français si, dans la séance d'hier, ils ont été plus ardents et plus portés vers les idées de tolérance et de liberté que les autres. C'est dans leur nature.

D'ailleurs, il ne faut pas vous y tromper. Ainsi que vous l'ont déclaré hier les citoyens Degay, Guérard et Keufer, nous sommes loin d'être des anarchistes et de vouloir admettre parmi nous des hommes qui ne veulent aucune organisation. Mais de là à exclure de simples socialistes révolutionnaires qui admettent l'organisation, il y a loin.

Encore un mot et je finis par là :

Aujourd'hui, nous commençons la discussion des questions à l'ordre du jour.

Permettez-moi d'abord, Citoyennes et Citoyens, de faire appel à votre bienveillance pour me faciliter la tâche de président et ensuite de faire appel à votre modération et à votre tolérance.

Réfléchissez bien que nous avons d'un côté, les bourgeois qui nous guettent pour profiter de toutes nos divisions, de toutes nos fautes, et de l'autre, ce qui est plus important, le Proletariat universel qui a les yeux fixés sur nous et attend nos décisions avec impatience. Or, plus nous serons énergiques dans nos décisions contre la classe des exploités, contre le vampire capitaliste, plus nous ferons tressaillir les cœurs de ceux qui espèrent en nous, et plus nous attirerons leurs sympathies. Plus, au contraire nous ferons de l'exclusivisme en sacrifiant les tirailleurs d'avant-garde, et plus nous nous aliénerons la confiance des exploités.

C'est dans l'intérêt du grand parti socialiste international représenté ici que je me suis permis ces quelques observations qui partent du cœur d'un homme convaincu et désintéressé.

*Vive l'Affranchissement du prolétariat !*

*Vive l'internationalisme !*

### Les Résolutions

Voici quelques unes des résolutions prises par le Congrès de Zurich sur les plus importantes questions qui lui étaient soumises.

Sur les mesures à prendre pour la réalisation internationale de la journée de huit heures.

Le Congrès déclare :

La journée de huit heures est une des conditions préalables les plus importantes de l'affranchissement définitif de la classe ouvrière du joug du capital ; elle est aussi la démarche la plus importante pour l'amélioration.

Par la journée de huit heures, le chômage diminuera, la capacité du travail

augmentera, les salaires deviendront plus élevés et la capacité d'achat du peuple travailleur sera plus forte.

Par la journée de huit heures, la vie de famille, troublée par le capitalisme, prendra un nouvel essor, il sera possible de se vouer avec plus de sollicitude à l'éducation des enfants.

Par la journée de huit heures, la santé, la force, l'intelligence et la moralité du peuple s'élèveront.

Par la journée de huit heures, la classe ouvrière pourra consacrer plus de temps à l'organisation et à l'activité syndicale et politique.

La lutte pour la journée de huit heures doit être engagée dans tous les pays, car seule l'adoption *légale* internationale de la journée de huit heures peut assurer sa durée et son efficacité bienfaisante.

Comme moyen de réalisation internationale de la journée de huit heures, le Congrès recommande « l'organisation syndicale et politique sur une base nationale et internationale de la classe ouvrière et l'agitation et la propagande, en faveur de la journée de huit heures, par cette organisation. »

L'agitation en faveur de la journée de huit heures doit être poursuivie de toutes manières, au moyen de feuilles volantes, par des conférences, par la presse socialiste, par des démonstrations au sein des assemblées et corps politiques, dans les parlements et au sein des autorités de l'Etat et des communes. Dans la presse socialiste on ouvrira une rubrique permanente, « Journée de huit heures », dans laquelle seront recueillis tous les faits et toutes les manifestations se rapportant à cette revendication; les représentants des ouvriers, au sein des corps politiques, devront, de temps à autre et dans les circonstances appropriées, présenter des propositions ayant trait à une réduction de la journée de travail, notamment en faveur des ouvriers occupés par l'Etat et les communes.

Les représentants socialistes, au sein des parlements nationaux, devront « s'entendre en vue d'une action commune pour l'introduction internationale, par la législation, de la journée de huit heures. » L'organisation syndicale des ouvriers doit poursuivre, en dehors de la lutte politique, une action libre avec les entrepreneurs et patrons en faveur de la journée de huit heures, en faveur de la classe ouvrière toute entière.

Pour les dispositions communes concernant la journée du 1<sup>er</sup> mai, la commission chargée de leur étude a proposé les conclusions suivantes qui ont été adoptées :

1. Le Congrès confirme la résolution du Congrès de Bruxelles ainsi conçue :

Le Congrès, afin de conserver au 1<sup>er</sup> Mai son véritable caractère de classe économique de revendication de la journée de huit heures et d'affirmation de la lutte des classes, décide :

Qu'il y a lieu d'avoir une démonstration unique pour les travailleurs de tous les pays.

Que cette démonstration aura lieu le 1<sup>er</sup> Mai.

Recommande le chômage partout où cela n'est pas impossible.

2. Le Congrès adopte l'amendement suivant :

La démocratie socialiste de chaque pays a le devoir de faire tout ce qu'elle peut pour parvenir à la réalisation du chômage et d'encourager toute tentative faite dans ce sens par les différentes organisations locales.

Le Congrès décide de plus :

La manifestation du 1<sup>er</sup> Mai pour la journée de huit heures doit en même temps affirmer en chaque pays l'énergique volonté de la classe ouvrière de mettre fin par la Révolution sociale aux différences des classes et ainsi de manifester par la seule voie qui conduit à la paix dans l'intérieur de chaque nation et à la paix internationale.

Pour la protection des ouvrières et sur la proposition d'un grand nombre de citoyennes et membres des sociétés ouvrières de l'Angleterre, de la

France, de l'Allemagne, de l'Autriche, de l'Italie et de la Suisse, le Congrès prend les résolutions ci-après :

Considérant :

Que des groupes féministes bourgeois repoussent toute législation protectrice en faveur des ouvrières, comme portant atteinte à la *liberté* de la femme et à l'égalité de ses droits *vis-à-vis de l'homme*.

Qu'ils laissent ainsi hors de compte d'une part, le caractère de notre société actuelle, qui est basée sur l'exploitation de la classe ouvrière de la femme aussi bien que de l'homme par la classe capitaliste.

Que d'autre part, ils méconnaissent le rôle assigné à la femme par la différenciation même des sexes, son rôle de mère, si important pour l'avenir de la société.

Le Congrès international de Zurich déclare qu'il est du devoir des représentants des travailleurs de tous les pays d'insister sur la protection législative des ouvrières en revendiquant l'application des mesures suivantes :

1° Une journée maxima de 8 heures pour les femmes et celle de 6 heures pour les filles au-dessous de 16 ans ;

2° Une journée de repos ininterrompue de 36 heures par semaine ;

3° Suppression du travail de nuit ;

4° Défense du travail des femmes dans toutes les industries nuisibles à la santé ;

5° Défense du travail des femmes enceintes au moins deux semaines avant et au moins quatre semaines après l'accouchement ;

6° Nomination d'inspectrices de travail en nombre suffisant dans toutes les branches d'industrie où des femmes sont occupées ;

7° Application des mesures ci-dessus à toutes les femmes occupées dans des usines, des ateliers, des magasins, dans l'industrie domestique ou dans l'agriculture.

Au sujet de l'organisation nationale et internationale des syndicats professionnels, le Congrès adopte la proposition formulée par les nationalités suivantes : l'Angleterre, la Belgique, l'Italie, les Etats-Unis, l'Australie, la Roumanie, l'Espagne, la Bulgarie, la Serbie, la France et la Hollande.

Le Congrès,

Maintenant les résolutions relatives à l'organisation syndicale adoptées au Congrès de Bruxelles, et affirmant le devoir pour la classe ouvrière de s'organiser en groupements de métiers,

Déclare que les travailleurs industriels agricoles et maritimes ont pour obligation :

1° De se grouper en associations de métier, afin de pouvoir défendre leurs intérêts professionnels, sauvegarder leurs salaires et résister à l'exploitation capitaliste ;

2° De réunir partout où c'est possible, en fédérations nationales les syndicats de mêmes métiers qui ont des intérêts identiques ;

3° De former, par l'entente des fédérations nationales, une fédération internationale des professions organisées, afin d'unir dans un même faisceau les organisations des différents pays ;

4° D'organiser régionalement, nationalement et internationalement, partout où c'est possible, les associations syndicales de toutes les professions afin d'avoir, dans la lutte pour le salaire, la cohésion et l'entente entre les travailleurs de toutes les corporations ;

5° De communiquer de pays à pays, par les Secrétariats du travail, décidés au Congrès de Bruxelles, dont le fonctionnement doit être assuré et, au besoin, par des Secrétariats internationaux chargés de transmettre aux Fédérations nationales les renseignements concernant spécialement les corporations ;

6° D'établir partout, où il n'en existe pas, par l'initiative des travailleurs ou par l'intervention des pouvoirs publics, des Bourses de travail où les

ouvriers pourront obtenir plus facilement de la besogne et où ils pourront adhérer plus facilement aux syndicats professionnels ;

7° D'avoir pour chaque profession des Congrès internationaux afin de débattre les questions spéciales aux diverses fédérations ;

8° De grouper dans une masse compacte, les ouvriers de toutes les organisations, sans distinction de races ni de professions, afin d'avoir pour l'action politique, dans la lutte contre les capitalistes, une force suffisante pour assurer l'émancipation intégrale du prolétariat.

La résolution prise au sujet de la grève générale est très intéressante :

Considérant que les grèves ne peuvent être entreprises avec succès que dans des circonstances spéciales et dans un but spécial qui ne peuvent pas étre déterminés d'avance ;

Qu'une grève universelle n'est déjà pas praticable à cause du développement économique si différent dans les divers pays, et que, dès qu'elle est praticable, elle n'est plus nécessaire ;

Considérant de plus que, même une grève générale restreinte à un seul pays ne peut avoir de résultats que lorsqu'elle est faite pacifiquement parce que d'abord les grévistes seraient les premiers à souffrir de la faim et contraints à capituler et qu'une grève violente, par contre, serait écrasée impitoyablement par les classes dirigeantes ;

Le Congrès déclare :

Que dans les conditions politiques et sociales actuelles, tout au plus une grève d'industries spéciales pourrait être pratiquée avec succès.

Les grèves en masse peuvent, il est vrai, dans certaines circonstances étre une arme très efficace, non seulement dans la lutte économique, mais dans la lutte politique. Mais c'est une arme qui, pour étre maniée efficacement, suppose une puissante organisation syndicale et politique de la classe ouvrière.

Le Congrès recommande, en conséquence, aux partis socialistes de tous les pays de poursuivre avec la plus grande énergie cette organisation, et passe sur la question de la grève générale, à l'ordre du jour.

\*\*\*

Nous ne pouvions mieux faire pour le *mouvement socialiste international* que de reproduire ici, résumés, les rapports des différentes délégations internationales représentées au Congrès de Zurich, rapports que nous donnons ci-après.

---

## RAPPORTS DES DIFFÉRENTES DÉLÉGATIONS AU CONGRÈS DE ZURICH

---

### ALLEMAGNE

Pendant douze ans la loi sur les socialistes avait étouffé toute manifestation sur la situation et le développement progressif du mouvement socialiste en Allemagne. Mais si on pouvait empêcher ces manifestations, il était absolument impossible d'entraver le progrès du mouvement socialiste. Malgré les proclamations de l'empereur, qui annonçait un changement de système sur le terrain de la législation sociale, le parti socialiste ne s'écarta pas de sa route : les élections de 1893 ont été un grand succès pour lui ; ses candidats avaient obtenu 1,127,000 voix, les députés socialistes étaient au nombre de 35 ; Bismarck tombait, et quelques mois plus tard, tombait aussi la loi d'exception, qui était son œuvre.

Aucune réforme sociale n'a été tentée depuis le Congrès de Bruxelles : la grève des mineurs du bassin de la Sarre, qui travaillent pour le compte de l'Etat, a été impitoyablement réprimée; des milliers de mineurs, coupables d'avoir cherché à améliorer leur sort, ont été l'objet de mesures de rigueur; les droits d'association et de coalition ont été toujours foulés aux pieds; pour les ouvriers occupés dans les ateliers de l'Etat, le caractère du gouvernement de classe ne peut plus être contesté au gouvernement actuel.

Les socialistes allemands n'ont jamais méconnu ce caractère; la tactique suivie par le parti vis-à-vis du gouvernement, aussi bien que vis-à-vis de la bourgeoisie ne laisse aucun doute à ce sujet. Le parti est encore ce qu'il était, l'adversaire irréconciliable de la domination de classe, du salariat en vigueur : son but, c'est toujours la conquête du pouvoir politique, pour renverser la domination de classe et abolir le régime capitaliste.



LIEBKNECHT

Après l'abrogation de la loi d'exception, l'organisation et le développement du parti socialiste ont fait des progrès rapides; l'unité d'action se montre dans tous les congrès d'une manière imposante : les deux courants divergents, les jeunes et les vieux, n'étaient dus, au sein du parti, qu'à de petites querelles, à des jalousies personnelles, les attaques contre les représentants du parti étaient l'œuvre d'une poignée de gens sans caractère et sans influence.

La presse bourgeoise, par son empressement à exploiter ces calomnies, a pu donner une importance éphémère aux individus qui les répandaient. Au congrès d'Erfurt, devant lequel la question fut portée, ils n'ont pu établir la preuve des faits qu'ils avaient avancés, et il leur a manqué le courage de se rétracter ouvertement, de sorte que le congrès les a exclus du parti tout en approuvant la conduite tenue par la représentation du parti.

Le congrès d'Erfurt avait une tâche des plus importantes à remplir : l'élaboration d'un nouveau programme du parti. Le programme de Gotha n'était plus depuis longtemps à la hauteur des progrès scientifiques, ni en harmonie avec les besoins pratiques. Le programme voté par le congrès d'Erfurt à l'unanimité, présente un caractère révolutionnaire assez accentué, en affirmant que la propriété privée des instruments de production, au lieu d'assurer au producteur la propriété de son produit, n'est plus aujourd'hui qu'un moyen d'expropriation des travailleurs, paysans, artisans et petits bourgeois, tandis qu'elle procure aux non travailleurs, capitalistes et grands propriétaires de s'approprier le produit des travailleurs, en déclarant aussi que seulement par la socialisation de la propriété et de la production capitaliste on obtiendra que la productivité de plus en plus grande du travail social, au lieu d'être une source de misères et d'oppression pour les classes

qui ont été jusqu'ici exploitées, devienne pour elles une source de bien-être et de perfectionnement.

Ainsi la lutte des travailleurs contre le capitalisme est légitime et nécessaire, si on veut l'émancipation du prolétariat. Mais cette lutte ne peut pas aboutir si elle n'a pas un caractère politique; sans droits politiques, l'organisation des prolétaires ne peut pas exister, et leurs luttes demeurent forcément stériles. La mission du socialisme consiste à donner aux travailleurs la conscience de leurs intérêts communs, etc., à leur indiquer le but qu'ils doivent poursuivre, comme constituant une seule classe, en lutte avec tous les partis bourgeois. La solidarité internationale des prolétaires s'impose d'elle-même : la production et le commerce étant internationaux, le mouvement ouvrier doit l'être aussi, l'émancipation de la classe ouvrière est une œuvre à laquelle doivent concourir les travailleurs de tous les pays civilisés. C'est de ces principes qu'on s'est inspiré en formulant dans le programme les revendications du parti socialiste de l'Allemagne, que nous allons brièvement résumer.

1. Suffrage universel à scrutin secret de tous les citoyens, âgés de vingt ans, sans distinction de sexe, pour toutes les élections législatives ou administratives. Système électoral proportionnel; indemnité aux représentants élus; abolition de toutes les restrictions, excepté les cas d'interdiction;

2. Législation directe par le peuple ayant le droit d'initiative et de rejet, souveraineté et autonomie administrative du peuple dans l'Etat, les provinces et les communes; élection des fonctionnaires par le peuple, envers lequel ils seront responsables. Vote annuel de l'impôt;

3. Instruction militaire générale; la nation armée remplace l'armée permanente; la décision de la paix et de la guerre par les représentants du peuple; l'arbitrage dans toutes les questions internationales;

4. Abolition de toutes les lois qui restreignent ou suppriment le droit de manifester son opinion ainsi que les droits de réunion et d'association;

5. Abolition de toutes les lois faites au détriment de la femme dans la vie privée ou publique;

6. La religion est une affaire individuelle; suppression de toutes les dépenses faites dans un intérêt confessionnel;

7. Laïcisation de l'école; la fréquentation de l'école obligatoire; gratuité de l'instruction à tous les degrés;

8. Gratuité de la justice et de l'assistance judiciaire; la justice rendue par des magistrats nommés par le peuple; indemnité à accorder à ceux qui ont été impunément arrêtés, accusés et condamnés, abolition de la peine de mort;

9. Gratuité du service médical et pharmaceutique; gratuité des enterrements;

10. Impôt graduellement progressif sur le revenu et le capital; l'impôt sur la succession graduellement progressif d'après le montant de la succession et le degré de parenté. Abolition de tous les impôts indirects, les droits de douane, et en général de toutes les dispositions, par suite desquelles les intérêts privés sont favorisés aux dépens de l'intérêt public.

Quant à la protection de la classe ouvrière, le parti socialiste réclame :

I. Une législation protectrice du travail, basée sur les principes suivants :

- a) La fixation de la journée de travail ne dépassant pas huit heures;
- b) Défense de tout travail salarié pour les enfants au-dessous de 14 ans;
- c) Défense du travail de nuit, à l'exception des industries dans lesquelles par leur nature, pour des motifs techniques, ou pour des raisons d'intérêts publics, le travail de nuit est absolument nécessaire;
- d) Repos de 36 heures par semaine, sans interruption;
- e) Prohibition de payer les salaires autrement qu'en argent.

II. Inspection de tous les établissements industriels; réglementation des

conditions du travail par des bureaux du travail ou par des bourses de travail; mesures radicales en fait d'hygiène industrielle;

III. Assimilation juridique des travailleurs agricoles avec les ouvriers de l'industrie;

IV. Garanties du droit de coalition;

V. L'assurance des travailleurs à la charge de l'Etat; les travailleurs auraient voix prépondérante dans l'administration.

Au congrès de Berlin (11-21 novembre 1892), on résolut la question de la fête du 1<sup>er</sup> mai, le congrès de Bruxelles avait fixé au 1<sup>er</sup> mai la fête du travail, mais sans imposer la cessation du travail. Aussi après une discussion assez vive, le congrès décida : que la fête du travail aurait lieu le 1<sup>er</sup> mai; mais si la cessation de tout travail était la forme la plus imposante, par laquelle on pouvait célébrer la fête, on n'en faisait pas un devoir absolu pour les travailleurs, d'autant plus que la mauvaise situation des affaires ne permettait pas de leur imposer de nouveaux sacrifices, de sorte que la fête aura lieu seulement le soir, et que le 1<sup>er</sup> mai ne serait pas, pour cette année au moins, un jour de repos.

Ainsi le 1<sup>er</sup> mai a été déclaré le jour de la fête du travail; les ouvriers ont manifesté partout le 1<sup>er</sup> mai leurs sentiments de cordialité internationale, et leur ferme volonté d'en finir une bonne fois avec la domination des classes, et l'exploitation de l'homme par l'homme.

Les élections des conseils des Prud'hommes ont montré que la classe ouvrière avait fini par se persuader, que le socialisme seulement était décidé et se trouvait en mesure de défendre ses intérêts. Sans s'en exagérer l'importance, les ouvriers ont participé en grand nombre aux élections des Prud'hommes : dans les villes industrielles les candidats socialistes l'ont presque partout emporté, même dans les pays où les ouvriers avaient été jusque-là réfractaires ou indifférents au socialisme, on a obtenu des succès éclatants : les candidats des patrons ont échoué presque partout. Ainsi la lutte des classes gagnait en étendue, et assurait dans l'avenir le triomphe du socialisme.

La presse, elle aussi, montre par son développement, que le mouvement professionnel s'accroît. Dans le troisième trimestre 1891, on ne comptait que 51 journaux professionnels comme aujourd'hui, mais le nombre de ceux qui paraissent toutes les semaines est sensiblement augmenté, de 24 à 30. Parmi les autres journaux, 2 paraissent deux fois par mois, 18 de 15 en 15 jours, et 4 une fois par mois. Le mouvement professionnel a le même but que le mouvement politique, ils se complètent l'un et l'autre, aussi bien par rapport à leur organisation qu'à celui de leur presse.

Le mouvement politique a été plus animé; la presse socialiste en fournit une preuve manifeste. Dans le troisième trimestre 1891 les journaux du parti étaient de 68, aujourd'hui il y en a 72, dont 33 paraissent six fois par semaine, 21 trois fois, 4 deux fois et 11 une fois seulement, sans compter la Revue « *Die neue Zeit* » l'organe du socialisme scientifique et 2 journaux humoristiques illustrés, et un journal littéraire « *Die neue Welt* ». Le nombre des abonnés qui va toujours augmentant, montre d'une manière incontestable l'importance et l'influence de la presse socialiste en Allemagne. L'activité parlementaire des représentants socialistes dans le Reichstag et dans les municipalités ont aussi contribué beaucoup à assurer au socialisme de nouveaux partisans en assez grand nombre, en triomphant de leur indifférence, le plus puissant rempart du pouvoir politique de la bourgeoisie.

Les élections politiques qui ont eu lieu dans ces derniers temps, dans les différents pays de l'Empire, sont une preuve indiscutable des progrès du socialisme. Les résultats obtenus sont d'autant plus importants, qu'ils ne sont pas l'effet de compromissions faites avec les partis bourgeois, mais qu'ils sont dus seulement à la puissance du parti socialiste.

Mais ce sont surtout les élections du 15 juin 1893 qui ont montré que l'idée socialiste avait jeté des racines profondes dans le cœur des ouvriers allemands.

Les résultats pratiques ont été importants aux dernières élections; au premier tour du scrutin, 24 députés socialistes ont été nommés; au scrutin de ballottage on a gagné 20 autres sièges. Le succès aurait été beaucoup plus grand, si, au deuxième tour de scrutin, tous les partis bourgeois, même les plus avancés, ne s'étaient coalisés contre les candidats du parti, qui n'a pu ainsi compter que sur ses propres forces. Les députés socialistes sont au nombre de 44 dans le nouveau Reichstag; dans l'ancien, ils n'étaient que 36.

Malgré l'abolition des lois d'exception, les poursuites et les condamnations judiciaires pour des faits, en raison desquels les autres partis ne sont jamais inquiétés, continuent de plus belle. Ainsi on a infligé, pour des faits se rattachant au mouvement ouvrier ou au mouvement socialiste : en 1891, 80 ans de prison et 18,302 marks d'amende; en 1892, 117 ans et 20,352 marks; en 1893, 77 ans et 13,891 marks. Les peines prononcées en 1893 n'embrassent qu'une période de neuf mois, à partir du 1<sup>er</sup> octobre 1892. Ces chiffres d'ailleurs, au moins par rapport au montant des amendes, sont bien au-dessous de la vérité.

Cependant le mouvement socialiste ne s'est jamais arrêté : les classes dirigeantes sentent le terrain se dérober sous leurs pieds; le prolétariat agricole, leur dernier rempart, est ébranlé; les armes qu'elles forgent contre le socialisme ont un double tranchant; l'armée est leur seul espoir. Mais même ce dernier espoir s'évanouira à mesure que le socialisme se développe, que les paysans et les petits bourgeois tombent dans le prolétariat, que la situation de l'industrie et de l'agriculture devient de plus en plus difficile et incertaine, et que les conditions faites aux travailleurs deviennent plus insupportables. Le socialisme n'aura ni cesse, ni repos jusqu'au jour où le capitalisme sera renversé; son passé, ses succès actuels et le courage avec lequel il soutient la lutte, lui assurent le triomphe dans l'avenir.

*Le Comité directeur du parti socialiste  
de l'Allemagne.*

## AUTRICHE

### Rapport sur la situation du Parti ouvrier de l'Autriche.

Depuis le Congrès de Bruxelles, le parti ouvrier, qui venait de se constituer, a fait des progrès importants. Peu à peu s'accomplit aussi en Autriche la transition du régime féodal à la production capitaliste. Cependant les grands propriétaires et la bourgeoisie marchent aujourd'hui d'accord pour s'opposer au prolétariat qui s'avance; ils ont reconnu l'identité de leurs intérêts économiques. Leurs sympathies sont acquises à la petite bourgeoisie, dont le mouvement, qui a pris souvent en Autriche des formes antisémites, finira par échapper à l'influence de ses protecteurs intéressés.

En Autriche, malgré l'étiquette parlementaire, les droits politiques n'existent qu'au profit des classes possédantes : la classe ouvrière doit d'abord s'emparer des armes, qui dans les autres pays ont été arrachées à la bourgeoisie : sans liberté de presse et de coalition le mouvement socialiste et économique ne peut se développer qu'avec peine. Dans ces conditions la lutte est bien difficile. On s'est efforcé à réformer la loi sur la presse, qui rend impossible, pour le moment, la vie aux journaux du parti : le projet élaboré par une commission parlementaire ferait apercevoir au moins les inconvénients les plus graves; notre parti ne manquera dans la suite de pousser plus loin la réforme. La conquête du suffrage universel, égal et direct, est aussi l'objet des efforts du parti; les droits politiques

n'appartiennent qu'à un tiers de la population, les prolétaires en sont exclus. Rien d'étonnant si la législation et l'administration sont hostiles au peuple. Cependant, on sent que les choses ne peuvent pas continuer ainsi, le mouvement socialiste déjà imposant donne à réfléchir : mais jusqu'ici rien n'a été fait pour que les travailleurs soient représentés.

Les événements de la Belgique, où l'on a arraché aux Chambres le suffrage universel, ont eu un retentissement profond en Autriche, le pays désormais le plus arriéré de l'Europe. Même la clique de la noblesse foncière et de la bourgeoisie capitaliste, a compris que les jours de leur monopole étaient comptés. Dans ces circonstances la fête du 1<sup>er</sup> Mai a été une manifestation grandiose non seulement en faveur de la journée des huit heures, mais aussi et surtout du suffrage universel. Le suffrage universel est une question désormais à l'ordre du jour, le parti socialiste en hâtera et, au besoin, en imposera la solution.

Les luttes politiques ne nous ont pas fait perdre de vue l'organisation du prolétariat; le socialisme se répand de plus en plus, le chômage, la misère, surtout pendant l'hiver 1891-92, nous ont amené de nombreuses recrues, même dans les campagnes où le clergé était tout puissant; les travailleurs ont fini par comprendre que le parti socialiste seulement pouvait briser l'oppression capitaliste, et établir un régime social plus équitable.

Le progrès du socialisme est constaté, d'ailleurs, par le grand nombre des associations politiques et par le développement de la presse. A l'heure actuelle notre parti a 23 journaux politiques, sans compter les journaux professionnels, qui ne paraissent qu'une fois par semaine ou de quinze en quinze jours. Le plus important d'entre eux, le *Wiener Arbeiterzeitung*, tire à 19,000 exemplaires.

Cependant le progrès le plus important accompli depuis le Congrès de Bruxelles, a été l'organisation du parti. Malgré toutes les difficultés que des lois élastiques, les caprices et l'arbitraire de la bureaucratie, aux yeux desquelles le socialisme était dangereux aux intérêts de l'Etat, le Congrès réuni à Vienne, à la Pentecôte de 1892, a su créer une organisation, qui a pu imposer aux autorités elles-mêmes, qui l'ont tacitement reconnue, et qui fonctionne admirablement. Base de l'organisation est la publicité la plus complète; elle est partagée suivant les divisions politiques : pays de la couronne, provinces, districts; une fois tous les deux ans doit se réunir un congrès; un comité de neuf membres est chargé des affaires du parti. Tous les groupes jouissent d'une autonomie assez étendue : les Tchèques et les Polonais gardent aussi leur autonomie, mais dans les cadres de l'organisation collective.

Le mouvement socialiste des femmes a fait aussi de sensibles progrès : pour le moment il est restreint au domaine corporatif, plus tard il prendra un caractère politique, mais pour empêcher qu'il ne se confonde avec les associations bourgeoises pour l'émancipation de la femme, on lui a donné une empreinte prolétarienne très accentuée.

L'organisation professionnelle s'est aussi développée malgré tous les obstacles qu'une bureaucratie hostile et arbitraire lui opposait : les conférences, les journaux, les congrès professionnels internationaux et nationaux n'ont fait qu'accroître ce mouvement.

Il nous reste à parler de la fête du 1<sup>er</sup> Mai, dont le caractère universel ne pourrait être gardé si on ne la célèbre pas en même temps et de la même manière dans tous les pays. La date du 1<sup>er</sup> mai doit être définitivement fixée, la cessation du travail, qui cette année a coûté bien cher aux prolétaires de l'Autriche, doit absolument être imposée; les délégués de l'Autriche soumettront au congrès une proposition ayant pour but de donner à la fête du travail la même forme dans tous les pays.

Le parti socialiste de l'Autriche remplira sa tâche, l'armée prolétarienne est prête pour la lutte, son courage est à toute épreuve; la victoire ne peut pas lui manquer.

ANGLETERRE

**Rapport sur la situation de la Grande-Bretagne et de l'Irlande,  
présenté au Congrès ouvrier socialiste  
international de Zurich.**

Le mouvement ouvrier a fait de grands progrès dans la Grande-Bretagne et en Irlande depuis le Congrès de Bruxelles, il s'accroît tous les jours davantage. Cependant, un parti ouvrier socialiste, avec un programme et une tactique commune, n'existe pas encore. A la vérité, de nombreuses organisations ouvrières poursuivent le même but, la socialisation de tous les instruments de production et de distribution, mais avec des moyens différents. C'est pourquoi les organisations au nom desquelles ce rapport est présenté, sont seules responsables des faits qui y sont énoncés.

La différence entre les programmes des anciennes et des nouvelles unions a augmenté depuis 1891; les unes sont libérales, tandis que les autres sont animées d'un esprit franchement socialiste. La conscience de classe s'est développée parmi les ouvriers : ils sont de plus en plus persuadés que le socialisme seulement pourra résoudre le problème industriel : le mouvement politique, auquel les prolétaires participent tous les jours plus largement en est une preuve incontestable. L'action politique est reconnue nécessaire pour améliorer la situation des prolétaires et en préparer l'émancipation.

Le nombre des délégués et des organisations représentées au Congrès de Zurich a sensiblement augmenté si on le compare à celui du Congrès de Bruxelles; pour la première fois des membres du Parlement

assistent à un congrès ouvrier, comme délégués d'organisations ouvrières.

Depuis le dernier Congrès la question des ouvriers sans travail a pris des proportions inquiétantes : l'armée de réserve devenait menaçante. Le chômage étant un effet du régime capitaliste en vigueur, les mesures empiriques proposées par la bourgeoisie n'étaient d'aucune utilité : tant que le système actuel de production ne sera pas renversé, les ouvriers sans travail ne feront qu'augmenter.

La lutte entre les capitalistes et les ouvriers devient de plus en plus acharnée : les grèves des mineurs de Durham, des tisserands du Lancashire, des ouvriers des docks, des matelots et chauffeurs ainsi que des charpentiers, ne permettent pas d'en douter. La plus importante, cependant, a été la grève de Hull, où les efforts des patrons pour briser les organisations de leurs ouvriers, se sont produits au grand jour : toutes les armes ont été employées, argent, intimidation, fausses nouvelles, persuasion, menace, corruption, famine, introduction d'ouvriers non syndiqués, etc., en un mot la force dans toutes ses formes. Le gouvernement libéral n'a pas manqué d'envoyer de la troupe pour aider le public et les patrons à détruire l'organisation des ouvriers des docks.



JOHN BURNS

Quelques petites concessions ont été accordées aux travailleurs dans ces derniers temps. Bien que les libéraux et les conservateurs ne fassent aux yeux des prolétaires qu'un seul parti réactionnaire, cependant, depuis qu'ils sont au pouvoir, les libéraux ont donné quelques satisfactions, peu importantes, d'ailleurs, aux travailleurs. La loi sur la responsabilité des patrons a été améliorée; la question de l'indemnité parlementaire a fait un pas en avant, on a augmenté le nombre des inspecteurs de fabrique, on a même appelé des femmes à ces fonctions; le département du travail public tous les mois un bulletin où l'on trouve une masse de données statistiques sur les conditions du travail à l'intérieur et à l'étranger; enfin on a fait passer une loi sur les conseils des paroisses, dont les dispositions, si elles étaient exécutées, enlèveraient au clergé et aux propriétaires les administrations rurales. L'instruction publique a été aussi réformée et améliorée. Ces mesures cependant n'arrêtaient pas le mouvement socialiste : les ouvriers les acceptent, comme à-comptes, en attendant tout ce qui leur est dû, c'est-à-dire la propriété du sol, des matières premières qu'ils façonnent, des machines avec lesquelles ils travaillent, et des produits qu'ils obtiennent.

Le premier dimanche de mai a eu lieu une importante démonstration en faveur de la journée de huit heures. Les Trades-Unions, toujours hostiles jusqu'ici à la journée légale des huit heures, ont fini par l'adopter, à la condition, cependant, que la majorité des ouvriers la demandent. Les ouvriers de l'industrie cotonnière qui avaient combattu jusqu'ici la journée de huit heures, se sont prononcés aussi en sa faveur. Les mineurs la réclament presque tous; la Chambre des Communes l'a voté pour les mineurs seulement, mais, sous peu, un nouveau bill sera présenté pour que la journée de huit heures soit universellement appliquée. La question des huit heures est entrée ainsi dans le domaine de la politique pratique.

Les travailleurs agricoles ont joué dans les dernières élections un rôle plus important qu'auparavant. Ils commencent à comprendre que leurs intérêts sont les mêmes que ceux des ouvriers de l'industrie, tandis que ces mêmes intérêts sont en antagonisme avec ceux des fermiers, du clergé et des propriétaires fonciers. Dans les deux dernières années on a fait une propagande très active parmi les paysans, qui ne se montrent pas hostiles aux idées socialistes, comprenant très bien ce que c'est que la naturalisation du sol. Les propriétaires paraissent effrayés de ce mouvement, d'autant plus qu'ils ne peuvent plus compter sur leurs voix comme ils le pouvaient autrefois.

En dehors du nouveau Parti Ouvrier, il existe plusieurs organisations, ayant le même but, mais qui n'en font pas partie, telles que la Fédération socialiste, les Ligues locales des travailleurs à Londres et dans d'autres villes, l'Association socialiste de Bloomsbury, la Ligue des huit heures, la Ligue internationale des travailleurs. Toutes ces organisations ont reconnu la nécessité de former un Parti Ouvrier, séparé des autres partis politiques; il faut espérer qu'on arrivera bientôt à fondre ensemble toutes ces associations, en vue de constituer un puissant parti ouvrier britannique.

Les sentiments de solidarité internationale se répandent de plus en plus dans les milieux ouvriers de ce pays.

Nous allons nous résumer. La société capitaliste dans ce pays est profondément ébranlée : la lutte de classe s'impose partout; les ouvriers et les capitalistes eux-mêmes l'ont reconnu, elle est combattue avec plus d'acharnement qu'auparavant, le mouvement en faveur de la journée de huit heures est là pour le prouver. Les travailleurs agricoles, eux aussi, commencent à se réveiller, le Parti Ouvrier vient de se constituer comme parti indépendant, sans attaches avec les anciens partis, les idées socialistes se répandent rapidement parmi les prolétaires; les sentiments de fraternité et de solidarité internationales s'accroissent de plus en plus; aussi on peut dire en toute vérité que le mouvement socialiste augmente toujours en extension et puissance.



## AUSTRALIE

### Mouvement socialiste et ouvrier en Australie.

Le parti socialiste de l'Australie est encore dans l'enfance. Jusq'au ces derniers temps, l'Australie était le paradis des travailleurs. Les premières organisations ouvrières créées à Melbourne et Adélaïde étaient exclusivement allemandes : elles ne datent que de 1887. Ainsi, l'Australie est entrée la dernière dans le mouvement socialiste. La campagne, en faveur de la nationalisation du sol, a favorisé beaucoup l'éclosion des idées socialistes, car si la propriété privée de la terre est un vol, il faut en dire autant de la propriété des instruments de production. L'insuccès de plusieurs grèves importantes a grossi les rangs de l'armée socialiste, et facilité la propagande parmi les ouvriers des villes, des mines et les événements de Broken Hill ne sont pas encore oubliés.

Les travailleurs australiens sont socialistes par instinct ; l'opinion publique et la législation sont favorables au socialisme ; l'intervention de l'Etat est réclamée partout, aussi bien pour administrer et contrôler les affaires des banques, que pour exploiter les mines, socialiser le sol et cependant par ci, par là, le mouvement socialiste paraît tourner vers le socialisme d'Etat. L'esprit des socialistes australiens est essentiellement démocratique ; quant à leur tactique, ils sont égalitaires avant tout, hostiles à l'emploi des moyens violents ; ils ont foi dans l'organisation et le parlementarisme.

Dans une conférence de délégués socialistes tenue à Sydney à la fin de décembre dernier, il a été décidé de fusionner toutes les organisations socialistes de l'Australie, d'adopter un programme commun, économique aussi bien que politique et de participer à tous les congrès ouvriers nationaux et internationaux. Malgré la conspiration du silence organisée par la presse bourgeoise, la formation de la fédération socialiste des organisations australiennes, demeure un événement mémorable dans l'histoire des progrès du socialisme en Australie, car c'est la première fois que les travailleurs de ce pays ont reconnu l'internationalisme du travail.

La tâche du socialisme en Australie est, comparativement, assez facile, car les travailleurs y sont organisés, et la lutte contre le capitalisme est, depuis longtemps, engagée de sorte qu'il ne reste plus qu'à compléter leur éducation, et donner à leurs organisations une empreinte franchement socialiste.

Je vais maintenant donner quelques détails relatifs à la situation du parti socialiste australien, à sa puissance et aux événements qui l'ont engendré. On se rappelle sans doute que les salaires élevés, la réduction de la journée de travail et autres avantages des travailleurs australiens sont dus surtout aux efforts de leurs organisations, qui étaient jadis une force formidable avec laquelle les capitalistes devaient compter. Maintenant, il n'en est plus ainsi : les capitalistes eux aussi se sont organisés pour ne plus subir la loi que les exportations ouvrières leur imposaient. La grève générale, éclatée en 1890 parmi les matelots, les chauffeurs, déchargeurs, ouvriers de chantier, après avoir duré quatre mois, a misérablement échoué : les grévistes ont été complètement battus. Le travail organisé avait été étranglé par les ouvriers non organisés que, dans un esprit de funeste exclusivisme, les syndicats avaient jetés dans les bras du capitalisme. Les tentatives qu'on a faites pour se relever ont échoué aussi. Ainsi il a été montré une fois de plus que le travail, même organisé, ne peut pas lutter contre le capitalisme ; c'est pourquoi les travailleurs sont entrés hardiment dans l'arène politique, et les ligues électorales formées, peu de temps après, ont donné aux élections de 1891 des résultats étonnants : 37 candidats ouvriers ont été nommés par 103,780 électeurs sur 268,500 qui ont voté dans la colonie de la Nouvelle-Galles du sud. Le parti du travail se trouva ainsi constitué : il tient la balance entre le parti ministériel et l'opposition, qui sont en force égale, Un

ministère a été déjà renversé, la réforme du système fiscal est décidée, d'autres réformes ont été obtenues : l'abolition du vote plural entre autres.

Pour se former une idée exacte de la force du parti ouvrier dans les assemblées législatives des différentes colonies, qu'il suffise de constater que sur 423 députés, 96 représentent la classe ouvrière, tandis que dans les législatures précédentes, ils étaient seulement au nombre de 12. Ainsi presque un quart des législateurs australiens sortent des rangs des travailleurs avec des tendances et des principes plus ou moins socialistes. L'Australie et la Nouvelle-Zélande marchent à la tête des autres pays civilisés par rapport au nombre des députés ouvriers dans les Parlements. Les prolétaires, d'ailleurs, formant un tiers environ du nombre total des électeurs, il n'y a pas de doute que les pouvoirs publics ne soient bientôt conquis, d'autant plus qu'en Australie il n'y a ni aristocratie, ni traditions enracinées pour retarder ou arrêter le mouvement comme il arrive en Europe. Aussi, je crois pouvoir déclarer que l'Australie, le pays de la journée de huit heures, verra, peut-être, la première, l'émancipation de la classe ouvrière.

FRANCIS SCEUSA,

*Délégué socialiste de l'Australie.*

Zurich, 8 août 1893.

## BELGIQUE

### Rapport sur la situation du Parti ouvrier et sur le mouvement Socialiste de Belgique, présenté par le Conseil Général du Parti ouvrier belge.

*Aux délégués du Congrès,*

Depuis le Congrès international de Bruxelles, l'activité du Parti ouvrier belge s'est surtout portée vers la conquête du droit de vote à tous les citoyens âgés de 21 ans. L'octroi du suffrage universel, question primordiale, a fait l'objet, pendant plusieurs années, d'une propagande intense.

Le principe du droit de vote à tout citoyen âgé de vingt-cinq ans est, aujourd'hui, chose acquise, mais il n'a été obtenu qu'à la suite d'une activité fébrile et de la grève d'avril dernier. La peur a secoué l'inertie parlementaire et a mis fin à sa longue résistance.

La grève a eu pour résultats de donner à la classe ouvrière plus de confiance en elle-même. Elle lui a insufflé l'esprit de solidarité. La preuve en est dans la création de nouvelles organisations syndicales, dans l'accroissement de nos anciens groupes, dans le nombre relativement considérable d'affiliations au parti, dans la conduite des tisserands de Verviers qui, depuis plus de deux mois, luttent pour une question de minimum de salaire.

La pénétration des idées socialistes se fait lentement, mais sûrement. Les semences jetées, au cours d'une propagande de huit années, se lèvent, se développent déjà ; d'elles, sont déjà nées des pousses robustes, puissantes qui, se fortifiant, étoufferont le régime capitaliste.

Le parti ouvrier n'a pas attendu l'avènement d'un régime électoral nouveau pour s'organiser sérieusement.

Sous l'égide du parti, le pays a été divisé en régions naturelles et industrielles. Les prolétaires de la plupart d'entre elles ont été groupés, puis réunis en fédérations régionales qui sont, à la fois des organismes politiques, syndicaux, coopératifs et mutualistes.

Des chambres syndicales, au nombre de deux cents environ, sont essentiellement constituées pour la défense et l'amélioration des intérêts du travail ; des sociétés coopératives dirigées par des militants, et connues sous le nom de « Maison du Peuple », assurent la vigueur et la continuité à notre mouvement ; des centaines de groupes politiques, d'études et de pro-

pagande sont chargés de la politique communale, de la diffusion des principes socialistes, de la propagation des journaux du parti et de l'organisation ouvrière; des mutualités, des services médico-pharmaceutiques, des caisses de secours attirent les travailleurs par l'intérêt immédiat, et les préparent à entrer dans nos autres groupes.

Telle est la structure organique du parti ouvrier belge.

Des cercles de musique, de chœurs, d'art dramatique, d'escrime et de gymnastique, des jeunes gardes dont la mission est la propagande du socialisme dans l'armée par des manifestes, des brochures, par des journaux spéciaux : « Le Conserit » et « De Loteling » complètent notre organisation.

Enfin, il existe sept fédérations nationales de métiers qui ont, les unes, déjà créé une entente internationale, les autres qui y sont toutes disposées. Un congrès du parti a rendu obligatoire, pour toutes les chambres syndicales affiliées, l'entrée dans leur fédération respective.

Toutes ces organisations marchent d'accord vers la conquête de l'Etat pour assurer l'émancipation complète du prolétariat.

Le parti ouvrier belge forme donc un tout complet qui n'attend que du temps le soin de se fortifier : pas un intérêt qui ne soit défendu, pas un besoin matériel aussi bien qu'intellectuel et moral auquel il ne soit répondu par un organisme défensif ou offensif.

Depuis le dernier Congrès socialiste international de 1891, il a été tenu en notre pays, preuve nouvelle du développement de l'esprit d'organisation, 9 congrès nationaux de métiers, 5 congrès nationaux du parti, 15 autres assises régionales ou nationales de sociétés ouvrières socialistes, 3 congrès internationaux : mineurs, étudiants, gantiers.

En dehors des faibles organisations ouvrières (!) catholiques, dirigées par le haut clergé, la noblesse et la finance, il existe, dans notre pays, plusieurs groupements importants qui, sans être affiliés, marchent souvent de pair avec nous, telle est l'Union des Gantiers, tels sont encore l'Association des Typographes et Imprimeurs, la Fédération nationale des sociétés de secours mutuels et les Chevaliers du Travail qui, tous trois, souvent malgré eux, sont entraînés dans l'orbite de la propagande du parti.

Somme toute, l'organisation ouvrière en Belgique, marche sous les plis du drapeau rouge.

Le 1<sup>er</sup> Mai qui, jusque l'an dernier, a revêtu un caractère particulier à la Belgique, par suite de l'ilotisme politique de la masse, a été célébré cette année avec beaucoup d'ensemble dans les principales villes et régions industrielles, bien que nous sortions d'une longue période d'agitation et d'une grève politique colossale. L'idée de chômer le 1<sup>er</sup> Mai fait du progrès. Nous sommes unanimement d'avis de conserver aux démonstrations du 1<sup>er</sup> Mai, le caractère économique préadmis qui en fait la puissance et leur donne un aspect de la lutte des classes.

Le Congrès national, tenu cette année à Gand, a résolu affirmativement cette question. Le secrétariat ouvrier belge de la statistique du travail entrera sous peu en fonction et se mettra en relation avec les institutions similaires de nos frères de l'étranger.

La question féministe fait chaque jour de sérieux progrès. Déjà plusieurs groupes de femmes ont été constitués sous la forme de syndicats d'ouvrières, de caisses d'épargne, de ligues, etc. Ils ont pour organe spécial : « De Vrouw ». D'autres publications ont aussi pris la défense exclusive des femmes. Ces organisations et ces journaux marchent pour la plupart d'accord avec le Parti ouvrier qui poursuit l'égalité politique, civile et économique des deux sexes.

Depuis deux ans aucune amélioration n'a été apportée, par la loi, au sort de la classe ouvrière. Quelques lois dites sociales ont été votées par le Parlement, mais elles sont restées lettre morte; aucune mesure n'ayant été prise pour en rendre l'application efficace.

Quant à la situation économique du pays, elle est, à l'heure présente,

aussi mauvaise qu'on peut l'imaginer : les salaires des mineurs ont subi de très nombreuses réductions ; dans bon nombre d'exploitations charbonnières, on ne travaille que quatre ou cinq jours sur sept ; dans les autres industries, il y a un nombre considérable de chômeurs qui se disputent, pour des salaires inférieurs, anormaux, les places occupées. Déjà l'hiver dernier, notre pays a eu un contingent très nombreux de sans travail qui se sont organisés en groupes, qui ont promené leurs haillons et leur misère en criant : « Du travail ! Du pain ! » dans les rues commerçantes, dans les quartiers de l'aristocratie et du gouvernement de nos grandes villes, Gand a vu un commencement d'émeute. Cette année, il faut s'attendre à une recrudescence du mouvement des sans-travail, vu la dépression énorme des salaires, tant des ouvriers agricoles que des ouvriers industriels, vu encore le mauvais état de la récolte et l'augmentation du prix de certaines denrées alimentaires, vu également la guerre de tarifs organisée par plusieurs Etats et par la France, en particulier. Peut-être verrons-nous, au cours du double hiver prochain, de nouvelles émeutes de la faim !

La cause des grèves belges réside dans la lutte pour le salaire. Elles sont donc surtout défensives, c'est à dire qu'elles sont faites pour maintenir le taux des salaires, résister à leur diminution ; non pour obtenir de meilleures conditions de salaire, mais pour conserver les conditions existantes.

Non seulement, la Belgique est le pays des petits salaires, c'est aussi le pays des longues journées de travail. Celles-ci ne sont pas inférieures à 10 heures, et elles vont jusqu'à 14, 15 et 16 heures ; la moyenne est d'environ 12 heures.

Il existe en ce moment, un mouvement en faveur du « repos du dimanche » parmi les employés et les voyageurs des maisons de commerce, mouvement qui, en peu de semaines, a pris une large extension et qui aboutira, nous pouvons le prédire.

Si la situation politique des travailleurs belges s'est modifiée, en principe, on ne peut en dire autant de leur situation économique qui, au contraire, s'aggrave chaque jour.

Que faire ?

S'organiser nationalement et internationalement pour la lutte sans trêve, sans repos !

Lutter pour l'émancipation économique, morale et politique du prolétariat.

*Le rapporteur,*

SERWY

## BULGARIE

### Rapport du Parti socialiste bulgare.

C'est la première fois que la Bulgarie est représentée à un Congrès ouvrier international. Aussi, il n'est peut-être pas sans intérêt de résumer en quelques mots l'histoire des progrès économiques de la Bulgarie dans ces derniers temps, pour mieux en comprendre le mouvement socialiste.

Avant l'indépendance de la Bulgarie, l'industrie textile domestique était assez développée dans le pays ; il y avait même quelques fabriques d'étoffes de laine qui travaillaient pour le compte du gouvernement. Après la dernière guerre les fabriques augmentèrent sérieusement : les artisans et les petits industriels prolétariés travaillent aujourd'hui dans les fabriques, le capitalisme, dans sa forme la plus moderne, triomphe partout : les voies de communication, les chemins de fer, surtout se développent, l'industrie minière elle aussi a pris un grand essor, la prolétarianisation des artisans s'accroît tous les jours. Le gouvernement favorise partout le capitalisme : de nombreuses concessions industrielles ont été accordées, les filatures et les tissages augmentent, tandis que les ouvriers, pour lesquels rien n'a été fait,

travaillent en moyennent 16 heures par jour pour un salaire quotidien moyen de 35 centimes pour les enfants, de 60 centimes pour les femmes et de 1 fr. 30 pour les hommes. Aucune loi protectrice du travail; le capitalisme domine en maître: les conditions hygiéniques sont des plus mauvaises; en cas d'accident, aucune responsabilité de la part des patrons. Dans ces circonstances, la propagande socialiste fait des progrès rapides à tel point que les industriels eux-mêmes ont demandé au gouvernement de régler les relations entre le Capital et le Travail.

La propriété de la terre était jadis très partagée, aujourd'hui elle se concentre en quelques mains: l'émigration de la population turque y a beaucoup contribué. La situation des travailleurs agricoles est des plus misérables, leur salaire annuel ne dépasse pas en moyenne 250 fr.; leur exploitation est poussée à la dernière limite. Le commerce aussi est accaparé par une poignée de capitalistes sans scrupules; presque la moitié de la population, qui dépasse près de trois millions, est forcée de vendre son travail; les statistiques officielles portent à 817,000 le chiffre des travailleurs.

L'émancipation politique de la Bulgarie favorisa la formation d'une bourgeoisie capitaliste, qui s'empara bientôt du pouvoir politique et de l'administration, pour s'en servir à son profit. Les prolétaires ne sont admis à participer à la vie politique, que dans l'intérêt du parti bourgeois. Aucune organisation ouvrière n'existait: l'organisation du parti socialiste date de 1891. Le premier congrès s'est réuni à Tirnowa en avril 1891: on y élaborait le programme et les statuts du parti, qui ont été votés ensuite par un deuxième congrès tenu à Bosludscha en 1891. Les sections qui forment le parti socialiste se sont beaucoup augmentées; il y en a presque dans chaque ville. Dans le congrès de Philippopoli, convoqué en 1892, il a été décidé de publier le programme et de créer un journal, qui serait l'organe du parti. Le journal a paru en novembre dernier sous le titre *l'Ouvrier*, il a 1,200 abonnés. Grâce à sa propagande, des organisations ouvrières socialistes ont été créées en grand nombre. On publie aussi une bibliothèque socialiste, les brochures et les ouvrages des plus importants auteurs en font partie. Au congrès de Tirnowo, tenu il y a un mois, il a été décidé de publier une revue mensuelle, de participer aux élections législatives, malgré le peu d'espoir d'obtenir quelques succès, la loi sur la presse ne permettant pas la libre expression de la pensée, et la critique politique.

La fête du 1<sup>er</sup> mai a été célébrée partout, dans les villes les plus importantes de la Bulgarie, en se conformant aux décisions du Congrès de Paris.

Le mouvement socialiste s'accroît chaque jour davantage, et il ne manquera pas de contribuer, d'avancer la cause des prolétaires en se solidarissant avec le mouvement international des travailleurs.

Vive le socialisme international.

W. GABROWSKY

*Délégué du Parti socialiste bulgare.*

---

## ÉTATS-UNIS

### Rapport du parti ouvrier socialiste au Congrès de Zurich

Le Parti Ouvrier Socialiste des Etats-Unis fut réorganisé le 12 octobre 1889, à Chicago. A cette époque, il restait à peine quelques traces du vigoureux mouvement qui s'était manifesté de 1886 à 1887, et dont les principaux épisodes furent en 1886 les 70,000 voix données à New-York au candidat des organisations ouvrières de cette ville, et en 1887, l'assassinat juridique des soi-disants anarchistes de Chicago. Les *Trades-unions*, qui, grâce aux efforts persévérants des socialistes, avaient atteint des proportions gigantesques

et qui, de 1878 à 1885, avaient remporté victoire sur victoire, étaient alors entrés dans une période de décadence. Les conditions extraordinaires qui avaient, pendant plusieurs années, favorisé le développement de ces organisations, avaient fait place à des conditions contraires. Vainement les socialistes avaient-ils prévenu les *Trades-unions*, dans leurs beaux jours, de ne pas compter en tout sur l'organisation purement économique, mais de s'unir en masse pour un mouvement politique. La vieille, pernicieuse, funeste tradition, que la politique — et surtout la politique ouvrière — doit être soigneusement bannie des organisations économiques, avait encore trop de force sur les esprits pour en être aisément déracinée. La grande organisation secrète des Chevaliers du Travail, et la plus récente Fédération Américaine des Travailleurs, sous la direction de têtes faibles et confuses, demeurèrent toutes deux sourdes et apathiques.

De même, enfin, la tragédie de Chicago n'eut d'autre effet immédiat que de désorganiser presque entièrement la classe ouvrière de ce grand centre industriel.

Du Congrès de Chicago, en 1889, date une ère nouvelle. Les lignes fondamentales sur lesquelles le Parti Ouvrier Socialiste devait, à l'avenir, conduire sa propagande, y furent clairement tracées et l'unité du mouvement politique et économique y fut proclamée. Depuis lors, l'un des principaux efforts du parti a été de pousser en avant cette nouvelle forme de trade-unionisme qui, dans son but et ses méthodes, est inséparable du Socialisme. A dater aussi de cette époque le Parti Socialiste, avec le concours de son allié, — le nouveau trade-unionisme, — s'est naturellement affirmé comme force indépendante sur le terrain politique à chaque élection.

Il va sans dire que dans toutes ces places le but en vue était simplement de réunir au scrutin les forces actives, mais éparses du Socialisme, et nous avons lieu d'espérer qu'à la prochaine élection présidentielle notre territoire tout entier, à l'exception peut-être des Etats du Sud, sera suffisamment organisé pour nous permettre d'y entrer partout en campagne.

Le Parti a maintenant des sections dans vingt-quatre Etats.

Le parti a deux organes officiels : *The People*, publié en anglais, et *Vorkers*, publié en allemand. Mais il y a en outre, dans les grandes villes des Etats-Unis, un certain nombre de journaux socialistes, quotidiens et hebdomadaires, publiés en anglais, en allemand, en scandinave, en hongrois, en polonais, en hébreu et autres langues.

Le parti est vivement animé de l'esprit de solidarité internationale, ainsi qu'il l'a prouvé en maintes circonstances, et tout récemment, à l'occasion des élections allemandes. D'un autre côté, le progrès du mouvement socialiste à l'étranger a un effet stimulant sur notre parti et, indirectement, sur le prolétariat américain tout entier.

Les nombreux revers que nos ouvriers ont récemment subis dans leurs conflits avec le capital sur des lignes de bataille surannées (depuis l'affaire de Homestead jus-qu'à celle de Tonawanda), ne peuvent manquer d'éveiller leur pensée et de les éclairer sur la vraie marche à suivre, ainsi que nous en avons déjà la preuve dans les articles remarquables que divers organes officiels des *Trades-unions* et des Chevaliers du Travail commencent à publier.

La transformation qui s'opère en ce moment dans l'esprit du prolétariat américain est le résultat logique des événements. L'aider, la hâter, la confirmer ; éclairer nos travailleurs de manière qu'ils puissent enfin adapter leur tactique aux besoins des temps modernes et apporter, dans leurs méthodes

de combat, les perfectionnements que leur connaissance des choses, chèrement acquise par l'expérience, doit naturellement leur suggérer, telle est la mission du Parti Socialiste des Etats-Unis, la mission qu'il a remplie et qu'il continuera de remplir avec une énergie sans relâche, fortifié dans ses labours par les victoires de nos camarades d'Europe.

Présenté par

DANIEL DE LEON,

*Délégué du Parti ouvrier socialiste  
des Etats-Unis d'Amérique.*

## ITALIE

### Rapport du Parti des Travailleurs italiens

#### HISTORIQUE

L'Italie, qui n'a atteint qu'en 1870 son unité approximative avec Rome capitale, n'a présenté que très en retard les conditions favorables au développement du socialisme, et ne les présente encore qu'à demi. Non seulement toutes les forces vives et généreuses de la nation étaient absorbées pendant longtemps à la conquête de l'unité nationale; mais ce même démembrement qui, depuis si longtemps, sillonnait le pays de douanes, ne permettait pas à l'industrie de se développer et clouait l'économie nationale dans les formes rudimentaires presque du moyen âge.

Sous le drapeau déployé du droit à l'existence, du droit de chaque travailleur au produit intégral de son travail, du combat contre toute sorte de parasitismes, le premier Parti ouvrier italien fut ainsi fondé et il eut tout d'abord un essor inespéré. Plus de 40,000 ouvriers, raliés en peu de mois par une active propagande au nouveau parti, dont le Comité siégeait d'abord à Milan, ensuite à Alexandrie, presque tous lisant ou se faisant lire le journal du parti — le *Fascio Operaio* — semblaient promettre une éclosion socialiste des plus formidables. Des grèves éclatèrent, elles furent énergiquement soutenues; la lutte contre le capital, contre les abus des industries, la cruauté des maîtres, contre-maîtres, etc., fut conduite avec une vigueur et une opiniâtreté dont en Italie on n'avait pas eu jusqu'alors même le pressentiment.

Le Parti ouvrier était un parti de réaction — réaction surtout contre le courant radical. Personne — excepté quelques socialistes qu'une grande foi et une conviction très mûre animaient — n'osait encourager un tel parti ni prendre ouvertement sa défense. Ce fut surtout dans la période électorale



ANDREA COSTA

(1886), lorsqu'en plusieurs « collèges » ou districts électoraux de la haute Italie, il posa ses candidatures, échouant, il est vrai, partout, mais déterminant parfois la chute des candidats radicaux, que toutes les haines de la démocratie bourgeoise se déchaînèrent contre lui. Les meneurs du mouvement furent lâchement calomniés, on les accusa d'entente avec la police, d'être les agents du gouvernement, etc. Le gouvernement, qui ne s'attendait pas à mieux, tomba sur le parti, en fit dissoudre les sections, confisquer les papiers et emprisonna tous ceux qui avaient joué un rôle tant soit peu actif dans cette propagande. Des poursuites judiciaires eurent lieu, un grand procès fut éplafaudé devant la Cour d'assises de Milan. L'accusation de conspiration s'évanouit pendant l'instruction, mais pour des accusations moindres (tels qu'excitation à la guerre civile) les prévenus furent condamnés.

Le mouvement d'organisation étant encore jeune, ces poursuites lui furent désastreuses. Un relâchement s'ensuivit, une période presque de torpeur, pendant laquelle pourtant, de la terre, que la propagande ensemencait toujours, se préparait à sortir vigoureux le nouveau Parti des travailleurs italiens, ainsi qu'une jeune forêt germe et s'élève sur un terrain que l'incendie des herbes et des arbustes a déserté, le couvrant de cendres fécondantes.

#### LE NOUVEAU PARTI DES TRAVAILLEURS. — LE CONGRÈS DE MILAN

La naissance du nouveau parti était une intégration et, par là même, un grand pas en avant dans la propagande; c'est d'elle que date, pour ainsi dire, l'accession complète et décidée du socialisme italien au grand mouvement d'ensemble du socialisme international.

L'ancien Parti ouvrier, ainsi qu'on l'a vu, avait en quelque sorte laissé en dehors de lui-même le courant intellectuel du mouvement, tout ce qui n'était pas travail manuel pur et résistance corporative; il était un Parti ouvrier dans la plus stricte signification du mot; il n'était pas encore un parti socialiste dans le large sens. Le nouveau Parti des travailleurs a réuni les deux courants socialistes, théorique et pratique, qui se cherchaient mutuellement, et a imprimé au mouvement son propre caractère politique, le caractère de la lutte de classe pour la conquête des pouvoirs politiques et administratifs, pour l'abolition de la propriété privée des instruments de production, pour la suppression définitive des classes.

A ce progrès décisif plusieurs circonstances ont contribué, entre autres l'exemple et l'étude de ce qu'on avait fait au delà des frontières. La *Critica Sociale*, une revue socialiste, qui paraît à Milan depuis janvier 1891, se faisant l'interprète du socialisme scientifique et le popularisant, donna son vigoureux coup d'épaulé à cette évolution.

Le premier acte du Parti des travailleurs, qui est maintenant le vrai et seul parti socialiste italien, a été le Congrès de Milan (août 1891) où non moins de cent cinquante Sociétés ouvrières de Lombardie, de l'Emilie, de la Toscane, de la Ligurie, du Piémont étaient représentées.

Presque à l'unanimité on délibéra la constitution de toutes les sociétés ouvrières, ayant fait ou qui feraient adhésion au Congrès, en un seul parti indépendant des travailleurs italiens, soutenant la lutte contre le monopole du capital moyennant la solidarité, la résistance, la propagande et la coopération ayant des buts d'émancipation, et une Commission fut chargée de rédiger un projet de programme complet et d'exercer en même temps les fonctions de Comité central provisoire jusqu'à un prochain Congrès. — Un point de la même délibération ménageait l'autonomie des sections en tout ce qui n'était pas essentiel à l'intérêt général et réservait à des discussions successives la question de la participation du parti aux luttes électorales. — Des délégués furent envoyés au Congrès international de Bruxelles. — On formula aussi le projet d'un journal central du parti.

LE CONGRÈS DE GÈNES. — L'ORGANE CENTRAL. — LE PROGRAMME

Le projet d'un journal central n'ayant pu aboutir à cause des fonds qu'il exigeait et que les sociétés ouvrières n'étaient pas en état de verser d'avance un groupe de socialistes militants, d'accord avec la Commission central-provisoire du Parti, fonda par souscriptions privées, en juillet 1892, un mois avant le Congrès national la *Lotta di Classe*, journal des travailleurs italiens, paraissant hebdomadairement à Milan, dans le but avoué de préparation au Congrès et d'en être déclaré l'organe officiel et central du Parti. On pourrait dire que le Congrès de Gènes (14-15 août 1892) a donné naissance au Parti que le Congrès de Milan n'avait que conçu, et qui, après cette réunion, prit sa forme dégagée et définitive.

La première journée, des incidents tumultueux éclatèrent, qui nous séparèrent violemment et définitivement des anarchistes de toutes nuances. La deuxième, le Congrès des socialistes collectivistes, quelque peu réduit numériquement, mais ayant atteint la possibilité de l'entente, discuta vivement le programme.

MOUVEMENT CORPORATIF

Ce mouvement, depuis quelques années, tend à se concentrer dans les Chambres ou Bourses de travail qui se répandent avec rapidité de ville en ville, le plus souvent obtenant des subsides des municipalités, et dont on est en train d'essayer la fondation même au milieu des campagnes.

Les Bourses du travail, dont l'exemple nous est venu de France, et qui centralisent et coordonnent le fonctionnement des différents syndicats, ne sauraient ni ne pourraient avoir une action directement politique. Mais, en servant d'intermédiaire entre l'offre et la demande de travail, en régularisant cet offre et en facilitant le placement de la main-d'œuvre, en organisant les sections de métiers où elles n'existent pas, en aidant à la formation des coopératives de production, des comités de prud'hommes, en représentant les ouvriers vis-à-vis des patrons, des Communes, de l'Etat, et surtout en mettant les ouvriers en contact entre eux, dans une maison où ils sont chez eux, où ils trouvent de l'instruction à leur portée, des conseils en cas de besoin et parfois des secours, les Bourses du travail développent en eux le sentiment de leur solidarité et de leur force et, à ce point de vue, elles font œuvre favorable au parti socialiste.

ROUMANIE

Rapport du Parti socialiste-démocrate des ouvriers de Roumanie au Congrès socialiste ouvrier de Zurich.

En ce qui concerne l'activité de notre parti, nous mentionnerons la création de clubs de propagande dans plusieurs centres du pays.

Nous estimons comme un résultat appréciable le fait que notre propagande ait réussi à pénétrer le prolétariat juif de Moldavie, celui de Jassy surtout; cette propagande présentait de nombreuses et grandes difficultés. Nulle part le nombre de Juifs proportionnellement à la population totale n'est aussi élevé qu'en Roumanie.

L'organisation socialiste des ouvriers juifs rendra stérile et vaine toute agitation antisémite dans la classe ouvrière.

Mais le fait le plus marquant pour notre mouvement est la réunion d'un Congrès socialiste national à Bucarest, le 13 avril 1893. Le succès moral de ce Congrès a dépassé les espérances de ses organisateurs. Soixante-deux délégués, représentant les différents clubs et sociétés ouvrières, y ont pris part. Auparavant le parti était fractionné en groupements régionaux ou lo-

caux sans autre lien que la communauté de programme, mais suivant quelquefois des tactiques différentes.

L'œuvre du Congrès fut d'une part d'assurer l'unité d'action du parti, de l'autre de compléter et de sanctionner le programme jusqu'alors tacitement suivi.

Le Congrès condamne l'antisémitisme non seulement comme une survivance des luttes barbares de race, mais surtout comme une tentative frauduleuse de cacher à la classe ouvrière cette vérité primordiale, que, parmi les parasites du travail, elle ne doit distinguer ni les races, ni les religions.

Ce qui constitue pour nous le résultat le plus heureux c'est l'œuvre fondamentale entreprise et réalisée par le Congrès :

1° Il a jeté les bases d'une organisation disciplinée et a assuré l'unité d'action du parti. Un conseil général de cinq membres, élus chaque année par le Congrès national, a été chargé de la direction du Parti.

2° Le Congrès a élaboré et sanctionné le nouveau programme du *Parti social-démocrate des ouvriers de Roumanie*.

Le programme, précédé par des considérations générales sur les bases et la justification du Socialisme collectiviste dans notre pays, se partage en trois parties :

Dans la première, concernant les revendications politiques, le parti socialiste roumain réclame le suffrage universel, comme la plus indispensable et immédiate conquête à poursuivre.

Au Congrès international de Bruxelles, les délégués roumains ont eu pour spéciale mission de soulever la question de la propagande et de l'organisation des ouvriers des champs.

La nécessité d'un programme socialiste agricole s'impose à tous les partis socialistes européens.

Dans le rapport de Bruxelles nous avons exposé la marche historique du développement social dans notre pays, nous avons insisté sur la situation économique du paysan roumain et expliqué la marche de sa prolétarianisation.

Les relations qui se sont établies depuis 1864 entre le paysan proclamé libre et les grands propriétaires ou, pour mieux dire, leurs fermiers (car en Roumanie la plupart des domaines sont affermés) sont aussi révoltants et misérables qu'on puisse les imaginer sous le pire des servages. De toute nécessité, pour que le paysan puisse vivre lui et sa famille, il doit louer au propriétaire un lot de terre qu'il s'oblige à travailler avec ses instruments. La récolte une fois obtenue, le propriétaire ou son fermier prend sa part qui est généralement la moitié, quelquefois les deux tiers de la récolte totale. Mais outre ce payement en nature le paysan a d'autres obligations supplémentaires, il faut qu'il travaille sur les terres ouvrables du boyard un nombre déterminé de jours, lui, sa femme, ses enfants, autant de journées de travail avec la charue, autant pour sarcler les champs de maïs, etc., etc. Il est obligé en plus de donner un nombre fixé d'œufs de poules, canards, agneaux, etc.

Le paysan a toute une série d'obligations infiniment variées, et la complexité des chapitres, rubriques et chiffres, est telle que le malheureux paysan ne saurait se débrouiller.

Des enquêtes officielles, et surtout des contrats publiés par centaines dans la presse démocratique, ont révélé des vérités horribles. Ainsi, par exemple, après avoir effectué le décompte détaillé de tous les engagements imposés par un grand propriétaire on constata, comme fait typique, que pour 20 fr., prêtés à un malheureux paysan celui-ci avait payé en intérêts la somme de 200 francs. Il faut ajouter que sur une grande échelle se pratique le fait suivant : pendant l'hiver le paysan est obligé d'emprunter le maïs nécessaire à sa nourriture et c'est alors que le grand seigneur en profite pour lui imposer la plus châtée des usures, les obligations mentionnées.

Cette exploitation infâme ne pouvait s'exercer qu'en violation même du droit commun.

Il est évident que sous le régime du « laissez faire, laissez passer », le paysan, acculé par la nécessité, finit par accepter les barbares contrats imposés par les propriétaires, mais si les paysans refusaient ensuite les obligations contractées, le boyard ne pourrait le contraindre qu'après un jugement en règle. Cette procédure suppose des dépenses de jugement, des pertes résultant du manque de bras à temps et enfin la sanction du jugement serait illusoire étant donné l'extrême dénuement du paysan.

Aussi la jeune bourgeoisie roumaine — devenue propriétaire de la terre, — a su, sous le couvert des lois agraires, destinées à régler les relations entre paysans et propriétaires, établir de fait un régime dans lequel, formalités judiciaires mises de côté, l'administration prête aux propriétaires main forte pour l'exécution des contrats extorqués aux paysans. La loi agraire votée sous l'impulsion honnête de Rosetti n'a pas eu un meilleur résultat. En moins de trente années de cette effrénée exploitation bourgeoise, le pays a perdu sa riche productivité et la misère du paysan atteignit son apogée. La pauvreté et la dégradation économique du peuple agricole roumain n'est comparable qu'à celle existant dans certaines contrées de la Russie. Le paysan est dépourvu des garanties personnelles les plus élémentaires et son influence politique a été jusqu'ici nulle, et cependant c'est par lui et pour lui que le socialisme roumain deviendra une force.

Le socialisme contemporain est l'expression du prolétariat de la grande industrie; il était donc tout naturel que le socialisme militant concentrât tous ses efforts pour organiser le prolétariat qui donnait corps à la doctrine.

Ainsi, vis-à-vis des ouvriers des villes, les socialistes roumains n'avaient qu'à suivre dans leur propagande la voie tracée par leurs frères d'Occident. Il n'en fut pas de même quand il s'agit des moyens de propagande et d'organisation parmi les ouvriers des campagnes. Les militants roumains se sont trouvés, à ce propos, abandonnés à leurs propres forces et obligés de frayer une voie nouvelle au socialisme. Cette œuvre n'a pu cependant être accomplie sans des divergences d'opinion sur la tactique à suivre, sans des concessions de doctrine jugées réelles par les uns, apparentes seulement par d'autres. Les conditions de vie de nos travailleurs et surtout de nos paysans diffèrent tellement de celles existant en Occident, que forcément notre tactique et les revendications immédiates inscrites dans notre programme agricole, sont également particulières à notre pays. Ainsi pour citer un exemple, nous rappellerons que souvent le paysan roumain est encore possesseur d'une parcelle de terre, infime il est vrai, mais qui tout de même en fait un propriétaire; grâce à cette circonstance, ce qui tient le plus au cœur du paysan, ce qu'il demande avant tout, c'est encore et quand même un lopin de terre.

Une considération plus immédiate et plus impérieuse amena les socialistes à aider les paysans dans leurs demandes de terre; ce mouvement aurait en effet pu aboutir malgré nous et contre nous; les événements qui ont suivi, ont confirmé nos prévisions à cet égard. Des révoltes agraires éclatèrent justement là, où l'action socialiste ne s'était pas fait sentir, et elles furent toutes impitoyablement noyées dans le sang. Mais lorsque des pétitions demandant des terres, commencèrent à affluer par dizaines de milliers au Parlement, les conservateurs et les libéraux, pris de panique, décidèrent d'un commun accord de vendre et de distribuer par lots aux paysans les domaines de l'Etat.

Comme on devait s'y attendre, l'application de cette loi se fit avec une lenteur calculée et donna lieu aux abus les plus criants.

Le Congrès national de Bucarest, considérant que les paysans réclament avec insistance la mise en vente de terres, a décidé de ne pas s'opposer à l'application de la loi votée, mais convaincu de l'inefficacité de cette réforme, encore plus illusoire que celle de 1864, il a été convenu que le

parti socialiste roumain poursuivrait la propagande d'une autre solution, qu'il n'avait jamais négligé de faire connaître aux paysans.

A cet effet, le Congrès a inscrit en tête de son programme agraire l'article suivant :

« Rachat graduel par l'Etat des grandes propriétés individuelles qui, avec les biens d'assistance publique, formeraient un domaine inaliénable; attribution de celui-ci à des paysans simplement usufruitiers, avantageant surtout l'affermage en association à des communes ».

## RUSSIE

Lettre adressée par le citoyen Pierre Lavroff au Congrès international ouvrier socialiste de Zurich, au nom du groupe des « Partisans de l'ancienne *Narodnaia Volia* » :

FRÈRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES NATIONS,

■ Au moment où vous vous réunissez encore une fois pour affirmer la solidarité universelle des socialistes, pour élargir le champ de la propagande de leurs principes et pour rendre plus efficaces les moyens de lutte de l'armée du travail contre celle du capital, nos coreligionnaires, les socialistes russes, nous chargent de vous

envoyer leurs chaleureuses sympathies et leurs saluts fraternels.



LAVROFF

La base de votre lutte de plus en plus triomphante, est l'organisation puissante d'un parti ouvrier, à qui les lois de tous vos pays permettent d'affirmer hautement son but social. Le joug absolutiste qui pèse sur notre patrie a empêché jusqu'ici la formation d'un pareil parti sur le sol de la Russie. Au reste les ouvriers industriels n'y forment, au maximum, qu'un million et demi d'une population de cent millions, et nos préoccupations vont surtout à la masse malheureuse des ouvriers agricoles, masse si honteusement exploitée chez nous par l'Etat et par les classes dirigeantes. La question agraire est actuellement de l'Europe occidentale. D'au- dans la lutte contre l'absolu- tisme se compliquent du problème imminent de la transmission aux mains de nos ouvriers agricoles de la terre, principal outil de leur travail. Mais chez nous tous les efforts qu'ont fait et que continuent de faire nos amis dans cette direction, ainsi que dans celle de l'organisation des ouvriers industriels de notre pays ou de l'ébranlement de l'édifice archaïque de l'absolutisme impérial, ne peuvent avoir lieu qu'en secret pour avoir quelque chance de succès.

Cependant, ces efforts continuent et ils seront continués par les nouveaux combattants, qui affluent au drapeau rouge, dressé par les socialistes révolutionnaires russes dans leur pays en face de l'aigle impérial; ils seront continués jusqu'au moment où nous pourrons annoncer à haute voix, devant un congrès international futur, que nous avons triomphé.

Aux congrès de Paris et de Bruxelles nous avons exposé brièvement l'état des choses dans notre pays. Nous nous bornons à rappeler à nos frères de toutes les nations ce que nous y avons dit et nous n'avons que peu de mots à y ajouter.

La lutte continue aussi résolue, aussi infatigable qu'auparavant. La dernière année y a apporté de nouveaux éléments de vie et d'espérance, tant dans la sphère de l'organisation révolutionnaire, que dans celle des essais de groupement des ouvriers socialistes russes par leur propre initiative. Mais toute cette activité doit nécessairement rester clandestine. Si un des délégués révolutionnaires russes venait à l'heure qu'il est à Zurich, il n'aurait droit d'entrer dans aucun détail; il ne pourrait rien dire. Nos amis de Russie ont préféré n'en pas envoyer et se borner à ces brèves paroles que nous vous transmettons de leur part.

Vivent les principes du socialisme scientifique qui nous guident tous dans notre lutte et que nous, socialistes révolutionnaires russes, affirmons et tâchons de réaliser dans la mesure de ce qui nous est possible!

Vive le drapeau rouge autour duquel se réunissent les socialistes révolutionnaires de tous les pays, en se préparant au dernier combat, au combat solennel, soutenus par le souvenir des héros et des martyrs glorifiés par les luttes précédentes, où nous comptons bien des amis chers et regrettés!

Vive la solidarité internationale de tous les socialistes à laquelle vos frères de Russie travaillent à côté de vous!

Paris, 2 août 1893.

Pour le Groupe :

PIERRE LAVROFF.

~~~~~  
SUISSE

### Rapport sur l'état du mouvement démocratique-socialiste en Suisse, présenté au Congrès international ouvrier socialiste à Zurich 1893.

Les circonstances qui sont défavorables au mouvement ouvrier en Suisse, principalement le manque de grands centres industriels, se font sentir en première ligne dans l'organisation professionnelle; les motifs sont tellement clairs qu'il suffit dénoncer le fait. Cependant les efforts persévérants de longues années n'ont pas été sans résultats. En ce qui concerne l'organisation, nous devons mentionner le fait que toutes les organisations professionnelles se sont constituées en fédérations; la plupart d'entre elles sont rattachées à la *fédération suisse des syndicats professionnels*; Beck, l'ex-secrétaire infatigable de cette Fédération, nous écrit à ce sujet ce qui suit :

La *Fédération suisse des syndicats professionnels* est en progression constante et réjouissante depuis ces dernières années; il ne pouvait, du reste, en être autrement; le procès de dissolution économique suit sa marche impitoyablement. La lutte sans bornes de la concurrence entre les patrons, jointe à l'application de tous les procédés techniques, démontre chaque jour davantage ses conséquences désastreuses pour la classe ouvrière. La lutte pour le pain quotidien devient toujours plus difficile pour la grande masse des salariés, et cela d'une façon tellement évidente, que les plus indifférents doivent ouvrir les yeux; seule une forte organisation professionnelle est capable d'opposer une résistance fructueuse à l'exploitation. Les patrons républicains sont dans une bonne voie pour forcer les ouvriers à avoir

recours à cette organisation. Le fait indéniable que les ouvriers sont partout asservis sous le joug du capital, quelle que soit la forme de l'Etat, républicaine ou monarchiste, ne pouvait que favoriser le développement du mouvement d'organisation professionnelle. Cette conception des choses est confirmée par les événements de ces dernières années, par l'attitude hostile des patrons contre toute revendication indépendante des ouvriers en faveur de meilleures conditions d'existence.

On se demande ce que devient le droit d'association lorsque, par exemple, le directeur d'une filature de laine à Schaffhouse, à la suite de la création d'un syndicat professionnel ouvrier, peut afficher l'oukase suivant : « Nous ne pouvons absolument pas supporter une association telle que le syndicat des filateurs ; nous devons au contraire exiger sa dissolution ; c'est seulement à cette condition que nous pouvons retirer les congés donnés à St. et à B. » Ou bien que penser de ce fabricant de cigares, qui écrit ce qui suit : « Je me trouve dans le cas de renouveler la composition de mon personnel ; si vous êtes à même de me procurer un certain nombre de gens convenables, je puis les occuper ; mais, à l'avenir, je ne donnerai du travail qu'à ceux qui n'adhéreront pas au syndicat ; du reste le syndicat des ouvriers cigariers de Wyl doit absolument être dissout. » — SENNE-LUTHI.

Sous la pression de ces circonstances, les Fédérations professionnelles au nombre de 16 environ, n'ont pas tardé à resserrer leurs liens plus étroitement et à prendre une position inspirant le respect. Par le payement régulier de nos cotisations au fond dit de réserve, nous nous sommes placés dans la position d'intervenir dans tous les conflits et d'obtenir de promptes solutions.

Ces derniers temps il a été possible de reconstituer l'organisation des ouvriers si nombreux travaillant dans l'industrie horlogère, c'est à dire que les sections et fédérations représentant les branches très diverses de cette importante industrie ont constitué une fédération générale ; malheureusement nous ne pouvons pas relever un fait aussi réjouissant concernant les brodeurs de la Suisse orientale.

Nous devons, en outre, constater que le mouvement en faveur des huit heures a pris de profondes racines et que la manifestation du 1<sup>er</sup> Mai prend d'année en année une grande importance. C'est la Fédération toujours militante des typographes qui tient la tête de ligne dans ce mouvement ; dans plusieurs sections on a déjà introduit la journée de neuf heures.

Lors même que les adversaires travaillent infatigablement à miner, par toute espèce de chicanes mesquines et méprisables, l'œuvre progressive du prolétariat, ne craignant même pas d'avoir recours au fouet de la faim pour écarter de nos rangs nos meilleures forces, nous ne nous laissons nullement décourager ; nous connaissons notre voie et le but que nous devons atteindre. En avant ! toujours avant ! tel est notre mot d'ordre jusque ce que notre but soit atteint : affranchir le travail des chaînes de l'esclavage du salariat.

Tels sont les renseignements fournis par Beck. Nous aurons complété ces indications, en ajoutant que la Fédération des syndicats professionnels possède une fortune de 28,500 fr., dont 15,800 sont exclusivement réservés aux secours en cas de grève ; le nombre des sociétaires est environ de 12,000.

Nous devons tout spécialement mentionner ici la *Fédération ouvrière Suisse*. Cette Fédération a pour but de grouper toutes les organisations ouvrières suisses, indistinctement, y comprises les sociétés ouvrières de secours mutuels, en vue d'une action commune sur le terrain pratique de la législation protectrice du travail. La Fédération ouvrière suisse compte 200,000 adhérents ; ses organes sont l'assemblée des délégués — Congrès ouvrier suisse — qui se réunit tous les trois ans, le comité central qui se réunit chaque année, éventuellement deux fois par an, et le comité direc-

teur, dont les membres doivent habiter la même localité et soigner les affaires courantes. La Fédération ouvrière possède, en outre, un Secrétariat permanent; ce dernier se compose du secrétaire ouvrier suisse et de trois adjoints, dont l'un a son siège dans la suisse romande. La Confédération accorde une subvention de fr. 20,000 pour la couvrir les frais du secrétariat; sa mission consiste essentiellement dans les relevés statistiques; les enquêtes, etc., en vue de fournir des matériaux à la législation sociale. Ces dernières années, son activité a surtout été absorbée par des travaux destinés à préparer l'assurance-maladie et l'assurance-accidents, dont le principe a déjà été adopté. Le secrétaire ouvrier suisse est actuellement Herman Greulich, à Zurich.

Si nous passons aux organisations politiques, la société suisse du *Grütli* mérite en premier lieu notre attention. Actuellement cette société comprend 350 sections avec 15,000 sociétaires; elle possède un organe central le *Grütli-Blatt*, qui paraît trois fois par semaine (édition 14,000 exemplaires, rédaction J. Mettier); les sections romandes publient un organe spécial en langue française, le *Grütli*, qui paraît à Lausanne sous la direction de A. Fauquez; la société du *Grütli* publie, en outre, depuis deux ans, un calendrier qui est imprimé à 30,000 exemplaires. L'organe central et le calendrier sont édités par l'imprimerie même de la société, qui fournit d'autres travaux considérables avec l'application de la journée de 8 h. 1/2 de travail.

A la Fédération des syndicats professionnels et à la Société du *Grütli* est venu s'ajouter le *Parti démocratique socialiste suisse*, qui existe dans sa forme actuelle depuis 1888. — Il est organisé en groupes locaux et possède, communément avec la Fédération des syndicats professionnels, un organe spécial, *l'Arbeiterstimme* (la *Vox de l'ouvrier*); celle-ci est rédigée d'une façon fort distinguée par Robert Seidel; elle paraît à l'imprimerie du *Grütli* avec un tirage de 4,400 exemplaires.

Les tâches qui préoccupent en premier rang les organisations ouvrières suisses sont, comme partout, la propagande pour le développement du mouvement professionnel et le parti démocratique socialiste. Nous possédons, en outre, un vaste champ d'activité qui, malheureusement, est complètement ou tout au moins partiellement formé à nos camarades des autres pays: la participation à la vie politique et l'exercice de l'initiative et du referendum. Il est vrai, qu'au point de vue démocratique-socialiste, nous n'avons pas à constater de brillants succès, tant au point de vue cantonal que fédéral (nous n'avons qu'un seul représentant socialiste déclaré (Vogelsanger) au Conseil national); mais cependant nous marchons partout en avant, surtout dans les cantons industriels. Nous pouvons, avec la plus entière satisfaction conclure à une nouvelle période de progrès, car les paysans s'organisent aussi et forment déjà, dans quelques cantons, une union avec les ouvriers industriels organisés. — Il serait injuste de ne pas mentionner ici l'infatigable activité, sous ce rapport, de *Gschwind* de Bâle-Campagne.

#### HOLLANDE

### LE MILITARISME

Discours prononcé au Congrès de Zurich par le citoyen Domela Nieuwenhuis:

COMPAGNONS,

Voici un réactionnaire, un imbécile, un fou, etc., qui prend la parole parmi vous. Car c'est avec ces aimables titres qu'on m'a présenté devant le public, dans divers journaux socialistes. Et cependant je soutiens cette thèse encore et je vais la défendre ici.

Oh! quel bruit on a fait à propos de ce que nous avons proposé au Congrès

de Bruxelles de 1891 : la proclamation en cas de guerre de la grève militaire et de la grève générale dans tous les métiers correspondants. Pourtant, si tout le monde avait fait, soit ouvertement, soit en secret, tant de propagande pour cette idée que nous en avons fait chez nous ces deux dernières années, nous serions actuellement bien plus avancés. En effet, qu'ont-ils fait pour faire la guerre à la guerre, ceux qui n'étaient pas de notre avis alors ? Rien du tout. Cependant il faut qu'une idée soit bien enracinée dans l'esprit des hommes, avant qu'elle puisse être réalisée.

Chose remarquable : l'idée que j'ai émise en 1891 à Bruxelles a déjà été émise dans cette même ville, en 1868, au Congrès de l'Association Internationale des travailleurs et a été acceptée. On m'a traité de rêveur, d'idéaliste, d'utopiste. Toutes ces qualifications je les ai alors en commun avec Longuet, qui a fait la même proposition que moi, avec César de Paepe, qui l'a défendue, et même avec tout le Congrès, car c'est à l'unanimité qu'on a accepté la résolution suivante :

« Le Congrès recommande surtout aux travailleurs de cesser tout travail dans le cas où une guerre viendrait à éclater dans leur pays respectif. Le Congrès compte assez sur l'esprit de solidarité qui anime les travailleurs de tous les pays pour espérer que leur appui ne fera pas défaut à cette guerre des peuples contre la guerre ».

César de Paepe proposa deux moyens :

« 1<sup>o</sup> Le refus d'accomplir le service militaire, ou, ce qui est la même chose, la grève générale, les armées ayant besoin d'approvisionnements pour exister ;

« 2<sup>o</sup> De résoudre la question sociale définitivement, c'est-à-dire faire la révolution sociale en Europe ».

Si j'avais su cela au Congrès dernier, je n'aurais pas oublié de vous le dire ; à présent je veux le faire encore pour vous prouver qu'en 1868 on a osé faire ce dont on a eu peur en 1891.

Marchons-nous en avant ou bien sommes-nous en train de reculer ?

Vous avez deux propositions sous les yeux : la première, que j'ai l'honneur de soutenir au nom du parti socialiste démocrate hollandais, que je représente ici, et une autre qui vous a été faite par le parti socialiste démocrate allemand ; entre les deux vous aurez à choisir.

Je vous invite à lire les deux avec la tranquillité d'esprit, le sérieux et l'impartialité qu'il faut avoir pour pouvoir être juste, et je doute que vous hésitez dans votre choix.

Sont-elles opposées l'une à l'autre quant au but ? Nullement.

Les deux considèrent le capitalisme comme le grand ennemi, les deux veulent rendre la guerre impossible. Mais, c'est à la nôtre que revient la préférence, parce que nous, nous indiquons un moyen pratique.

La seconde proposition dit : « La position des ouvriers en cas de guerre est définie d'une façon précise par la résolution du Congrès de Bruxelles sur le militarisme ».

Permettez-moi de vous lire cette résolution-là : « Le Congrès déclare que le seul moyen est de réagir énergiquement et incessamment contre toutes les vellétés de guerre et les alliances qui les favorisent, et par l'organisation internationale du prolétariat de conjurer la catastrophe d'une guerre générale, dont les travailleurs auraient à supporter tous les frais, et rejette en tout cas devant l'histoire et l'humanité sur les classes dirigeantes la responsabilité de ce qui peut survenir. »

Voilà une excellente exclamation pour une ligne de la paix, mais non pas pour un parti ouvrier socialiste qui sait ce qu'il veut.

En effet, quel moyen nous donne-t-on ?

Il faut **protester, protester énergiquement.**

Mais à quoi cela nous sert-il ? Les soldats vont en guerre *en protestant*, ils tuent l'ennemi et sont tués *toujours en protestant* et pour appuyer ces protestations, on convoque de grandes réunions, Jules Guesde prendra la

parole pour la France et Bebel pour l'Allemagne, somme toute *on protestera*. Si je faisais parti du gouvernement je les laisserai parler et protester. Bien inutile ce plaisir! Pourvu qu'on obéisse, même en protestant, le gouvernement est content. Et pendant tout ce temps les prolétaires tombent morts sur le champ de bataille... malgré leurs protestations énergiques.

Les protestations sont de belles paroles, de belles phrases, et s'il existe une utopie au monde, c'est bien celle de croire qu'aux coups de canons et de fusils il faut répondre par des protestations, si belles qu'elles soient; ce qu'il y a de mieux encore, ce sont les gouvernements qu'ils rendent responsables « devant l'histoire et l'humanité ».

Cette théorie de la responsabilité aura sans doute provoqué un rire homérique dans les milieux gouvernementaux où l'on s'en moque pas mal; et cette déclaration prendra le même chemin que tant d'autres fumisteries dans le genre de celles que la ligue pour la paix a déjà publiées par volumes entiers.

La proposition du parti socialiste démocratique allemand nous dit que la position des ouvriers en cas de guerre est définie d'une façon précise par la résolution du congrès de Bruxelles sur le militarisme. Si on appelle ça « d'une façon précise », je n'y comprends plus rien; en effet cette résolution est si générale, si pleine de phraséologie, qu'on ne saurait faire mieux dans ce genre. On ne la peut pas discuter, tout le monde est d'accord.

On dit : « la démocratie socialiste internationale révolutionnaire dans tous les pays doit s'élever avec toutes les forces en son pouvoir contre les appétits chauvins des classes dominantes. »

Très bien, mais incomplet. Il faut y ajouter « et contre les appétits chauvins des socialistes ». Croyez-vous que ceux-là n'existent pas? Tant de fois déjà, et dans nos milieux, souvent j'ai constaté la vérité de ces paroles-ci : « grattez l'internationalisme et vous trouverez au fond du cœur le patriotisme et le sentiment national ».

Je n'ai pas encore oublié, qu'en Allemagne, on a pour ainsi dire préché la guerre contre la Russie, l'ennemie nationale, et que Bebel a jugé à propos de passer l'éponge sur tous les crimes de la bourgeoisie, pour combattre avec elle cette ennemie nationale. En effet, Bebel n'a-t-il pas dit au congrès d'Erfurt : la Russie, ce *centre de cruauté et de barbarisme*.

N'est-il pas dérisoire d'appeler la Russie « le centre de cruauté et de barbarisme », comme si l'Allemagne était le pays de douce bonté et de civilisation par excellence! Si la Russie soupire sous le joug d'un tyran in-folio, il en est de même avec l'Allemagne avec son tyran in-douze, nous ne voulons rien ni de l'un ni de l'autre, puisque nous ne désirons pas avoir de tyrans du tout. Le patriotisme est tellement enraciné qu'on s'imagine avoir beaucoup de liberté en comparaison avec la Russie et cela même dans un pays où on est pris par la police et expulsé avant d'avoir dit un mot, comme il m'est arrivé en Allemagne. Chez nous, en Hollande, nous ne nous vantons pas avec notre liberté, bien qu'elle soit presque aussi grande qu'en Angleterre et en Suisse. Mais à quoi bon discuter sur le peu de liberté que nous avons!

Dans les différents pays, la barbarie ne diffère que par degrés. La liberté des Hohenzollern ne m'attire pas d'avantage que celle des Romanoff. Aussi ne faut-il pas se faire l'illusion qu'une guerre victorieuse portera profit au prolétariat allemand. Dites-moi quelle guerre a jamais porté profit au prolétariat d'un pays quelconque?

D'où dérive l'accroissement des tendances chauvinistes? Si l'on donne un seul doigt au militarisme, il prend toute la main. Une fois qu'on s'est engagé sur cette pente, on ne peut que descendre toujours davantage, et c'est pourquoi je vous dis de bien prendre garde, ce n'est que le premier pas qui coûte.

Est-ce que Bebel n'a pas donné la main au militarisme, quand il a dit au parlement allemand (1890) qu'un emprunt pour un meilleur uniforme est une dépense des plus avantageuses, car, ainsi, on protégera la vie de nos soldats en cas de guerre.

Cela résonne autrement que les paroles énergiques d'autrefois : *plus un homme et plus un sou à ce système, à bas le militarisme!*

D'abord on accorde des sous pour des uniformes noirs. pourquoi donc pas aussi pour des fusils et des canons plus perfectionnés? pourquoi ne pas augmenter l'armée en même temps?

Grâce à une inconséquence heureuse, les socialistes allemands ont voté contre la loi militaire de Caprivi, mais du raisonnement de Bebel dérive logiquement qu'ils auraient dû l'accepter puisque les autorités militaires — et Bebel n'est pas encore de ceux-là — prétendent que la vie du soldat est mieux protégée.

Certainement, il nous faut lutter contre le capitalisme, mais c'est justement à cause de cela que nous ne pouvons lui laisser une de ses meilleures forteresses : le militarisme. A nous aussi la chute du capitalisme nous semble nécessaire et nous croyons aussi que cette chute nous donnera la paix universelle — non pas tout de suite, car qui peut le croire, en voyant la manière avec laquelle les socialistes se combattent? — mais après quelque temps.

Pratiquement, la question se pose ainsi : de quelle manière pouvons-nous, comme socialistes, réagir le mieux, momentanément, pour nuire autant que possible au capitalisme? Certes, ce n'est pas en se croisant les bras et en formulant des protestations! Ce qu'il faut, c'est nous efforcer de briser et renverser le militarisme, qui est la dernière forteresse du capitalisme. Et nous indiquons un moyen — dont nous voulons discuter la valeur. — La proposition du parti socialiste démocrate allemand n'en fait pas autant, parce qu'elle n'est qu'une généralité, un ensemble de belles paroles, sur laquelle il est superflu de discuter, tout le monde étant d'accord. Mais nous ne venons pas ici pour prononcer des belles phrases sans importance réelle, qui font rire nos adversaires. Nous voulons montrer ce que nous sommes en prenant des mesures d'un intérêt immédiat.

J'aborde à présent notre proposition à nous : le *refus de service militaire en cas de guerre*. Là-dessus on a fait toute espèce de farces. Mais on ne nous a pas compris, peut-être qu'on n'a pas voulu nous comprendre. J'essaierai de vous l'expliquer entièrement en quelques mots.

Ce refus de service militaire n'a rien à faire avec l'armée permanente qui fait actuellement son service et qui porte l'uniforme. Une fois qu'on est soldat, qu'on est dans les rangs, on n'est plus qu'un automate, forcé d'obéir à celui qui ordonne. De ceux-là, nous n'en parlons pas. Mais la force de l'armée n'est pas dans l'armée active qui est sous les armes. Non, il faut avoir surtout espoir en les soldats qui sont rentrés au foyer en grand congé, mais qui cependant sont toujours soldats, ceux qui sont pour ainsi dire soldats-citoyens.

L'ordre de mobilisation sera lancé; tous ceux qui sont en congé militaire sont tenus de se présenter dans le plus bref délai à tel ou tel endroit. Ce que nous désirons obtenir par notre propagande, c'est que ceux-là ne viennent pas, mais restent tranquillement chez eux. Ceci ne sera pas du tout difficile, si on tient compte de la haine du peuple pour le service militaire. Si quelques-uns donnent l'exemple, il n'y aura pas seulement les socialistes qui refuseront. Admettons qu'il y en ait une dizaine ou une vingtaine dans chaque village, leur exemple sera suivi par nombre de gens. Le résultat serait donc d'*empêcher la mobilisation des deux côtés*. Que fera-t-on de ceux qui refusent? Il faut les mettre en prison. Mais qui fera cela? La police. Mais elle sera impuissante contre le nombre de ceux qui refusent. Et où les mettrait-on? Dans les prisons? Mais il n'y a pas de place là. On en attrapera quelques-uns, qu'on fusillera comme exemple aux autres.

C'est ce que nous verrons, parce que c'est bien là le point principal. Si on fait cela, on aura la guerre civile. Et c'est ce que nous désirons. En effet qu'est-ce que nous préférons, nous autres socialistes, la *guerre civile*, dans laquelle nous nous battons contre le véritable ennemi, ou bien la *guerre*

*d'une nation* contre une autre, dans laquelle les prolétaires des différents pays, qui ont les mêmes intérêts, se tueront pour la plus grande gloire du capitalisme. Le capitalisme, voilà le véritable ennemi du prolétaire, qui n'a pas de patrie, parce qu'il est également exploité partout, qui ne reconnaît pas de frontières, parce que partout il est poursuivi; et la guerre entre les différents pays, c'est l'assassinat des ouvriers par les ouvriers pour satisfaire les classes dominantes.

Le choix ne sera donc pas difficile à faire.

La guerre civile a toujours lieu pour une idée, c'est le combat des opprimés contre leurs oppresseurs, du droit contre l'injustice.

Nous sommes hommes, citoyens du monde; tous sont nos frères sauf ceux qui ont pour but de nous garder comme esclaves; nos seuls ennemis sont nos patrons qui nous exploitent, qui nous empêchent de nous développer librement. Nous ne voulons plus baisser la tête pour eux, nous voulons vivre comme des hommes libres dans une société libre.

Il faut que, de ce congrès-ci, nous fassions partout entendre clairement que les ouvriers allemands, français, anglais, belges, suisses, hollandais ne sont pas ennemis, mais que tous ensemble n'ont qu'un seul ennemi commun : le capitalisme. Rompons, une fois pour toutes, avec ces anciens préjugés de patriotisme et de nationalité. Nos véritables ennemis ce sont ceux qui, actuellement, ont le pouvoir en mains et c'est en triomphant contre eux que nous serons délivrés des oppresseurs. Les guerres nationales sont bien moins injustes, bien moins dégoûtantes et bien plus naturelles que les guerres entre les différentes nations.

Dans le manifeste fait à l'occasion de la guerre civile en France, et rédigé par Marx, le Conseil général de l'Internationale a déclaré que, dans tout le cours de l'histoire, une seule guerre peut être justifiée, c'est celle des esclaves contre leurs maîtres. C'est bien pourquoi en cas de proclamation de la guerre — et la guerre est proclamée souvent parce que les gouvernements capitalistes sentent que leur existence est en jeu, grâce aux progrès de nos idées, qu'ils craignent — il nous faut leur répondre en proclamant le refus de service militaire, c'est-à-dire la guerre civile. Et c'est bien pourquoi le parti socialiste international, sans avoir peur de nouvelles poursuites — (aurions-nous peur d'être poursuivis? C'est justement à cause de cette proposition qu'on a déjà commencé une poursuite contre moi; mais cela ne peut pas me faire reculer) — c'est bien pourquoi le parti socialiste international, dis-je, doit déclarer partout et toujours, qu'il a pour but d'en finir avec les guerres nationales, qu'il veut remplacer par la guerre internationale, dont le résultat sera la délivrance du prolétariat.

Faisons tout notre possible pour qu'en pareil moment le désordre soit aussi grand que possible, de façon qu'aucun gouvernement n'ose commencer par crainte des suites dans le pays même.

Il nous faut rendre la guerre impossible par tous les moyens dont nous disposons.

Pourquoi craindre la mort? Comme si elle n'est pas bien plus à craindre quand les souverains veulent nous mener au feu, comme du bétail à abattre.

Savez-vous ce qu'ils feront, ceux qui commandent, si la guerre est déclarée? Et à leur point de vue ils n'ont pas tort. Ceux qu'on soupçonne d'avoir des idées socialistes — et on les connaît très bien dans tous les pays seront mis des deux côtés aux premiers rangs, de façon qu'ils s'égorgent entre eux. Ah! la belle saignée qu'on ferait ainsi du parti socialiste! Quel sera donc le sort des socialistes, qui rempliront leurs devoirs de soldat, tout en rendant les gouvernements responsables devant l'histoire et l'humanité?

*Une mort certaine!*

En refusant le service militaire, on risquera tout au plus d'être fusillé, mais on proclamera plutôt la guerre civile. Ainsi faisant, on combattra pour un principe, et une victoire remportée sera avantageuse au prolétariat.

Tandis qu'en cas de guerre entre les différentes nations, il n'aura jamais, jamais de la vie, le moindre profit. En cas de refus de service militaire il se peut qu'on soit tué, mais la mort est incertaine.

Que faut-il donc préférer ? La mort certaine en remplissant son devoir militaire ou bien la mort possible, mais en tout cas incertaine en cas de refus ? Danton dit à ses amis : *de l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace*. C'est à nous de prouver que non-seulement nous admirons ces paroles, mais qu'au besoin nous savons les mettre en pratique.

Ensuite nous proposons la grève générale, surtout dans tous les métiers ayant quelque rapport à la guerre, parce que cela peut être très utile. C'est pourquoi je me réjouis beaucoup de ce qu'un congrès international des chemins de fer va se réunir ici, parce que ceux-là seuls ont déjà presque en main le pouvoir de rendre une guerre impossible. En effet si en cas de proclamation de guerre ils font tout ce qu'ils peuvent pour détruire le réseau télégraphique, les rails et les machines, en un mot pour empêcher la collision des armées, la guerre sera devenue impossible.

Camarades, si vous tenez compte de tout cela, vous voyez que de cette manière nous pourrions causer un désordre général et un désordre tel qu'on ne pourrait plus penser à une guerre bien organisée. Et quand les femmes nous aideront, nous aurons gagné notre cause.

On peut appeler cela un rêve, une utopie ou tout ce qu'on veut, quant à moi je l'appelle une œuvre pratique, qui fera plus que toutes les belles protestations de tous les congrès du monde et aussi que le bulletin de vote dans les élections.

C'est surtout à l'appui des sociétés, des employés des chemins de fer, que je fais appel; leur organisation internationale est du plus grand intérêt.

Ceux qui trouvent notre proposition ridicule, oublient en outre quel énorme mécontentement il existe parmi les soldats, mécontentement qui ne fait qu'augmenter toutes les années. N'y a-t-il pas eu des révoltés même dans l'armée active ?

En Angleterre on en a déjà eu trois en peu de temps, en Danemark on vient d'en avoir une. En Belgique comme en Hollande l'armée a déjà été tellement travaillée qu'on y trouve une association socialiste, un syndicat des soldats. Voilà bien des choses qu'il ne faut pas négliger.

Toutes les révolutions ont commencé par un refus de service militaire. Les soldats, convoqués en 1871 pour s'emparer des canons à Montmartre, ont levé les crosses des fusils en l'air pour fraterniser avec le prolétariat. Ce fut le commencement de la Commune. Voilà un bel exemple de refus de service militaire, un refus spontané, qui n'était pas organisé d'avance. Tout cela ira beaucoup mieux, lorsque l'idée du refus de service militaire aura fait son chemin grâce à une propagande active; la force de l'armée sera brisée par les jeunes générations qui en font partie et qui comprendront leur tâche. Celui qui pulvérise le militarisme, nous est un camarade dans la lutte contre le capitalisme.

Nous avons indiqué un moyen. Que ceux qui ne l'approuvent pas, nous en donnent un meilleur. Mais qu'on ne se contente pas éternellement de protestations, de belles phrases et de beaux vœux platoniques, qui n'effrayent personne au monde.

Malgré tout, nous continuerons notre propagande pour faire germer l'idée du refus de service en cas de guerre, accompagné de la grève générale. Cette idée fera son chemin. Nous ferons tout notre possible pour que les socialistes vraiment internationalistes comprennent enfin que le prolétariat du monde entier doit risquer son sang uniquement contre son seul et véritable ennemi : LE CAPITALISME.

Et je suis persuadé que si notre proposition était votée, les princes trembleraient sur leurs trônes et réfléchiraient deux fois avant de commencer une guerre.

F. DOMELA NIEUWENHUIS.

ESPAGNE

**Rapport du parti socialiste ouvrier au Congrès international de Zurich**

Le parti socialiste comptait environ 30 groupes lors du Congrès international de Bruxelles, et à cette heure il en existe près de 50, dont 6 appartiennent aux travailleurs agricoles.

Aux élections pour le corp législatif, au mois de mars dernier, le Parti Socialiste obtint 7,000 voix ; 2,000 de plus qu'aux élections de 1890.

Ni le nombre total, ni la différence ne nous importent ; car en tenant compte que le Parti Socialiste ne possède pas encore une organisation solide, qu'il dispose de ressources pécuniaires très restreintes on comprendra que ce nombre de votes est plus considérable qu'il ne le paraît de premier abord. En plus, notre parti non seulement a eu à lutter contre tous les autres partis de la bourgeoisie, et principalement contre les fractions républicaines qui lui font une guerre à outrance, mais encore il a contre lui l'enthousiasme réveillé chez un grand nombre de travailleurs par la coalition des fractions républicaines, enthousiasme excité principalement dans un but électoral.

La Manifestation du 1<sup>er</sup> Mai acquiert chaque année plus d'importance en Espagne ; accomplissant fidèlement la résolution du Congrès international de Bruxelles, les socialistes ont célébré la dite manifestation le 1<sup>er</sup> Mai 1892 ainsi que cette année. La célébration en ayant été défendue sur la voie publique, elle a eu lieu dans un local fermé. L'année dernière les *meetings* furent nombreux ; mais cette année ils l'ont été plus encore, quoique qu'ils furent célébrés un jour de travail.

Dans tous les grands centres, des milliers d'ouvriers se sont réunis pour réclamer la législation protectrice du travail, et surtout la journée légale de huit heures.

La manifestation, qui, dans les années précédentes, avait été troublée par les anarchistes par un commencement de grève générale, a eu lieu tranquillement et avec ordre ces deux dernières années, et le prolétariat anti-espagnol a donné des preuves d'une cohésion et d'une unité d'idées entière.

L'organisation du Parti ouvrier s'étant séparée de l'organisation purement professionnelle, cette dernière a cependant prêté son appui aux grèves soutenues par les sociétés ouvrières : plus encore, les orateurs du parti ne se sont pas contentés de prêcher les idées socialistes, mais ils ont répandu aussi celles d'association, et ont recommandé aux ouvriers leur entrée dans l'Union Générale des Travailleurs, organisation qui aspire à améliorer les conditions de ces derniers, au moyen de grèves et de la réclamation aux pouvoirs publics de lois favorables à ceux qui sont exploités.

Le mouvement socialiste qui, jusqu'à ce jour se composa presque exclusivement de travailleurs manuels, commence déjà à compter parmi ses membres des hommes destinés à la carrière des lettres, des sciences, etc.... Dans les rangs de notre Parti figurent déjà des médecins et nous avons la conviction que, sous peu, nous compterons parmi nous des hommes appartenant à toutes les carrières libérales.

Les triomphes constants des éléments socialistes qui marchent à l'avant-garde du mouvement international, et la propagande faite par notre Parti, quand elle en a eu les moyens, ont eu pour conséquence que les ouvriers intellectuels d'Espagne ont porté leur attention sur les théories socialistes et on font une étude soutenue.

Si, comme nous l'espérons, leur venue à notre Parti coïncide avec un plus grand degré de concentration des forces productives espagnoles, la cause de l'émancipation recevra chez nous une grande impulsion.

## FÉDÉRATION DES CONSEILLERS MUNICIPAUX SOCIALISTES DE FRANCE

### Congrès de Saint-Denis (Seine)

C'est le 13 juillet que s'est ouvert dans la cité maintenant conquise au socialisme révolutionnaire le deuxième Congrès de la Fédération. L'appel fait par la Commission d'organisation a été entendu au premier Congrès tenu à St-Ouen : il y avait 65 communes représentées ; au Congrès de St-Denis, il y en avait 103 ; 38 communes nouvelles ont désiré montrer qu'elles étaient prêtes aussi à lutter pour l'émancipation sociale.

Le deuxième Congrès a réussi à grouper 18,000 conseillers. Six rapports volumineux ont été établis par les six commissions. Ce travail sera concentré dans un rapport d'ensemble qui sera envoyé à toutes les communes possédant des élus socialistes.

Les 1,800 conseillers municipaux adhérents représentaient une population composée de près de 600,000 électeurs équivalant à 3,250,000 habitants.

Le prochain Congrès qui se tiendra en 1894 aura lieu à Paris et les adhésions morales parvenues au bureau nous font espérer qu'il sera encore plus important.

Le Règlement de la Fédération a été complètement arrêté ; il n'est révisable que dans les Congrès annuels.

Les principaux articles sont :

ART. 2. — La Fédération a pour but de coordonner dans toutes les communes, les études et recherches isolées et les efforts individuels en une action commune pour le développement des libertés municipales et publiques, pour l'organisation et la garantie du travail et pour l'émancipation des travailleurs.

ART. 3. — La Commission exécutive de la Fédération a été nommée par le Congrès. Son siège est à Paris.

Les Conseillers municipaux socialistes de la localité où s'est tenu le dernier Congrès formeront le Comité pour la préparation du Congrès suivant.

ART. 5. — La cotisation minimum est fixée à un franc par an et par Conseiller ; cette cotisation n'est pas obligatoire.

ART. 8. — Par suite de circonstances éventuelles, la Commission exécutive a les pouvoirs nécessaires pour aviser tous les adhérents à la Fédération, les tenir au courant de la situation et les secourir si le cas était nécessaire dans une action commune pour l'avènement de la République sociale.

ART. 10. — Les Conseillers municipaux adhérents à la Fédération sont priés de rendre compte à la Commission exécutive de toutes les améliorations sociales apportées dans leur commune. La Commission exécutive en fera un rapport spécial pour le Congrès suivant.

La commission exécutive nommée jusqu'au prochain congrès et composée de 13 membres, 4 conseillers de Paris et 1 délégué de chacune des communes suivantes : Saint-Denis, Saint-Ouen, Ile Saint-Denis, Bagnolet, Saint-Maur, Ivry, Pantin, Suresne, Joinville-le-Pont.

Ce compte rendu qui n'est qu'un aperçu du travail accompli par la Fédération, est suffisant pour démontrer que l'union socialiste est faite sur les réformes à accomplir tant au point de vue économique qu'administratif.

Des citoyens appartenant aux différentes écoles socialistes, se trouvent maintenant groupés et fédérés dans la grande armée socialiste et prêts pour la marche en avant vers le règne de la Justice et le Triomphe de l'Humanité. Il est nécessaire que cette Fédération LIBRE devienne encore plus considérable en amenant avec nous les hésitants ainsi que ceux qui n'ont pas encore compris la nécessité absolue de créer l'unité d'action qui fait faute au Parti Socialiste Français.

Que le deuxième congrès des Conseillers municipaux puisse aider par ses travaux à l'amélioration du sort de ceux qui souffrent de ceux qui trop nombreux hélas ! sont sans asile et sans pain.

Tel est le devoir qui nous est tracé, tel est le but à atteindre. En nous conformant à l'un et en pensant toujours à l'autre, nous pourrions nous montrer heureux et fiers des résultats obtenus.

Vive la Fédération des conseillers municipaux socialistes.

Vive la République Sociale !

*Le secrétaire de la Fédération,*

HENRI LAURENT,

Conseiller municipal de Saint-Denis (Seine).

## CONTE SOCIALISTE

### Le Petit Noël !

A Marianne.

Ce soir-là, le petit Michel était sorti bien content de l'école. C'était la veille de Noël, et le frère de la dernière classe — Michel avait six ans — avait raconté à ses élèves la douce et charmante légende de l'Enfant-Jésus, descendant par la cheminée pour récompenser les enfants sages remplissant de bonnes choses les souliers déposés dans l'âtre à cette intention.

Sage, ah oui ! Michel l'avait été. Et non seulement il s'était très bien conduit, mais il avait aussi bien appris à lire, et c'était plaisir de l'entendre épeler, de sa fraîche voix claire, les phrases simples contenues dans son alphabet. Aussi rapportait-il à son père un livret tout rempli de bonnes notes criant bien haut sa sagesse.

Et, à la maison, c'était mieux encore. Il ne se levait jamais en retard et il aidait sa mère autant que le lui permettaient ses six ans, faisant déjà des commissions, bercant les petits frères, essayant la vaisselle, se rendant utile dans la mesure de ses moyens.

Michel était donc bien tranquille.

Dans la bonne paix de sa conscience, il marchait gentiment, heureux du froid sec qui avait solidifié la boue et la neige, de sorte que ses petits pieds n'étaient pas envahis par cette vilaine humidité qui se glisse à travers les trous des souliers des enfants pauvres.

C'est qu'il était pauvre. L'hiver était toujours, pour la famille, la saison rude ; du chômage la moitié de la semaine et du feu, de la lumière en plus des dépenses ordinaires. Voilà qui dérangeait le maigre budget du ménage et qui faisait que la nichée allait sou-

vent se coucher sur son appétit, heureuse encore quand elle n'avait pas faim.

Mais cette quinzaine, le père avait travaillé tous les jours et les affaires allaient donc moins mal.

Le petit Michel, tout gaillard à la pensée d'une bonne soupe, marchait allègrement, tout entier à son espérance de bonheur.

Oui, il espérait ferme. Quelle raison aurait-il eu de douter, d'ailleurs ?

Le frère ne savait-il pas beaucoup de choses et sa parole n'était-elle pas article d'évangile pour tout son peuple de disciples.

C'était aussi la première fois que Michel entendait raconter pareille histoire. Ni le père, ni la mère n'avaient ouvert la bouche sur les jouets, les bonbons, les cadeaux du petit Noël; mais c'est qu'ils ne savaient peut-être pas sans doute! Avaient-ils seulement été à l'école ?

Oh! quelle belle surprise il allait leur faire quand, le lendemain matin, dès l'Angelus, il irait porter sur leur lit ces jolies richesses idéales qu'il voyait déjà resplendir dans l'horizon noir de sa triste existence.

Rentré chez lui, il eut bien de la peine à tenir sa langue.

S'il le disait! Oui, mais la surprise!

Et la soirée se passa longue, très longue pour le petit Michel qui souhaitait enfin d'être seul pour songer à son aise et savourer d'avance le bonheur du lendemain.

Les parents couchés, le petit Michel se leva doucement, bien doucement et retenant son souffle, il porta dans l'âtre ses souliers qu'il avait fait reluire comme des glaces pour honorer le petit Noël.

Et quels rêves éblouissants pendant l'attente.

Tous les brillants objets qui, dans les étalages, font des risettes aux enfants riches et semblent leur dire: « Venez nous prendre, nous serons bien heureux de vous donner des joies bien douces », souriaient et parlaient pour lui.

Il voyait des soldats qui manœuvraient sur leur rond de sapin, lui présentant les armes comme il le voyait parfois, pour de vrai, en haut du faubourg. Les polichinelles lui disaient: Michel, Michel, nous allons rire ensemble aux dépens du commissaire, et toute une ménagerie d'animaux en bois peint, bêlait, coquetait, hennissait, aboyait, miaulait dans une cacophonie qui devenait pour leur petit maître une musique ravissante.

Oh! cette ménagerie! c'est à elle qu'il pensait lorsqu'il se réveilla au son de l'Angelus.

Dans une cour voisine un coq chantait, dans la rue des chiens hurlaient et Michel, encore endormi, se demandait si ce bruit ne sortait pas de l'âtre et n'était pas la réalisation du rêve interrompu.

Avec précaution, l'enfant se leva et, oubliant de mettre ses bas qui l'auraient garanti du contact avec le carreau froid de la chambre, il se dirigea vers la cheminée.

Là, il tâta de la main, craignant de renverser quelque ustensile qui eut réveillé les autres.

Rien, il ne sentit rien!

Était-ce possible? Pourtant on lui avait bien dit qu'il y aurait quelque chose!

Révait-il? Avait-il le cauchemar?

Il allait voir; ne se fiant pas au toucher il alluma la chandelle. C'était vrai, il n'y avait rien, rien!

Son pauvre cœur se gonfla. Ainsi, tout ce qu'on lui avait dit était faux, c'était un mensonge!

Il avait été bien sage, il avait droit à la récompense promise, cette récompense ne venait pas.

Pourquoi cette déception amère, cette souffrance infligée à un pauvre petit être bon et confiant.

Il devait y avoir autre chose; on ne l'avait pas trompé. C'était impossible, le frère l'avait bien dit et le petit Noël avait dû le traiter comme les autres.

Alors pourquoi les souliers étaient-ils vides?

Il réfléchissait, triste, fiévreux, malade, de grosses larmes tombant une à une sur la pauvre chaussure informe, ressemelée, rapiécée et malgré cela crevée à dix endroits.

Puis il soupira, il avait trouvé.

Et soufflant la lumière, il retourna vers son lit après avoir remis les souliers en place :

— Je sais quoi, murmura-t-il, ça sera parti par les trous!

ALEXANDRE MERCIER.

---

## DIRECTION DES ENTREPRISES

---

*A entendre la plupart des économistes, c'est la rémunération du travail de direction qui constitue la majeure partie des profits : les prolétaires ne gagneraient donc rien, ou presque rien à l'appropriation collective, puisqu'il faudrait payer, sous forme de traitements, ce que les capitalistes reçoivent maintenant sous forme de profits. Bien plus, ils y perdraient sans doute, parce que le fonctionnaire prendrait sa tâche bien moins à cœur que l'entrepreneur libre.*

L'argument ne manque pas d'une certaine portée, dans la petite et même dans la moyenne industrie, lorsqu'il s'agit d'un paysan qui peine avec deux ou trois valets de ferme, ou d'un filateur de Roulers ou d'Eccloo, qui entre dans sa fabrique avant l'aube, vêtu comme le dernier de ses ouvriers, travaillant d'arrache-pied pendant treize ou quatorze heures, et souvent, après que la cloche a sonné pour les autres le repos du soir, s'use encore les yeux à faire de la comptabilité.

En revanche, il existe des industries de plus en plus nombreuses à mesure que les capitaux se concentrent, où la part du travail de direction ne représente plus qu'une faible partie des profits, et où la personne de l'entrepreneur cesse de se confondre avec celle des capitalistes ; c'est le domaine des sociétés anonymes, dirigées bureaucratiquement par un personnel de salariés.

L'exemple le plus frappant que nous puissions choisir, c'est

l'industrie charbonnière. Transportons-nous au pays noir : nous y trouverons tout un peuple de travailleurs, avec ou sans calus, des ouvriers, des ingénieurs, des directeurs de charbonnages. Les uns gagnent 1,000 francs, d'autres, 100,000 ; tous néanmoins sont des salariés. Mais ce qu'on ne voit pas, ce qui ne semble pas exister, ce sont des propriétaires. Où sont-ils ? où se cachent-ils ? à qui appartiennent ces charbonnages ? Demandez-le à ce vieux houilleur qui erre là-bas, près des terris, et il vous répondra comme le père Bonnemort dans *Germinal* : « Je ne sais pas.... à



VANDERVELDE

des gens ! » Des gens que l'on ne connaît pas, qui ne viennent jamais dans le pays, qui mangent leurs rentes à la ville et qui ne savent peut-être pas où est la fosse dont leur famille est actionnaire de père en fils.

Eh bien ! je vous pose cette question : Supposez que la collectivité exproprie ces actionnaires, fasse rentrer les charbonnages dans le domaine public, procède de même à l'égard de toutes les industries où la propriété et le travail sont complètement séparés, qu'y aura-t-il de changé ? Y aura-t-il une tonne de charbon en moins sur le marché du monde ? Les métiers s'arrêteront-ils dans les linières,

les *self-actors* dans les fabriques de coton ? Les ouvriers cesseront-ils de puddler, de laminier, de souffler des manchons dans les verreries, les gigantesques cornues de digérer les matières premières dans les usines de produits chimiques ? Non ! Ce qu'il y aura de changé, c'est qu'un certain nombre de parasites — personnellement indemnisés — ne pourront transmettre à leur intéressante progéniture les moyens d'exploitation dont ils disposent ; c'est qu'à partir de ce moment, les flots de richesses que le travail humain fait jaillir iront dans les caisses de l'Etat ou des compagnies de travailleurs, au lieu d'aller se déverser dans les coffres-forts des capitalistes.

C'est pourquoi, dans toutes les industries où la production se fait sur une grande échelle, où les capitaux sont concentrés en quelques mains, où l'entreprise est dirigée bureaucratiquement, les collectivistes réclament l'appropriation collective des moyens

de production. Dans la petite industrie, au contraire, où l'expropriation présenterait actuellement des difficultés insurmontables, et peut-être des inconvénients au point de vue de la production, sans grands avantages au point de vue de la répartition, c'est le domaine de l'entreprise privée, capitaliste aujourd'hui, coopérative demain.

G. VANDERVELDE.

## Le Cataplasme social de la Chambre

Cloué par la longue misère  
Sur son lamentable grabat,  
N'en pouvant plus, le pauvre hère  
Est, hélas, dans un triste état.

La fièvre lentement le mine,  
L'enveloppe de son frisson ;  
La dent sourde de la famine  
Lui mord le sein comme un poison.

Que d'angoisse sombre et farouche  
Se lit dans son œil grand ouvert !  
Et comme les plis de sa bouche  
Attestent ce qu'il a souffert !

Il a souffert, le pauvre hère !  
Tantôt résigné sous sa croix,  
Tantôt grisé par la colère  
Et voyant rouge quelquefois.

Sous le coup de sa destinée  
Il va succomber aujourd'hui.  
Mais, patience ! Chaque année  
On promet de songer à lui.

C'est seulement le temps qui manque,  
Le docteur, au fond très humain,  
Dit, pendant qu'il geint et s'esflaque :  
« Qu'il attende jusqu'à demain ! »

Et demain sur demain s'entasse,  
Et les mois succèdent aux mois,  
Et le docteur dit, de sa place :  
« Ce sera pour une autre fois. »

Ce médecin qui, dans la Chambre,  
Est le maître, hiver comme été,  
Depuis janvier jusqu'en décembre,  
C'est le docteur Majorité.

Voyant enfin que le malade  
S'exaspère et se plaint plus fort,  
Ce Diafoirus, d'un air maussade,  
Se décide à faire un effort.

Après avoir mis ses lunettes,  
Il s'approche du moribond ;  
Il examine ses pommettes  
Qui s'embrasent comme un charbon.

— « D'bu souffrez-vous? Des reins? Du foie?  
Hum! le pouls est un peu léger.  
Tirez la langue que je voie  
S'il est besoin de vous purger.

« Allons du courage, que diantre !  
Tout n'est pas perdu sans retour.  
Je vais vous mettre sur le ventre  
Un bon petit ordre du jour. »

Et transporté d'enthousiasme  
Pour le remède de son choix,  
Le docteur fait le cataplasme  
Dont il se servit tant de fois.

Car c'est la panacée unique,  
Le curatif garanti bon  
De ce charlatan platonique  
Qui péroré au Palais-Bourbon.

Quand un sombre cri de détresse  
Monte du peuple où l'on a faim,  
Il a, cataplasme ou compresse,  
L'ordre du jour à toute fin.

Et si, grâce à ça, le malade  
N'est pas sur pied le même soir,  
En vérité le camarade  
Y met bien du mauvais vouloir!

GILBERT MARTIN.

## L'Avenir littéraire

Nous extrayons du *Courrier Français* du 19 mars 1893, l'article suivant sur la "Question sociale" et son directeur.

Au 49 de la rue de Rivoli, à l'entresol, est le bureau de rédaction de *la Question sociale*, véritable musée socialiste contenant les portraits de la plupart des révolutionnaires de tous les pays, avec des tableaux, gravures, caricatures et des journaux et revues en toutes langues. Nous remarquons entre autres la reproduction du splendide tableau de Picchio : « Le Triomphe de l'ordre » et le joli dessin que fit Louis Legrand dans le *Courrier Français* au lendemain du 1<sup>er</sup> mai 1891, dessin dont la légende est ainsi formulée : « Joli mois de mai, quand reviendras-tu ? »

M. Argyriadès, dont l'appartement est au troisième étage de la même maison (1), arrive bientôt.

Nous ne pouvons mieux faire, pour dépeindre l'apôtre socialiste, que de reproduire ici le portrait qui a paru dans *l'Égalité* du 21 août 1889, sous la signature de Perrin Bandin :

« C'est un homme dans toute la force du terme, haut, puissant, bâti en Hercule; une figure large, aux traits réguliers vigoureusement tracés, avec des yeux noirs profonds, investigateurs; barbe noire en pointe, cheveux relevés en crinière. Ce qui vous étonnera peut-être, c'est que ce vigoureux n'est pas exempt de timidité et de mélancolie : et je suis sûr qu'il n'a surmonté cette tendance au mysticisme que par l'énergie de ses convictions socialistes et humanitaires. Quand il parle, il n'a aucune prétention littéraire; toujours des mots simples et justes, ayant la brutalité d'un coup de massue. Et quand il s'émeut sous le fouet de sa passion, c'est-à-dire de son profond amour des malheureux, sa voix de tonnerre donne la chair de poule. Il a un accent de franchise et de sincérité que ses adversaires eux-mêmes sont forcés de reconnaître. »

En effet, c'est avec une véritable conviction et un accent de franchise qui émeut qu'Argyriadès nous parle des souffrances de l'humanité et de ses espérances dans un avenir prochain et meilleur.

Et c'est pour aider à la réalisation de cette espérance — le seul but qu'il poursuit — qu'il a fondé sa *Question sociale*, revue de théorie et de combat qui compte déjà un grand nombre de lecteurs.

Mais, avant de nous attacher à l'œuvre de l'homme, voyons ce qu'est l'homme :

M. Pauagiotis Argyriadès est né à Castoria, en Macédoine, le 15 août 1852 : c'est dire qu'il a quarante et un ans. Après avoir quitté son pays fort jeune, voyagé en Europe et résidé longtemps en Roumanie, il vint à Paris en 1872 et se fit inscrire à la Faculté

(1) Actuellement, 5, rue Théophile Gautier.

de droit. En 1873, il fut délégué par la Grèce à la première session du Congrès des orientalistes qui se tint à Paris; l'année suivante, à la deuxième session du même congrès à Londres. A publié, en 1875, *la Peine de mort, considérée au point de vue philosophique, moral, légal et pratique*, brochure dont divers passages furent cités par M. Schœlcher à la tribune du Sénat, le 21 juin 1876.

Après ce début, il s'adonna complètement à l'étude du socialisme. Il se fit naturaliser Français en 1880 et inscrivit au barreau de Paris. Dès cette époque, il prit la défense de nombreux journaux socialistes, entre autres de la *Défense des Travailleurs* de Reims. En 1883, il porta une couronne sur la tombe de Flourens et organisa la manifestation; un peu plus tard, il prit l'initiative des protestations contre l'arrivée à Paris du roi Alphonse XII, nommé colonel des uhlans prussiens.



ARGYRIADÈS ET SA FAMILLE A SA CAHUTE D'AUTEUIL

En 1884, un groupe ouvrier le porta candidat au conseil municipal, mais il ne fut pas élu. En décembre 1885, il fonda la *Question sociale*, revue socialiste dont il fut le directeur de janvier à décembre 1885, avec pour principaux collaborateurs les membres les plus influents et les plus connus des partis ouvriers et socialistes : Elisée Reclus, J. Guesde, Louise Michel, Lefrançais, Eug. Pottier, Lucien-Victor Meunier, John Most, Rienzi, etc.

En 1885, M. Argyriadès épousa M<sup>lle</sup> Napolier et peu de temps après, alla se fixer à Marseille où il continua sa campagne en faveur du socialisme. A collaboré au *Cri du Peuple*, à la *Bataille*,

à l'*Égalité*, etc. A publié dans le *Progrès Français* plusieurs articles remarquables sur la question d'Orient ; est l'auteur d'une monographie des *Klephes* et les *Chansons populaires de la Grèce moderne*. En 1888, il publia le *Poète socialiste Eugène Pottier*, hommage posthume rendu à l'ancien membre de la Commune. Parlerai-je encore de l'*Essai sur le socialisme scientifique* et de l'article que M. de Saint-Lanne consacre au directeur de la *Question sociale* dans son *Dictionnaire des contemporains* ?

La *Question sociale* a donc eu sa première série en 1885. Aujourd'hui elle en est à sa troisième année, paraissant tous les quinze jours avec, parmi ses collaborateurs, MM. E.-D. Aulsele, A. Baudin, député, Jules Braut, Léon Bienvenu, J.-B. Clément, V. Considérant, D. Descamps, Domela Nieuwenhuis, Philémon Gras, Hémon, Louise Michel, Paule Mink, Raymond, O. Souétre, Edouard Vaillant, etc., et le but vers lequel elle tend est exprimé en ces termes dans le premier numéro de la *Question sociale* :

« Nous nous attaquerons aux faits et gestes des bourgeois lorsqu'ils seront dirigés contre le peuple, et nous réduirons à néant tous leurs sophismes en nous appuyant sur la science économique et sociale.

« Notre but sera, en outre, de poursuivre l'union de tous les socialistes : elle s'impose plus que jamais aujourd'hui pour activer la chute de la classe possédante. Cette politique est d'ailleurs celle du groupement auquel nous appartenons : « Le Comité central. »

Quant à l'*Almanach de la Question sociale*, il en est à sa troisième année. Le troisième, celui de 1893, a paru depuis quelques mois, il est illustré de magnifiques portraits et la collaboration des écrivains les plus autorisés du socialisme et de la littérature en fait une œuvre vraiment remarquable.

Désirant avoir aussi quelques explications de M. Argyriadès, nous lui demandons :

— Qui vous a poussé à faire votre revue ?

— Les raisons économiques, étudiées dans les ouvrages de Fourier, de Saint-Simon, de Vidal, de Karl Marx, de Lassalle, etc., qui ont contribué à ma conversion au socialisme, ont eu un tel ascendant sur moi que je me suis jeté corps et âme dans le socialisme militant, et c'est bien dans le but de propager les idées scientifiques des maîtres et les pensées que me suggèrait leur lecture que j'ai fondé la *Question sociale*.

— Quels sont d'après vous, en deux mots, les raisons scientifiques du socialisme ?

— Le socialisme scientifique, sans indiquer les raisons *a priori* et sentimentales sur lesquelles se basaient les socialistes d'antan, démontre, par des preuves tirées de l'observation des faits historiques (luttes de classes, révolutions économiques) et de la marche de la production moderne qui rend partout le travail collectif, que nous marchons à grands pas vers le communisme.

Mais, à côté de ces deux bases, le socialisme moderne indique en sa faveur d'autres phénomènes très curieux de la production actuelle qui rendront bientôt complètement impossible le maintien du régime capitaliste.

Tels sont : le désordre que cause la production anarchique de

notre société par les crises désolantes qui tendent à se perpétuer et déterminent des chômages exaspérants dans la classe des travailleurs ; l'obstacle que le régime capitaliste apporte à la production en la renfermant dans un cercle étroit, lequel obstacle disparaîtra en même temps qu'une impulsion considérable sera donnée à la production, lorsque aura lieu la collectivisation des richesses et des instruments de travail. Enfin, la division du travail si nuisible aujourd'hui à l'intérêt de l'individu et qui, dans une société collectiviste, donnera des résultats merveilleux sans nuire à personne.

Voyez-vous proche l'avenir du socialisme en France ?

— Oui, très proche. Mais le socialisme n'a pas la prétention de transformer en un jour de fond en comble la société. Les réformes successives qu'il obtient par sa propagande quotidienne lui donneront bientôt force et assurance pour aller de l'avant. Mais ce sont encore les capitalistes qui, en centralisant tout, creusent leur propre tombe et préparent mieux que les socialistes l'avènement du socialisme. D'ailleurs, les désordres du capitalisme et de la bourgeoisie précipiteront le mouvement.

Des réformes sociales partielles peuvent peut-être s'obtenir plus facilement en Australie, en Angleterre ou aux Etats-Unis, mais c'est encore la France qui donnera le coup de grâce au régime capitaliste et la révolution sociale ne se fera, comme l'a dit Marx, qu'au chant de réveil du coq gaulois.

— Que pensez-vous des prochaines élections ?

— Je pense que si certains dirigeants socialistes s'occupaient plus du triomphe du socialisme et moins de leurs chapelles ou de leurs misérables querelles personnelles, nous pourrions arriver à avoir une minorité compacte de plus de soixante députés socialistes à la Chambre et à mener une campagne d'opposition très sérieuse contre les partis bourgeois. Mais, vu le parti pris de quelques-uns, je doute que nous arrivions à ce résultat.

— Croyez-vous que les affaires de Panama avanceront l'avènement désiré du socialisme ?

— Dans un article de *la Question sociale* du 1<sup>er</sup> décembre, je démontre que les agissements des corrupteurs et corrompus de cette immense fibusterie ne sont que la résultante forcée du régime capitaliste. Je termine ainsi mon article : « C'est bien le moment pour le socialisme d'entrer résolument en lutte contre le régime capitaliste qui cause tant de ruines et empêche les plus résolus de rester honnêtes. » Les Lesseps et consorts ont inconsciemment préparé l'avènement du socialisme en mettant à nu la misère morale du régime bourgeois.

— Quelle est votre opinion sur la littérature en générale et sur les tendances actuelles de la *la jeunesse littéraire* ?

— Avant de répondre directement à votre question, je vous annonce d'abord que, depuis janvier dernier, *la Question sociale* a tous les mois un supplément littéraire. Mais que les revues littéraires se rassurent : nous ne créons pas une chapelle littéraire quelconque. Les chapelles nous font horreur, surtout en littérature. Nous, nous demanderons, au contraire, le bienveillant con-

cours de tous ceux des jeunes qui, tout en soignant la forme, expriment des idées dans leurs écrits.

Nous ne pouvons mieux comparer ceux qui s'attachent seulement à la forme qu'à des peintres qui, sans vouloir rien représenter sur leurs toiles, s'efforceraient d'obtenir un joli coloris.

Nous admettons que chacun ait sa manière propre de faire en style comme en coloris, mais nous voulons qu'on exprime une idée quelconque.

Parmi les auteurs classiques grecs, il n'y a pas deux écrivains dont le style et même la langue soient pareils, mais tous ont exprimé des idées élevées et des pensées profondes.

C'est là ma profession de foi littéraire.

Voici d'ailleurs ce que nous écrivions dans le premier numéro du *Supplément littéraire de la Question sociale* :

« Nous autres, nous entendons que la littérature ait pour but, non l'énervement de la jeunesse comme chez les bourgeois actuels, mais la propagation des idées et le progrès indéfini qui fera sortir l'homme de son enfer actuel où la misère et la difficulté de la lutte pour l'existence lui rendent la vie horrible. »

Quel excellent champ pour la littérature que le socialisme!

GEORGES BRANDIMBOURG

---

La guerre est un fait barbare; les armées, des institutions barbares.

Les progrès de la raison des peuples doivent faire disparaître la guerre et transformer les armées *destructives* en armées *productives*. Le dogme principant de la République démocratique, *Liberté, Egalité, Fraternité*, est une triple contradiction avec la guerre et les armées.

V. CONSIDÉRANT.

---

## MAURICE RITTINGHAUSEN

---

La législation directe par le peuple étant un peu partout à l'ordre du jour actuellement, et Maurice Rittinghausen ayant été l'instigateur de cette idée et son théoricien le plus autorisé, nous avons prié Mme Emma Rittinghausen de faire la biographie du célèbre publiciste pour notre Almanach. Nous la remercions d'avoir accédé à notre prière.

Maurice Rittinghausen n'appartient pas seulement de moitié à la France comme écrivain, mais aussi par son origine (1).

Elevé par ses oncles Charles et François, comtes de Blois, dans le souvenir de la gloire et des malheurs de sa famille, les idées de Rittinghausen se portèrent de bonne heure vers l'histoire et la politique. Déjà son père et son grand-père avaient des tendances républicaines, il alla plus loin et devint un des premiers fondateurs du parti socialiste en Allemagne.

Élu membre du Parlement de Francfort, en 1848, il y réclama la proclamation d'une Allemagne unie, d'une seule constitution démocratique pour

---

(1) Voyez pour la descendance de Rittinghausen les actes officiels de la fondation de la famille de Hénot à Cologne (Kölner Studsenohlung).

tous les peuples germaniques; on lui objecta l'opposition des différents gouvernements, il répondit :

« Il n'existe plus de gouvernement en Allemagne! » Ces paroles révolutionnaires soulevèrent un tonnerre de protestations, et peu de jours après, l'assemblée abdiquait son pouvoir en faveur de la réaction, en prononçant elle-même sa dissolution.

Cette bêtise et d'autres commises par la démocratie, convainquirent Rittinghausen qu'elle avait fait fausse route en voulant réaliser son but à l'aide des moyens politiques qui avaient servi à ses adversaires pour « atteindre le leur, si diamétralement opposé. » « La politique, écrit-il, est à la science sociale, ce que la mécanique est à l'industrie, elle est la science des moyens d'exécution. »

Persuadé que le collectivisme en législation, c'est-à-dire la participation de tous à la confection des lois, répond seul au collectivisme de la propriété, et qu'il est impossible d'arriver au second autrement qu'au moyen du premier, que le système représentatif peut amener des déplacements de privilège, mais qu'il n'amènera jamais la véritable solution de la question sociale, il chercha le moyen de construire sur ce principe un système gouvernemental qui le rendit applicable aux grandes nations modernes composées de millions d'individus, et ce système il le baptisa : La Législation directe par le peuple.

Ayant converti à ses idées le célèbre chef de l'école sociétaire, Victor Considerant, celui-ci lui ouvrit les pages de la « Démocratie Pacifique »

Ce fut le 8 septembre 1850 que parut le premier de ces trois articles intitulés : La législation directe par le peuple ou la véritable démocratie, qui eurent alors un si immense retentissement par toute la France. Rittinghausen se vit attaqué aussitôt par Louis Blanc, Emile de Girardin, Proudhon, mais il trouva de l'appui dans les masses et, quelques mois plus tard, plus de trente journaux défendaient déjà la nouvelle théorie, bien que six départements fussent mis en état de siège. Proudhon écrivit alors : *Idee générale de la Révolution*, page 158 : « Supposons que la question posée soit celle-ci : Le gouvernement sera-t-il direct ou indirect? Après les succès qu'ont obtenus dans la démocratie les idées de MM. Rittinghausen et Considerant, on peut prévoir avec une quasi-certitude, que la réponse à l'immense majorité sera *direct*. »

Mais le Coup d'Etat vint anéantir toutes ces belles espérances et amena la plus terrible des réactions. Ainsi, Rittinghausen ne récolta toute sa vie que déceptions et chagrins. Seulement après de longues années de lutttes, il parvint à faire inscrire la Législation directe au programme de la démocratie socialiste allemande, au Congrès d'Eisnach, août 1869. Un mois plus tard, au Congrès international de Bâle, septembre 1869, l'influence de Bakounine la fit bannir de l'ordre du jour du Congrès.

En 1868, Rittinghausen avait toute fois la joie de voir la Législation directe introduite à Zurich, par Karl Burkli. Celui-ci, un ancien élève de Considerant, qui a rendu à la cause de la démocratie les plus éminents services, écrit dans le *Vorwaerts*, supplément du 12 mars 1893, après avoir fait un exposé des différents modes de Referendum en usage en Suisse :

Bien qu'il ne manquât pas de pierres de construction, déjà avant 1818, pour en élever un édifice de Législation directe par le peuple, il ne se trouva pas un Suisse pour ouvrir la voie avec conséquence et pleine connaissance de cause, c'est-à-dire pour réclamer l'abolition du système représentatif et l'introduction de la Législation directe comme seul système gouvernemental, qui répondit au socialisme. A cette conception pas un Suisse ne sut s'élever, il fallut que ce fut un *Prussien*. Maurice Rittinghausen nous ouvrit les yeux à nous autres Suisses, et nous montra le point de vue exact. Aussi lui en sommes-nous reconnaissants et nous le lui aurions volontiers prouvé. Le directeur de l'instruction publique Sieber, qui en 1869, de maître d'école était devenu conseiller d'Etat, fit demander à maître Rittinghausen s'il

serait disposé à accepter la chaire de sociologie nouvellement à créer à l'Université de Zurich. Malheureusement les circonstances ne permirent pas à Rittinghausen, qui eut pu enseigner en français comme en allemand, de répondre à notre désir.

Rittinghausen fut plusieurs fois membre du Reichstag allemand. La fatalité qui l'avait poursuivi toute sa vie, assombrit encore ses dernières années. En novembre 1884, à l'âge de 70 ans, il subit une opération terrible qui lui ravit la santé pour toujours et lui enleva même la possibilité de se distraire par le travail.

Mais il supporta toutes les adversités avec une touchante et sereine résignation, et l'abnégation idéaliste qui faisait le fond de son caractère et qui lui avait fait jadis sacrifier une carrière facile et brillante, que lui eussent assurée de puissantes protections, grâce à son origine, jointe à son esprit supérieur et son vaste savoir, s'il eut voulu sacrifier ses opinions. Cette même abnégation lui fournit aussi des consolations. Jamais il ne perdit confiance dans l'humanité pour laquelle il ne cessait d'entrevoir des destinées meilleures, et souvent il disait à ceux qui, en sa présence, se plaignaient du sort : « L'unique moyen d'être heureux est de s'oublier soi-même pour un idéal, et le seul idéal durable est l'Humanité.

Né à Huckleswagen, Allemagne, le 12 novembre 1814, Rittinghausen, mourut à Ath, Belgique, le 29 décembre 1890.

EMMA RITTINGHAUSEN.

---

## Silence aux Pauvres

---

Lorsque, il y a déjà un demi-siècle, Lamennais, dans son indignation profonde contre les turpitudes de la finance, lançait ces trois mots : « Silence aux pauvres », qui caractérisaient admirablement son époque, il ne pouvait prévoir que sa formule, pourtant déjà rigoureuse de son temps, deviendrait de nos jours un véritable principe de gouvernement.

Actuellement, en effet, le silence est devenu pour les pauvres une obligation quasi formelle, quelque chose comme une tache originelle contre laquelle il n'y a pas de baptême possible, une manière de loi naturelle fatale, retenant dans l'ornière miséreuse tout le peuple qui travaille.

De plus en plus il est difficile — presque impossible — de faire entendre sa voix lorsqu'on est au bas de l'échelle sociale.

Veut-on se faire rendre justice devant les tribunaux ?

Il faut d'abord montrer aux hommes d'affaires une main remplie d'espèces sonnantes et trébuchantes, seuls arguments entrant en ligne de compte auprès de cette clique.

A-t-on été insulté, calomnié par une feuille à tout faire, dévouée aux institutions gouvernementales et aux personnes des capitalistes ?

Il faut être assez pourvu d'argent pour obtenir l'insertion d'une réponse, heureux encore quand on trouve, à ce prix, le moyen de répliquer.

Mais où le « silence » paraît dans toute sa majesté, dans toute sa gloire, c'est au moment des périodes électorales.

Alors, tout ce qui a de la fortune se ligue contre qui n'en a pas.

Y a-t-il, dans une circonscription, un candidat socialiste dont les faibles ressources, jointes à celles des comités ouvriers, assurent à peine une maigre campagne de propagande?

Vite, on voit se former l'entente tacite des candidats capitalistes, qui écrase, sous son action financière, les efforts les plus pénibles des travailleurs et de leurs porte-drapeau.

On couvre les affiches; on retient et on paie les salles, afin de les soustraire aux conférenciers socialistes; on refuse d'imprimer leurs pauvres journaux fondés avec tant de peine; on soudoie leurs afficheurs; on achète en bloc leurs imprimés afin qu'on ne les distribue pas.

Sans compter la débauche de papier à laquelle on se livre!

Sous le flot des circulaires, des bulletins, des professions de foi, des programmes, on noie les quelques distributions que peuvent faire les pauvres.

Vite, un prospectus, deux prospectus, dix prospectus, vingt prospectus! mais que l'électeur, sous cette avalanche, perde le souvenir de la petite feuille maudite qu'il a reçue, de cette petite feuille qui sape les bases de la société et qui fait trembler sur leurs sacs d'écus, les dirigeants de la ploutocratie républicaine!!

Tous les moyens sont bons, contre les candidats socialistes.

On distribue de la viande, du pain, des vêtements, de l'argent même. Partout on moucharde, on se met à l'affût des consciences, et quand il se peut on les tue en les achetant.

Où bien on met le malheureux électeur dans l'alternative d'opter entre son droit et son travail, entre le nom de citoyen et celui de mendiant.

On lui dit : « Si tu votes bien, c'est-à-dire pour nous, pour la haute finance, pour les panamistes, pour les privilèges, on daignera te laisser, toi, ou ton père, ou ton frère, ou ta femme, à l'atelier. Sinon, si tu votes pour ces infâmes socialistes, qui ont l'audace de vouloir te rendre heureux à nos dépens, on te condamnera à la misère, au chômage, à la maladie, à la mort! »

Sans compter que le gouvernement intervient, lui aussi dans ce maquignonnage.

Suivant en cela les ordres reçus, les préfets et sous-préfets font de la candidature au moins aussi officielle que sous l'Empire.

On tient à l'œil tout fonctionnaire douteux, tout buraliste de tabac dont on soupçonne les convictions indépendantes.

Sous la pression administrative, ces pauvres gens voteront pour le candidat cher aux ministres opportunistes... ou alors la révocation, le retrait du bureau qui les fait vivre, leur apprendront qu'on doit se courber sous la férule du maître, sous la volonté des jésuites du pouvoir.

De plus, les maires bien pensants accumuleront obstacles sur obstacles afin de fausser la sincérité du suffrage universel.

Ils feront des démonstrations policières, biseauteront les bulletins, supprimeront des cartes électorales, truqueront les urnes.

Ils mettront, aux lieux de vote des présidents, dont l'œil inquiet intimidera l'électeur en dépendance de situation pauvre et de patron riche; ils s'arrangeront pour que leurs fonctionnaires d'allures un peu libres votent à heure fixe, en leur présence; en

un mot, ils rabaisseront le suffrage universel au niveau d'une partie de cartes, comme dans un tripot.

Et les gros usiniers, qui, eux aussi, se chargent de mettre un frein aux vellétés d'indépendance de leurs malheureux serfs !

Est-ce que les ouvriers des usines à feu continu votent ?

Est-ce qu'ils votent, les ouvriers qu'on a envoyés faire des travaux loin de leur domicile, les employés, mécaniciens, chauffeurs des chemins de fer, les cochers et conducteurs de voitures publiques, les postiers ambulants, les bateliers de nos rivières, tant d'autres enfin que les nécessités de l'existence éloignent des salles de vote, et dont l'appoint, donnerait aux socialistes, la majorité dans nombre de cas.

On peut donc affirmer que partout, dans la France entière, règne en maître ce « Silence aux pauvres » de l'illustre Lamennais.

Pourtant, dans quelques endroits, tant d'efforts se font en pure perte.

Déjà, dans quelques collèges électoraux, des socialistes ont triomphé.

Mais, on peut le dire, on peut le proclamer sans crainte de mensonge : si les moyens employés par la haute bande capitaliste ne s'étaient pas produits, nous aurions quinze ou vingt élus de plus.

Et quand on voit, dans n'importe quelle circonscription législative, au Midi comme au Nord, au Centre comme à l'Est ou à l'Ouest, un socialiste convaincu être nommé par le Peuple, il est certain qu'on lui avait néanmoins volé le tiers ou le quart de ses suffrages, dans l'espoir de le mettre en minorité sur son concurrent bien pensant.

Malgré toutes ces infamies, que les socialistes ne se découragent pas !

Les autres ont l'argent, l'administration, les journaux, la police; nous avons, nous, la foi qui transporte les montagnes, la conviction sincère, le dévouement de nombreux amis.

Un à un les obstacles seront brisés, les barrières seront franchies, et, au « Silence aux pauvres », tout puissant aujourd'hui succédera un cri de victoire, un hymne de triomphe.

Ce ne sera plus « Silence aux pauvres », ce sera Silence aux tripoteurs, aux agioteurs, aux gouvernants cupides, cyniques et vils.

JULES BRAUT.

---

## LE PAUVRE

---

Le pauvre s'affaisse sur la route,  
Les yeux las d'avoir cherché....  
Les pieds las d'avoir marché  
En quête d'un gîte et d'une croûte.

Il dégringole dans le ruisseau ;  
Pour les enfants, c'est dimanche....  
Ils le tirent par la manche,  
Le sale, infect, ignoble pourceau.

Les gens passent loin de la charogne !  
S'il fallait s'intéresser  
À tous et les ramasser !  
La nuit le désaoulera, l'ivrogne...

Et la nuit tombe. Et, le lendemain,  
On lit, fait divers qui navre :  
Drame de la faim... cadavre...  
Ramassé sur le bord du chemin...

JEAN AJALBERT.

A. WILLETTE



Pauvre artiste

## HISTOIRE VRAIE

La fête bat son plein. Il n'y a pas à dire, on a bien fait les choses et Paris respendit. Nous ne pouvions trop faire pour honorer nos alliés et nous assurer leur puissant concours. Aussi on n'a pas regardé à la dépense, et nous nous souviendrons longtemps de ce beau mois d'octobre 1893.

Voilà l'Opéra. Un bal a été organisé sur la place et les danseurs s'en donnent à cœur joie. Un cordon de curieux s'est formé tout autour. Je m'arrête aussi un instant, et à voir ce bonheur, cette gaieté folle, je suis, moi aussi, tout heureuse.

— Mais oui, monsieur, dit quelqu'un à côté de moi, oui, je l'ai faite la campagne contre les Prussiens. Ah! les gueux! quelle leçon nous allons leur donner maintenant que nous sommes forts, puisque la Russie est avec nous.

Son interlocuteur ne semble pas enthousiasmé.

— A quoi bon, la guerre? dit-il.

— Comment, à quoi bon? Mais moi, qui vous parle, monsieur, j'étais à Sedan, j'étais à Bazeilles, même que j'en ai rapporté un fameux souvenir, une balle dans l'épaule. Et quand je pense au bombardement qu'ils ont fait, quand je pense à tout ce qu'ils ont détruit, je ne demande que la vengeance. Mais alors quoi, ils viendraient tout nous prendre, ces sales Prussiens, ils détruiraient tout ce que nous avons.

— Etes-vous propriétaire? demande simplement l'autre que ce flux de paroles semble ennuyer outre mesure.

— Propriétaire, moi? Mais non, monsieur, et il faut même que je travaille ferme toute l'année pour arriver à vivre.

— Eh bien! alors, qu'avez-vous à défendre?

— Mais la patrie, monsieur, la patrie.

— La patrie! Elle se moque pas mal de vous. Elle vous laisse et même elle vous fait crever de misère, et quand le moment est venu de la défendre, c'est-à-dire tout simplement de protéger la digestion des riches, elle enflamme vos sentiments patriotiques avec des fêtes et de grands mots.

L'autre est interloqué. Toute sa haine irraisonnée pour le Prussien se lit dans ses gros yeux et il se dispose à reprendre une tirade enflammée.

Je m'éloigne et descends la magnifique avenue de l'Opéra, brillamment illuminée et pavoisée.

Voilà la placette Théâtre Français. Tiens, qu'est-ce que cette gravure dans ce kiosque? Que veut-elle dire? Elle représente une belle jeune femme, les épaules nues, qui tend ses bras, le sourire aux lèvres. Ah! la légende me fait comprendre. Elle dit: *Je leur ferai un collier de mes bras blancs*. Toujours pour la Russie. Et, malgré moi, me reviennent en mémoire ces vers de Barbier:

J'ai vu, jeunes Français, ignobles libertines,  
Nos femmes belles d'impudeur,  
Aux regards d'un Cosaque étaler leurs poitrines,  
Et s'enivrer de son odeur.

Voilà le Louvre, j'arrive sur les quais. Une foule compacte se presse; on attend le grand feu d'artifice. Il y en aura bien d'autres sur différents points de la ville, mais, celui-là, c'est le clou de la soirée. On l'a promis splendide.

Tant bien que mal je me fais une place et je traverse la foule.

Voilà le Palais de Justice. A gauche, plus loin, j'aperçois Notre-Dame. Là aussi on fête l'alliance de la France avec la Russie. Un immense drapeau rouge se voit à travers les sculptures de l'édifice et les innombrables saints, dans leurs petites maisonnettes surpris, éblouis, semblent se demander ce qu'ils font là, au milieu de ce luxe effréné de la grande ville.

J'arrive avenue des Gobelins, place d'Italie. Le bonheur semble encore plus vrai par ici. Ce sont des rires sans fin, une joie sans mélange.

— Eh! faites donc attention, l'homme.

C'est un ivrogne qui bouscule le monde. Il se heurte à tous, de ci, de là, puis tombe presque sur une jeune femme qui se presse et semble ne pas même le voir.

Mais cette femme, je la connais. Où donc l'ai-je vue? Ah! je me souviens. C'est une amie d'autrefois, une amie de pension. Souvent j'avais pensé à elle. Qu'était-elle devenue? Elle devait avoir fait un brillant mariage et être heureuse, tout le lui promettait. Cependant son costume ne semble pas celui d'une personne bien aisée. Elle pleure, on dirait. Et comme elle se presse.

Je m'approche et me fais reconnaître. Elle se souvient bien de moi, mais ne semble pas enthousiasmée de ma présence.

— Qu'as-tu, lui dis-je, en lui tendant la main, et pourquoi pleures-tu?

— Ah! dit-elle, en éclatant en sanglots, j'ai un enfant qui se meurt, il se meurt de faim, car depuis hier matin il n'a rien mangé et je suis descendue dans l'espoir de trouver quelque chose, mais je remonte comme je suis descendue, sans rien.

— Comment, est-ce possible? lui dis-je, mais, je suis-là. Tiens voilà de l'argent. Prends vite ce qu'il te faut. Vivement elle prend



MARIANNE

l'argent que je lui tends. Elle achète du lait, du pain et se met à courir.

— Viens, me dit-elle.

Tout en courant elle me dit par mots entrecoupés :

— Tu es étonnée, n'est-ce pas. Je semblais née pour être heureuse, et me voilà. Depuis la mort de mon mari, qui avait fait de mauvaises affaires, je végète. Sans parents, n'ayant rien pour vivre, j'ai cherché du travail. Maintenant j'ai tout épuisé. Plus rien à mettre au Mont-de-Piété.

— Mais si tu n'as plus de parents, tu as des amis.

— Ah! les amis! reprend-elle amèrement. Des amis, on en a dans le bonheur, c'est bien rare dans le malheur.

Mais où donc me conduit-elle? Il fait bien noir, par ici.

— Qu'est-ce cela, lui dis-je.

— Ça, quoi ça?

— Mais ces maisons noires?

— C'est la Cité Jeanne d'Arc. C'est là où je suis venue échouer. Dépêchons, dit-elle.

Nous grimpons six étages et entrons dans une mansarde.

Là, dans un berceau, se trouve un enfant qui semble reposer.

— Vois comme il est pâle, dit-elle.

Tout à coup une brillante pétarade éclate et le ciel s'illumine.

— Tiens, dis-je, on voit le feu d'artifice d'ici.

Ma pauvre amie ne m'écoute pas. Attentive, elle prépare la soupe de son bébé. L'enfant dans son petit lit a bougé, il regarde le ciel.

— Oh! que c'est joli, petite mère, que c'est joli! ».

Ses grands yeux dans son visage pâle semblent deux brasiers ardants.

— Les beaux yeux, dis-je.

— C'est la fièvre, dit sa mère qui s'est vivement approchée. Ne le vois-tu pas, il se meurt, mon pauvre enfant. Mais je vais le sauver maintenant. il va manger et je l'aurai et je pourrai encore être heureuse ».

C'est avec une exaltation semblable à de la folie que la pauvre femme dit cela, elle se grise de ses paroles dans la crainte qu'elle a de voir mourir son petit.

Par la fenêtre entr'ouverte entrent un bruit de musique et des rires.

Un brusque éclair a de nouveau troué la nue noire.

C'est le bouquet.... L'enfant s'est relevé.

— Oh! oh! petite mère, que c'est joli, que c'est joli, oh! ».

Et le pauvre bébé ayant donné toute sa petite énergie laisse retomber lourdement sa tête blonde sur le lit.

C'est fini. Il ne souffrira plus. La mère sanglote.

Et, d'en bas, monte ce cri mille fois répété : Vive la Russie!...

Les fusées glissent vives, élégantes. Peu à peu elles s'éteignent, lentement, une à une.

En les voyant disparaître, je pense à cette petite vie qui s'est éteinte, là, près de moi.

Mais il y a beaucoup de fusées là-haut. Je frissonne. Y aurait-il autant d'existences perdues et souffrantes aujourd'hui dans ce grand Paris, si plein de joie?

MARIANNE.

## BIBLIOGRAPHIE

### Livres et Brochures reçus par la Question Sociale

DANS LE COURANT DE L'ANNÉE 1893

*Précis historique, théorique et pratique du socialisme* (1<sup>re</sup> série des *Lundis socialistes*), de Benoit Malon.

*Justice*, par Mario Rapisardi.

*Le calendrier de l'Ère révolutionnaire et sociale*, par A. Regnard.

*L'Ame errante*, par Paul Brulat.

*De Montenotte au pont d'Arcole*, par Eugène Trolard.

*Vamirech*, par J.-H. Rosny.

*Collectivisme intégral*, par Boulard.

*Si...* par Auguste Chirac.

*L'Aube*, par Adolphe Tabarant.

*L'Hermine*, par P. Lafargue.

*Les Transformations du droit*, par G. Tarde.

*Dieu et l'État*, par Michel Bakounine.

*Ernest Renan, sa vie et son œuvre*, par H. Desportes et F. Bournand.

*Luttes stériles*, par Gabriel de la Salle.

*Les Cœurs utiles*, par Paul Adam.

*Les disciples d'Emmaüs ou les étapes d'une conversion*, par T. de Wyzewa.

*Les Semailles*, par E. Odin.

*Travail et Terre*, par Otto Effertz.

*L'évolution politique et sociale de l'Eglise*, par Eugène Spuller.

*Les services sanitaires de la ville de Paris et du département de la Seine*, par A. Joltrain.

*Coquecigrues*, par Jules Renard.

*Le Miroir des Légendes*, par Bernard Lazare.

*La vie privée de Michel Teissier*, par Edouard Rod.

*Les Meyssyen*, par André Sylvabel.

*Les avocats d'aujourd'hui*, par L. de Leymarie.

*La légende d'Ullenspiegel*, par Charles de Coster.

*Voyage au pays des dollars*, par Emile Barbier.

*Contes populaires*, par Charles Tétard.

*La France sociale et politique*, par A. Hamon.

*Survivances animiques et polythéiques en Bretagne*, par A. Hamon.

*Les hommes et les théories de l'anarchie*, par A. Hamon.

*Congrès des étudiants de Bruxelles*.

*La propriété et le socialisme*, par Léo.

*L'essai sur le socialisme scientifique*, de P. Argyriadès. Traduction portugaise par Fernando Brederode.

*Solness le constructeur. Les prétendants. Les guerriers à Heligoland*, par Henri Ibsen.

*Une femme fin de siècle*, par Henri Dautin.

*Egoïsme et Misère*, par Jules Jeanmin.

*La fin du dogme et l'arcènement du socialisme*, par Laure Hisse.

*Léon Cladel*, par Robert Bernier.

*Ebauches*, par Robert Bernier.

*Les amours rurales*, par Charles Bourget.

*Plein soleil*, par Henry Frichet.

*Une courtisane*, par Armand Charpentier.

*Le manuel de l'ouvrier ou les bases du socialisme*, par Platon Dracoulis.

*La Fédération Ibérique*, par Magalhães Lima.

*Un Exilé*, par Georges Renard.

*La Chanson panthéiste*, par Marc Amanieux.

*Le devoir de demain*, par Elia Marreil-Parot.

*Ce qui meurt*, par Henri Ner.

*Amours de mâle*, par Daniel Riche.

*Amilcare Cipriani, les Romagnes et le peuple italien*, par M<sup>me</sup> Emilie de Morsier.

*Quelqu'un d'aujourd'hui*, par Henry Maubel.

*Sur le retour*, par Paul Margueritto.

*Voie sacrée*, par Jules Méry.

**Vient de paraître :**

LA TROISIÈME ÉDITION DE

## **L'ESSAI SUR LE SOCIALISME SCIENTIFIQUE**

*Étude critique de la production capitaliste*

PAR P. ARGYRIADÈS

Cette brochure qui a été traduite déjà en allemand, en italien, en portugais, en grec, en bulgare, etc., a été accueillie partout avec intérêt; aussi avons-nous été obligé d'en faire tirer une 3<sup>e</sup> édition.

Voici une note qui a paru dans la *Revue socialiste* au sujet de la 1<sup>re</sup> édition de cette brochure :

De tous les problèmes qui s'imposent à l'attention des esprits réfléchis, le problème économique, la question sociale, pour lui donner son vrai nom, est plus qu'aucun autre l'objet des discussions de notre époque.

M. Argyriadès, qui, on le sait bien, s'est adonné depuis de longues années à l'étude des questions économiques et sociales, a entrepris dans ce livre, qui en dit plus qu'il n'est gros, de divulguer le socialisme moderne, le socialisme scientifique, qui est si peu connu par ceux-là même qui l'attaquent journellement.

C'est une remarquable brochure que tout le monde lira avec profit, car jamais on n'a accumulé autant d'arguments, autant de faits en si peu de pages. L'auteur, après avoir largement exposé sa critique sociale, appuyée sur des faits, passe à la partie positive. L'invasion des machines, la division du travail ont porté un coup funeste aux classes laborieuses, alors que dans un état économique bien organisé elles auraient augmenté l'aisance générale. La misère du prolétaire arrache à M. Argyriadès quelques pages pleines d'émotion. De tous ces faits groupés avec beaucoup d'intelligence, il conclut à la collectivisation des richesses au profit de tous; chacun travaillant pour tous et proportionnellement aux besoins généraux, les heures de loisirs pour tous seront plus nombreuses. Le bien-être engendrant l'amour de la science, l'intelligence humaine s'élèvera au-dessus d'elle-même, et la satisfaction morale que retirera chacun du bien qu'il a fait prenant la place de l'intérêt égoïste, les hommes mettront une véritable émulation à travailler à l'avantage les uns des autres aux progrès de l'humanité.

Une discussion très sérieuse, beaucoup de faits, peu de déclamation, tel est, en quelques mots, cet ouvrage que liront avec plaisir ceux qui partagent les opinions de M. Argyriadès, et que les autres consulteront avec fruit.

---

## **LA FRANCE SOCIALE ET POLITIQUE**

PAR A. HAMON

Revue annuelle des événements, nécessaire à tous ceux qui s'occupent de politique et de sociologie.

Les années 1890 et 1891 sont parues. L'année 1892 va paraître prochainement.

---

## **LA FEMME ET LE SOCIALISME**

Traduction analytique de l'ouvrage de Bebel, par P. ARGYRIADÈS

Cette brochure est donnée à tout acheteur de la collection des Almanachs.

# LISTE GÉNÉRALE

DES

JOURNAUX SOCIALISTES DU MONDE ENTIER

## FRANCE

*Revue Socialiste*, 10, rue Chabanais, Paris, mensuelle, socialiste collectiviste (6<sup>e</sup> année). Dir., Benoît Malon. Abonn. 18 fr. pour la France et 20 fr. pour l'étranger.

*La Question Sociale*, 5, boul. Saint-Michel, Paris, hebdomadaire socialiste. Dir., P. Argyriadès. Abonnement annuel, 10 fr. en France et 12 fr. à l'étranger.

*Le Parti Socialiste*, organe officiel du Comité Central. Comité de rédaction : Argyriadès, Baudin, Breton, Chauvière, Degay, Landrin, Vaillant et Walter, 14, rue Duperré, Paris.

*Le Socialiste*, hebdom., Paris.

*La Révolte*, 110, rue Mouffetard.

*Le Parti Ouvrier*, 51, rue Saint-Sauveur, Paris, socialiste. Dir., J. Allouane. Abonn. 12 fr.

*La Petite République française*, 149, rue Montmartre.

*L'Œuvre Nouvelle*, 36, rue des Ecoles, Paris, revue mensuelle socialiste marxiste.

*Le Proletaire*, 49, rue de l'Arbre-Soc.

*La Citoyenne*, 107, rue du Mont-Cenis, Paris. Journal de la revendication du suffrage des femmes. Dir., Mme Maria Martin.

*Le Père Peinard*, 4 bis, rue d'Orsel, Paris, communiste anarchiste, hebdom., écrit en langage d'atelier. Abonn. 6 fr. par an. Nous recommandons ce journal à M. Larchey, qui y trouvera plus d'un mot pour son dictionnaire.

*La Revue Européenne*, 61, rue de Turenne, Paris, socialiste.

*Bulletin de l'Union universelle des Femmes*, Paris. Dir., Mme Maria Chéliga-Loövy.

*Les Réformes*, 174, rue du Faubourg-Saint-Denis, mensuel, Paris.

*Le Journal des Femmes*, 107, rue du Mont-Cenis.

*La Plume*, revue mensuelle littéraire. Direct.: Deschamps, 31, rue Bonaparte.

*L'Art Social*. Directeur, Gabrielle de la Salle, 5, impasse du Béarn.

*La Revue anarchiste*, 32, r. Gabrielle, Paris.

*La Revue Blanche*, 15, rue des Martyrs.

*Le Paris*, journal manuscrit, publié par Zisly.

*Le Peuple*, 1, rue Mazard, à Lyon.

*La Voix des Travailleurs*, 21, rue du Jardin-National, à Albi, socialiste, hebdom. Abonn. 3 fr. 50.

*La Voix du Peuple du Var*, à Toulon, socialiste hebdomadaire.

*La Question Sociale*, 4, r. La Roëtie, Bordeaux, collectiviste, hebdom. Abonn. 1 fr. pour dix numéros.

*L'Idée Ouvrière*, Roubaix, révolutionnaire.

*L'Idée du Forçat*, 3, rue du Vallon, à Roubaix.

*Le Toscin*, à Commentry (Allier).

*Le Tirailleur Algérien*, à Alger.

*Le Radical Algérien*, à Alger.

*La Revue Algérienne*, à Alger.

*Le Toscin*, rue de la Kasbah, Alger.

*La République sociale*, 8, place Voltaire, Narbonne, collectiviste.

*L'Avant-garde*, 10, grand'place, à Saint-Quentin, socialiste, hebdomadaire.

*Le Devoir*, à Guise (Aisne), revue des questions sociales.

*L'Emancipateur*, rue de Gonzague, à Charleville, hebdom.

*La République sociale*, 50, rue de la Monnaie, Troyes.

*L'Ouvrier corse*, 9, rue Fesch, Ajaccio, hebdom.

*La République de l'arrondissement*, Saint-Claude (Jura).

*Le Progrès des Cuisiniers*, Bourse du Travail, Paris.

*Bulletin officiel de la Bourse du Travail*, Paris.

- L'Emancipation des Deux-Charentes*, 41, r. de la Loire, Angoulême.  
*Le Progrès*, route Nationale, à Souillac (Lot), hebdom.  
*Le Travailleur*, 21, pl. Saint-Croix, à Cholet (Maine-et-Loire), heb.  
*Le Coup de feu*, à Montdidier (Somme), mensuel.  
*La Vraie République*, 31, rue Autran, Châtellerauld (Vienne).  
*Le Travailleur*, à Epinal (Vosges), hebdom.  
*La Fraternité*, rue Saint-Amand, à Auch.  
*La Revue Sociale*, à Dijon, 29, rue de la Mégisserie.  
*L'Avant-Garde*, à Toulouse, 20, rue de la Colombette.  
*Mouvaix Socialiste*, à Roubaix.  
*L'Eclaircur de la Vienne*, 8, rue Colbert, à Châtellerauld.  
*L'Eclaircur de l'Ouest*, à Nantes.  
*Le Réveil du Peuple*, 15, rue Bossuet, Dijon.  
*Le Socialiste Troyen*, cour de la Rose, 4, rue Claude-Huez, à Troyes (Aube).

**Journaux ouvriers corporatifs de Paris**

- Le Relieur*, 17, rue des Grands-Augustins.  
*La France théâtrale*, 12, rue Grange-Batoilière.  
*L'Union des Mécaniciens*, 11, rue Neuve-Popincourt.  
**Le Réveil des Travailleurs de la voie ferrée**, 12, cité Riverin.  
*La Robinetterie*, 21, rue Gassendi.  
*L'Echo des Omnibus*, 27, rue Louis-Braille.  
*L'Ouvrier Diamantaire*, rue des Trois-Bornes.  
*Le Denis-Papin*, 8, boulevard des Filles-du-Calvaire.  
*La Fédération lithographique*, boulevard Voltaire, 178.  
*L'Ouvrier chapelier*, 14, rue du Plâtre.  
*L'Echo des Chemins de fer*, 18, boulevard Magenta.  
*Le Marinier*, 4, faubourg Poissonnière.  
*Le Moniteur des Syndicats*, 18, rue Cadet.  
*L'Horlogerie - Bijouterie*, 52, rue Réaumur.

- Le Réveil des Mouleurs*, 14, rue des Amandiers.  
*Le Journal du Gaz*, 21, rue Pétrelle.  
*Le Réveil du Tailleur*, 16, rue Saint-Joseph.  
*La Revue des associations professionnelles*, 4, rue du Bouloi.  
*Association ouvrière*, 60, rue de Bondy.  
*La Typographie française*, 15, rue de Savoie.  
*Le Lavoir Parisien*, 24, r. Bachelet.

**Journaux ouvriers corporatifs de province**

- Le Bulletin officiel des ouvriers du bâtiment*, 26 place d'Aquitaine, à Bordeaux.  
*Le Réveil des Verriers*, 29, avenue des Saulées (Oullins-Rhône).  
*Fédération airoise*, 34, cours Sextus, Aix (Bouches-du-Rhône).  
*L'Emancipateur*, 19, rue Lafayette Rochefort-sur-Mer (Deux-Charentes).  
*Le Petit Comtois*, 20, rue Gambetta, Besançon (Doubs).  
*Bulletin officiel de la Bourse du Travail de Lyon*, cours Maran.  
*Le Progrès*, 40, rue Denis-Papin, Blois (Loir-et-Cher).  
*Le Réveil du Nord*, 15, rue Gambetta, Lille (Nord).  
*Le Courrier de Flers*, rue de la Gare Flers (Orne).  
*Le Réveil ouvrier*, 35, rue des Fours-à-Chaux, Calais.  
*Le Réveil social*, 2, rue des Marchands, Perpignan (Pyrénées-Orientales).  
*Le Réveil des Verriers*, 34, rue de Condé, Lyon.  
*Bulletin mensuel de la Fédération nationale des Syndicats et Groupes corporatifs ouvriers de France*, 16, rue Sullivan, Bordeaux.  
*L'Ouvrier syndiqué*, Bourse du Travail, Marseille.  
*La Voix de l'Ouvrier*, Bourse du Travail, Nîmes.

**ALLEMAGNE**

- Altenbourg : *Der Wachler*, Bruder-gasse, 2 — hebdom.  
 Bant : *Die Nord-Wacht*, Adolfsstrasse, 1 — hebdom.  
 Norddeutsches Volksblatt, Adolfs-trasse, 1 — 3 fois par semaine.

- Berlin : *Vorwaerts*, Beuthstrasse, 2, S. W. — quotid.  
*Volksblatt für Teltow*, etc., Elisabeth-Ufer, 55 — 3 fois par semaine.  
*Sozialpolitisches Centralblatt*, Verlagsbuchhandlung, S. W., 48.  
*Der Sozialist*.  
 Bielefeld : *Volkswacht*, Obernthorwal, 23 — quotid.  
 Brandenburg : *Volksblatt für Ost- und Westhavelland*, St Annenstrasse, 33 — quotid.  
 Brême : *Bremer Bürger-Zeitung*, Martinistrasse, 44 — quotid.  
 Breslau : *Schlesische Volkswacht*, Weissgerbergasse, 64 — quotid.  
*Schlesische Nachrichten*, Weissgerbergasse, 64 — hebdom.  
 Brunswick : *Braunschweigischer Volksfreund*, Kannegiesserstrasse — quotid.  
*Der Landbote*, Kannegiesserstrasse, 13 — hebdom.  
 Burgstädt : *Die Volkstimme*, Augustusstrasse — 3 fois par semaine.  
 Cassel : *Volksblatt für Hessen*, Schaefergasse, 26 — 3 fois par semaine.  
 Chemnitz : *Der Beobachter*, Gartenstrasse, 16 — quotid.  
 Cœthn : *Volksblatt für Anhalt*, Magdebourg, Schmiedehofstrasse, 5/6 — quotid.  
 Cologne : *Kölner Arbeiter-Zeitung*, Thieboldsgasse, 66 — bi-hebdom.  
 Crefeld : *Niederrheinische Volkstribüne*, Grabenstrasse, 58 — bi-heb.  
 Darmstadt : *Hessische Volksstimme*, Schirmgasse, 16 — quotid.  
 Dortmund : *Westfälische Freie Presse*, Lindenstrasse, 25 — quotid.  
 Dresde : *Sächsischer Arbeiterzeitung*, Gerbergasse, 1 — quotid.  
*Mitteldeutsche Arbeiterzeitung*, Gerbergasse, 1 — hebdom.  
*Oberlausitzer Arbeiterzeitung*, Gerbergasse, 1 — hebdom.  
 Berlin, II. W. : *Lichtstrahlen*, Yorkstrasse, 43 — bi-mens.  
 Düsseldorf : *Düsseldorfer Arbeiter-Zeitung*, Neustrasse, 49 — 3 fois par semaine.  
 Elberfeld : *Freie Presse*, Kleine Klotzbahn, 10 — quotid.  
 Erfurt : *Thüringer Tribüne*, Gartenstrasse, 7 — 3 fois par semaine.  
 Francfort-s/M. : *Frankfurter Volksstimme*, Katharinenhof, 12 — quotidien.  
 Francfort-s/O. : *Maerkische Volksstimme*, Junkerstrasse, 13 — 3 fois par semaine.  
 Fürth : *Fürther Bürger-Zeitung* — quotid.  
 Geestemünde : *Norddeutsche Volksstimme*, Schulzstrasse, 16 — 3 fois par semaine.  
 Geisenkirchen : *Bergarbeiter-Zeitung*, Friedrichstrasse, 17 — hebdom.  
 Gera : *Reussische Tribüne*, Kurtrasse, 16 — 2 fois par semaine.  
 Gotha : *Gothaisches Volksblatt*, Kinsleberstrasse, 11 — 3 fois par semaine.  
 Halberstadt : *Sonntagszeitung*, Grundenberg, 3 — hebdom.  
 Halle-a/S. : *Volksblatt für Halle*, Bœlbergasse — quotid.  
 Hambourg : *Hamburger Echo*, Grosse Theaterstrasse, 41 — quotid.  
*Die Neue Welt* : Grosse Theaterstrasse, 41 — hebdom. et illustré.  
 Hanau : *Hanauer Volkszeitung*, Langstrass, 40 — quotid.  
 Hanovre : *Volkswille*, Marktstrasse, 45 — quotid.  
 Iserlohn : *Maerkische Arbeiter-Zeitung*, Grabenstrasse, 56 — 3 fois par semaine.  
 Langenbielau : *Der Proletarier aus dem Eulengebirge* — 2 fois par semaine.  
 Leipzig : *Der Wachler*, Dœrienstrasse, 9 — quotid.  
 Magdebourg : *Volksstimme*, Schmiedehofstrasse, 5 et 16 — quotid.  
 Mannheim : *Volksstimme*, T. 3 b. 4 — quotid.  
 Mayence : *Mainzer Volkszeitung*, Deutschaugrasschen, 1 — quotid.  
 Mulhouse : *Elsass-Lothringische Volkszeitung*, Schulgasse — 3 fois par semaine.  
 Munich : *Münchener Post*, Senefelderstrasse, 4, I — quotid.  
*Arbeiter-Zeitung*, Senefelderstrasse, 4, I — hebdom.  
*Süddeutscher Postillon*, Senefelderstrasse, 4, I. — mens., humorist.  
 Nordhausen : *Nordhaeuser Volksblatt*, Altendorfstrasse, 16 — bi-hebdom.  
 Nuremberg : *Fraenkische Tagespost*, Weizenstrasse, 12 — quotid.  
*Arbeiter-Chronik*, Weizenstrasse, 12 — hebdom.  
*Bayrisches Wochenblatt*, Weizenstrasse, 12 — hebdom.

Offenbach : *Offenbacher Abendblatt*,  
Frankfurterstrasse, 36 — quotid.  
Offenbourg-i/B. : *Volksfreund*, Metz-  
gorstrasse, 268 — 3 fois par se-  
maine.  
Plauen-i/V. : *Voigtlaendisches Volks-  
blatt*, Fürstenstrasse, 32 — 3 fois  
par semaine.  
Kiel : *Schleswig-Holsteinische Volks-  
Zeitung*, quotid.  
Riesa : *Der Volksfreund*, Albert-  
platz, 6 — 3 fois par semaine.  
Rudolfstadt : *Thüringer Volksblatt*,  
Untere Marktstr, 35 — bi-hebd.  
Saalfeld : *Saalfelder Volksblatt*, Ros-  
marinstrasse, 15 — 3 fois par  
semaine.  
Solingen : *Bergische Arbeiterstimme*,  
Kaiserstrasse, 29 — 3 fois par se-  
maine.  
Sonnenberg : *Thüringer Volksfreund*,  
Köehlerhof — bi-hebdom.  
Stettin : *Stettiner Volksbote* — 3 fois  
par semaine.  
Stralsund : *Stralsunder Volksstimme*  
— 3 fois par semaine.  
Stuttgart : *Schwäbische Tagwacht*,  
Furthbachstrasse, 12 — quotid.  
*Der wahre Jacob*, Furthbachstrasse,  
12 — bi-mens., humorist.  
*Die Neue Zeit*, Furthbachstrasse, 12  
— hebd., revue scientifique.  
Wilkau : *Allgemeiner Anzeiger*, Kirch-  
bergerstrasse, 139 — 3 fois par  
semaine.  
Zeit : *Der Volksbote*, Neumarkt, 38  
— 3 fois par semaine.  
Glückauf, Neumarkt, 38 — hebdom.  
Hambourg : *Holzarbeiter-Zeitung*  
— hebdom.  
Leipzig : *Der Gewerkschafter* —  
hebdom.  
Gotha : *Schuhmacherfachblatt* —  
hebdom.  
Burgstaedt : *Der Textilarbeiter*.

### ITALIE

*La Lotta di classe*, organe socialiste  
central du Parti des travailleurs  
italiens, à Milan, S. Pietro All'  
Orto, 16.  
*La Critica sociale*, revue bi-men-  
suelle du socialisme scientifique,  
Portici Galleria, 23, à Milano.  
*L'Eco del popolo*, à Cremona, socia-  
liste.  
*Il Grido del popolo*, à Torino, socia-  
liste.

*L'Ordine*, à Torino, anarchiste.  
*Il Tipografo*, à Milano, ouvrier,  
socialiste.  
*L'Italia del popolo*, à Milano, répu-  
blicain — quotid.  
*Il Secolo*, à Milano, démocratique.  
*Il Collettivist*, organe de la fédéra-  
tion républicaine-collectiviste de la  
Romagne, à Ravenna.  
*Sempre-Avanti*, à Livorno, anar-  
chiste.  
*L'Emancipazione*, à Roma, républi-  
cain-socialiste.  
*L'Arino*, à Roma, humoristique,  
illustré, hebdomadaire.  
*Il Vespro*, à Napoli, populaire, socia-  
liste.  
*La Propagande*, à Napoli, anar-  
chiste.  
*L'Unione*, organe du *Facio des tra-  
vailleurs* de Catania, socialiste.  
*Il Vespro*, à Messina, socialiste.  
*Il Riscatto*, à Messina, anarchiste.  
*La Giustizia Sociale*, organe des  
*travailleurs siciliens*, à Palermo,  
Corso V. Emanuele, 330.  
*Spartaco*, à Gallipoli, démocratique-  
socialiste.  
*La Favilla*, à Mantova, anarchiste.  
*Il socialismo popolare*, à Vénézia,  
socialiste, illustré — mensuel.  
*Il Muratore*, à Milan, collecti-  
viste.  
*Il fascio ferroviario*, alla sede del  
Fascio, à Rome.  
*L'Operaio*, à Reggio — Calabre.  
*Favilla*, à Mantoue.  
*La Giustizia*, à Reggio-Emilia, collec-  
tivist.  
*Il Lavoratore Comasco*, à Como.  
*Mefistofele*, à Benevento.  
*Il Mare*, à Trapani — Sicile.  
*Verona del popolo*, à Verona.  
*La Primavera*, à Este.  
*La Fiaccola*, à Correggio.  
*La Plebe*, à Pavia.  
*L'Avvenire*, à Udine.  
*Il Lavoratore Bresciano*, à Brescia.  
*La Martinella*, à Colle d'Elsa.  
*Il popolo*, à Bergamo.  
*Il Radicale*, à Ravenna.  
*Avanti!* organe de l'Unione socialista  
tipografica, à Milano.  
*Il Ritveglio*, à Forli.  
*Il Mozzino*, à Modena.  
*Il Pensiero di S. Remo*, à San Remo.  
*La Lima*, à Oneglia.  
*Rivista Socialista*, à Cosenza.

*Il Moto*, à Imola.  
*Il Collectiviste*, à Ravenna.  
*L'Indipendente*, à Savona.

HOLLANDE

*Recht voor Allen*, Damrak, 100, à Amsterdam.  
*De Klok*, Wolvegá en Frise.  
*Friesche Volksblad*, Leeuwarden.  
*Seingever* (organe des chemins de fer), à Amsterdam.  
*De Sigarenmaker*, à Rotterdam.  
*Volksriemd*, à Zwolle.  
*Recht door Zee*, à Hengelo.  
*Volkstribunaal*, à Maëstricht.  
*Kalk en Steenwerker*, à Amsterdam.  
*De Bakkergezel*, à Amsterdam.  
*Diamantwerker*, à Amsterdam.  
*Ons Blad* (organe juif), à Amsterdam.  
*Nieuwe-Tyd*, Nieuwendyck, 50, à Amsterdam.  
*Volksonderwijzer* (organe des instituteurs socialistes), à Amsterdam.  
*De Arbeider*, à Sappemeer.  
*De Wachter*, à Groningen.  
*De Anarchist*, à La Haye.  
*Vooruarts*, à Arnhem (Guelze).  
*Volksblad*.  
*Toekomst*, à Middelburg (Zélande).  
*De Jonge Socialiste*, à Arnhem.  
*Ons Vahbelong* (organe typographique), à Amsterdam.  
*De Timmerman* (organe des charpentiers), à La Haye.  
*De Beeldhouwer* (organe des sculpteurs), à Amsterdam.  
*Vryheid*, à Rotterdam.  
*De Rooze Duivel*.

SUISSE

*Arbeiterstimme*, à Zurich.  
*Basler Arbeiterfreund*, à Bâle.  
*Grätliener*, à Zurich.  
*La Sentinelle*, 6, rue de la Balance, à la Chaux-de-Fonds.  
*Grütli*, à Lausanne.  
*Obtschéjé Delo*, 3, rue des Alpes, à Genève.  
*L'Aurore*, 15, chemin Dancet, à Genève.  
*La Tagewacht*, à Berne.  
*Stadtanzeiger*, à Saint-Gall.  
*Typographia*, à Berne.  
*Gutenberg*, à Lausanne.  
*L'Ouvrier*, à Neuchâtel.  
*La Fédération*, à Genève.  
*Le Démocrate*, à Lucerne.

*Sarganinher Arbeiterfreund*, à Zofingue.  
*Solidarité horlogère*, à Bienna.

BELGIQUE

*La Nouvelle Société*, 18, rue d'Edimbourg, Bruxelles.  
*Le Peuple*, 35, rue des Sables, à Bruxelles.  
*Vooruit*, à Gand, collectiviste.  
*De Werker*, 146, Diodestraat, à Anvers.  
*La Raison*, 33, rue des Poissonniers, à Bruxelles.  
*La Philosophie de l'Avenir*, 7, rue Marie-Thérèse, à Bruxelles.  
*Les Coopérateurs Belges*, à Bruxelles, organe mens. de la coopération.  
*Het Volksrecht*, à Gand, hebdom.  
*Het Diamantwerk*, à Anvers, professionnel, bi-mensuel.  
*L'Etudiant Socialiste*, à Bruxelles, revue bi-mensuelle.  
*Le Conscrit et Le Loteling*, à Bruxelles, journaux contre l'impôt du sang.  
*De Wacht*, à Anvers.  
*Le Travailleur de bois*, à Bruxelles.  
*Le Goulier*, à Bruxelles.  
*L'Employé*, à Bruxelles.  
*L'Echo du Peuple*, rue des Sables, à Bruxelles.  
*De Kiew Maker*, à Bruxelles.  
*De Sigarenmaker*, à Bruxelles.  
*La Fédération typographique*, à Bruxelles.  
*L'Union Socialiste*, à Verviers.  
*Le Suffrage universel*, à Wasmes.  
*Le Travail*, à Liège.  
*La revendication des droits féminins*, à Bruxelles.  
*Het Volksrecht*, à Menin — hebdom.  
*La Justice*, 42, rue des Chartreux, à Bruxelles.

AUTRICHE

*Arbeiter-Zeitung*, Gumpendorferstrasse, 60, à Vienne, VI.  
*Baker-Zeitung*, 44, Neubauguertel, à Vienne, XV.  
*Volkspreste*, VII, Kaiserstrasse, 117, à Vienne.  
*Glühlichter*, à Vienne, VI, Gumpendorferstrasse, 60.  
*Volkstribune*, Wien VI, Gumpendorfer-Strasse.  
*Freigeist*, à Reichenberg — Bohême.  
*Solidarität*, à Gablonz — Bohême.

*Nordboehmischer Volksbote*, à Steinschoenan — Bohême.  
*Der Gesellschafter*, à Aussig — Bohême.  
*Volkswacht*, à Eger — Bohême.  
*Freie Schumacher-Zeitung*, Wien VII, Westbahnstrasse, 30.  
*Vorwaerts*, Wien VII, Zieglergasse, 25.  
*Metallarbeiter*, Wien IV, Heumahl-gasse, 12.  
*Bauarbeiter-Zeitung*, Wien XVI, Gaulbachergasse, 15.  
*Tischler-Zeitung*, Wien V, Hundsthurmerstrasse, 4.  
*Drechsler-Zeitung*, Wien VII, Schottenfeldstrasse, 78.  
*Volksfreund, Arbeiterstimme, Row-nost*, à Brünn.  
*Socialny Demokrat*; à Prague, II.  
*Hlas Lydu*, Prosnitz.  
*Der Textilarbeiter*, Reichenberg, à Bohême.  
*Odborny časopis Krejcu*, à Brünn.  
*Odborny časopis stovebnich dělniku*, à Prague.  
*Odborny časopis mlynarského dělnictva*, à Pilsen.  
*Odborny časopis tekstilního dělnictva*, à Brünn.  
*Pekar, Bie*, à Prague.  
*Rakousky Rovodělník*, Karolinen-thal, à Prague.  
*Zumberg*, à Pilsen.  
*Raspe*, à Brünn.  
*Delnické Listy*, à Vienne.  
*Odborny list Krejci*, à Prosnitz.  
*Posel Lidu*, à Pilsen.  
*Pravo Lidu*, à Konigratz.  
*Rovnost*, à Brünn.  
*Seoboda*, à Kladno.  
*Zénske Listy*, à Brünn.

ANGLETERRE

*Freedom*, 61, street Augustine's Road Camden Twich, à Londres W., anarchiste.  
*The Workers Friend*, Romford street New Road, à Londres E., anarchiste (écrit dans le patois allemand-juif.)  
*Brotherhood*, à Londres, socialiste.  
*Commonweal*, Sidmonth News Grays dua Road W, anarchiste.  
*The Torck*, Sidmonth News Grays dua Road W., anarchiste.  
*Justice*, 20<sup>th</sup>, Century Press Cleskerwell Green, socialiste.

*Workman's Times*, à Manchester, socialiste.  
*Clarion*, à Manchester, socialiste.  
*Labour Leuder*, Glasgow Scotland, Edité par Keir Hardie M. P., socialiste.  
*Labour Elector*, Aberdeen (Ecosse), Edité par H., Champion, socialiste.  
*Labour Prophet* (organ of Labour Church), à Manchester.

ÉTATS-UNIS

*Der Anarchist*, 719, S. 2th. Street, à Saint-Louis — (Ms), écrit en langue allemande.  
*Volné Listy*, 455, E. 78th. Street, à New-York, langue tchèque.  
*Vorbote*, 23, Randolph st., à Chicago, socialiste.  
*Twentieth Century*, 4, Naren st., à New-York, individ.-anarchiste.  
*Flair Play*, Walley Falls, à Kansas, socialiste.  
*Liberty*, B. R. Tucker, P. O. Box, 3366, à Boston, anarchiste.  
*Coast Seamen's Journal*, 513 1/2 East street, à San-Francisco.  
*Vorwaerts*, East Fourth street, à New-York City.  
*Lucifer*, M.-E.-C. Walher Valley Falls, Jefferson County, à Kansas, libre-pensée.  
*Folks Anicall*, Cincinnati, à Ohio, socialiste.  
*Znawria*, 293, Madisonstreet, à New-York, socialiste.  
*Der Arbeiter Zeitung*, 31, Henry street, à New-York, socialiste juif.  
*Der Arme Teufel*, Détroit, à Michigan, individ.-anarchiste.  
*The Beacon*, 319, Firth street San-Francisco, à Cal, libre-pensée.  
*The Truth Secker*, à New-York.  
*Die Fackel*, 28, Market street, à Chicago, socialiste.  
*New-Yorker Volkszeitung*, 184, William street, à New-York, socialiste.  
*Saint-Louis Tageblatt*, à Saint-Louis — (Ms), socialiste.  
*Cincinnatiier Zeitung*, 23-32, West-Court str., à Cincinnati — (O.), socialiste.  
*The People*, 181, Williams street, à New-York, socialiste.  
*Indiana Tribune*, à Indianapolis — Ind., socialiste.  
*Arbeiter Zeitung*, à Buffalo — N.-Y., socialiste.

*Volksfreund*, Cleveland — Ohio, socialiste.

*Journal of the Knights Labor*, organe des Chevaliers du travail, à Philadelphie — Pa.

*Bakers' Journal*, à New-York, organe des travailleurs boulangers.

*Wood Workers' Journal*, à New-York, organe des menuisiers de l'Amérique.

*La Cronica*, à Los Angeles — Cal.

*The Irish World*, 17, Barclay str., à New-York, irlandais.

*Southern Industry*, à Nouvelle-Orléans.

*Arbeiter Zeitung*, 1153, Mission str., à San-Francisco — Cal.

*The Truth*, 65-67, Suffolk street, à New-York, langue hébraïque.

*L'Egoïsme*, à San-Francisco.

*Paterson Labor Standard*, at 88, Washington street, à Paterson.

*Tgui*, Liberté, à San-Francisco (écrit en langue japonais), S. Shikilzu, 314, O'Farrel street.

*Craftsman*, à Washington.

*Arbeiter Zeitung*, à Chicago, Randolph, Market str.

*Tagblatt*, à Philadelphie — quotid., socialiste.

*Freiheit*, 167, William str., à New-York, anarchiste.

*Proletar*, 635, E. 11th str., à New-York.

*New England Anzeiger*, 227, Siest str., à New-Haven — Connecticut.

*Budoucnost*, V. Furck, 741, Loomis str., à Chicago.

*The United Irishman*, réd. O. Donovan Rossa, 12, Chamber str., à New-York.

*Free Press*, Baltimore, à Maryland.

*The Cincinnati Unionist*, 31 1/2 W. Third street, à Philadelphie.

*The Labor enquirer*, Denvers, 363, Larimer str. — Colorado.

*Bezpladi*, 445, E. 78, St, à New-York.

*Truth*, 805, Markand, 1236-215 152, à San-Francisco — Californie.

*Labor*, à Saint-Louis — (Mo.), socialiste.

#### AMÉRIQUE DU SUD

*El Artesano Comercio*, 86, à Rosario — République Argentine.

*La Revista de la Fraternidade*, à Buenos-Ayres — République Argentine.

*El Perseguido*, cassilla delle Correo 1818, à Buenos-Ayres — République Argentine.

*Los Principios*, à Santa-Fé — République Argentine.

*El Reformista*, à Juarez — République Argentine.

*La Montana*, à Cordoba — République Argentine.

*Il Bersagliere*, à Rosario — République Argentine.

*El Corondino*, à Coronda — République Argentine.

*Los Andes*, à Mendoza — République Argentine.

*La Justicia*, à Buenos-Ayres — République Argentine.

*El Republicano*, à Tucuman — République Argentine.

*La Tribuna Popular*, à Montévideo — Uruguay.

*El Tipografo*, à Hudezas — Uruguay.

*La Razon*, à Santiago — Chili.

*Discussão*, à Pelotas — Brésil.

*Libertador*, à Ceará — Brésil.

*El Eter*, 182, Calle de Arequipa, à Lima — Pérou.

*El Porvenir*, 7, Calle comercio, 21, à Carmelo — République Dominicaine.

*El Cronista*, à Panama — Colombie.

*La Republica*, à Tegucigalpa — Honduras.

*La Nacion*, à Tegucigalpa — Honduras.

*La Union*, 36, Calle de la Aurora, à San Salvador — Salvador.

*El Maestro*, à San-José — Costa Rica.

*El Artesano*, 21, Calle de Merced, à San-José — Costa Rica.

*La Agricultura*, 6, Novela avenida Norte — Guatemala.

*El Guatemalteco*, — Guatemala.

#### DANEMARK

*Sozialdemokraten*, à Copenhague — quotid.

*Ravnen*, à Copenhague — hebdom., illustré.

*Arbeideren*, à Copenhague — hebdom., socialiste.

*Demokraten*, à Aarhus — quotid., socialiste-démocrate.

*Horsens-Arbejderblad*, à Horsens — quotid., socialiste-démocrate.

*Randers-Arbejderblad*, à Randers — quotid., socialiste-démocrate.

*Nordjyllands-Arbejderblad*, à Aalborg — quotid., socialiste-démocrate.

POLOGNE

*Przedświt* (L'Aurore), revue mensuelle, à Londres.

*Naprzód* (En avant), à Cracovie — hebdom.

*Nowy Robotnik* (Le nouvel ouvrier), à Lemberg.

*Gazeta robotnicza* (Journal ouvrier), à Berlin.

*Pobudka* (La diane), à Paris — mensuel.

*Przeгляд socjalistyczny* (Revue socialiste), à Paris — trimestriel.

*Bociau* (La Cigogne), à Lemberg — illustrée, hebdom.

ROUMANIE

*Munca*, strada Academiei, à Bucarest, collectiviste.

*Critica Sociala*, à Jassi, collectiviste.

*Gutenberg*.

*Literaturasi Stuntza*, à Bucarest, Gherea, dir.

BULGARIE

*Den*, à Choumla, revue, social-démoc.

*Social-democrat Revue*, à Rousse.

*Robotnik* (journal), organe du parti démocrate-socialiste bulgare, à Tironow.

*Dragara* (le camarade), à Sophia.

GRÈCE

*Le Socialiste*, rue du Stade, à Athènes, chez M. Kallergis.

*Société Socialiste*, à Athènes.

*Le Réformateur* (métarithmistic), à Athènes.

NORVÈGE

*Social-Demokraten*, à Kristiania.

*Arbeiderens-Røst*, à Bergen.

SUÈDE

*Arbetet*, Norrrogatan, 36, à Malmo — quotid.

*Proletaren Nowkoping*.

*Social-Demokraten*, Stockholm.

SERBIE

*Zanatliski Savez*, à Belgrade.

ESPAGNE

*El Eco de los Funcioneros*, San Martin de Provencals, corporatif.

*La Revista Social*, à Barcelona, corporatif.

*La Conquista del Pan*, à Barcelona, anarchiste.

*El Socialista*, 8, calle Hernan Cortès, à Madrid (organe officiel des marxistes espagnols).

*La Nueva-Espana*, Espiritu santo, 41, pral Centro, à Madrid.

*El Obrero*, Iglesia, 220, à Ferrol, parti ouvrier.

*La Guerre sociale*, calle del Olmo, 10, 1<sup>o</sup>, Barcelona, parti ouvrier.

*El Grito del Pueblo*, calle de Liorna, 14, Alicante, parti ouvrier.

*El Productor*, San Olegario, 2, 1<sup>o</sup>, à Barcelone, anarchiste.

*La Tramontana*, carrer de Poniente, à Barcelone, anarchiste-librepens.

*La Igualdad*, général Cartillo, J. Ll, à Bilbao, parti ouvrier.

*La Bandera*, Proja, plaza del Olivar, n<sup>o</sup> 4, Palma de Mallorca, parti ouvrier.

*La Union Tipografica*, organe de los tipografos asociados espanoles, calle de Jardines, 20, 2<sup>o</sup>, Madrid, corporatif.

PORTUGAL

*O Seculo*, à Lisbonne, républicain, socialiste; directeur : Magalhães-Lima.

*A Revolta*, Troades des Guindais, 32, à Porto.

*A Voz de Operario*, S. Vicente, 28, à Lisbonne, marxiste.

*O Protesto Operario*, rue de Jaoa Braz, à Lisbonne.

*A Aurora do Cavalo*, à Barcellos.

*Fura Vidas*, 177, rua dos Douradores, 2<sup>o</sup>, à Lisbonne.

*A Foz do Povo*, rua dos Mouros, à Lisbonne.

*A Vanguarda*, Chiado, à Lisbonne.

*A Revolucao de Janeiro*, rua dos Flores, à Lisbonne.

*A Voz de Publica*, à Porto.

# TABLE DES MATIÈRES

|                                                                                         | Pages |                                                                                   | Pages |
|-----------------------------------------------------------------------------------------|-------|-----------------------------------------------------------------------------------|-------|
| Avant propos . . . . .                                                                  | 3     | Avant la chute, <b>Clovis Hugues</b> . . . . .                                    | 106   |
| Annuaire pour l'année 1894 . . . . .                                                    | 4     | Statistiques diverses . . . . .                                                   | 108   |
| Calendrier . . . . .                                                                    | 5-16  | Le tombeau de la France, <b>D. Descamps</b> . . . . .                             | 114   |
| Liberté bourgeoise, réponse à « la Tyrannie Socialiste » <b>P. Argyriadès</b> . . . . . | 17    | Force des choses, <b>V. Hugo</b> . . . . .                                        | 115   |
| Souvenir d'enfance, <b>J.-B. Clément</b> . . . . .                                      | 25    | Les rats, <b>Maria Chéligat-Loévy</b> . . . . .                                   | 118   |
| Pierre Leroux, <b>Hector Denis</b> . . . . .                                            | 26    | Une bonne âme, <b>Edouard Guy</b> . . . . .                                       | 121   |
| La lutte de classe, <b>E. Landrin</b> . . . . .                                         | 29    | Pour la vie, <b>Paule Mink</b> . . . . .                                          | 121   |
| Solidarité, <b>Georges Renard</b> . . . . .                                             | 31    | Les fonctionnaires, <b>A. Veber</b> . . . . .                                     | 127   |
| Le Parti socialiste, <b>Ed. Vaillant</b> . . . . .                                      | 31    | Pensées comico-philosophiques . . . . .                                           | 130   |
| Les Inconnus, <b>Jules Jouy</b> . . . . .                                               | 38    | Démolissons, <b>A. Cipriani</b> . . . . .                                         | 132   |
| Conte socialiste, <b>Lucien Perrin</b> . . . . .                                        | 39    | Barbarie et civilisation, <b>F. Engels</b> . . . . .                              | 131   |
| La grande iniquité économique, <b>Benoit Malon</b> . . . . .                            | 41    | La morgue, <b>G. Maroteau</b> . . . . .                                           | 137   |
| Pensées et Mots de combat . . . . .                                                     | 46    | Les deux prostituées, <b>Fouquier</b> . . . . .                                   | 137   |
| Place nette, <b>Aurélien Scholl</b> . . . . .                                           | 48    | Les trois cartes, <b>J. Richepin</b> . . . . .                                    | 138   |
| Il faut du neuf, <b>V. Considérant</b> . . . . .                                        | 51    | Nos morts, <b>E. Museux</b> . . . . .                                             | 142   |
| Jean Misère, <b>Eugène Pottier</b> . . . . .                                            | 55    | La chanson du linceul . . . . .                                                   | 150   |
| Amour et Mariage <b>J. Pressigny</b> . . . . .                                          | 57    | Moyens d'action, <b>J.-L. Breton</b> . . . . .                                    | 150   |
| Un Ami du commerce . . . . .                                                            | 62    | Pensées et proverbes orientaux . . . . .                                          | 155   |
| Le Socialisme en Chine . . . . .                                                        | 63    | Le collectivisme, <b>E. Zola</b> . . . . .                                        | 156   |
| Voix d'outre-tombe <b>Vermersch</b> . . . . .                                           | 66    | Union et discipline, <b>Eugénie Potonié-Pierre</b> . . . . .                      | 159   |
| Mon rêve, <b>E. Chauvière</b> . . . . .                                                 | 70    | Mouvement socialiste international . . . . .                                      | 161   |
| La niaise, <b>C. de Chevigné</b> . . . . .                                              | 72    | Rapports des différentes délégations au Congrès de Zurich . . . . .               | 165   |
| Lettre de H. Rochefort sur Louise Michel . . . . .                                      | 73    | Le Militarisme, <b>D. Nieuwenhuis</b> . . . . .                                   | 187   |
| Avant l'aube, <b>Louise Michel</b> . . . . .                                            | 74    | Congrès des municipalités socialistes de St-Denis, <b>Henri Laurent</b> . . . . . | 191   |
| Paysans et Capitalistes, <b>Bebel</b> . . . . .                                         | 75    | Conte socialiste, <i>le Noël</i> , <b>A. Mercier</b> . . . . .                    | 195   |
| Whitechapel, <b>Charlotte Vauvèle</b> . . . . .                                         | 77    | Direction des entreprises, <b>Vandervelde</b> . . . . .                           | 197   |
| Quelques pensées de Fourier . . . . .                                                   | 79    | Le cataplasme social de la Chambre, <b>Gilbert Martin</b> . . . . .               | 199   |
| Cueilli dans différents ouvrages historiques . . . . .                                  | 81    | L'Avenir littéraire, <b>G. Brandimbourg</b> . . . . .                             | 200   |
| La cinquième couche, <b>V. Jacard</b> . . . . .                                         | 81    | Maurice Rittinghausen, <b>E. Rittinghausen</b> . . . . .                          | 204   |
| Hymne à la mort, <b>J. Guesde</b> . . . . .                                             | 86    | Silence aux pauvres, <b>J. Braut</b> . . . . .                                    | 206   |
| Qu'est-ce que le referendum, <b>Th. Curti</b> . . . . .                                 | 87    | Le Pauvre, <b>Jean Ajalbert</b> . . . . .                                         | 208   |
| Quelques anecdotes . . . . .                                                            | 94    | Histoire vraie, <b>Marianne</b> . . . . .                                         | 210   |
| Le monde marche, <b>H. Brissac</b> . . . . .                                            | 96    | Bibliographie . . . . .                                                           | 213   |
| L'esprit moderne, <b>Malgalhaes Lima</b> . . . . .                                      | 104   | Liste générale des journaux . . . . .                                             | 215   |
|                                                                                         |       | Table des matières . . . . .                                                      | 223   |

## GRAVURES ET PORTRAITS

|                                                            |     |                                                              |     |
|------------------------------------------------------------|-----|--------------------------------------------------------------|-----|
| Socialisme et Capitalisme. . . . .                         | 2   | Portrait de Paule Mink . . . . .                             | 123 |
| Portrait d'Hector Denis. . . . .                           | 27  | Portrait d'Engels. . . . .                                   | 134 |
| A propos du décret de la Com-<br>mune. . . . .             | 33  | N.-D.-de-Lourdes, G. Martin. . . . .                         | 141 |
| Portrait d'Aurélien Scholl. . . . .                        | 50  | Portrait de J.-L. Breton . . . . .                           | 151 |
| Souvenir du Premier Mai. . . . .                           | 69  | — d'Emile Zola. . . . .                                      | 157 |
| Portrait de Louise Michel. . . . .                         | 73  | — de Liebknecht. . . . .                                     | 166 |
| — de Bebel . . . . .                                       | 76  | — de John Burns . . . . .                                    | 171 |
| Liberté bourgeoise et capita-<br>liste, Max. Luce. . . . . | 80  | — d'Andréa Costa . . . . .                                   | 179 |
| Entendu, H.-G. Ibels . . . . .                             | 93  | — de P. Lavroff. . . . .                                     | 184 |
| Portrait de Magalhães Lima. . . . .                        | 105 | — de Vandervelde . . . . .                                   | 198 |
| Jean Valjean (Victor Hugo),<br>A. Willette. . . . .        | 117 | Argyriades et sa famille à sa<br>cahutte d'Auteuil . . . . . | 201 |
|                                                            |     | Pauvre artiste, A. Willette. . . . .                         | 209 |
|                                                            |     | Portrait de Marianne . . . . .                               | 211 |

## ERRATA

Page 95. A séparer la 12<sup>e</sup> ligne du haut de la 13<sup>e</sup> par trois astérisques. C'est une autre anecdote qui commence à la 13<sup>e</sup> ligne.

Même page. Même séparation de la 4<sup>e</sup> ligne du bas d'avec la 5<sup>e</sup>.

Page 127. 12<sup>e</sup> ligne du haut, lire : *recasement* au lieu de recensement.

---

---

## IMPRIMERIE CENTRALE

14 — Rue Duperré — 14

PARIS

TRAVAUX DE TOUS GENRES :

Journaux quotidiens, hebdomadaires, Labeurs, Brochures, Circulaires,  
Cartes de visite et de commerce,  
Billets de mariage et de décès, Thèses, Travaux commerciaux,  
Catalogues, etc., etc.

MATÉRIEL SPÉCIAL POUR AFFICHES

---

Paris. — Imprimerie Centrale, rue Duperré, 14.